+ iii. v.36

6e Année. N° 24. 15 Décembre 1899.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
DEC 28 1899

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Ch. Gounod	*Lettres à Georges Bizet*	677
Marcel Prévost	*Léa* (2e partie)	704
Léonce Pingaud	*Les Dernières années de Moreau*	752
Mathilde Serao	*Au Soleil couchant* (1re partie)	781
Michel Bréal	*Les Commencements du Verbe*	810
Mary James Darmesteter	*Les Sœurs Brontë.* — I	831
Félix Rocquain	*Du Style révolutionnaire*	856
Victor Bérard	*L'Angleterre et le Panbritannisme*	871

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1899

LIVRES NOUVEAUX

LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE HUON DE BORDEAUX, PAIR DE FRANCE, mises en nouveau langage par **Gaston Paris,** de l'Académie française, avec des aquarelles de **Manuel Orazi.**

(FIRMIN DIDOT ET Cie, éditeurs.)

Le succès remporté l'année dernière par cet ouvrage, dont l'édition tout entière fut si vite enlevée, a décidé les éditeurs à nous en donner une seconde aussi soignée que la première. On a longtemps reproché à nos érudits de ne pas faire connaître volontiers aux tout jeunes gens les trésors dont ils ont la garde, tous ces merveilleux poèmes de nos anciens jongleurs, si attachants et si naïfs, mais qu'il est malaisé de découvrir, sans études spéciales, en leurs textes véritables. Grands et petits remercieront M. Gaston Paris d'avoir mis à leur portée cette charmante odyssée du moyen âge : il n'est pas d'œuvre plus vraiment française, ni dont le héros montre plus complètement et plus ingénument les qualités de notre race et aussi quelques-uns de ses défauts, — de ceux qu'on lui a toujours pardonnés.

L'ENNEMIE DES RÊVES, par **Camille Mauclair.**

(Librairie PAUL OLLENDORFF.)

Voici un beau roman, plein d'idées et de protestations véhémentes. L'auteur s'y élève passionnément « contre les droits excessifs que s'arroge, sous son propre contrôle moral, l'écrivain contemporain ; contre l'esprit de caste et de carrière dans les lettres, contre l'abus des méthodes, des complications mentales et des formules artificielles, qui entourent chez le jeune homme actuel la naissance des idées élémentaires et atrophient le libre développement de son instinct et de sa foi ». L'évolution continue de M. Camille Mauclair, depuis ses premières œuvres, jusqu'au *Soleil des Morts* et à l'*Ennemie des Rêves*, est assurément l'une des plus intéressantes qu'il nous soit donné d'observer : toutes les sympathies doivent le suivre dans cette recherche obstinée de sa propre nature et de sa propre sincérité.

LES SEPT PLAIES ET LES SEPT BEAUTÉS DE L'ITALIE CONTEMPORAINE, par **Ernest Tissot.**

(PERRIN ET Cie, éditeurs.)

L'auteur de ce livre est un chercheur curieux et infatigable. Il s'est essayé dans tous les genres : il s'est révélé plein de lucidité critique dans cette étude sur le *Drame norvégien* que l'Académie a couronnée ; et il a charmé le public par certaines œuvres d'imagination ou d'observation délicate. Il se montre en ce livre sous tous ses aspects. Tour à tour, il sait évoquer toutes les splendeurs de la vie romaine et de la nature sicilienne, et aussitôt après il nous donne sur la vie intellectuelle de l'Italie moderne les renseignements les plus nets et les plus subtils. Toujours épris de détails nouveaux et de rapprochements ingénieux, il a fait un livre de poésie et de vérité.

BASILE ET SOPHIA, par **Paul Adam.**

(Librairie PAUL OLLENDORFF.)

L'histoire de Basile le Macédonien et de sa sœur Sophia vient de fournir à M. Paul Adam l'occasion de ressusciter tout le luxueux décor de Byzance. Cette époque si pittoresque et si éclatante devait tenter l'imagination ardente de l'écrivain. On sait avec quelle force les détails se pressent en son esprit : les images affluent au premier appel, et les mots sonores abondent en ce style puissant et toujours tourmenté de tout évoquer et de tout décrire. On sait que Basile le Macédonien, parti des écuries de l'hippodrome, parvint au Palais, en utilisant les charmes de sa sœur Sophia et la luxure de l'empereur Michel l'Ivrogne. L'auteur de *La Force* pouvait seul nous conter cette tragique histoire, où il y a « du sang, de la volupté et de la mort ». Roman, philosophie contemporaine, critique, reconstitution historique, lui seul peut vraiment toucher à tout, avec cette maîtrise et ces dons d'artiste et d'écrivain.

MOLIÈRE par **J.-J. Weiss,**
préface par le prince **Georges Stirbey.**

(CALMANN LÉVY, éditeurs.)

C'est dans la vieille salle de l'Athénée que J.-J. Weiss fit ces conférences sur Molière qui paraissent aujourd'hui pour la première fois avec une charmante préface du prince Georges Stirbey. On sait que MM. Yung, Hément, La Pommeraye, Léon Say, Taine, Assolant, Sarcey, Deschanel avait organisé à l'Athénée de véritables cours réguliers. On se passionnait alors pour ou contre un mot des conférenciers : et l'histoire de ce livre est assez piquante. Un mot sévère de Francisque Sarcey sur Molière avait amené une riposte de M. Deschanel, puis une véritable polémique littéraire où intervint M. Étienne Arago, puis J.-J. Weiss qui s'était rangé à l'avis de Sarcey. Peut-être quelques-uns des jugements qu'on rencontrera dans cette étude pourront-ils paraître imprévus et déconcertants, mais ce livre fut composé avec une admirable indépendance d'esprit.

L'IDÉE FIXE DU SAVANT COSINUS,
Texte et Dessins en couleurs, par **Christophe.**

(ARMAND COLIN ET Cie, éditeurs.)

On connaît et on a aimé de Christophe cette exquise *Famille Fenouillard* et cet amusant *Sapeur Camember*. Le nouveau personnage qu'il nous présente aujourd'hui et qui est partout dans cet album ne le cède en rien à ses aînés. Ce ne sont qu'inventions biscornues et stupéfiantes, et que raisonnements drolatiques. Ces aventures tragi-comiques feront la joie du jeune public dont Christophe est l'auteur favori. Le savant Cosinus est un de ces types que l'imagination des enfants adoptera, et que les parents suivront d'un regard amusé.

LETTRES
A
GEORGES BIZET[1]

I

Paris, le dimanche 18 mai 1856.

Cher enfant.

Merci de m'avoir si vite et si ponctuellement tenu au courant du sujet[2] qui va exercer ton imagination pendant ces vingt ou vingt-cinq jours — si fait ; — j'en suis bien sûr, tu auras fini à temps, — et peut-être même avant le temps accordé. — Dès le premier jour une cantate semble un opéra en cinq actes, et on croit qu'on n'aura jamais assez de ses jours et de ses nuits pour en venir à bout. J'en sais quelque chose, j'y ai passé, et pourtant j'avais fini, et mes camarades aussi, et le temps donné suffisait bien à la besogne. — *Ne te presse pas!* Tout viendra à son moment. Ne te hâte pas d'adopter une idée sous prétexte que tu ne pourras peut-être

1. Cette lettre a pour suscription, au verso — qui porte le timbre de la poste :

Monsieur Georges Bizet, en loge pour le prix de composition musicale, à l'Institut de France.

Bizet avait alors dix-sept ans et demi ; Gounod, trente-huit.

2. Le poème proposé aux concurrents pour le grand prix de composition musicale (prix de Rome), en 1856, était *David*, scènes lyriques à trois personnages, par M. Gaston d'Albano. — Les trois personnages étaient : « David, ténor ; Saül, basse ; Michol, la plus jeune fille de Saül, soprano ». — L'Académie, cette année-là, ne décerna pas le « premier grand prix » ; le « second grand prix » fut décerné à Bizet, « élève de M. F. Halévy et de feu M. Zimmerman ».

pas en trouver une autre ; il t'en viendra dix pour une. — Sois sévère.

Je suis enchanté de votre sujet par la seule raison que ce sont des figures caractérisées.

Nous attendons toujours à la maison le résultat que tu sais [1] ; — ma femme ne va pas mal.

Dis à ce bon Chéri [2] que je suis bien occupé de lui comme de toi, et que j'ai hâte de connaître ce que les Muses vous auront inspiré à tous deux.

Aussitôt que notre attente sera comblée, je prendrai un jour pour aller dîner et parler quelques moments avec vous.

Bon courage ; du calme surtout, car la précipitation étouffe toute chose ; et si j'ai un conseil à te donner, ne travaille pas la nuit. L'esprit se crispe, se contracte, et cette fièvre n'amène la plupart du temps qu'une chose, un mécontentement du lendemain qui force à recommencer le travail de la veille.

Adieu, je vous serre la main à tous deux.

Ton vieil ami.

CH. GOUNOD

II

Lundi.

Mon cher Georges,

Je suis enchanté du sujet qui vous est échu pour le concours de cette année [3] : il est tout simplement *admirable*. Les trois figures du tableau sont aussi belles l'une que l'autre, et je ne vois aucun remplissage dans la série des scènes qui *toutes* me semblent remarquables. Voilà un sujet à caractères ; à la bonne heure! J'ai le plus vif désir de savoir comment tu t'en seras tiré ; je regrette de n'être pas un des concurrents, je rentrerais volontiers en loge pour traiter ce

1. La naissance d'un enfant, qui fut un fils, Jean Gounod.

2. Un des concurrents, Cizos (Victor), dit Chéri, élève de MM. Adam et Zimmerman.

3. Le poème choisi, en 1857, était *Clovis et Clotilde*, scène lyrique à trois personnages, par M. Am. Burion. — Les trois personnages étaient Clotilde, Clovis, Remy.

poème-là. La couleur en est superbe, et le style digne de la grande peinture d'histoire. J'irai, bien certainement, dîner un jour avec toi.

Bon courage, bonne chance, et crois-moi toujours tout à toi.

CH. GOUNOD

Mon petit Jean va bien : ma femme aussi ; ma mère toujours de même.

III

Montretout, le 5 juillet 1857.

Cher ami,

Personne, après toi et tes parents, n'est plus heureux que moi de la nouvelle que tu es venu nous apporter aujourd'hui à Montretout, et dont j'aurais bien voulu te complimenter sur les deux joues [1]. Il m'a fallu absolument accepter pour aujourd'hui une journée de campagne à trois ou quatre lieues d'ici, et je ne suis de retour qu'à onze heures et demie ce soir. Je ne veux pas me coucher sans t'avoir bien serré la main, au moins par écrit. Voilà la vie des concours achevée pour toi : c'est-à-dire que la véritable vie de l'artiste va commencer ; vie sérieuse et sévère, parce que tu vas maintenant pouvoir te discuter toi-même à ton aise et sans préoccupation. Viens me voir, tu me feras bien plaisir : je tiens extrêmement à causer avec toi ; et puisqu'il est décidé maintenant que nous allons nous perdre de vue pour quelques années, nous tâcherons d'ici là de nous entretenir quelquefois un peu utilement de ton voyage et de ce qui pourra le rendre le plus profitable pour ton avenir.

A bientôt donc, et tout à toi.

CH. GOUNOD

Madame Zimmerman [2] t'embrasse bien cordialement.

1. Bizet avait obtenu, cette fois, le « premier grand prix ».

2. Veuve du compositeur Zimmerman, le premier maître de Bizet, et belle-mère de Gounod.

IV

Paris, jeudi 21 janvier 1858.

Cher ami,

C'est dans de bien tristes circonstances que je t'adresse pour la première fois les nouvelles que tu m'as demandées. Ma pauvre mère n'est plus !... Elle m'a été enlevée le samedi 16 de ce mois à huit heures du soir, le lendemain même de la première représentation de mon ouvrage[1].

Tu sais combien j'adorais ma mère : je ne t'apprends rien en te disant que je la pleurerai toute ma vie : car elle a été la providence de ma vie entière[2]. Il m'avait été bien doux d'apporter dans ses bras ce premier résultat un peu plus brillant d'une carrière commencée depuis longtemps et poursuivie sous ses yeux avec le plus ardent désir de récompenser enfin cette existence si pleine et si laborieuse à laquelle je dois le peu que je suis.

Ah ! cher ami ! rends ta bonne mère le plus heureuse que tu pourras. C'est lorsque tu ne l'auras plus que tu déploreras la moindre négligence envers son bonheur, et que tu te la reprocheras amèrement.

Je ne veux pas attrister plus longuement ton séjour dans le beau pays que tu vas voir et aimer. Tu es dans l'âge d'or de la vie, cher ami ; que ne puis-je te le faire sentir aussi vivement que je le comprends pour toi ! Jouis bien de tout ce que Rome va te donner avec une si incomparable et inépuisable abondance.

Tu voulais savoir des nouvelles du *Médecin malgré lui*. Mon ouvrage a été très bien accueilli par le public, et très favorablement jugé par la presse. Tout le monde m'en témoigne une très vive satisfaction. Meillet est charmant ; Wartel et Girardot sont très bien aussi ; tout le monde est très bien : la pièce est parfaitement jouée. Hier on donnait la troisième

1. *Le Médecin malgré lui*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, représenté pour la première fois, sur la scène du Théâtre-Lyrique, le 15 janvier 1858 ; — repris plus tard à l'Opéra-Comique.

2. Voir les *Mémoires d'un Artiste*.

représentation; à demain la quatrième. L'orchestre va bien : l'ouverture est très bien dite. — Je t'ai bien regretté à la première représentation, cher ami ; tu le comprends et tu le crois, n'est-ce pas ?

On sonne le déjeuner, ce qui m'oblige à fermer ma lettre, mais ne m'empêche pas de t'embrasser bien fort comme je t'aime. — Je te parlerai de ma pièce un peu plus en détail dans quelque temps.

Écris-moi.

Tout à toi,

CH. GOUNOD

V

Paris, vendredi, 30 avril 1858.

Mon cher Georges,

Ainsi que je te l'ai promis, je t'adresse à Rome la partition de piano et chant du *Médecin malgré lui ;* mais je ne veux pas que cet envoi t'arrive sans être précédé ou au moins accompagné d'un mot de souvenir et d'affection.

Bien que très éloigné de moi par la distance, cher enfant, tu es néanmoins très souvent présent pour moi ; je dirai même plus que souvent, *habituellement :* car tu fais en quelque sorte, par le côté commun de notre vie, et par l'amitié, partie intégrante de cet état *collectif* qui constitue l'existence. Je pense à toi par le souvenir du passé, par la tendre sollicitude du présent, et par la vive espérance de ton avenir : et à ce triple point de vue, je t'aime pour deux, puisque ton cher premier maître n'a personne de plus proche que moi (du moins par la vie pratique de la carrière) pour hériter de son intérêt si paternel et si chaleureux. De ce côté, je puis le dire sans vanité, il ne sera mieux suppléé par personne que par moi, et tu en es, je l'espère, bien persuadé.

Je t'envoie donc, te disais-je, la partition du *Médecin*, et je te l'adresse par l'entremise de la bonne et charmante famille Cheuvreux. Je te charge de partager avec ces excellentes personnes le désir que j'ai de vous procurer quelques instants de nouveauté musicale. — Tu en feras les honneurs plus à mon avantage que je n'aurais pu le faire moi-même. Tu ajouteras

à ceci mes plus respectueux et affectueux souvenirs, et tu diras combien j'ai été heureux d'apprendre l'amélioration sensible de la santé de madame Guillemin. Nous avons tous grand'hâte d'une délivrance qui en sera une véritable pour tous ceux qui aiment cette charmante personne.

Je te prie de dire aussi à ton bon camarade et ami Heim[1], combien j'ai été sensible au petit mot qu'il a joint à ta lettre ; je désire qu'il trouve ici l'expression sincère de mes meilleurs sentiments. Je te recommande à lui, et je prie son amitié de t'assister au besoin des précieux conseils de sa judicieuse raison.

Je vous serre à tous deux la main bien cordialement, et t'embrasse, mon cher Georges, du meilleur de mon cœur.

Tout à toi,

CH. GOUNOD

Poulot va à merveille ; ma femme t'embrasse.

P.-S. — Je suis à cheval sur *Faust*, qui sera joué en novembre au Théâtre-Lyrique avec Balanqué, Hector et madame Ugalde[2].

VI

Paris, 24 mai 1858.

Cher enfant, cher ami,

Ta lettre m'a causé un bien vif plaisir. Outre qu'elle est remplie pour moi de sentiments affectueux que je te remercie et te prie de me conserver, elle témoigne aussi d'un agrandissement sensible de toutes les facultés d'homme qui doivent soutenir les dons de l'artiste. En tout, le caractère porte l'intelligence et lui donne son niveau. Admire donc, admire tant que tu pourras : l'admiration est une noble faculté et c'est en même temps une des plus vives jouissances de

1. Heim (Eugène) avait obtenu le « premier grand prix » d'architecture en même temps que Bizet le « premier grand prix » de composition musicale ; il était plus âgé de huit ans.

2. *Faust*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, fut représenté, pour la première fois, sur la scène du Théâtre-Lyrique, le 19 mars 1859 ; — sur la scène de l'Opéra, le 3 mars 1869.

l'homme, sinon la plus vive de toutes. Admirer, c'est grandir ; et si l'Italie est à ce point capable de nous développer, c'est qu'elle provoque incessamment en nous cette vie d'élan qui est le caractère de l'admiration. Aussi comme deux années passées où tu es restent grandes et pleines, en s'éternisant par le souvenir ! Comme on vit plus là qu'ailleurs ! Que de pulsations du cœur, de l'âme, de l'intelligence, on compte dans cette existence que tu as commencé de mener ! Je peux te parler une langue que tu comprends aujourd'hui, et que nous parlerons, s'il plaît à Dieu, bien mieux encore à ton retour. Tu me rapporteras l'Italie ! tu me rapporteras *Rome !* ou plutôt tu viendras la chercher et la retrouver vivante dans nos deux mémoires ; et notre duo sera à l'unisson, malgré les abus du verdisme.

Tu me demandes, cher Georges, de te parler de trois choses : *Quentin Durward*[1], Litolff et *Sapho*[2].

Quentin Durward : je ne l'ai pas encore entendu ; je remets cela à ma prochaine lettre.

Litolff : homme remarquable comme compositeur ; homme fort ; conception énergique, puissante ; souvent fiévreux dans le détail, mais toujours voulu dans l'ensemble ; instrumentation riche, piquante, saisissante ; *jamais ennuyeux !...* (Je ne l'ai entendu que deux fois.) — Je ne sais pas ce que j'éprouverais si je l'entendais souvent. Je ne suis bien fixé sur ce que je pense d'un ouvrage que lorsque je le sais à peu près par cœur : si dans ces conditions-là il me saisit toujours à l'audition, c'est bon signe *pour moi*. Son concerto symphonique (le quatrième) est superbe : le scherzo surtout et l'adagio. Son ouverture des *Guelfes* est remarquablement belle, la péroraison est d'un effet *colossal* et *entraînant, enivrant !*

Sapho ! — Nous répétons au foyer, toujours ; pas depuis huit jours, cependant, Renard ayant un congé ; je pense qu'il revient demain, et que nons allons reprendre. — Mademoi-

1. Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra-Comique, le 25 mars 1858.

2. Opéra en trois actes, paroles d'Émile Augier, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 16 avril 1851 : cet ouvrage y fut repris, réduit en deux actes, le 26 juillet 1858.

selle Hartot chante le rôle de *Sapho* : c'est une artiste, une intelligence, une belle organisation. Son début dans Fidès[1] n'a pas été absolument à son avantage : c'est-à-dire que tout en laissant voir à des yeux d'artiste les qualités qu'elle a, ce rôle l'a obligée à se servir d'un genre de voix qu'elle n'a pas ou qu'elle a peu ; et tu sais que c'est surtout là-dessus que le public vous juge ; et le public, c'est bien du monde ! Néanmoins elle a, dans ce rôle même, de très bons moments ; en un mot, elle a à gagner, mais elle n'a pas à perdre, et c'est énorme par le temps qui court et par tous les temps. — Le rôle de Glycère est confié à mademoiselle Ribault, — qui s'en acquittera, je crois, convenablement. Elle a de la voix et assez de chaleur, sans être une intelligence remarquable. — Le rôle d'Alcée est complètement enlevé. — Marié, qui le chantait, joue le rôle de Pythéas qui lui va à merveille, et qu'il chantera parfaitement. — Tu connais Renard, je ne t'en dis rien. Il joue Phaon : sa voix, qui est parfois vibrante, manque de jeunesse. Je la compare à un ballon, qui est assez brillant quand on le souffle, mais qui se ride et se raye quand on le dégonfle. Sa voix est encore bonne quand il la *gonfle*, c'est-à-dire dans les *forte;* dans les *pp*, elle est rayée comme si on avait passé une râpe dessus.

On dit que *Sapho* passera avec le ballet de Reyer et de Th. Gautier[2], c'est-à-dire vers le milieu de juillet. En ce cas, il est probable que je ne l'entendrai pas, car je serai en Suisse, où j'achèverai l'instrumentation de *Faust*, qui sera joué fin novembre au Théâtre-Lyrique. — Oui, en Suisse : je ne vais plus à Naples. Je comptais aller, en passant, te serrer la main, ou peut-être même te retrouver à Naples ; mais c'est loin, c'est chaud ; pour ma femme et mon enfant c'est une grande et grosse corvée... sous tous les rapports... Le *baiocco* coulerait infiniment trop vite... et tu comprends que mes droits d'auteur...

Je m'installerai sans doute à Lucerne, avec ma femme et Poulot..., et voilà !

Je te donnerai en temps opportun tous les détails qui pour-

1. Du *Prophète*.

2. *Sacountala*.

ront t'intéresser ; — ainsi, bien cher enfant et ami, pour le moment, adieu! mille tendres souvenirs de nous tous pour toi; amitiés à ton bon camarade et ami Heim.

Travaille, pense, ouvre-toi à toutes les grandeurs qui t'environnent, respire-les à pleins poumons, et crois-moi toujours ton bien affectionné

CH. GOUNOD

VII[1]

Paris, le mardi 4 janvier 1859.

Mon cher Georges,

Il y a bien longtemps déjà que je te dois de mes nouvelles ; et tu sais combien j'ai vraiment le désir de t'en donner ; mais mon pauvre *Faust*, dont tu veux que je te parle, m'a tellement occupé que j'ai été dans l'impossibilité de trouver un quart d'heure à lui prendre pour le consacrer même à l'amitié

1. On a retrouvé, heureusement, la lettre de Bizet à laquelle Gounod répondait le 4 janvier 1859 ; — et la voici :

Roma, settembre 1858.

« Cher maître,

» J'apprends votre retour et je m'empresse de venir causer un peu avec vous. *Faust* doit être déjà en répétitions. Allons, encore un combat ou plutôt une victoire à laquelle je n'assisterai pas ! Mais, puisqu'il ne m'est pas permis d'entendre *Faust*, parlez-m'en tant que vous pourrez. Êtes-vous content de mon cher Guardi ?... Et madame Carvalho ?... Et Balanqué ?... Des détails sur *Faust*, cher maître ! j'en suis avide. — Je reçois une lettre de Paris qui m'annonce un nouvel ouvrage de vous à l'Opéra : est-ce d'*Ivan* qu'il s'agit ?... Répondez à toutes mes questions, parlez-moi de vous, des vôtres ; j'attends de vos nouvelles avec une grande impatience.

» Que vous dirai-je de moi ?... Bien peu de chose. J'étudie Rome de mon mieux et j'ose croire que mes études porteront leurs fruits. Je vais souvent dans la montagne ; là-bas, vous savez, derrière Rivoli, à Subiaco, à Vicovaro, à Cervaro. Oh ! que je voudrais vous avoir, ne fût-ce que quelques jours ! Que vous me feriez de bien ! J'ai eu pendant trois mois une profonde indifférence pour mon art ; j'aimais bien mieux flâner, lire, voir, que de m'exposer à commettre quelque méchant *prezzo di musica*. Cependant il a fallu songer à mon envoi, et j'ai choisi *un' opera buffa italiana* (deux actes), intitulé *Don Procopio*. C'est gai, c'est surtout très musical. J'espère en faire quelque chose de passable.

» Ah ! c'est difficile de faire de la bonne musique ! Et puis, voici neuf mois que je suis livré à moi-même, voici neuf mois que je n'ai pu entendre une note de bonne musique, et je ne sais plus me juger. Cela m'a rendu d'une sévérité excessive pour ce que je fais, du moins à ce qu'il me semble. Je suis un peu comme un mauvais nageur en pleine eau : je barbote beaucoup et j'avance peu. Du reste, je m'attendais à cette crise : j'ai toujours été très écolier ; on ne devient pas *soi* facilement. Je suis certain de surmonter cet obstacle ; quand ?... Je n'en sais rien ;

que je te porte. Ton charmant camarade Samuel David[1], qui va partir demain pour te rejoindre, a eu la bonté de me compter dans ses visites d'adieu, et j'en ai été fort touché. Je profite de son départ pour lui confier cette lettre, — qui peut-être t'arrivera un peu plus tard que par la poste. — Je suis enchanté de penser que tu vas trouver en lui un camarade

j'espère que ce sera bientôt, car je suis pressé d'arriver à un résultat quelconque. — Peut-être avez-vous éprouvé quelque chose d'analogue en Italie ?... j'en doute... Voici ma consultation finie; si vous connaissez un remède au spleen musical, enseignez-le-moi. Du reste, je vais mieux depuis quelques jours.

» Mon collègue C... a déjà bâti une messe. Ce n'est pas mal, cela ressemble à toutes les médiocrités de second ordre, il aura *donc* un excellent rapport.

» J'ouvre ici une parenthèse, et je vous demande un renseignement important pour moi. Connaissez-vous un monsieur X... qui fait de l'éreintement musical à l'*Illustration* ? Rien de bête comme ce monsieur, si ce n'est son confrère, M. Z... (du *Siècle*). Or, ledit M. X... vient de jouer un tour infâme à quelqu'un de ma connaissance : si je puis, tôt au tard, lui être désagréable ou même funeste, je saisirai l'occasion avec empressement. *Dunque*, si vous savez quelque chose de ce monsieur, régalez-moi-z-en.

» Je ferme cette longue et peu intéressante parenthèse, et je vous embrasse aussi fort que je vous aime; deux gros baisers *per l'illustrissimo signor* Poulot, et mes compliments très dévoués à madame Gounod. Écrivez-moi bien vite, n'est-ce pas ? — et croyez-moi, pour la vie, votre disciple et ami,

» GEORGES BIZET. »

Guardi, dont il est question dans cette lettre, devait créer le rôle de Faust; au cours des répétitions, il fut remplacé par Barbot. Madame Carvalho, on le sait, créa le rôle de Marguerite; Balanqué, celui de Méphisto.

« *Ivan* », c'est *Ivan le Terrible*, un opéra commencé, puis abandonné par Gounod. — Bizet, plus tard, s'attaqua, lui aussi, à ce sujet, et y renonça.

L' « excellent rapport » que prévoyait Bizet, pour la messe de son camarade, n'alla pas sans quelques réserves. En revanche, voici comment fut apprécié *Don Procopio*, dans la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts (1er octobre 1859), par le secrétaire perpétuel, Halévy :

« Nous avons remarqué, au premier acte : une *introduction*, un *trio*, une élégante *cavatine* et un *finale*, dans lequel l'*adagio*, morceau concertant, fort bien traité, est suivi d'un chaleureux motif *allegro*, chanté à l'*unisson* par tous les personnages, et dont l'effet est très piquant.

» Le second acte, supérieur au premier, commence par une *sérénade*, mélodie remplie de grâce, très finement accompagnée par la guitare et le cor anglais.

» Citons aussi : un *duo*, pour soprano et basse, dont l'allure et les motifs ont beaucoup d'élégance;

» Un *petit chœur*, pour voix d'hommes, chanté à *mezza voce;*

» Et enfin un fort bon *trio* (pour trois basses), vif, spirituel, et bien écrit pour les voix.

» En résumé, cet ouvrage se distingue par une touche aisée et brillante, un style jeune et hardi; qualités précieuses pour le genre comique, vers lequel l'auteur nous montre une propension marquée. »

Le manuscrit de *Don Procopio* existe à la bibliothèque du Conservatoire.

1. Il avait obtenu le « premier grand prix » de composition musicale en 1858.

sérieux, intelligent, aimant les choses élevées, penseur et, par conséquent, volontiers causeur avec les gens qui pensent. Je t'engage à le cultiver, et j'espère que votre liaison aboutira au plaisir et à l'avantage de tous deux. Je le crois appelé à un bel avenir, et, si j'en juge par la composition des *Génies de la Terre* qui lui a valu la médaille d'or au concours des orphéons, il doit arriver à produire des compositions intéressantes par l'élévation de la pensée.

Tu vas avoir l'occasion de faire avec un confrère ces promenades qui te reviendront plus tard comme le souvenir du plus beau temps de ta vie, mon cher enfant : profites-en bien, sans contrainte d'esprit, avec simplicité, comme un véritable enfant ; laisse-toi imbiber comme une éponge, ouvre-toi aux influences de toute sorte qui t'entourent et te protègent. Sans renoncer à la réflexion, sans oublier les droits imprescriptibles du travail personnel, fais la part de la plante, crois à ce que tu éprouveras ; discute-toi, non dans le travail, mais *après le travail :* ce sera au profit de l'œuvre future, et c'est ainsi qu'il faut que cela soit.

Mon *Faust* se répète à force. Guardi est ce que tu sais, un bon et digne garçon, rempli des éléments et des hautes qualités qui forment l'artiste : il est, avant tout, complètement dénué de vanité ; et comme il se trouve très peu de chose, il est dans la meilleure condition pour devenir beaucoup. Il a dans son rôle des moments excellents : il en a de plus faibles, mais tout viendra bien, je l'espère.

Balanqué va à merveille : c'est un artiste et un comédien ; il chante surtout bien ce qu'il joue. — Madame Carvalho a des choses ravissantes : son air des bijoux ; plusieurs passages du quatuor, de son grand duo avec Guardi, dans le jardin ; sa Chanson du rouet, au troisième acte, etc... Je crois qu'elle sera très sympathique. Elle jouera supérieurement la scène de l'Église, qui est un des bons morceaux de l'ouvrage ; elle a des mouvements et des poses excellents ; elle est adorable dans les huit mesures qu'elle chante au premier acte, lorsque Faust l'aborde pour la première fois.

Quant à moi, je ne puis trop te dire ce que vaut ma partition. Je suis tellement noyé là-dedans que je suis très mauvais juge : rien ne me fait plus d'effet aujourd'hui ; je suis

saturé de ma musique ; l'exécution est en ce moment très compromise par la mise en scène ; on pense à ses bras, à ses jambes, on ne chante plus, on ne phrase plus ; l'orchestre racle..., mais tout cela reviendra aux dernières répétitions et à la représentation. Ils ont l'air d'être très contents. Dieu veuille qu'ils ne se trompent pas ! La mise en scène sera splendide.

Je t'écrirai après la pièce donnée, ce qui aura lieu, je pense, vers le 15 février.

Adieu ; je t'embrasse comme je t'aime. Tout mon monde va bien.

Ton ami,

CH. GOUNOD

J'ai une commande pour Bade : je fais *Philémon et Baucis*, deux actes, avec Barbier et Carré[1].

VIII

Baden-Baden, 7 août 1860.

Cher enfant.

Ta lettre du 26 juillet (veille de ton départ de Rome) est venue me trouver non à Paris, mais à Bade, où je suis venu faire jouer un opéra-comique en deux actes que m'avait demandé Bénazet, le propriétaire des Salons de la Conversation.

Je suis encore ici pour cinq ou six jours et je profite, pour répondre à l'empressement de ton appel, du premier moment de liberté que me laisse ce séjour très occupant. Je vais, contre toute bienséance et contre toute délicatesse de forme, te parler d'abord, et pour en finir plus tôt, de moi et de mon séjour et de mes projets au retour.

La Colombe[2] (tel est le nom de l'ouvrage que j'ai apporté ici) a été représentée déjà deux fois (le 3 et le 4 août) avec

1. Destiné, en effet, au théâtre de Bade, — où il fut remplacé par *la Colombe*, — cet opéra-comique fut représenté en trois actes, au Théâtre-Lyrique, le 18 février 1860 ; — repris sur la scène de l'Opéra-Comique, en deux actes, en 1876.

2. Opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, repris depuis sur la scène de l'Opéra-Comique, le 7 juin 1866.

succès. J'ai pour interprètes madame Carvalho, Roger, Balanqué et mademoiselle Faivre. La pièce doit être jouée en tout quatre fois; la troisième aura lieu après-demain, et la quatrième samedi, avec addition du troisième acte de *Faust* (l'acte du jardin), dont Bénazet veut régaler le public de Bade.

Dimanche, je quitte ce séjour; je remonte par la Belgique et je rentre à Paris vers le 17 ou 18 de ce mois. Alors je m'attelle, pour ne plus le quitter, à un grand ouvrage en cinq actes[1] dont le poème est *admirable* et qui, je l'espère, commencera à prendre figure (au moins dans ma tête) quand tu nous reviendras. — Voilà pour ce qui me concerne; tout ce que j'aime se porte bien, grâce à Dieu.

Maintenant, parlons de toi. Hélas! cher enfant, je ne comprends que trop ces larmes que tu as versées le jour de ton départ de Rome; je les connais et je me rappelle celles que j'ai répandues dans la même circonstance[2], absolument comme si c'était hier, et tu n'oublieras pas plus cette séparation que je ne l'ai oubliée moi-même.

Rome est un être. C'est plus qu'un ami, c'est une vérité et une révélation profonde et multiple; c'est la clef d'une foule de questions, parce que la plupart des questions se résument en quelques-unes, le bien, le vrai, le beau, et que Rome vous isole, par le recueillement, de toutes les mesquineries de la vie réelle pour vous laisser planer dans le grand domaine des choses qui ne passent pas. C'est ce côté absolument pur de toute préoccupation étroite qui fait le charme le plus exquis et le plus divin du souvenir que tu conserveras et que nous réveillerons l'un chez l'autre quand nous reprendrons ces douces causeries d'autrefois.

Si j'ai paru te négliger, cher enfant, c'est que, lorsque tu m'as écrit, tu me parlais d'un départ immédiat pour Naples, et que tu ne me disais absolument rien ni de ton adresse ni du temps que tu comptais passer hors de Rome. Je ne savais donc où te trouver et j'attendais toujours quelque nouvel

1. *La Reine de Saba.* — Cet opéra (paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier), fut réduit à quatre actes et représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 29 février 1862.

2. Voir les *Mémoires d'un Artiste.*

éclaircissement qui me mît en état de te donner signe de vie et d'amitié : tu sais bien que je t'aime trop pour être capable d'indifférence à ton égard.

Tu me mandes que ton intention est de ne faire que traverser l'Allemagne : je m'en réjouirais si je ne songeais qu'à moi et au bonheur de te revoir et de t'embrasser; mais je voudrais que tu ne prisses pas légèrement et irrévocablement ce parti. Je te dirai donc ceci : après l'Italie, l'Allemagne; c'est-à-dire, après la contemplation, après cette espèce de béatitude de l'intelligence et surtout de la rêverie, il faut te replier sur toi-même et labourer, fût-ce péniblement, le sol que ton séjour en Italie aura ensemencé. Tu ne sentiras pas d'une manière actuelle et immédiate le rapport qui unira l'un à l'autre ces deux modes de ton esprit, parce que nous n'avons que plus tard la conscience de ce qui s'est opéré en nous; mais ce rapport existera, et le labeur dont je te parle peut seul féconder les germes que tu auras emportés de Rome et qui, sans lui, resteraient absolument stériles.

J'ai entendu dire à M. Ingres : « Il n'y a pas d'art sans science ». C'est une parole profondément vraie. Interroge donc l'Allemagne avant de la quitter. Si elle te parle, écoute-la et crois bien qu'il est souverainement utile qu'avant de rentrer dans cet horrible Paris tout pavé de distractions et d'entraînements de toute sorte, tu aies contracté des habitudes de TRAVAIL qui soient devenues un *besoin* et une *force* pour soutenir les assauts de toute nature qui t'attendent chez nous; sans quoi, Rome n'aura été qu'une Capoue.

Si rien ne te retient en Allemagne, reviens et nous piocherons tout de suite.

Je t'adresse ceci à Venise, comme tu me le demandes; je te prie de m'écrire le plus tôt possible d'ici à ton retour, en ayant bien soin de m'indiquer exactement les adresses et les dates auxquelles je te trouverai.

Ton ami toujours dévoué

CH. GOUNOD

IX

Arcachon, 19 août 1861.

Mon Bizet,

J'ai reçu ta chère petite lettre; et si ta plume a devancé la mienne, tu auras peut-être su, par Choudens, à qui j'ai écrit il y a quelques jours, que je n'avais pas attendu ton souvenir pour me permettre de t'envoyer le mien. Déjà, par une lettre de madame Zimmerman, je savais que tu avais vu Belval et que tu avais bien voulu t'occuper de son rôle, ainsi que je t'en avais exprimé le désir de sa part, et je t'en remercie beaucoup : vois-tu, cher enfant, ton cœur et ton talent m'ont gâté, et je ne sais plus me passer de toi; tu es la forme si parfaite de toutes mes intentions que je ne saurais me traduire ni m'interpréter comme tu le fais toi-même.

J'ai transmis ton souvenir à madame Rhoné, qui y a été très sensible. Cette femme a un cœur divin : c'est une sœur de charité tout à fait réussie; elle a une élévation d'âme exceptionnelle ; elle comble les désirs de tout le monde, et le moindre égard suffit pour lui mettre la joie dans le cœur. Nous sommes ici autour d'elle une douzaine qui ne tarissons pas d'admiration sur ses qualités : on ne la nomme que la petite fée; je parie qu'elle porte une invisible baguette magique à l'aide de laquelle elle fait des merveilles.

Mon cinquième acte avance[1] : j'ai fait le récit d'entrée d'Adoniram, le quatuor qui suit avec les trois assassins, et le serment final. Il me reste encore l'arrivée de Balkis et la scène sur le corps d'Adoniram expirant... Aïe! Gluck, où es-tu? Euripide, où es-tu?

Et toi, scélérat!... Deux amours! Comment diable fais-tu? Moi, je n'ai jamais pu : je trouve que deux c'est moins qu'un!...

Néanmoins, soigne bien ta symphonie et ton ouverture; j'ai grande impatience d'entendre cela. J'ai écrit ici mon dernier *Ave verum* en partition, avant de me mettre à mon cinquième

1. Il s'agit de la *Reine de Saba*.

acte : je te le montrerai à mon retour; je crois que tu n'en seras pas mécontent comme orchestre; c'est assez calme, je crois.

J'ai embrassé mon cher fils de ta part; il est heureux comme un dieu et ne vit plus que de bains, de rames et de gouvernail! Que Dieu me le garde aussi bien portant qu'il est. Ma chère femme va bien et te serre la main.

Ton solide ami,

CH. GOUNOD

X

Montretout, vendredi, 13 septembre 1861.

Que te dirai-je, mon bien cher enfant, auprès de ce que ton cœur te dit à chaque moment du jour? — « Tu n'as plus ta mère! » — Et on ne retrouve pas une mère. — Tu sais la part que mon amitié prend à tout ce qui te touche, et combien ce que tu pourras ou voudras chercher en moi s'offre sincèrement à te compatir, sinon à te consoler.

Le plus consolant des amis, en de pareils chagrins, c'est le travail : lui seul a la voix assez grave pour parler et la main assez douce pour toucher aux plus grandes douleurs comme aux plus grandes joies de la vie, parce que lui seul est exempt des taches et des imperfections de notre pauvre humanité. Accueille, dès que tu le pourras, ce merveilleux et inépuisable soutien; il te laissera tes souvenirs et ne guérira que ce qu'il y a de funeste dans l'amertume.

Je serai chez moi demain samedi entre quatre heures et demie et cinq heures un quart : je suis obligé de courir tout le jour dans Paris, je ne repasserai rue Larochefoucauld que pour te voir un instant si tes loisirs te le permettent; mais ne te contrains nullement. Tu sais que je le désire, mais que je serais fâché de te causer, en ce moment surtout, le moindre dérangement.

Sois surtout auprès de ton père, et rappelle-moi à son souvenir.

Toujours à toi,

CH. GOUNOD

XI

Lundi matin.

Mon Bizet,

Peux-tu me donner une demi-heure, ce matin, avant mon déjeuner? Tu me rendrais grand service. J'ai à te faire voir *trois* changements très importants que je viens de faire depuis avant-hier soir et qu'il serait urgent d'arranger le plus tôt possible.

Et puis, tu serais gentil de me rapporter le *chœur* qui commence le second acte, pour que j'en écrive les voix, ainsi que le petit bout de récit nouveau qui précède la cavatine de Balkis au troisième acte pour que je l'enchaîne, et que je le rende aujourd'hui à Leborne, si c'est possible.

Tu déjeuneras avec moi.

Tout à toi. CH. GOUNOD

XII

Mardi, trois heures et demie.

Mon Bizet,

Tous mes airs de ballet sont maintenant assez orchestrés pour que tu puisses les arranger, ou à peu près; mais avant cet arrangement de piano, je viens te demander de m'en faire un autre provisoire, et qui est on ne peut plus pressé : je veux parler de cette monstrueuse réduction pour deux violons, sur laquelle on fait étudier la danse au théâtre. Peux-tu venir me voir avant dîner? Je dîne chez Édouard[1] à six heures et demie, même sept heures moins un quart. Tu me prendrais ici ceux des numéros qui te manquent, pendant que je me mettrais à compléter l'ensemble de mon instrumentation.

A tantôt donc, si tu peux, et merci.

Ton vieux, CH. GOUNOD

P.-S. — La première lecture d'orchestre est remise de ce soir à jeudi, sans faute; nous lirons, je pense, trois actes.

1. Le peintre Édouard Dubufe, beau-frère de Gounod.

XIII

Florence, 17 juin 1862.

Mon cher Bizet, mon enfant,

J'ai aujourd'hui quarante-quatre ans, qui ne valent pas grand'chose ; à peine deux sous pour un pauvre.

Je t'avais promis de t'écrire de Rome ; mais à Rome écrit-on comme on veut? — J'ai vu Rome en désespéré, en amant qui va partir : j'aurais dû ne jamais la quitter ; j'aurais valu mieux et plus, c'est-à-dire un peu. — Nous sommes arrivés ici hier soir, après un trajet en voiturin, éprouvés par une très grande chaleur et quelques indispositions qui ont ralenti notre marche.

Tu sais peut-être déjà par Choudens que je n'ai rien fait du tout. Je crois que cette stérilité durera encore longtemps. Je sens que je me démusicalise : mon esprit ressemble à un corps en dissolution : il ne connaît plus le mouvement de la pensée. — Mais toi, que deviens-tu ? que fais-tu ? Tu es jeune et libre, il faut vivre et être heureux et rester heureux. — J'espère beaucoup en toi et en ton travail ; j'attends et je désire de toi du nouveau à mon retour. Je serai à Paris vers les premiers jours de juillet. Nous partons d'ici samedi pour Bologne et Venise. Nous ne passerons à Venise que quatre jours ; de là nous irons à Milan, deux jours, puis nous reviendrons directement à Paris par Turin et le Mont-Cenis, ou par le Saint-Gothard et la Suisse, mais très vite.

Rome ! J'en ai longtemps vécu ; en vivrai-je encore ? — Attendons !

Je te quitte pour donner encore signe de vie à quelques amis. Je t'embrasse comme je t'aime, tu sais si c'est du vrai.

Ton vieil ami,

CH. GOUNOD

XIV

Mardi, 7 avril 1863. — 8 heures du soir.

Mon bon cher petit Georges,

Bien que j'aie reçu dimanche ici ton amicale et excellente lettre, il a fallu que je ne pusse pas trouver un moment de libre pour ne pas te dire immédiatement tout le plaisir, toute la joie que m'a causée la nouvelle de ta commande en trois actes pour le Théâtre-Lyrique[1]. Avec toi ma satisfaction ne vient pas seulement de l'amitié que je te porte, mais aussi de la sécurité que m'inspire ton début. Tu as, mon cher enfant, au fond de ton sac beaucoup plus qu'il ne faut pour une tentative; tu as, en outre, déjà *ton* nom à porter, et voilà le point sur lequel j'attirerai surtout, même exclusivement, ton attention.

1° Tu vas, me dis-tu, être *court*. C'est un premier point important de tranché : c'est excellent. Mais l'époque très rapprochée que tu m'indiques comme assignée à la représentation de ton œuvre m'invite à te recommander ceci : « Ne *te presse pas* sous le prétexte que tu *es pressé*. »

D'abord, plus tu voudras faire vite, plus, en réalité, tu iras lentement, parce que tes mécontentements partiels et successifs te forceront à *refaire*, ce qui équivaudra au double de la besogne. Mûris ton œuvre comme si tu avais le double de temps. Seulement, agis *sans relâche :* c'était le système de la tortue, et elle a gagné sur le lièvre. — Je t'engage, en outre, à embrasser plusieurs morceaux avant d'en écrire un ; parce que : 1° l'unité de ton œuvre y gagnera ; 2° du même coup, tu assureras la variété de tes morceaux au point de vue de leur *conception*, et au point de vue de leur *exécution*.

2° Ton sujet, me dis-tu, est mexicain. Je n'en connais pas le drame, je ne puis donc te rien dire à ce point de vue ;

1. Il s'agit des *Pêcheurs de Perles*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, qui fut représenté, pour la première fois, sur la scène du Théâtre-Lyrique, le 30 septembre 1863.

mais, autant que possible, fais cela d'un ton *clair*. Le mexicain ne pousse pas *au noir*, à ce qu'il me semble[1].

3° Maintenant, — qu'aucun des succès obtenus et connus ne te préoccupe. Sois *très toi* : c'est le moyen d'être tout seul aujourd'hui, mais c'est le moyen d'avoir du monde autour de toi demain. Une première originalité est toujours un *duel;* une seconde devient une *bataille;* une troisième est une *victoire*, non pas toujours dans l'apparence, mais assurément dans la réalité, dans la vérité. *Crois à* TON *émotion :* c'est un succès, et c'est une *promesse*.

Tu regrettes que les lois ne permettent pas l'assassinat de certains musiciens? — Mais elles le permettent très bien, et les lois divines le *commandent*. Seulement, il faut s'entendre sur les moyens. Nous tuons tous : les bouchers tuent la viande ; les paresseux tuent le temps, ou les mouches ; les journalistes tuent ce qui est mort ; et les bons ouvrages tuent les mauvais. Dans vingt ans d'ici, Wagner, Berlioz, Schumann compteront bien des victimes. N'en voyons-nous pas déjà, et de très illustres, à moitié tombées sous les derniers coups de Beethoven? Voilà un grand assassin ! Tâchons d'être dans le camp des assassins : il n'y a pas de milieu entre celui-là et le camp des victimes.

Carré, dans une de ses lettres, me fait espérer ta visite avec la sienne[2] ! Voilà qui serait gentil ! Ah ! comme tu abattrais de la besogne ici en huit jours, et sans te presser, je dirai sans t'en douter ! Dans cette tranquillité, cette sécurité, les heures ont une étendue morale énorme. L'heure que l'on sait d'avance à l'abri de l'importunité acquiert une fécondité incalculable. Ce qui rend, dans notre milieu habituel, l'enfantement lent, c'est qu'il est arrêté, interrompu à chaque minute ; c'est un convoi qui ne marche pas, parce qu'il s'arrête à toutes les stations. La *continuité*, voilà la vraie vitesse : c'est toujours la tortue.

Écris-moi, cela me rend heureux. Dis-moi *si* et *quand* tu viens. Je t'enfermerai à côté de ma chambre, tu verras

1. Il y a là, sans doute, un malentendu — ou bien les « Pêcheurs de Perles », dans l'intervalle de cette « commande » à la représentation de l'ouvrage, ont changé de pays : le sujet, tel que l'a connu le public, est indien.

2. Gounod était alors à Saint-Raphaël, — où il composait *Mireille*.

comme on travaille ! — Et puis on *vit pour rien :* bonne affaire.

Adieu ; je t'embrasse et je t'aime.

Ton

GOUNOD

XV

Bruxelles, 11 octobre 1872.

Mon cher Bizet,

Je commence cette lettre par où je devrais la finir, puisque je vais t'y parler de moi avant de m'y occuper de toi ; mais, comme c'est pour te dire merci des soins et de la surveillance que tu veux bien donner à *Roméo*[1], tu me pardonneras d'avoir prononcé son nom avant celui de l'*Arlésienne*[2].

J'ai appris avec grande joie, mon cher ami, tout l'honneur que vient de te faire ce nouvel et charmant tableau sorti d'un pinceau et d'une palette que tu avais déjà si heureusement accrédités près des artistes et du public, et j'éprouve le besoin de te dire que mon cœur est aussi ouvert aujourd'hui à la satisfaction de tes succès présents qu'il l'était, il y a bien des années, à l'espérance de tes succès futurs. La renommée a ses chemins à elle pour venir, tôt ou tard, couronner quiconque a suivi sa route à soi. Tu jouis, très jeune encore, du privilège et du bénéfice d'un mérite reconnu par cette acclamation et ce consentement qui sont la sanction des masses comme celle des minorités. Tant mieux pour la cause que tu sers, comme aussi pour toi qui l'auras utilement servie. — Partage avec ta Geneviève[3], tout le conten-

1. En l'absence de Gounod, Bizet dirigeait alors les études de *Roméo et Juliette*, — opéra en cinq actes, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, représenté pour la première fois, le 27 avril 1867, au Théâtre-Lyrique, et qu'il s'agissait de reprendre à l'Opéra-Comique.

2. Pièce en trois actes et cinq tableaux, d'Alphonse Daudet, avec symphonies et chœurs de Georges Bizet, représentée pour la première fois, sur la scène du Vaudeville, le 30 septembre 1872.

3. Bizet avait épousé, en 1870, mademoiselle Geneviève Halévy, la fille de son maître.

tement et les meilleurs souvenirs de votre vieil ami à tous deux.

Bien à toi.

CH. GOUNOD

P.-S. — Je donne mon concert demain et je pars lundi : Si tu as un moment pour m'écrire, tu me trouveras encore ici jusqu'à lundi matin.

Amitiés à Du Locle. — Je t'envoie ce mot à son adresse, n'étant pas sûr de la tienne.

XVI

Calais, mardi, 15 octobre 1872.

Cher ami,

Je n'ai le temps que de répondre, pour le moment, à la partie *musicale* de ta bonne longue lettre que j'ai reçue presque au moment de quitter Bruxelles, et au milieu de ce vaste bousculis qui précède et accompagne un départ. Je remets donc aux premiers jours de ma réinstallation à Londres ma réponse à la partie *amicale* de cette lettre, aux effusions de laquelle j'ai été d'autant plus sensible qu'elle m'explique aujourd'hui ce qui les avait, pour un temps, gênées et suspendues. — J'espère que tu m'as assez connu pour me *reconnaître* toujours, et pour savoir que moi non plus je n'arrache pas facilement ce qui a poussé dans mon cœur.

Donc, quelques lignes relatives à *Roméo*, pour que tu aies le plus tôt possible les renseignements que tu me demandes quant aux coupures.

Deuxième acte :

Je demande qu'on dise DEUX FOIS l'ensemble : « De cet adieu... » Sans cela, l'expression de cette dernière période du duo n'a plus de *force*, et le morceau plus de *forme*. Jusqu'à quand ignorera-t-on qu'à force de vouloir aller au plus *vite* on reste dans le plus *obscur*, et que la saveur et la clarté

d'une phrase musicale tiennent le plus souvent à une juste appréciation du temps qu'elle prend?

Troisième acte :

Suppression du *chœur des moines* et de l'*air* de Frère Laurent, — la version du Théâtre-Lyrique.

Trio du mariage:

Une seule fois « O pur bonheur! » est bien court et étranglé.

Je fais la même objection et la même demande que pour la fin du duo de l'acte précédent; et d'autant plus que, de *trio,* cette phrase devient *quatuor* (si j'ai bonne mémoire) par l'intervention de la nourrice.

Final:

SANS HÉSITATION AUCUNE, terminer par : « Non! je mourrai, mais je veux la revoir. » La reprise de l'ensemble : « Capulets! Montaigus! » n'a pas l'ombre de raison d'être; c'est une reprise suggérée par le pur désir de refaire beaucoup de bruit dans l'espoir de faire... DE L'EFFET!

Quatrième acte :

Une seule strophe de Capulet avant l'ensemble en *quatuor.* — Soit.

Quant au tableau de l'*épithalame,* je suis *absolument* de ton avis. Coupure du *chœur en la,* et rétablissement de l'ensemble en *fa.*

Cinquième acte :

L'entr'acte en *ut* mineur est ABSOLUMENT NÉCESSAIRE. Qu'on supprime le récit de Frère Laurent et de Frère Jean, je crois que l'absence de ce point sur l'I est sans inconvénient pour l'intelligence de la pièce.

Maintenant adieu, et à bientôt; je te parlerai de Reyer: j'ai à te proposer là-dessus, pour suppléer à mon absence, un expédient qui est peut-être bon.

Je t'embrasse ainsi que Geneviève.

Ton

GOUNOD

XVII

Londres, 17 octobre 1872.

Mon Bizet,

Ta lettre du 13 vient de rouvrir à mon amitié une porte que ni ta volonté ni la mienne n'avaient fermée. Tu m'expliques le quasi-silence qui s'était fait entre nous, et je retrouve dans mon cœur comme dans le tien cette confiance et cet abandon qui sont la respiration de la vie morale.

Tu as, me dis-tu, ressenti l'inquiétude que donne la crainte d'être absorbé : ce sentiment-là, chez *toi* et à propos de *moi*, m'a causé un profond étonnement ; et non seulement je ne me l'explique pas de toi à moi, mais je ne le comprends pas *en lui-même*.

Je ne suis pas supris des émotions plus ou moins vives et inconscientes que ton enfance a pu ressentir au contact d'une sincérité qui a soutenu et dominé ma vie musicale tout entière, et qui en a été la lutte autant que la consolation ; mais je ne saurais revendiquer l'honneur de t'avoir formé, n'ayant pas eu, à l'époque de cette formation, ce qu'il fallait pour t'apprendre ce que tu sais.

Un compagnon, un ami, un bon exemple même dans les tendances, oui, je l'espère, je l'ai toujours été pour toi ; mais une cause, une source, un maître, je n'ai pas droit à ces titres-là. — D'ailleurs, eussé-je le moindre droit au dernier d'entre eux, je n'y verrais pas la légitimité de tes craintes. Un maître, *quel qu'il soit*, ne peut pas plus anéantir une personnalité qu'il ne peut la créer : c'est un acte qui dépasserait non seulement ses droits, mais son pouvoir.

La personnalité est l'expression directe, l'émanation involontaire, la physionomie inséparable d'un être : elle est *inévitable* autant qu'*incommunicable ;* elle est indélébile. On ne l'absorbe donc pas quand elle existe ; là où elle n'est pas... oh ! alors — le roi perd ses droits.

Tu as une nature trop musicale pour n'avoir pas *ta* nature musicale. L'heure plus ou moins tardive de ton explosion,

les conditions plus ou moins nombreuses et complexes d'assimilation qui ont *collaboré* à ton entier développement, tout cela n'y fait rien. Notre corps aussi a pour collaborateurs tous ses agents de *formation* sur lesquels il réagit à son tour par *transformation*. Te voilà maintenant *nommé*, c'est-à-dire *distinct*, détaché de la masse, sorti de la confusion, et ta gloire aura le droit d'être à toi comme tu auras été à elle.

Parlons de Reyer : ne pouvant pas être à Paris pour appuyer sa candidature[1], j'avais pensé à lui écrire, à lui-même, une lettre qu'il pût montrer au besoin en affirmant que mes *vœux* sont pour lui. Crois-tu que ce soit utile ? Je peux écrire à Beulé dans le même sens et en le priant d'exprimer mon opinion auprès de quelques collègues. Je puis écrire à Lefuel... Mais dis-moi ton sentiment et celui de Reyer sur une lettre adressée à lui-même. Je suis assez connu comme n'ayant jamais mystifié personne, et j'ai lieu de croire que l'expression du regret de ne pouvoir donner mon *vote* à Reyer serait une garantie de ce que j'eusse fait étant présent.

Réponds-moi vite. — Et maintenant, mille tendresses.

Ton

GOUNOD

XVIII

Londres, 29 octobre 1872.

Cher ami,

Réponse immédiate à ta lettre, puisque tu le demandes ; mais pardonne mon griffonnage : j'ai reçu aujourd'hui un monceau de lettres de Paris et de Belgique, et toutes attendent courrier par courrier, excepté M. de Choudens, à qui je peux répondre demain.

Je te réponds par ordre :

1° La cavatine « Ah ! lève-toi, soleil ! » en *si* bémol, c'est entendu : c'est bien dommage de perdre la *teinte* de *si* bécarre, calculée sur la palette générale de l'acte ; mais enfin, dans ce

1. A l'Académie des Beaux-Arts.

siècle « Galin-Paris-Chevé », où la *tonalité* est indifférente, *si* bémol est aussi bon qu'*ut*.

J'adopte la deuxième version : « *ré* bémol », comme transition, à la place de *ré* bécarre majeur.

2° Trio du mariage. Hélas ! à quoi bon tenir à une chose qui a contre elle la fatigue des interprètes ? Je regrette extrêmement qu'on ne dise la phrase finale qu'une fois : elle n'est *moralement* complète qu'avec la *redite*. Qu'on fasse comme on voudra ; mais je suis certain que le morceau y perd.

3° Ismaël. Il faut bien lui faire faire ce qu'il peut, puisqu'il ne peut pas faire ce qu'il y a ! Que veux-tu ? Frère Laurent est *une basse* et Ismaël *un artiste*. Donc, passons. Je ne regrette qu'une chose, c'est l'altération de sa *mélopée monacale* dans la première partie du trio : « Leur inséparable union », et autres passages ; le caractère avait été cherché dans la forme *vocale* ; ainsi le passage : « Que leur vieillesse heureuse » perd toute son austérité par la forme *ascendante* substituée à la *descendante* ! ! ! Hélas ! hélas !... Enfin ! amen !

Je te suis absolument reconnaissant et redevable du soin, de l'amitié et de l'intelligence que tu dépenses pour mon pauvre enfant !

Je t'embrasse, et te charge de tous mes souvenirs pour mes interprètes, pour Barbier, Du Locle, etc.

Ton

GOUNOD

Est-ce que je connaîtrai pas la sœur cadette de *Djamileh*[1], — *l'Arlésienne* ?...

XIX

Londres, 25 janvier 1873.

Cher Bizet,

J'apprends que *Roméo* vient de faire son apparition devant le public de l'Opéra-Comique, et je croirais manquer à

1. Opéra-comique en un acte, paroles de Louis Gallet, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra-Comique, le 22 avril 1872.

l'amitié que je te porte autant qu'à celle que tu m'as témoignée, si je ne te remerciais de la part essentielle que tu as prise à cet accouchement, part à laquelle doit revenir, sans nul doute, bonne quantité du succès de l'œuvre et de la représentation.

Je n'aime pas les ingrats ; j'en connais beaucoup, et je serais désolé d'en grossir la liste douloureuse. Je sais que les qualités qui peuvent se trouver dans une œuvre ont une bien faible chance d'action sur le public si elles ne sont mises en évidence par les facultés de ceux qui sont chargés d'enseigner l'œuvre ou de l'interpréter. Je sais cela trop bien pour ne pas apprécier à toute sa valeur les services que tu m'as rendus, une intelligence aussi délicate et une obligeance aussi zélée que celles dont tu as fait preuve dans cette circonstance.

Merci encore, embrasse bien pour moi ta chère Geneviève, et sois assuré des meilleurs sentiments de ton dévoué vieil ami,

CH. GOUNOD

P.-S. — Je t'enverrai sous peu quelques brins de ma musique qui t'intéresseront peut-être, je l'espère du moins.

LÉA[1]

Pirnitz s'assit à côté d'elle, et lui prit la main :

— Léa ! ma fille chérie...

La jeune fille regarda les yeux de Pirnitz comme pour y puiser le calme : et le magnétisme de ces yeux, presque aussitôt, exerça son pouvoir infaillible. Léa cessa de sangloter : les larmes séchèrent sur les joues que leur sel brûlait.

— Un grand chagrin, un nouveau chagrin ? questionna l'apôtre.

Léa fit signe que non.

— Alors ?

— Je suis irritée contre moi, — dit la jeune fille à voix basse. — Je n'ai pas de force. Je ne vaux rien.

— Parce que la vue d'Herminie a bouleversé votre cœur ? dit Pirnitz en souriant. A cause de cela vous vous jugez faible et vaincue ?... Eh bien, voulez-vous savoir ?... Madame Sanz et moi nous admirions votre vaillance...

— Moi, — repartit Léa avec une sorte de rudesse, inattendue dans cette bouche délicate, — je me méprise bien.

Et jetant ses deux bras autour du cou de Pirnitz :

— Ah !... Romaine... je ne vaux rien... je ne vaux rien.

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

Toute ma force est partie... Et je... je ne sais plus... non... je ne sais plus si je ne vous trompe pas en demeurant près de vous... avec les autres... si ma vie n'est pas un répugnant mensonge !

— Je ne comprends pas, dit Pirnitz. Votre vie, un mensonge ? En conscience, je ne comprends pas...

Tout bas à l'oreille de l'étrangère, mais scandant les syllabes comme si elle se forçait à les prononcer, Léa répondit :

— Oui. Je mens. J'ai honte de moi. Je suis au milieu de vous ; je fais les mêmes choses que vous ; avec ardeur, comme vous, je recommande, je glorifie l'œuvre que nous avons créée ici... Duyvecke, Geneviève, mademoiselle Heurteau, mademoiselle de Sainte-Parade et vous-même, Romaine ! me regardez comme une des vôtres. J'enseigne à nos fillettes la même doctrine : l'affranchissement de la femme... l'émancipation de la jeune fille... l'Ève prochaine... la vierge forte... Ma bouche ne parle que de ces choses... Et cela justement m'irrite...

— Pourquoi ?...

— Parce que ma pensée n'est pas là ! — s'écria la jeune fille. Je ne pense pas, je ne vis pas vraiment avec vous... Je vous dis que je mens, et ce mensonge m'est insupportable...

Elle dénoua ses bras, se leva, se mit à marcher à travers la chambre :

— Si vous saviez quel vide est en moi !... Je n'ai plus le désir de rien, je n'ai plus de foi en rien... Rien ne me tient plus au cœur... L'Ecole s'effondrerait demain, ou brûlerait... je crois que je regarderais... inerte, indifférente. Tout ce qui m'a passionnée me paraît maintenant étranger... Mes petites préférées... celles que j'ai formées spécialement, Alice Aubry, Georgette Vincent, Lydie Ronacker, que j'ai chéries comme si j'eusse été leur mère, qui m'ont rendu au centuple le prix de mon effort : eh bien !... je ne m'en soucie plus... elles peuvent devenir ce qu'elles voudront... elles peuvent partir... elles peuvent me détester... cela m'est égal... Si je les voyais mourir, je ne trouverais pas une larme pour les pleurer. Ah ! Pirnitz... Je suis bien malheureuse !...

Droite, les bras raidis, les paupières arides à présent et les prunelles luisantes de fièvre, elle s'appuyait des deux mains au lit de Frédérique. Pirnitz, qui n'avait pas bougé de la cou-

chette où elle était assise, cherchait les yeux de la révoltée ; mais Léa baissait les siens, comme si elle redoutait la suggestion mystérieuse tant de fois subie. Elle voulait soulager son âme, crier son désespoir. Elle reprit :

— Alors, à quoi bon vivre ici ?... au milieu de vous toutes qui êtes sincères et parfaites ?... Ma présence même parmi vous est choquante... Vous le comprenez bien, Romaine... Je n'ai plus la foi. Ma pensée et mon cœur sont dévastés... Je ne crois plus à rien... Je ne souhaite plus rien... Je suis sûre, maintenant, sûre... vous entendez ? que je n'étais pas faite pour suivre et imiter des êtres d'exception comme Frédérique ou comme vous.

Pirnitz ne répondait pas ; Léa poursuivit :

— Il y a une chose horrible... Par moments je me sens comme dédoublée... Je m'apparais à moi-même... débarrassée de tout ce que Frédérique et vous avez mis en moi. Je vous assure que je me vois comme je verrais une autre personne vivante... Je vois la Léa Sûrier que j'eusse été si Frédérique ne m'avait pas, pour ainsi dire, captée dès l'enfance... si elle n'avait pas greffé sa pensée et sa volonté sur les miennes... et si vous n'étiez pas survenue à votre tour, vous qui remuez les pierres avec votre regard de magicienne... Eh bien !...

Elle crispait ses doigts sur la barre de cuivre du lit, la respiration sembla lui manquer...

— Eh bien !... j'aurais été une petite chose très vile... très misérable... une fille de Paris comme les autres... Ce que mon père et ma mère m'ont légué, voyez-vous ! ni Frédérique ni vous ne l'abolirez... Mon père, sans conscience... épousant une fille séduite et enceinte parce qu'on lui donnait de l'argent... ma mère... capable d'accepter ce marché et d'aimer... oui... d'aimer l'homme qui s'y prêtait... Ah ! je dis des choses infâmes !... Romaine ! Romaine !... Ayez pitié de moi... Prenez-moi !... Gardez-moi ! Ayez pitié !...

Brusquement détendue, elle venait s'abattre, comme un mannequin désarticulé, aux pieds de Pirnitz... Elle cachait sa tête dans le giron de la petite femme souffreteuse, et, presque couchée par terre, s'abandonnait, lâchant les écluses aux larmes... Pirnitz, sur cette tête déchevelée, passait len-

tement ses longues mains frêles, douloureuses et douces : elle ne disait rien, elle guettait le premier regard que Léa lèverait sur elle...

Timidement, parmi les boucles de bronze fluide, le front de la jeune fille et ses yeux apparurent en effet... Une voix humble, différente de celle qui blasphémait tout à l'heure, implora :

— J'ai prononcé des paroles affreuses... Vous ne me les pardonnerez pas, Romaine... Je le sens. Et si vous vous écartez de moi, alors, je veux mourir...

Pirnitz, arrêtant enfin ce regard désorienté, et dès lors sûre de maîtriser la jeune fille, dit :

— Quand vous étiez petite, Léa, Frédérique m'a conté que vous étiez prompte à la colère... Elle vous disait, au moment où elle voyait poindre l'orage : « Tu vas être folle... » et cela vous calmait.

— Chère Fédi !

— Vous venez d'être folle un instant... Ce n'est pas vous qui parliez tout à l'heure... la preuve, c'est que vous ne rediriez pas à présent les mots que vous avez dits... C'est l'autre Léa — vous avez raison en cela — qui les a prononcés... Mais ne croyez pas être seule à porter en vous l'hostile compagne qui souffre impatiemment le joug de la vérité...

— Pas vous ! Pirnitz... pas vous... jamais vous n'avez été autre chose que ce que nous admirons !... Vous êtes la sainte.

— Faut-il vous le répéter une fois de plus ? répliqua l'apôtre. Moi, je ne suis pas une femme... Regardez-moi !

— Ne dites pas ! ne dites pas !... supplia Léa. Je sais ce que vous allez dire... Je ne veux pas l'entendre... Moi, je vous trouve plus adorable que les plus belles... S'il vous avait plu, qui n'eût pas été conquis par votre regard ? Mais vous êtes forte et je suis faible... Vous êtes bonne et je suis mauvaise. Vous n'imagineriez pas les idées inavouables qui me tyrannisent l'esprit.

— L'idée de nous quitter ?...

— Celle-là m'est venue, oui... Je crois pourtant que je ne vous quitterai jamais... Où irais-je ? Tout est fini maintenant... Ceux que j'ai aimés, sans doute ne pensent même plus à moi...

Sa figure se contracta d'angoisse. Elle continua :

— Je ne vous quitterai pas, mais déjà je ne suis plus avec vous. Je vis dans le passé... Il m'enveloppe, je ne parviens pas à m'en distraire. Parfois vous me voyez absente, vous me dites de votre chère voix, bien doucement : « Léa... où êtes-vous?... » Eh bien! je suis à Londres, dans le drawing-room d'Apple-Tree-Yard... je suis chez Clariss, dans les grands ateliers de Walworth road... je me promène sur les routes du Surrey... avec Georg. Je le revois dans votre chambre de la rue de la Sourdière, le jour où je surveillais le déménagement de vos meubles, qu'on allait apporter ici... quand il me guetta... Ou encore le soir de l'inauguration de l'École, lorsqu'il plaida sa cause devant nous et que votre autorité, Romaine, m'empêcha de le suivre. Ma pensée n'est occupée que de ces choses... Tout le reste de la vie se déroule autour de moi comme une vague fantasmagorie. Et ce ne sont pas seulement des images qui me harcèlent, si précises qu'elles effacent la réalité : je suis perpétuellement à méditer, à réfléchir sur les événements, à imaginer les idées qui ont guidé les actes des autres, à songer à ce que moi-même j'aurais pu faire. Ces imaginations sont affreuses... J'en arrive à m'irriter contre vous, contre ma sœur Fédi... Jamais, jamais je n'oserai vous dire ce que j'ai pensé de Frédérique!...

— Si vous me le dites, — murmura tendrement Pirnitz, — vous serez un peu soulagée...

Toujours aux genoux de l'apôtre, Léa reprit :

— Eh bien! j'ai repassé longuement sous mes yeux notre vie commune à Londres. J'ai revu, oui, revu les attitudes de Frédérique et de Georg... Je me suis rappelé Fédi le soir où Tinka lui annonça notre résolution de nous fiancer mystiquement, après l'inoubliable après-midi que nous passâmes, lui et moi, sur les bruyères de Hampstead Heath... Je me suis rappelé Fédi au temps de mes fiançailles... et le jour où je revins de Richmond, épouvantée... et ici, enfin, quand elle parla si durement à Georg le soir de notre dernière entrevue...

— Et alors? — demanda Pirnitz, voyant que la jeune fille hésitait à poursuivre.

— Alors... j'ai eu une idée horrible... mais qui s'est peu

à peu imposée à moi, implantée dans moi... une idée que je méprise et que je ne peux pas chasser. Oh! ne me la demandez pas, Romaine, je ne pourrais pas vous la dire... En conscience, je ne pourrais pas... c'est trop honteux...

— Vous avez pensé que Frédérique avait été jalouse de vous ou jalouse de Georg?...

Léa, la tête cachée dans le sein de Pirnitz, inclina le front pour dire oui.

— Frédérique s'en doute-t-elle? demanda Pirnitz.

— Oh! non... Pour rien au monde je ne voudrais... Il me semble que je mourrais de honte... Vous voyez comme je suis mauvaise... indigne de vous...

Elle s'était levée, les yeux à terre, elle attendait son arrêt.

— Léa, dit Pirnitz, nous ne sommes pas les maîtres de nos pensées; mais il ne faut pas non plus nous laisser tyranniser par elles. Il faut les arrêter au passage, les regarder en face... Frédérique jalouse de vous? d'une jalousie toute humaine, toute ordinaire?... J'en doute : son âme est si haute! Mais quand ce serait? Mettons les choses au plus invraisemblable : quand elle aurait aimé, oui, aimé Georg, qui ne l'aimait pas, qui vous aimait? Est-ce que son attitude ne serait pas plus admirable, au contraire? Elle n'en a rien laissé paraître : vous-même ne vous en avisez qu'aujourd'hui, et encore n'en êtes-vous pas certaine... Si vous voulez mon sentiment, je crois bien qu'elle fut jalouse; mais surtout jalouse de sa Léa, jalouse de vous. Elle le fut déjà quand vous et moi fîmes connaissance, rue de la Sourdière... Elle fut jalouse de voir que je lui prenais quelque chose de vous. Elle me l'avoua. Pensez combien ce grand cœur dut souffrir lorsqu'un homme vous conquit tout entière!...

Léa baissait la tête. Pirnitz poursuivit d'une voix peu à peu plus ferme, plus dominatrice :

— Le passé est mort, Léa, il ne faut plus y songer, il ne faut plus! Laissons les morts ensevelir les morts! Vous avez été tentée par l'amour humain : je vous ai moi-même, un jour, offert le choix entre l'existence admirable de l'éducatrice désintéressée et celle de l'amante ordinaire. Vous avez librement choisi d'être la vierge forte, l'ouvrière héroïque de l'affranchissement féminin... Aujourd'hui encore vous êtes libre.

Cette école n'est pas une prison, les portes s'ouvrent pour qui veut sortir. Vous pouvez donc nous quitter...

— Oh! — murmura Léa, joignant les mains, comme pour implorer de Pirnitz.

— Vous pouvez nous quitter. Seulement, sachez-le, on ne revient pas impunément sur des résolutions généreuses comme fut la vôtre, quand, en présence de Georg Ortsen, de Frédérique et de moi, vous fîtes choix de demeurer parmi nous... Sortie d'ici, que deviendrez-vous? Qu'est-il advenu, depuis plus d'un an, dans le cœur et dans la vie de celui que vous aimiez?... Qui le sait?

— Il m'a dit, murmura Léa, le jour même où nous nous sommes séparés, que, toute sa vie, il me regarderait comme sa femme.

— Pensez-vous que cette parole signifie qu'il vous sera fidèle, sa vie durant, fidèle comme vous l'êtes, vous?... c'est-à-dire que jamais femme n'aura une pensée ni une caresse de lui?... Vous rougissez... vous tremblez... Voilà pourtant la vérité! Dénonçons l'éternel malentendu entre l'homme dominateur et la femme esclave!... Tandis que vous vous consumez ici pour le vague souvenir de quelques promenades sentimentales, d'un baiser sur vos lèvres, — l'homme que vous aimez caresse peut-être une femme quelconque *comme sa femme* et ne croit même pas vous trahir!

Léa poussa un gémissement.

— Imaginez donc que vous le rejoigniez, en ce moment! concevez votre douleur possible, et votre déchéance!... N'est-ce pas, ce serait affreux? toutes les angoisses de l'absence valent mieux que de le retrouver ainsi?... Léa, vous avez eu le courage d'accomplir le sacrifice : résignez-vous et dites-vous qu'il est irréparable. Rien ne peut plus vous ramener en arrière. Le Georg Ortsen que vous avez aimé n'existe plus; vous-même, jamais plus vous ne serez la Léa qu'il aimait...

De grosses larmes coulaient de nouveau sur les joues de la jeune fille.

Pirnitz se leva, la prit par le bras, l'amena devant la fenêtre ouverte. La cloche tintait la fin de la récréation. Librement, les élèves quittaient leurs jeux. Il n'y avait pas

de surveillance, pas de rangs, pas de silence exigé; chacune se rendait au réfectoire comme il lui convenait. Presque toutes passaient d'abord aux lavabos, car la propreté à table était particulièrement recommandée.

Léa regardait tout cela d'un œil morne.

— Voilà votre famille, Léa, dit Romaine. Il est trop tard, désormais, pour l'abandonner. Vous appartenez à ces petites : elles ont cru en vous. Allons! mon enfant, soyez forte : essuyez ces larmes. Je ne veux pas que madame Sanz se doute de vos angoisses...

— Hélas! dit Léa, j'ai envie de ne pas la voir, de me cacher... Ah! je ne vous fais guère honneur, Romaine. Pourquoi avez-vous essayé de me hausser jusqu'à vous ?

— C'est à vous-même que vous ne feriez pas honneur, si vous vous laissiez envoûter par le souvenir d'un homme qui, assurément, ne pense pas à vous...

— Oh! Romaine!

— Qui ne pense pas à vous comme vous pensez à lui. Je vous veux affranchie, vraiment libre...

— Je tâcherai.

— Et vous réussirez. Ce n'est qu'une crise... Imposez-vous la discipline de faire chaque jour votre devoir ici, et, peu à peu, les mauvaises idées s'évaporeront.

La porte s'ouvrait : une grande jeune femme, brune de cheveux, mate de teint, avec des yeux foncés et de nobles traits nettement dessinés, parut. Elle ne vit pas, ou feignit de ne pas voir le trouble de Léa, et, souriant à Pirnitz :

— On me dit que madame Sanz est arrivée; où est-elle?... Dans sa chambre ?

— Non, Fédi, répliqua Pirnitz... Elle est au bain.

— Ah! vous lui avez montré sa chambre?

— Oui.

— Tu l'as vue, Léa ?

— Oui, murmura Léa.

Frédérique lui prit la main, et, la regardant de son œil calme, intelligent :

— Il importait qu'elle revînt et que tu la visses. Il faut connaître la mesure de son cœur. Un trouble passager n'importe guère : tu seras plus forte que les souvenirs. Moi aussi,

je pense à Londres plus que de coutume depuis que madame Sanz doit venir. Et, parfois, j'en suis émue, car songer au passé nous tourmente, nous prouve que nous sommes des êtres instables et successifs!... Aidons-nous l'une l'autre à devenir fortes!...

Pirnitz, qui observait attentivement les deux sœurs, crut voir Léa trembler sous la main de son aînée, et, d'un geste involontaire, essayer de se dégager... Les yeux de l'apôtre, qui cherchaient en vain ceux de la dévoyée, s'emplirent de tristesse.

— Voici madame Sanz revenue dans sa chambre, dit Léa.

On entendait, en effet, des pas dans la pièce voisine. Quelques secondes après, madame Sanz entra.

— Ah! Frédérique, mon enfant!

Elle ne l'embrassa pas tout de suite, lui tenant les deux poignets, la regardant :

— Vous êtes plus belle encore qu'autrefois, Fédi! murmura-t-elle. Il y a sur votre visage le reflet de votre noble vie. Chère fille, quelle joie de vous revoir!

Elle la baisa sur les deux joues. La sérénité des gestes, des paroles de cette femme leur communiquait une sorte de beauté qui toucha même le cœur ulcéré de Léa. Contemplant Pirnitz, Frédérique et madame Sanz, — ces trois apôtres dont l'âme sereine se voyait pour ainsi dire à fleur de visage, elle eut un violent sursaut de honte. Sans parler, elle alla prendre la main de Frédérique et l'effleura de ses lèvres... La cloche sonnait de nouveau.

— Allons déjeuner, dit Pirnitz... Herminie doit avoir faim... Tu vas manger l'ordinaire de nos élèves et le nôtre, Minnie. Quoique simple, il l'emporte encore, je crois, dans la cuisine anglaise de Free College.

Toutes les quatre descendirent, Pirnitz et Léa en avant, Frédérique donnant le bras à madame Sanz, qui marchait moins vite.

Le réfectoire était situé au rez-de-chaussée. Comme à Free College, c'était une grande pièce pouvant servir, hors les repas, de salle de conférences; mais elle n'offrait aucun luxe, claire et gaie seulement, avec ses murs d'un blanc un peu vert, les poutres apparentes de son plafond, les larges baies

vitrées ouvrant sur la cour. Les maîtresses avaient leurs places insérées parmi celles des élèves, ce qui évitait tout appareil de surveillance. Déjà la plupart des fillettes étaient debout devant les tables. Madame Sanz, Pirnitz, Léa et Frédérique trouvèrent sur le seuil, causant ensemble, trois des maîtresses. L'une — Daisy Craggs — avait la figure de bébé couperosé si fréquente chez les vieilles filles d'outre-Manche... Les deux autres étaient plutôt jolies : Duyvecke grasse, blanche et blonde, avec de belles colorations sur son visage de Flamande ; Geneviève gracile et bien faite, visage chiffonné de gamin parisien, à beaux yeux pers, — les cheveux roux, la peau fine et tachée de son.

— Mademoiselle Geneviève Soubize, — dit Pirnitz, la présentant à madame Sanz. — C'est le docteur de l'établissement... c'est en même temps le professeur d'histoire naturelle, de chimie usuelle et d'hygiène.

Comme les deux autres dames s'avançaient à leur tour, Pirnitz les nomma :

— Mademoiselle Duyvecke Hespel... Mademoiselle Daisy Craggs... qui est Irlandaise et a longtemps habité Londres... la sœur d'Edith, que vous connaissez, n'est-ce pas ?

Madame Sanz serra les mains qui se tendaient. Pirnitz demanda :

— Mademoiselle Heurteau n'est pas arrivée ?

— La voici, dit Geneviève.

Une femme d'une quarantaine d'années, de haute taille, d'un visage agréable et sérieux entre des bandeaux de cheveux très noirs, s'avançait par le corridor, lisant une brochure. Elle leva les yeux, et sourit d'un air aimable à madame Sanz.

— Je suis charmée, madame, dit-elle, de voir la *lady president* de cet admirable Free College, sur lequel j'ai lu tant de merveilles... Qu'allez-vous penser de notre humble école?

— J'y respire le même air de liberté et de vérité qu'à Free College, et cela seul importe, — répliqua madame Sanz. — Notre chère Pirnitz infuse une même sève généreuse à tous les organismes qu'elle crée.

Mademoiselle Heurteau conduisit madame Sanz à la place d'honneur, à sa droite... Frédérique s'assit de l'autre côté de la visiteuse... En gagnant sa place, Duyvecke dit à Pirnitz :

— Il faut que vous me remplaciez cette après-midi, chère amie. J'ai reçu un télégramme de mon pauvre Rémineau. Son petit garçon ne va pas bien... On craint une fièvre muqueuse : le brave homme est affolé et me supplie de venir l'aider un peu... Mademoiselle Heurteau n'y voit pas d'inconvénient.

Pirnitz répondit :

— C'est entendu, Duyvecke.

Elle n'ajouta rien, mais elle regarda la blonde fille avec des yeux si pénétrants qu'une vive pudeur empourpra la blanche pulpe de ce frais visage, jusqu'aux racines piquées par les cheveux dans le petit front lisse.

V

— Vous reviendrez voir l'enfant, n'est-ce pas, docteur? Nous comptons sur vous !

— Oui, je tâcherai... après dîner... Vous serez encore là, mademoiselle ?

— Oh ! bien sûr... Je m'en irai le plus tard possible.

— Alors, je reviendrai probablement...

Mal peigné, mal lingé, redingote poudreuse, chapeau brossé à rebrousse-poil, le médecin de quartier, déjà engagé dans la vis de l'escalier, envoyait un sourire à la jolie Duyvecke penchée sur la rampe... Mais Duyvecke ne prenait point garde aux sourires. Dans l'escalier où s'enfonçaient les épaules massives et le chapeau de soie du médecin, elle jeta encore cette recommandation :

— Nous comptons sur vous, docteur !...

Elle rentra, et, la porte refermée sur le vestibule obscur, eut une courte méditation qui barra son front d'une ride. Ensuite elle regagna la chambre où l'enfant, rouge de fièvre, gémissait dans son sommeil.

Rémineau, assis au chevet du petit lit, veillait. Duyvecke lui fit signe de la suivre dans la pièce voisine, qui était la salle à manger. De très jolis meubles Louis XV, en bois naturel, sculptés minutieusement, y surprenaient dans la mé-

diocrité du décor. Rémineau, depuis trois ans environ, employait ses loisirs à fabriquer un mobilier complet qu'il ne voulait pas vendre, qu'il réservait pour des circonstances mystérieuses, touchant lesquelles il ne s'expliquait point.

— Eh bien ? qu'est-ce qu'il vous a dit, le docteur ?...

La figure brune, embroussaillée, de Rémineau, s'assombrissait encore ; l'anxiété faisait trembler sa barbe noire. Duyvecke répondit :

— Il reviendra ce soir. Il dit que ce n'est pas grave, que ce n'est pas une mauvaise fièvre...

— Bien vrai, mademoiselle Duyvecke ?...

— Mais oui, Rémi, bien vrai. Je ne voudrais pas vous tromper. Le docteur croit que c'est une rougeole, ou une petite varicelle de rien du tout.

— Sacré môme ! il m'en a fait, une peur !... C'est tout de même étonnant : dès que vous êtes ici, il va mieux.

Les bras ballants, les yeux à terre, le pauvre diable ajouta :

— Seulement, voilà... Vous allez vous en aller bientôt, mademoiselle Duyvecke... retourner dans votre école. Qu'est-ce que nous allons devenir, après ?

— Je resterai le plus que je pourrai, Rémi, ne vous tourmentez pas...

Elle rentra dans la chambre. Comme elle passait devant lui, Rémineau, sans qu'elle s'en aperçût, se baissa vivement et baisa un pli de sa robe.

Une veilleuse éclairait faiblement la chambre. Ils s'assirent près de la fenêtre, l'un à côté de l'autre... Quelque temps, silencieux, ils écoutèrent respirer le petit malade. Les ronds projetés par la veilleuse oscillaient au plafond. Aucun bruit ne montait de la rue.

... Il y avait près de quatre années que Duyvecke Hespel et Rémineau se connaissaient. Quand Duyvecke était venue d'Hazebrouck à Paris pour ses études d'institutrice secondaire, elle s'était logée dans l'appartement situé au-dessus de celui de l'artisan, au 17 de la rue Cujas. La maison, quoique modeste, était très correctement habitée, grâce à la surveillance d'une vieille propriétaire, intraitable sur le chapitre des mœurs, qui occupait le rez-de-chaussée. Rémineau, veuf de-

puis deux ans, laborieux et timide, Duyvecke, distraite et studieuse, n'auraient jamais dépassé le bonjour dans l'escalier quand ils se rencontraient, sans l'entremise du petit Gaston. L'enfant, alors âgé de six ans, manifesta tout de suite une divertissante admiration pour la jolie Flamande aux formes grasses, au teint éclatant... S'il l'apercevait, il s'arrêtait, grave, planté sur ses petites jambes, regardant s'éloigner la nuque vermeille et la taille savoureuse de Duyvecke. Les locataires, la concierge, tout le monde familier et bavard d'un logis de bourgeois modestes, plaisantaient Duyvecke sur celui qu'on appela « son amoureux ». On lui présenta cet amoureux de six ans,qui en effet, les premières fois, rougit, se troubla, n'osa parler... Mais la bonté, la gaieté active de Duyvecke eurent bientôt raison de cet embarras : le petit Rémineau adora comme une mère celle qu'il appela « maman Vecke ». Ainsi des relations s'établirent entre les deux étages voisins. Duyvecke, la complaisance même, s'occupa de ce ménage sans ménagère, où l'attirait un enfant. Rémineau accueillit Duyvecke comme une providence, l'entoura de respect, d'admiration dévote. Et si bonne était dans la maison et le quartier la réputation de ces deux êtres que personne ne risqua d'hypothèse ou d'explication méchante...

Duyvecke, à cette époque, était déjà aux mains d'une de ses anciennes maîtresses d'école primaire, aujourd'hui sortie de l'enseignement officiel, mademoiselle Heurteau. Ce fut mademoiselle Heurteau, curieuse de doctrines féministes, qui façonna le doux esprit de Duyvecke, au fond indifférent à toute spéculation. Ce fut elle qui l'amena dans le cénacle Sainte-Parade, rue de Grenelle, lui fit faire la connaissance de Pirnitz. Duyvecke était sensible à l'extrême à la bonté, à la noblesse de caractère. Elle était sociable et affectueuse. Elle aima Pirnitz. Elle aima Frédérique, Léa, Daisy Craggs et Geneviève Soubize. Pour résister à l'entraînement de ces volontés et de ces intelligences supérieures, elle était sans force. Un seul lien la retenait rue Cujas, et elle ne voulut même pas penser qu'il faudrait peut-être le briser un jour : elle avait fini par chérir le petit Rémineau comme une vraie mère. Sans peine, son tempérament paisible se résignait au célibat comme Pirnitz ou Frédérique ; mais il

lui fallait la douceur des yeux puérils fixés sur ses yeux, les baisers d'une bouche enfantine, les jeux, les cris, le bavardage d'un petit autour de sa souriante sérénité...

Tant que dura la construction de l'école, à Saint-Charles, Duyvecke put conserver son ancien domicile. Lorsqu'en décembre 1897 l'école fut inaugurée, il fallut bien se décider à y aller habiter : c'était la nécessité commune pour toutes celles qui composaient l'état-major de mademoiselle de Sainte-Parade. Rémineau, qui fût mort plutôt que de laisser entendre à Duyvecke, sinon par une ferveur timide et passionnée, les sentiments qui fermentaient dans son cœur, ne disait rien, se contentait de couver de regards touchants, désespérés, celle qui allait partir... Mais il fut impossible d'avouer la vérité au petit Gaston : nerveux à l'excès, l'enfant pâlissait et pleurait dès qu'il était question de quitter, même provisoirement, sa maman Vecke. On dut inventer pour lui une fable : Duyvecke allait soigner une parente malade; elle reviendrait...

La pauvre fille, le cœur brisé, obéit cependant à celles qui dirigeaient sa vie. Elle savait que l'enfant la demandait sans cesse. Bien qu'elle courût le revoir toutes les fois qu'elle le pouvait, il dépérissait lentement. Au bout de quelques semaines, Gaston, qui d'abord avait cru au retour prochain de Duyvecke, commença de perdre confiance. Il questionna quelque temps son père, qui ne savait que lui répondre; puis il ne parla plus, perdit l'appétit, et lentement s'anémia. Quand Duyvecke, s'échappant de l'école, passait une heure rue Cujas, il se remettait, montrant une joie fiévreuse; mais le départ de la jeune fille le laissait retomber à son dépérissement. Il eut une bronchite au mois de février, se rétablit tant bien que mal, puis, au mois de juin, dut s'aliter encore. Duyvecke, tracassée de remords, convaincue qu'elle était la cause de la maladie de cet enfant, n'osait ni affronter le muet reproche de Rémineau, ni trahir ce qu'elle regardait comme des engagements formels envers Pirnitz et mademoiselle Heurteau. Elle rougissait de pudeur en disant à ses collègues : « Je vais rue Cujas... » justement parce que nulle discipline n'obligeait les maîtresses et que chacune était libre d'agir à sa convenance.

Et aujourd'hui plus que jamais, quand elle priait Pirnitz de la remplacer, le regard de l'apôtre l'avait troublée...

La veilleuse dessinait au plafond des ronds d'ombre et de clarté, doucement oscillants. La respiration de l'enfant s'alentissait, se rythmait. Pendant longtemps, Rémineau et Duyvecke concentrèrent toute leur attention et toute leur pensée à guetter cette haleine qui s'échappait du lit. Ils n'osaient parler. Quand le petit souffle devint égal et paisible, ils se regardèrent et se sourirent.

— Vous entendez, Rémi?

— Oui... Le médecin avait raison, cela va mieux.

Duyvecke se leva sur la pointe des pieds et alla observer le malade... Rémineau la suivit. Il se tenait un peu en arrière de la jeune fille, évitant de la toucher. Duyvecke prit la main gauche de Gaston, sortie du lit avec tout le bras, dans la chemise bleue. Il ne s'éveilla pas, mais caressa instinctivement la main de Duyvecke.

— Il n'a plus de fièvre du tout, murmura-t-elle. Il n'y a qu'à le laisser dormir.

— Et sa potion?

— Oh! sa potion... quand il s'éveillera! L'important est qu'il se repose bien. Ne restons pas dans la chambre, nous pourrions l'éveiller.

Tous deux regagnèrent la salle à manger. Une grosse lampe commune, à réservoir de fer, coiffée d'un abat-jour en carton vert, éclairait vivement la table et répandait une lueur chaude sur la crédence Louis XV et le bahut arrondi, délicieusement chargé de coquilles, de rinceaux, de feuillages.

— Vous n'avez pas faim, mademoiselle Duyvecke? dit Rémineau. C'est l'heure de souper.

— Ma foi, — dit Duyvecke, retrouvant sa gaieté maintenant qu'elle était rassurée, — je mangerais volontiers quelque chose. J'ai un appétit terrible, Rémi... Moi qui devrais suivre un régime pour maigrir!...

Rémineau, fouillant dans le bahut, en tirait des assiettes et des victuailles. Il protesta:

— Par exemple! c'est joliment beau d'avoir de la santé et de la fraîcheur comme vous, mademoiselle Duyvecke! Rien

n'est vilain, à mon idée, comme ces femmes trop maigres, qui ont l'air d'Anglaises... Ah! voici un pâté que j'ai acheté pour vous... Du fromage « croûte rouge »... je sais que vous l'aimez... des fraises...

— Comment, Rémi! vous avez pensé à moi au milieu de votre chagrin! Brave Rémi!

Tout en l'aidant à installer le couvert sur une serviette blanche, Duyvecke attendrie regardait Rémineau. Lui, troublé, laissa tomber une fourchette par terre, sur la moquette frisée qui représentait un tigre errant dans un paysage.

— Cré maladroit! murmura-t-il. Oh! pardon, mademoiselle...

Que de fois, au temps où la jolie Flamande habitait la maison de la rue Cujas, elle avait de la sorte soupé chez Rémineau, l'enfant entre eux, les égayant de son bavardage!... Depuis qu'elle vivait à l'École des Arts de la femme, ces fêtes modestes étaient devenues rares; par leur rareté même elles avaient plus de saveur... Duyvecke se reprochait naïvement d'y goûter tant de plaisir, même ce soir où le petit Gaston n'était pas à table, et de se sentir plus heureuse, plus « chez elle », en face de cette honnête figure d'ouvrier que devant les visages affinés de Pirnitz, de mademoiselle Heurteau. Oui, c'était désolant, mais incontestable : elle était plus intéressée par les propos du sculpteur, contant ses travaux, les répliques de son fils, les menues aventures des locataires, que par les lumineuses conversations de Frédérique, de Pirnitz, de mademoiselle Heurteau...

« C'est que, décidément, je suis une sotte, indigne de vivre au milieu de ces dames! », pensa-t-elle.

Rémineau, lui, jubilait. La délivrance d'une affreuse anxiété, la joie de tenir Duyvecke en face de lui, dans sa salle à manger, à sa table, le grisaient un peu. Mais, tout d'un coup, il s'inquiéta :

— Vous ne partirez pas plus tôt parce que le petit va mieux, mademoiselle Duyvecke, n'est-ce pas?

— Non, Rémi. J'ai prié Geneviève Soubize, celle de nos compagnes qui a étudié la médecine, de venir me prendre aussitôt après le souper des élèves. Elle s'entend très bien aux

maladies des enfants. J'ai plus de confiance en elle qu'en votre docteur.

— Et après ? vous vous en retournerez là-bas ?

— Naturellement, Rémi. Vous ne voulez pas que je couche dans la rue !...

Rémineau rougit sous sa peau brune, piquée de poils noirs. Il resta quelque temps sans parler. Puis, cherchant ses mots, s'appliquant à exprimer ses idées, il dit :

— C'est un bel établissement, votre école... C'est bien construit, bien installé. On dirait un couvent. Moi ça me fait cet effet-là, du moins. C'est beau, c'est riche. C'est tout comme un couvent.

Duyvecke sourit, montrant ses dents menues et mignonnes comme des dents de lait.

— Mais non, Rémi : ça n'a aucun rapport avec un couvent ! Nous ne faisons pas de vœux. Nous n'avons pas de discipline. Vous voyez bien que nous sortons comme nous voulons. Si j'étais dans un couvent, aurais-je pu venir à l'appel de votre télégramme, ce matin ?

— Ça, c'est vrai... Quand je pense que j'ai osé !... mais voyez-vous, mademoiselle Duyvecke, j'étais trop tourmenté ! Dès que le petit ne va pas, je perds la boule. Je m'adresse à vous comme au bon Dieu.

— Pauvre Rémi !

Elle lui tendit la main... Il la prit et, d'un geste gauche et touchant, posa dessus sa joue... Duyvecke devint toute rose, retira sa main sans brusquerie. Pendant quelque temps ils ne parlèrent plus. Duyvecke roulait dans le sucre des fraises moins rouges que ses lèvres. Rémineau, renversé sur le dossier du gracieux fauteuil régence, réfléchissait.

— Tout de même, reprit-il, c'est un vrai couvent puisqu'on ne peut pas se marier !

— Où avez-vous pris cette idée, Rémi ? Vous vous trompez. Aucune de nous n'a promis de ne pas se marier.

— Oh ! — dit Rémineau, avec une hardiesse qui ne lui était pas habituelle ; vous ne faites pas de vœux écrits sur du papier timbré, bien sûr. Mais aucune de ces dames n'est mariée ; et s'il s'en présentait une de mariée pour vivre à l'école avec vous, vous ne voudriez pas.

— Mais si... Du moins, je le pense... A condition, bien entendu, que le mari ne demeurât pas avec sa femme.

— Alors, ça n'est pas être marié!...

Duyvecke, sans s'expliquer pourquoi, prenait un plaisir singulier à exposer à Rémineau les doctrines de Pirnitz. Elle y revenait souvent dans ses conversations avec lui, comme si elle eût spécialement souhaité le convaincre. Mais elle trouvait dans l'ouvrier sculpteur un catéchumène à la fois respectueux et têtu, plus dur à entamer que le bois de chêne qu'il façonnait.

— Comprenez donc, Rémi, reprit-elle : nous sommes plus libres en restant célibataires ; nous avons plus de loisir pour nous occuper de nos petites...

— Bah ! si vous étiez toutes mariées, — toutes celles qui sont réunies dans votre école, — vous vous occuperiez des petits et des petites qui seraient à vous.

— Et les petits et les petites sans parents, qui s'en occuperait? Comment! Rémi... c'est vous qui me dites ça, vous dont le fils n'a plus de maman?...

— On ne serait pas obligé d'être mauvais pour les petits sans père ni mère... On les élèverait avec les siens... Chacun en prendrait selon ses moyens... Les plus riches aideraient les pauvres...

Il se tut : les mots lui manquaient pour exprimer le rêve de communisme confus qui est au fond de l'âme de tout ouvrier honnête, — rêve éclos dans la fraternité des chômages et des jours sans pain.

— Non, répliqua Duyvecke. Ce sont des idées en l'air, ce que vous dites là, Rémi. En pratique, les parents trouvent toujours qu'ils ne possèdent pas assez. Ils se garderaient bien d'installer une bouche de plus à leur table. Il faut des mères sans enfants pour les enfants qui n'ont pas de mères.

— Mais toutes vos élèves ne sont pas orphelines! interrompit Rémineau.

— Celles que leurs mères élèvent mal sont plus à plaindre encore. Croyez-vous que nos petites, enseignées par Pirnitz, mademoiselle Heurteau, Geneviève et les autres...

— Et vous, mademoiselle Duyvecke... vous surtout!

— Croyez-vous que ces petites ne deviendront pas des

jeunes filles supérieures à celles qu'on voit, à Paris, grandir dans le ménage du père et de la mère?

— Ça, confessa Rémineau, c'est vrai qu'elles n'ont guère de conduite, la plupart.

— Comment en auraient-elles? On ne leur apprend pas de morale, sinon que leur corps vaut de l'argent et que d'avoir un enfant est un malheur. Elles ont sous les yeux des exemples abominables... Allez, Rémi, pour beaucoup de filles, à Paris, la maison paternelle est le danger. Il faudrait les en sortir toutes.

L'ouvrier sculpteur ne répondait pas. Sa chaise écartée de la table, les bras pendants entre ses genoux, il contemplait son assiette.

— Eh bien, Rémi? questionna Duyvecke triomphante.

— Vous savez mieux parler que moi, mademoiselle, répliqua Rémineau. Vous avez étudié; vous avez réponse à tout... Tout de même, les jeunes filles sont faites pour se marier, d'abord; ensuite, pour avoir des enfants. Et celles qui sont honnêtes et charitables peuvent aussi faire du bien autour d'elles, de cette façon-là.

Duyvecke, peut-être à son insu, l'encourageait du regard. Il prit de l'assurance :

— Ainsi... une supposition... Vous, mademoiselle, au lieu de faire partie de cette espèce de confrérie de la rue des Vergers... de cette espèce de couvent...non, pas un couvent, si vous voulez, c'est mieux, c'est plus franc, il y a moins de mic-macs et de choses en dessous... enfin, vous ne seriez pas avec ces dames ; vous auriez trouvé un honnête garçon, qui vous aimerait de tout son cœur, qui donnerait sa vie pour vous, qui vous considérerait comme une vraie divinité que vous êtes, car enfin je ne connais pas beaucoup ces dames, mais qu'il y en ait seulement deux comme vous, j'en doute...

Il s'arrêta, perdu dans sa propre éloquence. Les yeux de Duyvecke, souriante et un peu rougissante, rencontrèrent ses yeux. Alors le fil de son discours se rompit définitivement.

— Qu'est-ce que je disais? — balbutia-t-il d'un air si piteux que Duyvecke éclata de rire. — Je ne sais plus ce que

je disais... Oh ! mademoiselle Duyvecke, vous vous moquez de moi.

Il y avait un reproche dans la voix du sculpteur; Duyvecke se leva, lui prit la main, dit :

— Rémi, je ne me moque pas de vous ; vous savez que je vous aime bien... J'ai tant de plaisir à être ici, près de Gaston, près de vous !

— Vrai? dit Rémineau dont les prunelles, couleur de café, brillèrent vivement.

— Mais oui ! — fit Duyvecke, tout à coup songeuse. — Notre vie s'arrange comme elle peut, Rémi, — ajouta-t-elle, la voix un peu voilée; — on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait.

Rémineau, qui avait gardé la main de la jeune fille, y posa ses lèvres embroussaillées. Elle le laissa faire. Puis elle lui dit doucement :

— Allez voir comment va Gaston... Je mettrai les choses en ordre ici.

— Oh ! mademoiselle Duyvecke, c'est moi qui dois...

— Non ! allez...

Il obéit... Duyvecke, avec une lenteur méthodique et adroite, desservit la table, rangea les objets. De temps en temps elle interrompait sa besogne. Debout, pensive, l'index de sa main gauche caressant le haut de l'oreille d'un geste qui lui était familier, elle méditait. Comme elle fermait le bahut, on sonna à la porte de l'appartement... Elle entendit Rémineau qui allait ouvrir.

« Est-ce déjà le docteur? » pensa-t-elle.

Elle prit la lampe et la porta dans la chambre du petit malade. Celui-ci s'éveilla aussitôt :

— Maman Vecke !

Elle courut à la couchette; penchée sur le lit, elle baisa la tête aux cheveux brouillés, maintenant presque revenue à sa pâleur accoutumée. L'enfant, voyant sa grande amie, riait, oubliait son mal. Duyvecke serra dans ses bras ce buste débile, tout en os sous la chemise bleue :

— Mon trésor ! mon chéri ! murmurait-elle.

Elle pensait :

« Pourquoi ce gamin-là m'est-il tellement plus cher que

mes élèves de l'école, cependant bien mignonnes et qui m'aiment bien?... Ah! Geneviève!... »

Geneviève Soubize entrait, suivie de Rémineau qui se confondait en remerciements et en protestations. Duyvecke serra la main de sa camarade.

— Voici le petit client! — dit-elle, montrant l'enfant subitement sérieux et un peu inquiet devant cette nouvelle venue. — Je crois que tu aurais pu ne pas te déranger.

Geneviève Soubize, sans répondre, souleva le poignet de Gaston et compta mentalement, observée par Duyvecke et Rémineau attentifs. C'était une mince fille au corps de garçon, vêtue à la diable d'une jupe en cachemire noir, d'une chemisette en satinette brune, coiffée d'un chapeau en paille de maïs bordé de velours noir. Son visage chiffonné, agité de tics légers, n'était pas sans charme, grâce à une bouche d'un rouge vif, à de beaux yeux verdissants, couleur d'eau, au teint de blancheur exténuée, pailleté sous les yeux, et surtout à une superbe couronne de cheveux roux...

— Il a encore de la température, — dit-elle en lâchant le poignet, — mais le pouls est normal... As-tu faim, mon petit?

Gaston, avant de répondre, consulta Duyvecke du regard. La jolie Flamande l'encouragea :

— Dis, mon trésor, as-tu faim?

D'une voix à peine perceptible, l'enfant répondit en détournant les yeux :

— Pas beaucoup.

— Donnez-lui quelques quartiers d'orange à sucer, — dit Geneviève à Rémineau. — Que voulez-vous? il n'y a rien à ordonner. L'enfant n'a pas de maladie. Est-ce qu'il n'est pas très nerveux?

— Très, répliqua Duyvecke.

— Il allait tout à fait mal ce matin, — fit Rémineau, au moment où j'ai télégraphié. — Dès qu'il a vu mademoiselle ici, sa fièvre a diminué. C'est toujours la même chose.

— Oui, ce petit est tout en nerfs! murmura Geneviève. Prenons garde, il écoute.

— Passons dans la salle à manger, proposa Rémineau.

Tous trois, assis autour de la grosse lampe que l'artisan

apporta, continuèrent à s'entretenir de l'enfant. Rémineau conta la bronchite de l'hiver, les rechutes, l'anémie croissante.

— Voyez-vous, conclut-il, ce gamin-là se ronge, il n'y a pas d'autre mot. Il était tellement affectionné à mademoiselle Duyvecke ! Son départ lui a porté un coup... Et depuis, il ne s'en est pas remis... Il végète, le pauvre gosse ! Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi, tout seul ?... Je le dorlote de mon mieux : je lui donne tout ce qu'il désire... Mais je ne peux pourtant pas remplacer mademoiselle Duyvecke...

Duyvecke, accoudée à la table, tamponnait ses yeux noyés de larmes.

— Quel dommage, dit Geneviève, que ce ne soit pas une fille !... Nous l'emmènerions à notre École et tout serait dit...

— On ne pourrait pas le mettre avec les filles ? — demanda timidement Rémineau. — A cet âge-là !

— Non, fit Duyvecke. Pas de coéducation chez nous. C'est contraire aux idées de mademoiselle Pirnitz...

— Alors nous sommes fichus, le petit et moi !

— Je viendrai le voir le plus souvent possible, Rémi, n'ayez pas peur...

L'ouvrier secoua la tête sans répondre. La présence de Geneviève Soubize, l'embarrassait, l'empêchait de dire des choses qu'il aurait dites à Duyvecke seule. Et Duyvecke, comprenant sa gêne, fut bien aise qu'il ne les dit pas, et qu'elle n'eût pas à les entendre. Pendant quelque temps, on ne perçut, dans la salle à manger, que le ronronnement de la lampe.

Geneviève rompit le silence :

— Nous avons eu une journée mouvementée à l'École, aujourd'hui.

— Quoi donc ? fit Duyvecke.

— L'inspecteur est venu... Pas l'industriel... Celui de l'enseignement primaire.

— Eh bien ? Ce n'est pas la première fois...

— Non : mais pour la première fois, ç'a été un M. Lecointe-Dupré, qui au lieu d'être poli et bienveillant comme ceux de ses collègues dont nous avons eu déjà la visite, a fait de l'au-

torité, a interrogé les élèves, a critiqué les programmes, la discipline, l'esprit de l'École... Enfin, toute une petite révolution.

— Quelle importance cela a-t-il, puisque nous sommes absolument libres et que nous ne demandons rien au gouvernement?

— Mademoiselle Heurteau prétend que cela a de l'importance tout de même. « Évidemment, dit-elle, cette mauvaise humeur prouve que les dispositions des autorités à notre égard se gâtent... L'inspecteur est arrivé avec des idées arrêtées d'avance, avec une sorte de mandat officiel, pour nous blâmer... Or, en France. le gouvernement peut très bien jeter des bâtons dans les roues, quand ça lui plaît... »

— Par exemple! interrompit Rémineau. Qu'est-ce que le gouvernement pourrait reprocher à votre École? Il n'en trouvera pas beaucoup qui soient menées par des dames aussi respectables!...

Le brave homme était tout ému, comme si l'on eût manqué de respect, en sa présence, à Duyvecke elle-même.

— Mademoiselle Heurteau, qui seule a causé avec l'inspecteur, sa tournée finie, assure qu'il s'est élevé contre l'immoralité de l'enseignement.

— L'immoralité? s'écria Duyvecke.

— Oui... Absence de surveillance. Les élèves trop libres, sortant seules... Nous leur inculquons des doctrines coupables; nous les détournons du mariage, de la maternité... Voilà comment sont travesties au dehors les idées de Pirnitz! Mon cours a été particulièrement incriminé : le bruit court à Saint-Charles que j'ai donné des détails inconvenants sur les soins qu'exige une accouchée. Tu sais pourtant avec quelle discrétion j'effleure ces sujets délicats!...

— Mais qui a répandu de pareilles calomnies?

— Je n'en sais rien... Mademoiselle Heurteau croit avoir démêlé, à travers les réticences de l'inspecteur, que la mairie y est pour quelque chose. Moi, je soupçonnerais plutôt la paroisse...

— Oh! un prêtre!... Tu crois qu'il s'associerait à ces vilaines manœuvres? dit Duyvecke, restée pieuse et pratiquante.

— Il croit peut-être servir l'Église en nous attaquant.

— L'inspecteur a-t-il parlé à Pirnitz?

— Non! mais il a eu l'occasion d'échanger quelques mots avec Frédérique... Frédérique faisait son cours de français aux grandes, quand il est entré dans sa classe. Après avoir interrogé quelques élèves d'assez méchante grâce, en s'appliquant à les embarrasser, il leur demandait, une à une : « Vous avez votre certificat d'études? » Les fillettes, qui savaient à peine de quoi il s'agissait, ouvraient des yeux ahuris... La quatrième fois, Frédérique a répondu elle-même : « Non, monsieur... Aucune de ces enfants n'a de diplôme, puisqu'aucune n'a passé l'examen. Je croyais que vous le saviez. » L'inspecteur, un peu estomaqué, a protesté : « Mais pourquoi ne le passent-elles pas?... — La société n'a pas besoin de diplômes, a répliqué Frédérique; elle a besoin d'énergies et de consciences. » L'inspecteur, là-dessus, est devenu tout rouge; il s'est levé et a quitté la classe. Mademoiselle Heurteau assure qu'il a annoncé l'intention de faire un rapport défavorable...

— Eh bien! qu'il le fasse, son rapport... Il n'y a pas de sanction, puisque le gouvernement ne nous donne rien.

— D'après mademoiselle Heurteau, on peut toujours nous enlever notre autorisation... Et tu verras, — continua Geneviève avec une brusque animation qui altéra son teint et même la couleur de ses yeux, — on nous l'enlèvera!... On nous persécutera, parce que nous représentons l'indépendance et la vérité : toute la bourgeoisie pourrie de Saint-Charles, tout le Paris officiel s'ameuteront contre l'École. Mais, je t'assure, il y a au moins une d'entre nous qui ne se laissera pas mettre dehors... On me tuerait plutôt!

Elle se tut; quelques instants, elle demeura la face changée, les lèvres tremblantes d'une colère contenue. Rémineau regardait avec surprise ce gracieux visage subitement convulsé... Duyvecke souriait. Elle connaissait le tempérament orageux de Geneviève, ses indignations soudaines, son penchant révolutionnaire. Par une sorte d'endosmose, les doctrines anarchistes, que les années apaisaient chez Daisy Craggs, s'infiltraient à mesure dans l'esprit de sa compagne... Plus que jamais, depuis que Geneviève vivait à l'École, son caractère

s'aigrissait; elle ne parlait que de rébellion, de revanche contre la vieille société caduque, tyrannique.

Dans le silence, une petite voix s'éleva de la chambre voisine :

— Maman Vecke!

Duyvecke courut au chevet de l'enfant. Rémineau et Geneviève la suivirent.

Gaston saisit le cou penché de Duyvecke entre ses bras et lui parla à l'oreille. On entendit la réponse de la jeune fille :

— Mais je reviendrai!

— Non, — dit l'enfant à voix haute; — faut pas vous en aller du tout... Faut rester. Faut rester ici, tout à fait.

Duyvecke l'embrassa encore.

— C'est convenu!

Gaston laissa retomber sa tête sur le traversin. Mais ses yeux noirs, grands ouverts, ne perdaient pas de vue la jolie Flamande; il restait inquiet, décidé à ne pas se laisser tromper.

On s'éloigna de la couchette.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit à l'oreille? demanda Rémineau.

— Il veux que je reste. J'ai répondu oui, naturellement! Mais il est tard. Je vais m'en aller avec Geneviève... Le médecin n'aura pas besoin de moi, puisque tout va bien. Et d'ailleurs, je doute qu'il vienne à présent. Il est bien tard.

— Dix heures passées, fit Geneviève.

— Je vais mettre mon chapeau; nous filerons, Geneviève et moi, par la salle à manger.

— Pourvu que le gosse ne s'en doute pas, — murmura Rémineau, soucieux. — Il en fera un fourbi, s'il s'aperçoit...

— Bah! vous direz que je me repose, que je dors et qu'il ne faut pas me déranger. Il finira bien par dormir, lui aussi.

Elle ajustait, en disant ces mots, une toque de paille noire sur les lourds anneaux de ses tresses blondes; malgré elle, sa voix se troublait... Les deux jeunes filles quittèrent doucement la salle à manger par la porte qui donnait dans l'antichambre. Rémineau les accompagna, plus sombre que jamais. Comme on se disait adieu tout bas, la porte

de la chambre à coucher s'ouvrit brusquement : on vit paraître Gaston, pieds nus, grelottant dans sa chemise bleue, lamentable de maigreur...

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Duyvecke.

Elle le prit vivement et le reporta dans son lit. Elle le couvrait de baisers tout en le grondant.

— Méchant enfant ! Méchant qui se lève sans permission... Méchant !... Je ne viendrai plus.

L'enfant, sans pleurer, les yeux allumés par la fièvre, se cramponnait de ses doigts grêles aux bras, au cou de Duyvecke, et répétait, obstiné :

— Je ne veux pas que maman Vecke s'en aille, je ne veux pas... je ne veux pas...

Il tremblait, ses dents claquaient, et, de nouveau, un rouge inquiétant lui montait aux joues.

Geneviève dit à l'oreille de Duyvecke :

— Si tu ne restes pas, ce petit va « refaire » de la fièvre.

Duyvecke, à genoux près du chevet, rassurait l'enfant, promettant de rester. De ses mains nerveuses, il saisit les bords de la toque de paille, qu'il s'efforça d'ôter. Duyvecke riait :

— Mais tu me fais mal ! Tu me tires les cheveux...

Elle dut l'enlever elle-même... Alors seulement Gaston se calma. Il ne permit pas à Duyvecke de s'éloigner du lit et, celle-ci ayant fait mine de passer dans la salle à manger, il faillit de nouveau quitter son lit.

— Comment faire ? demanda Duyvecke à Geneviève.

— Que veux-tu ? reste !...

Rémineau, la figure contractée, balbutia :

— Oh ! oui ! mademoiselle Duyvecke. Restez, je vous en supplie... Le gosse ne tiendra plus dans son lit s'il vous voit partir... Moi, je peux m'en aller de l'appartement, si vous voulez... Je m'assoirai dehors, sur l'escalier... Ou bien on ira chercher une voisine qui veillera avec nous... Comme ça, personne ne pourra rien dire de mal.

Duyvecke haussa les épaules.

— Ce n'est pas ce qu'on dira ici qui me tourmente... Mais à l'École ?

— Je raconterai ce qui s'est passé, dit Geneviève. Crois-tu que Daisy ou Pirnitz agiraient autrement à ta place ?

— Daisy, non... Pirnitz... je ne sais pas ! Enfin... à la grâce de Dieu... Je reste. Tâche de faire comprendre à ces dames que je n'ai pas pu rentrer...

Sitôt que Geneviève fut partie, Rémineau saisit la main de Duyvecke et voulut la baiser. Mais elle la lui retira, tout à coup gênée, confuse.

— Je vous en prie... Rémi... Laissez-moi seule avec le petit.

Il s'en alla — aussi loin d'elle que le permettait l'étroit logement : il se réfugia dans la cuisine. Duyvecke, assise au pied du lit de Gaston, appuya sa tête sur le traversin, joue contre joue... L'enfant la caressa quelque temps de ses mains moites, la frôla de ses lèvres, puis s'endormit. Elle s'endormit elle-même, d'un profond sommeil, dans le calme de sa nature florissante...

Cependant l'ouvrier sculpteur, installé sur un escabeau, dans la cuisine, les talons sur un des barreaux, les mains en cercle autour de ses genoux, regardait par la fenêtre ouverte un coin de ciel bleu, palpitant d'étoiles, découpé entre les cheminées et les mansardes des maisons voisines. Il n'avait pas envie de dormir. Il n'avait pas envie de bouger. Il était heureux.

VI

La vaste salle rectangulaire, où Léa enseignait l'art du lavis à une vingtaine d'élèves, s'éclairait, cette après-midi-là, d'une chaude lumière de juin, nullement atténuée, bien qu'il fût plus de quatre heures. De l'autre côté de la rue Delormel, — sur laquelle donnait cette aile des bâtiments, — les marronniers d'un terrain vague dressaient par-dessus un mur leurs verdures immobiles, sèches, estompées de poussière. Pas un souffle de fraîcheur ne pénétrait du dehors. Les vingt fillettes, en blouse de lustrine, perchées sur de hauts tabourets ou debout devant les tables, inclinaient sur les planches à dessin des fronts emperlés de sueur, des yeux attentifs au glissement de l'eau colorée que guide le pinceau, — tandis

qu'une moue crispait les bouches, que les dents mordaient les lèvres, dans un effort... Et malgré la largeur des baies et la propreté minutieuse, la vaste salle aux murs blancs s'emplissait du parfum âcre de toutes ces jeunes chevelures mouillées, de tous ces jeunes corps moites, emprisonnés.

Léa, de l'une à l'autre, inspectait les rangs; quelque temps debout, sans rien dire, elle suivait le travail de l'élève: si celle-ci s'interrompait, elle lui disait :

— Allez! allez! ne vous occupez pas de moi...

Lorsqu'une teinte était posée, elle faisait ses observations; parfois elle prenait elle-même le pinceau, donnait l'exemple, réparait adroitement un accident, — passait à l'élève voisine. Pas une minute, durant les deux longues heures que durait chaque jour cette classe de lavis, elle ne cessait d'enseigner... Les élèves remarquaient qu'elle s'accordait de moins en moins de loisir. Il ne lui arrivait plus, comme naguère, de remonter pour un moment sur l'estrade destinée à la maîtresse, d'y écrire une lettre, d'y parcourir une revue ou simplement d'y rêver. Tout à l'heure même, les jeunes dessinatrices, sérieuses et disciplinées, mais qui ne perdant pas leurs droits à la curiosité et à l'espièglerie de leur âge, avaient noté un exemple de ce dévouement professionnel. La fillette qui, pendant cette semaine, remplissait les fonctions de vaguemestre était entrée, un petit paquet à la main, qui semblait un livre expédié par la poste, et s'était avancée vers Léa, le lui tendant. Léa corrigeait une teinte dans le godet d'une élève; elle avait dit, sans prendre le livre :

— Merci, Alexandrine... Sur ma table...

Et tandis que les vingt paires de prunelles suivaient la promenade du livre, son ascension sur l'estrade aux mains d'Alexandrine, et finalement son dépôt sur la table de la maîtresse, Léa additionnait tranquillement de gouttes d'eau l'ocre délayée dans le godet.

— Voyez-vous, Alice Aubry, — disait-elle à la petite brune aux yeux de Chinoise dont elle occupait le tabouret, — si vous ne préparez pas la teinte... en écrasant bien les grumeaux... en la mettant à point avant de commencer... vous aurez beau soigner votre lavis, vous ferez toujours des

taches... Là... votre teinte est prête. Maintenant, passez-la vivement, d'un mouvement bien uniforme...

Preste, elle rendait sa place à Alice Aubry, qui, juchée à son tour sur le tabouret, se remettait à l'œuvre, toute fière d'avoir attiré l'attention de la maîtresse, traînant au ras de la planche ses yeux de myope, bridés, retroussés de façon divertissante.

— Adèle, vous avez mal lavé votre pinceau : aussi votre teinte change en route... Le rouge de tout à l'heure déteint dans votre brun... Mais, ma petite Claire, vous avez oublié une des bandes du cylindre...

Certes, Pirnitz elle-même eût admiré la sérénité de Léa, l'activité tranquille, infaillible, dont elle accomplissait sa tâche quotidienne. — Pirnitz, si accoutumée à lire dans les cœurs, s'y trompait. Pleine d'espérances, elle se disait : « Décidément, Léa s'est reconquise... » Et voici que Léa s'y trompait elle-même...

— Oh ! Vanderbrouck... Voilà un lavis qui ne vaut pas grand'chose... Donnez-moi votre place...

Elle préparait un verre d'eau pure, y trempait un pinceau, allégeait des teintes, son profil romanesque penché sur la feuille gondolée par l'humidité. Et, tout en maniant le pinceau, tout en expliquant ses fautes à l'élève, — une blonde au front étroit, à gros yeux bleus, à bouche bée, — elle ne pensait qu'à une chose, pensée qui, peu à peu, devenait douloureuse comme une brûlure. Elle pensait au livre apporté tout à l'heure par la petite vaguemestre, refusé avec une apparente indifférence, maintenant déposé sur la table de l'estrade.

Ce livre, elle l'avait comme saisi du regard, d'un seul regard, au moment où Alexandrine l'offrait... Elle avait vu violemment deux choses : la typographie anglaise, noire, nette et menue du journal qui l'enveloppait, les timbres bleu-violet avec le gros chiffre « 2 1/2 » au-dessous du médaillon de la reine... Cela venait d'Angleterre.

« Qui peut m'envoyer un livre d'Angleterre ?... »

Si madame Sanz n'eût été à Paris en ce moment même, — elle repartait le lendemain, — son nom se fût présenté

d'abord. Puisque ce n'était pas elle... qui donc ? Edith Craggs, la sœur de Daisy, qui avait été la compagne, l'amie de Léa, aux ateliers Clariss and Sons ?... Mais le livre avait le format d'un roman anglais ordinaire, et Édith qui, d'ailleurs, depuis longtemps, ne donnait plus de ses nouvelles, était incapable d'expédier autre chose que des *tracts* méthodistes...

Pourtant Léa, tout en continuant sa tournée derrière les tabourets des élèves, s'efforçait de croire que le livre venait d'Edith, ne pouvait venir que d'elle... Mais la mystérieuse divination qui s'aiguise en nous, aux heures de crise, affirmait :

« Non... ce n'est pas Édith... et tu le sais bien. Tu en es bien sûre... Tu sais qui... »

Elle tint bon jusqu'à la fin du cours, ne regagna l'estrade qu'après avoir donné le signal de remettre en ordre les planches et les ustensiles. De la classe de dessin, les fillettes allaient librement au vestiaire déposer leur blouse, puis prendre leur goûter dans la cour... Léa, qui ne les avait pas suivies, se trouva bientôt seule, debout devant sa table, en face du petit paquet qu'elle regardait sans le toucher.

Quand ses yeux eurent enfin lu la suscription, elle ressentit un peu de soulagement... Ce n'était pas tout ce qu'elle avait redouté... Cette écriture bizarre, comme enfantine, semée d'irrégularités qui contrastaient avec la magnificence des majuscules, — voici qu'elle évoquait pour Léa un petit bureau d'acajou où s'éparpillaient cent feuilles chargées de ces mêmes caractères, — et une sorte de femme-enfant, à visage de poupée, à courts cheveux blonds frisés, assise devant le bureau, mordillant un porte-plume de liège... Tinka Ortsen !... Le bureau où elle travaillait, dans le drawing-room d'Apple-Tree-Yard !... Et les romans qu'elle racontait, à mesure qu'elle les imaginait, à demi tournée vers ses habituels auditeurs, — de sa voix sans éclat, très égale, de son air de princesse de féerie. Ses pieds ne touchaient pas tout à fait le tapis, bougeant rarement sous la ligne empesée de sa jupe courte en piqué blanc...

« Pourquoi Tinka m'envoie-t-elle un livre ?... »

Moins inquiétant qu'une lettre, cet envoi signifiait pour-

tant un désir, une volonté de renouer les relations rompues depuis dix-huit mois. Léa s'épouvantait de constater que ce retour vers le passé, loin de l'effrayer comme naguère, la ravissait... Son cœur s'ouvrait à une joie impérieuse, si forte qu'elle balayait d'un seul coup toutes les tristesses, toutes les anxiétés...

Elle ne déchira pas l'enveloppe du livre. Elle se sentait incapable d'une résolution quelconque. Déjà lui parvenait aux oreilles le brouhaha des élèves en récréation, affaibli par la distance : car la cour s'étendait de l'autre côté des bâtiments, vers la rue des Vergers... Léa fit les gestes accoutumés, rangea ses affaires, puis elle glissa le livre dans sa serviette de cuir, quitta la salle de dessin, dont elle prit la clef, gagna le vestiaire, où elle se lava les mains et le visage... Alors seulement elle hésita...

Pirnitz et madame Sanz devaient être absentes : elles commençaient l'installation du petit hôtel loué avenue Henri-Martin pour les élèves de Free College... Mais Frédérique se trouvait assurément dans la cour de récréation... La surveillance générale était chaque jour attribuée à l'une des fondatrices, par roulement, et c'était le jour de Frédérique. Or Léa ne se sentait pas en état de soutenir le regard de sa sœur aînée. Ce regard pesait déjà si lourdement sur elle, semblait la scruter si avant, à l'ordinaire ! Comment lui cacher un nouvel émoi ? Et, quant à en révéler la cause, elle n'en avait pas le courage.

Elle pensa à la bibliothèque. Et, aussitôt que cette pensée lui fut venue, elle se vit, lisant dans un angle de fenêtre le livre mystérieux... Elle reprit sa serviette de cuir ; d'un pas vif, le cœur agité comme une fiancée qui vole à un rendez-vous, elle longea le corridor, monta les deux étages... Sur le palier du premier, elle rencontra Geneviève Soubize.

— Vous savez, — lui dit au passage la mince jeune fille rousse, — Duyvecke m'a écrit.

— Ah !... que dit-elle ?

— Le petit Rémineau a eu une rechute... une vraie fièvre muqueuse, cette fois-ci, bien caractérisée... Elle n'ose pas le quitter... Elle dit que s'il venait à mourir en son absence, il lui semblerait qu'elle l'a tué.

— Alors ?

— Alors, elle reste...

Sans se communiquer davantage leurs impressions, les deux jeunes filles continuèrent, chacune de son côté. Léa, tout en marchant vers la bibliothèque, se rappelait le trouble soulevé dans l'état-major de l'école, l'avant-veille, par l'absence de Duyvecke. On dissimulait ce trouble; on n'osait discuter encore. On affectait même de dire :

— Duyvecke a bien fait... Elle ne pouvait pas laisser ce petit mourir par sa faute... Tout le monde aurait agi comme elle, à sa place...

Mais, au fond, chacune des compagnes de Duyvecke se demandait : « Reviendra-t-elle ?... » L'effroi d'une défection, la première depuis que l'École était fondée, s'ajoutait à la peur confuse des embarras financiers de mademoiselle de Sainte-Parade, à l'émotion causée par la visite de l'inspecteur primaire et par son hostilité. Tout en marchant, Léa songeait : « Duyvecke est guidée par les événements... Malgré elle, Duyvecke restera chez Rémineau et se mariera avec lui... » Elle arrêta sa rêverie, d'un effort volontaire... Elle avait peur de se comparer à Duyvecke. Souhaitait-elle donc une pareille contrainte, une pression de la Destinée qui la libérerait elle-même ?

La bibliothèque de l'école occupait, au second étage, trois pièces de dimensions moyennes, tapissées de rayons, meublées de quelques fauteuils de paille. La plupart des livres étaient brochés ; jusqu'alors, le temps et l'argent avaient manqué pour les faire relier. Ils provenaient de l'ancienne bibliothèque de Pirnitz, des apports de chacune des fondatrices, et surtout d'une assez belle collection de classiques empruntée à l'hôtel Sainte-Parade : mademoiselle de Sainte-Parade, qui ne lisait jamais une ligne, l'avait offerte à l'École. Dans chaque pièce, une fenêtre donnait sur le terrain planté de marronniers qui bordait l'autre côté de la rue Delormel. Ces fenêtres étaient en forme de *bow-window*, avec une banquette latérale logée dans leur enfoncement.

Lorsque Léa entra, deux des trois pièces étaient vides. Dans la troisième, une élève copiait un texte dans la Géographie universelle de Reclus. Léa s'installa sur la banquette

d'une fenêtre... Le jour baissait lentement : une lueur orangée dorait et roussissait les cimes des marronniers, les toits de la rue Delormel et de la rue Saint-Charles, toute voisine, le clocher pointu de l'église. Léa se rappela un soir de commencement d'été, pareillement ensoleillé de rousse clarté.., C'était dans le Surrey, après une journée de promenade avec Georg : vers la même heure, ils s'étaient arrêtés dans une petite auberge anglaise — une auberge à l'ancienne mode, *Rutland Arms*, — pour prendre le thé d'après-midi...

Alors une telle lumière orangée flottait dans l'air... Et la tenace mémoire des yeux ranima soudain tous les souvenirs, toutes les images de cette époque bénie... Le passé s'affirma victorieusement, plus réel que le présent indifférent et vague. N'était-ce pas un rêve confus, tout ce qui était advenu depuis : le retour en France, les deux tentatives de Georg pour emmener sa fiancée, les longs mois vécus à l'école dans une exaltation artificielle? Il parut à Léa qu'une autre personne avait usurpé sa pensée et sa vie : aujourd'hui, à travers le temps et l'espace, elle rejoignait enfin sa personnalité d'avant, elle redevenait la gaie voyageuse qui versait à Georg Ortsen le thé brûlant dans le petit parloir de *Rutland Arms*, teinté par les lueurs orangées du soir...

Elle poussa un soupir de libération. Ouvrant sa serviette, elle y prit le livre, en dénoua les liens sans hâte, déplia le numéro du *Bristol Herald* qui l'enveloppait, et, commodément assise dans l'angle de la fenêtre, se mit à lire.

C'était un exemplaire à bon marché — un schelling six pence — d'une édition anglaise intitulée : « *William Powell's two sisters*, traduit du finlandais de Tinka Ortsen par Mrs. Irving Clarke ». Un mauvais cartonnage enluminé de couleurs à la fois violentes et ternes, tant leur juxtaposition était maladroite, recouvrait le volume ; on y voyait une femme assise sur un banc de pierre, avec un homme à ses pieds.

Léa examina la feuille de garde, pensant y trouver quelque indice, peut-être une dédicace. Mais la page était blanche, sans une ligne d'écriture...

« Une des parties de l'Angleterre les plus accidentées et les

plus agréables pour les piétons est assurément le Derbyshire, dans les environs de la vieille station thermale appelée Buxton, où jadis la reine Anne fit des cures... »

Cette phrase, que Léa lisait et relisait machinalement, lui paraissait dépourvue de toute espèce de sens. Elle n'avait jamais été dans le Derbyshire. Elle n'avait jamais entendu parler de Buxton. Alors, par sa déception même, elle se rendit compte qu'elle s'attendait à trouver dans ce livre une image d'elle-même : elle était sûre, absolument sûre, qu'il racontait son histoire et celle de Georg... Elle continua... Le récit se poursuivait par une interminable, minutieuse description de la petite cité thermale, bâtie au fond d'un entonnoir de hautes collines, voisines de vraies montagnes. Tous les romans de Tinka étaient ainsi : les débuts traînaient longs et embrouillés; on eût dit que la pensée de l'auteur s'éveillait avec effort... Peu à peu, comme une aube s'épanouit, la clarté et la chaleur vivifiaient les pages, jusqu'à ce qu'on fût en pleine flamme, dans une ardeur si vive et si pure que même les obscurités pénibles du début s'en illuminaient par contrecoup... Et déjà Léa, après avoir parcouru le quart du volume avec une impatience irritée, sentait poindre cette flamme singulière, capable d'éclairer les théories les plus abstruses et d'animer des êtres que la froide raison jugeait impossibles.

Ils étaient en présence, maintenant, les deux héros du livre, dessinés d'un trait à la fois naïf et sûr, sans aucune recherche d'effet, vus, pour ainsi dire par le dedans, avec un sens merveilleux de ce qu'on pourrait appeler le pittoresque des âmes... Et, dans ces deux âmes, Léa retrouvait celle de Georg Ortsen et la sienne propre; seulement, par un artifice imprévu, l'auteur avait changé le sexe de chacune d'elles : William représentait Léa, et Nora représentait Georg. Comment Léa n'aurait-elle pas reconnu dans les lignes suivantes le portrait désexué de sa propre nature :

« William, disait le récit, faisait songer à un plant de rosier rouge qu'on aurait cultivé dans une serre du nord, et sur lequel on aurait greffé ces pâles roses simples de Scandinavie qui ressemblent à des lis... La nature, si elle n'est sans cesse combattue par la taille, travaille à affranchir la sève

originelle qui s'émeut et se révolte dans les canaux épineux... Et que le jardinier néglige de tailler seulement deux hivers de suite, la sève s'affranchit ; la rose rouge s'épanouit à la place des pâles lis avortés... »

Quant à Nora, voici comment l'auteur la décrivait :

« Elle avait ceci de particulier que son âme dormait presque toujours, comme dort un petit enfant. Ce sommeil était calme et heureux, probablement plus heureux que les veilles de cette même âme ; car, éveillée, elle éprouvait un violent besoin de se répandre dans la vie, de se distraire par de puissantes sensations... Et comme elle ne savait comment provoquer ces sensations, Nora se mettait alors au piano ; pendant des heures, des heures, elle suppliait l'Art de lui donner l'apaisement... Après cette fatigue exaltée, l'âme de Nora se rendormait. »

Nora avait une sœur, nommée Julie ; — pour dépeindre celle-ci, l'auteur s'était assurément souvenue de Frédérique. Mais elle en avait fait une Frédérique septentrionale, plus âpre, plus rigide que la vraie.

« Julie et Nora, — disait le livre — étaient nées dans cette Finlande à laquelle le Créateur a mesuré parcimonieusement les joies de la chaleur, de la lumière, et où, six mois de l'année, on peut dire que la nature est morte... Elles y avaient, comme les plantes et les arbres, appris à vivre une moitié de vie : elles croyaient cependant vivre ; mais une vague conscience était en elles, qu'elles vivraient un jour avec plus d'intensité et de plénitude. Elles ne faisaient rien pour hâter cette éclosion. Et comme nul événement n'agitait les choses autour d'elles, l'éclosion ne pouvait surgir que de leur propre conscience. »

L'événement de conscience qui avait, en effet, chassé les Ortsen de Finlande était ingénieusement transformé. Julie et Nora découvraient que leur père et leur mère n'étaient pas mariés ; que le véritable mari de leur mère vivait ; qu'elle l'avait abandonné presque au lendemain de son mariage, pour vivre avec un amant ; Julie et Nora étaient nées de cet adultère. Incapables désormais de respecter leur mère, n'osant lui demander de rentrer dans le devoir, les deux jeunes filles préféraient quitter la maison paternelle et se réfugier en Allemagne. Là, elles rencontraient William Powells, qui leur

devenait aussitôt sympathique par sa misérable solitude : sa femme avait déserté le foyer, précisément comme la mère de Julie et de Nora. Les deux sœurs prenaient alors la résolution d'associer leur vie à celle de William, essayant ainsi de réparer, dans la mesure de leurs forces, quelque peu de la faute maternelle... Elles embelliraient son isolement de leur tendresse.

Cette tendresse, qui, dans leur pensée comme dans celle de William, devait être toute fraternelle, s'altérait peu à peu en un sentiment moins pur et plus impérieux. Toutes deux s'éprenaient de William; mais William aimait la seule Nora. Un soir, après une promenade dont le récit fit battre le cœur de Léa, — car elle y reconnaissait l'aventure de Richmond, — William et Nora laissaient leurs lèvres se joindre dans un baiser ardent... Aussitôt la jeune fille avait horreur d'elle-même. En vain William lui représentait-il que le divorce était possible, que tous les tribunaux le lui accorderaient. Nora répondait obstinément :

— Je ne suis pas venue près de vous pour profiter du péché de votre femme, mais pour vous réconforter et vous chérir comme une sœur. Ce que les lois humaines permettent ici, défendent ailleurs, m'importe peu. Vous avez une femme qui est vivante !...

Julie, jalouse de l'amour de William pour Nora, confirmait Nora dans son sacrifice. Elle la décidait à quitter William, afin de ne pas risquer une pire défaillance...

Alors, commençait pour ces trois êtres une vie douloureuse, dans l'amertume de la séparation. William retournait en Angleterre, tandis que Nora et Julie descendaient vers l'Italie. Et là, dans cet air nouveau pour elle, par l'effet d'une nature et d'un art jusqu'alors ignorés, l'âme sensible de Nora peu à peu se recréait, subissait cette transformation mystérieuse que, réellement, Georg Ortsen avait subie en Italie... Julie, moins artiste, résistait au changement de lieux et de climat, se confinait dans le passé, demeurait elle-même. Mais Nora en arrivait à détester ce qu'elle avait cru la loi impérieuse de sa conscience. Elle se haïssait d'avoir condamné sa propre mère sans l'entendre. Elle se haïssait d'avoir combattu l'amour de William... Elle décidait qu'elle irait le rejoindre

et lui dirait : « Je suis votre femme. Prenez-moi; je vous aime. » Elle faisait part de ce projet à sa sœur Julie, qui s'emportait contre elle en reproches... Étonnée, Nora s'efforçait d'abord de défendre ses idées... Mais, dans la colère de son aînée, elle finissait par voir clair et distinguer la jalousie... Au cours d'une fort belle scène, elle osait le lui dire, lui montrer l'intime et inconsciente hypocrisie qui obstruait son cœur... Julie s'étant écrié :

— Va donc le rejoindre, fille perdue !...

Nora répondait :

— J'ai grande pitié de toi, car ta conscience est empoisonnée... Adieu ! je vais où je dois aller...

Elle rejoignait William après quelques mois d'infructueuses recherches... Elle le trouvait dans ce Derbyshire où s'ouvrait le roman, écrit tout entier sous forme de récit rétrospectif, après une scène où l'on voyait William et Nora réunis... Hélas ! il était trop tard. William avait traîné loin de celle qu'il aimait une existence misérable. Il se mourait d'une cruelle maladie de cœur qui déjà avait fait de lui l'ombre de lui-même... L'arrivée de Nora ranimait un temps le malade ; il se croyait revenu à la vie et au bonheur. Mais cette éclaircie était de courte durée. Bien vite le mal reprenait sa proie et William succombait dans les bras de Nora.

— C'est moi qui t'ai tué ! — disait celle-ci ; — pardonne-moi !

— Non... répliquait William. Ce n'est pas toi... Nora... qui m'as tué... C'est l'autre Nora... celle dont la conscience n'était pas affranchie.

Léa avait achevé le volume depuis longtemps, et elle demeurait encore, méditative, accotée à l'ébrasement de la fenêtre. La récréation d'après midi était finie ; l'étude et les cours du soir avaient commencé dans le silence bruissant des vastes bâtiments. L'élève qui, tout à l'heure, copiait dans la salle voisine les pages d'Élisée Reclus était partie : la bibliothèque demeurait vide... Par degrés insensibles, le lent soir de juin éteignait son crépuscule... Le clocher de Saint-Charles, sans relief, net et obscur comme une silhouette découpée dans du papier noir, se projetait sur un ciel aux

teintes de nacre. Léa, immobile, n'avait qu'une pensée atténuée et crépusculaire aussi. Elle se rappela vaguement un clocher pointu qui piquait la nacre du ciel, dans l'horizon de Richmond... Maintenant qu'elle avait fini sa lecture elle se sentait grisée par ce qu'elle avait lu comme par une boisson opiacée. L'imaginaire et le réel se confondaient; cette confusion était vraiment douloureuse à son cerveau... William. Nora, c'étaient à la fois Georg et elle-même, capricieusement mélangés par l'art instinctif de Tinka : et Tinka les avait encore compliqués en leur prêtant les étranges et violentes suggestions de sa propre conscience... Léa replaça machinalement le roman dans sa serviette et quitta la bibliothèque... Dès qu'elle fut dans les corridors, la clarté des boules électriques lui frappa vivement les yeux; elle eut comme un sursaut de réveil... Elle dut s'arrêter, s'appuyer à la muraille; un vertige faisait tourner devant elle la ligne lumineuse qui, par le milieu, jalonnait le plafond... Une main se posa sur son bras...

— Qu'est-ce que vous avez, Léa? vous êtes souffrante?

Elle leva les paupières, reconnut Daisy Craggs. Elle respira d'un grand trait.

— Non... Daisy, fit-elle; ce n'est rien... Je me suis attardée à lire dans la bibliothèque, près d'une fenêtre... Dans le corridor, la lumière électrique m'a éblouie... Ce n'est rien... vous voyez... ce n'est rien...

Appuyée au bras de l'Irlandaise, elle fit quelques pas d'abord assez mal assurés, puis se dégagea, marcha côte à côte avec elle. Daisy regardait avec une anxiété affectueuse le visage de sa compagne. Elle secoua la tête :

— Vous n'êtes pas bien portante, Léa. Je dis à Pirnitz et à votre sœur que vous devriez prendre un peu de congé, sortir d'ici pour quelque temps.

— J'aurai mes vacances comme vous toutes, répliqua Léa en souriant, pendant les vacances des élèves.

C'était, en effet, le projet de mademoiselle de Sainte-Parade de louer pendant les mois d'août et de septembre, à la campagne ou sur le bord de la mer, une maison où les maîtresses pussent s'installer avec celles des élèves qui n'avaient pas de famille ou que leur famille ne réclamait pas.

Daisy Craggs remua les lèvres comme pour parler : mais elle se retint, ne dit rien. Elle connaissait, par sa sœur Edith, l'histoire de Léa et de Georg Ortsen. Hostile au sexe maître, sincèrement heureuse et calme dans son célibat depuis que la présence de Geneviève le vivifiait, elle eût volontiers grondé amicalement Léa : « Comment! vous pensez encore à ce bellâtre qui faisait la fête en Italie, pendant que vous le pleuriez!... » Mais elle était trop charitable et trop bonne pour risquer de peiner sa compagne. « Et puis, pensa-t-elle, je n'entends rien à ces histoires de cœur... »

Elle dit, pour changer l'entretien, tandis que toutes deux, ayant descendu un étage, regagnaient leurs chambres :

— Vous savez les nouvelles?...

— Quelles nouvelles?

— La *Semaine de Saint-Charles*, ce petit journal qui passe pour être dirigé par l'abbé Minot, publie un article contre l'École...

— Contre nous?

— Oui... Mademoiselle Heurteau me l'a prêté tout à l'heure. Je l'ai parcouru... Aucune d'entre nous n'est nommée... Ce sont les méthodes, l'enseignement qu'on attaque, avec des réserves pourtant, quelques compliments, des phrases doucereuses.

— Et qu'est-ce qu'on nous reproche? demanda Léa.

Elle demandait cela par une habitude de conversation, par la force acquise de son ancienne ardeur d'apôtre... Mais comme, au fond, toutes ces choses de l'École lui devenaient indifférentes! Le ton chaleureux de sa propre voix, posant la question, l'étonna elle-même, lui sembla une hypocrisie involontaire qu'elle méprisa, tandis que Daisy répondait, énumérait les griefs de l'abbé Minot : « l'enseignement quasi protestant et même libre-penseur... la tendance internationale, anarchiste... la flétrissure des jeunes imaginations par des leçons indiscrètes d'hygiène, l'absence de pudeur dans l'éducation... l'horreur du mariage ouvertement professée.

Les deux femmes étaient arrivées devant la chambre de Léa. La jeune fille écoutait avec une impatience contenue, la main sur le bouton de la porte. Sa griserie s'évaporait, lais-

sant pourtant dans son cerveau comme deux points vaguement douloureux, tel le heurt d'un double choc.

— Protestantes ! protestantes ! s'écriait Daisy indignée. Je suis aussi bonne catholique que lui, sale gribouilleur en soutane ! Si mon père n'avait pas été catholique, on ne l'aurait pas chassé de sa ferme comme un chien, quand j'avais dix ans !... Protestantes !...

Elle s'en alla, grommelant encore cette épithète, qui froissait en elle la fibre héréditaire d'une race persécutée. Léa entra dans la chambre. Frédérique s'habillait pour le souper ; c'était l'usage de toute l'École, et les élèves mêmes étaient alors conduites aux vestiaires : elles venaient à table, les mains et le visage nets, les cheveux en ordre et les vêtements bien brossés. Frédérique tordait devant la glace de l'armoire ses lourdes nattes sombres... Un instant, Léa, avant de refermer la porte, la contempla.

« Comme elle est belle !... »

Et aussitôt les points douloureux de son cerveau devinrent plus cuisants. Frédérique, sans se retourner, demanda :

— C'est toi, chérie ? Où étais-tu donc, cette après-midi ? Je t'ai cherchée.

— J'étais montée à la bibliothèque... consulter des albums de Viollet-le-Duc...

Ce demi-mensonge fut proféré naturellement. Depuis si longtemps déjà la communion d'autrefois, entre les deux sœurs, s'était changée en une réserve discrète.

Tandis que Frédérique, observant sa cadette à la dérobée, racontait l'effet produit sur l'état-major de l'École par l'article de la *Semaine*, Léa, ayant ôté son corsage, plongeait dans l'eau son visage et ses bras d'un blanc de lait ; puis, dénouant à son tour son chignon châtain, se cambrait en arrière pour brosser ses cheveux et les nouer de nouveau... Aux paroles de Frédérique, la double douleur de son cerveau se précisait. Elle commençait à comprendre de quel double choc l'avait frappée le récit de Tinka. Il avait irrité sa jalousie contre l'aînée. Léa attribuait maintenant, avec une sorte de certitude farouche, les sentiments de l'imaginaire Julie à la vivante Frédérique... L'autre choc était cette peur : Georg malade... Georg mourant, comme le William du livre...

Tinka, par un caprice d'artiste, avait donné au héros de son roman l'âme de Léa ; mais toute l'aventure amoureuse de William était bien celle de Georg, et le récit de son retour en Angleterre semblait un journal fidèle... Puisque l'auteur contait cette maladie et cette mort, n'était-ce pas que vraiment elle voyait Georg dépérir sous ses yeux? « C'est moi qui vous ai tué », disait Nora à William à la fin du livre... Ce cri de désespoir hantait Léa. Elle ne pouvait plus concevoir Georg que sous les traits de ce William... Faible, malade, il reprenait sur sa fiancée veuve l'ascendant qu'il avait exercé à Londres, lorsqu'il ne paraissait aucunement redoutable à sa pudeur. Elle avait été forte contre lui quand elle l'avait revu, par deux fois, à Paris, robuste, réclamant ses droits, presque impérieux, plus pareil aux hommes ordinaires : et voilà qu'elle redevenait inquiète, attendrie, prête à céder, lorsqu'elle l'imaginait de nouveau débile, isolé, mourant de son absence.

— Tu es prête, chérie?

Léa, si profondément abîmée dans ses réflexions qu'elle ne songeait pas même à les dissimuler, à couper son silence de quelques paroles, — se réveilla à la voix de sa sœur. Elle était debout devant la glace, sa toilette finie, les yeux dans le vide.

— Oui... me voilà...

— Descendons, dit Frédérique. Le second coup de cloche a sonné.

Elles arrivèrent les dernières au réfectoire... Chacune d'elles regagna sa table. Léa retrouva ses préférées : Alice Aubry, Lydie Ronacker, Georgette Vincent, et cette Alexandrine qui tantôt lui avait remis le livre de Tinka. Le papotage juvénile des conversations allait son train coutumier. Il était question de dessins, de lavis, d'expériences de chimie, de parties de barres, de jardinage, et aussi des conférences faites par Pirnitz. D'ordinaire, Léa se mêlait à ces entretiens : quelque chose d'elle s'y intéressait réellement, malgré sa mélancolie. Ce soir, ils lui parvinrent comme un bruit lointain, indifférent. Elle n'essaya pas même de dissimuler... Elle répondit à Alexandrine, qui la pressait de questions :

— Oui, mignonne... j'ai un peu de souci.

La fin du repas la délivra. Élèves et maîtresses se dispersèrent dans la cour. Léa rejoignit le groupe formé autour d'un banc, sous les acacias, par madame Sanz, Pirnitz, Frédérique, mademoiselle Heurteau, Geneviève et Daisy. La soirée était chaude; les hautes constructions environnantes, celles de l'école comme celles de l'usine, incendiées tout le jour par le soleil, envoyaient encore après la nuit venue une réverbération ardente... Sous le poids de l'atmosphère, les fillettes elles-mêmes sentaient se calmer leur habituel besoin de mouvement. Elles se promenaient par bandes ou, assises en rond, causaient à demi-voix.

Quand Léa prit place auprès de Pirnitz, mademoiselle Heurteau disait :

— En somme, d'après mes renseignements, c'est une campagne en règle qui commence. La *Semaine de Saint-Charles* est trop bien avec la municipalité pour être partie en guerre sans accord préalable...

— Mais nous n'avons aucun différend avec la municipalité! objecta Frédérique.

— Non. Seulement, nous ne voulons pas dépendre d'elle; elle s'en irrite. Nous avons refusé la subvention qui nous était offerte pour les prix... Nous l'avons refusée contre mon avis, vous vous le rappelez...

— Nous ne pouvions pas accepter, dit Pirnitz, puisque nous ne donnons pas de prix!

— Il fallait accepter tout de même... A Paris, les choses ne se passent pas comme à Londres. Nous ne vivons que par la tolérance des pouvoirs administratifs; et ils ne nous tolèrent que si nous faisons au moins semblant de les prendre au sérieux, d'avoir besoin d'eux...

Comme elle prononçait ces paroles, une lueur fugitive, fauve, palpita dans la chaude pénombre.

— Un éclair! dit Geneviève Soubize d'une voix troublée.

— Oui, l'orage menace, fit madame Sanz. Cette journée a été lourde et l'on y respirait mal à l'aise...

L'air se chargeait d'électricité. Il n'y avait pas de nuages au ciel, et pourtant on ne distinguait presque plus les étoiles.

La lueur de l'éclair agitait les élèves : toutes s'étaient levées, elles se rejoignaient, formaient des groupes plus nombreux, plus silencieux.

Geneviève avait pris la main de Léa : et Léa sentait les doigts nerveux de la jeune fille lui meurtrir la chair.

— Je n'aime pas l'orage, balbutia tout bas Geneviève.

— Oh ! l'orage est loin ! dit Léa. Et, très probablement, il n'éclatera pas ici.

— Vous croyez ? fit Geneviève anxieusement.

Mademoiselle Heurteau continuait à exposer sa doctrine sur les événements du jour :

— Nous avons contre nous, disait-elle, l'homme le plus influent du conseil... notre puissant voisin.

— Duramberty ? fit Daisy. Mais il a fondé une bourse chez nous. Il n'a jamais manifesté aucune hostilité.

— Duramberty est notre ennemi... Et Frédérique le sait bien. Tout le monde le sait.

Frédérique ne répondit pas, heureuse que la nuit cachât sa rougeur. Ce douloureux secret du passé, l'infâme proposition de l'usinier, le refus qu'elle lui avait opposé, tout cela était-il donc connu ? L'avait-on deviné ou le patron avait-il poussé l'impudence jusqu'à le conter ?

— Ce sont des misérables, — déclara Geneviève Soubize. Dire que ce conseil-là se prétend socialiste... et que pas un des membres ne prend notre parti ! Si nous n'étions pas de pauvres femmes faibles, personne n'oserait... Mais nous avons beau être des femmes, nous nous défendrons. L'inspecteur a bien fait de ne pas venir dans ma classe. Moi et deux ou trois de mes grandes, nous l'aurions jeté par la fenêtre !

On rit. Daisy Craggs s'écria :

— Allons ! allons ! Geneviève, du calme !

— Du calme ? répliqua Geneviève. En aviez-vous à mon âge, quand vous faisiez le guet, un rifle à la main, à la fenêtre de cette ferme de Galway où votre père cachait des Fenians ?

— Tout cela est bien loin, soupira Daisy. Et puis, nous ne sommes pas en Irlande...

— Je trouve, moi, — dit Geneviève, s'exaltant, — la

situation tout à fait analogue. Nos ennemis veulent nous chasser de chez nous, exactement comme on évince des tenanciers irlandais. Je ne sais pas ce que vous ferez, vous autres. Mais moi, on ne me touchera pas impunément !

On ne répondit pas. Toutes les maîtresses remarquaient, depuis quelques semaines, surtout depuis que l'École semblait menacée, l'exaltation de la jeune fille, et l'on jugeait inutile de la surexciter.

Dans le silence qu'avaient provoqué ces derniers mots, le ciel tressaillit d'un nouvel éclair... Toutes paroles se turent : on écouta ; un grondement léger, comme le roulement funèbre d'un tambour drapé, retentit et se prolongea à l'ouest. Puis, brusque, parti on ne savait d'où, un tourbillon de vent secoua les maigres acacias et balaya la poussière de la cour.

— Oh ! rentrons ! dit la voix changée de Geneviève.

La cloche tintait la fin de la récréation du soir, l'heure du coucher... Les élèves, silencieuses d'instinct à l'approche de l'orage, s'empressèrent vers les bâtiments. Les maîtresses, groupées devant le seuil, attendirent qu'elles eussent passé... Geneviève se serrait contre Léa et posait son front contre l'épaule de sa compagne pour ne plus voir d'éclairs... Léa levait son regard au ciel où maintenant on n'apercevait plus une seule étoile. L'orage qui venait tendait aussi ses nerfs, mais cet émoi des forces magnétiques l'agitait sans lui déplaire. Elle vivait dans cet état de trouble intime où l'émeute des éléments semble un harmonieux bienfait. Comme le roi Lear, dépossédé, désespéré, elle eût volontiers appelé la tempête : « Soufflez, vents ! faites crever vos joues... »

Les élèves étaient rentrées ; un piétinement confus de troupeau allait s'apaisant dans la spirale de l'escalier... Quelques grosses gouttes de pluie frappèrent les maîtresses au moment où elles pénétraient à leur tour. Alexandrine, la petite vaguemestre, leur distribua dans le vestibule le courrier de neuf heures. Léa reconnut l'écriture d'Edith Craggs sur une lettre qui fut remise à Daisy. Pirnitz, en prenant une enveloppe des mains d'Alexandrine, murmura tout bas à Frédérique :

— C'est de Duyvecke.

Elle glissa la lettre dans sa jupe ; Daisy, au contraire, monta en lisant la sienne. Au premier étage, on se sépara.

— Edith vous envoie le bonjour, — dit Daisy à Frédérique et à Léa qui rentraient ensemble dans leur chambre commune... — Elle va décidément quitter Clariss and Sons et se faire infirmière...

Sa phrase fut interrompue par un fracas de portes claquantes, — toutes les portes qu'on venait d'ouvrir et que le vent refermait furieusement... Une odeur de pluie chaude, de pluie poudreuse envahit le corridor.

— Oh! venez Daisy, murmura Geneviève. Je ne vous quitte pas!

— A demain! cria Daisy aux deux sœurs, emmenant Geneviève.

La pluie battait les vitres tandis que Léa et Frédérique se dévêtaient et faisaient leur toilette pour la nuit. L'orage semblait maintenant se résoudre en cette pluie torrentielle; les éclairs étaient toujours rares et vagues; à peine percevait-on le roulement qui les suivait à long intervalle. Les deux sœurs échangeaient de brèves paroles, puis elles se turent tout à fait et se mirent au lit silencieusement. Quand leur lampe fut éteinte, la main de Frédérique chercha celle de Léa sur la couchette contiguë, et cette petite main qu'elle prit dans la sienne, d'abord inerte et comme indifférente, lui rendit peu à peu la pression tendre qu'elle en recevait... Ainsi, le soir où toutes deux, orphelines et exilées, avaient abordé sur la rive de Fresh-Wharf, à Londres, elles avaient couché dans deux lits voisins : leurs mains s'étaient unies; avant de dormir ce premier sommeil en terre étrangère, elles s'étaient enlacées d'une étreinte fraternelle. Le souvenir de cet enlacement les troubla toutes les deux, par cette nuit d'orage : cette fois encore, elles se retrouvèrent aux bras l'une de l'autre, les bouches noyées dans l'arome des cheveux défaits... Elles ne se parlèrent pas : qu'eussent-elles pu se dire?... Après s'être adorées durant toute l'enfance et toute la jeunesse, voici que leur affection s'étiolait, d'une langueur étrange, que leur confiance d'autrefois les désertait, sans qu'aucun grief eût été jamais articulé par l'une contre l'autre, sans contradiction, sans dispute...

Elles se baisèrent tristement : puis leurs têtes retombèrent sur leurs oreillers, et, dans de mornes pensées, dans d'amers retours sur les jours et les bonheurs qui avaient été et ne seraient plus, elles écoutèrent la pluie faire rage, scandée par de lointains écroulements... Léa avait fermé les yeux pour ne plus voir les éclairs... Frédérique, son grand cœur navré de mélancolie, regardait les vitres s'enflammer de temps en temps d'une lueur rousse, tout de suite éteinte, qui laissait dans la rétine l'image du cadre et des croisillons de la fenêtre et le contour de la table à coiffer posée tout contre.

VII

« Je suis bien confuse, excellente mademoiselle Romaine, en vous écrivant cette lettre... Il me semble que vous allez mépriser votre pauvre Duyvecke... J'ai peur aussi de vous causer un peu de chagrin. Mais comment faire? mon Dieu! comment faire?... Il n'y a plus moyen de retarder... Je suis forcée de prendre un parti. Chère maîtresse, toujours si bonne pour moi, ne me condamnez pas! Je n'étais pas digne de rester auprès de vous, avec les jeunes femmes d'élite que vous avez réunies. Moi, je suis une pauvre petite très ordinaire, vouée à la destinée de tout le monde... Combien se trompèrent mes parents en ne me gardant pas simplement dans la ferme où je suis née! J'aurais vécu tranquille, comme ma mère, à travailler nos champs et à soigner nos bêtes... Mais voilà... ils ont voulu que j'aie de l'instruction... et j'ai connu mademoiselle Heurteau et vous... Les hasards de ma vie ont été trop brillants pour moi.

» Pourtant, mademoiselle Romaine, je veux être franche avec vous : je ne suis pas malheureuse de la résolution que je prends. J'ai beau m'en faire honte, depuis que je l'ai prise, je suis très calme. D'abord, je n'ai plus cette angoisse et ce remords qui me brûlaient à la pensée que Gaston souffrait et se mourait par ma faute. Croiriez-vous, mademoiselle, qu'il devenait comme fou, oui, fou à se détruire,

quand je parlais de le quitter, de m'en retourner à l'Ecole? Moi, voyez-vous, je n'ai pas le courage assez solide pour supporter le chagrin de ce pauvre petit ange que j'ai presque élevé. Et son père me faisait pitié, lui aussi. Il ne disait rien, oh! non, il n'osait rien dire, sinon : « Le gosse en mourra ; pour sûr, il en mourra... Mais je comprends bien que mademoiselle Duyvecke ne peut pas... »

» Alors, comme les heures passaient tandis que nous étions, lui et moi, auprès de l'enfant qui tremblait la fièvre, j'ai compris que j'étais faite pour rester là, et qu'en restant je ferais ce qui valait le mieux pour tout le monde. Même pour l'École : car elle ne perd pas grand chose en me perdant. Une autre tiendra mieux ma place. Je ne sais pas comme vous, mademoiselle Romaine, ou comme mademoiselle Heurteau et Frédérique, parler aux jeunes filles, les diriger, les enthousiasmer pour des idées... Je leur dis bien les mêmes choses que vous leur dites, et que j'ai apprises de vous : mais elles ne sont pas émues quand c'est moi qui les dis... J'ai remarqué cela depuis longtemps. J'en ai cherché la raison. Et je crois que c'est parce que je ne comprends pas très bien toutes vos idées... J'ai voulu les aimer, — aimant celles qui me les enseignaient ; mais elles n'ont jamais conquis toute ma raison, Faut-il l'avouer? — quelque chose de moi a toujours protesté contre elles.

» Une voix intérieure m'a toujours dit : « Rien n'est meilleur que d'avoir une famille, un mari qui travaille avec soi, beaucoup d'enfants qu'on soigne et qu'on élève. » Lorsque Rémineau, qui n'est pas bien éloquent, le cher garçon! me développait ces mêmes idées sur la famille et les enfants qui sont les idées de tout le monde, j'avais beau lui répondre tout ce que l'on a coutume de dire à l'École, je sentais qu'il avait raison contre moi, et qu'il me convainquait... Hier, il a pris tout son courage pour me dire : « Mademoiselle Duyvecke, je vous en prie, laissez-moi vous épouser... Ce n'est pas pour moi que je vous le demande, je suis un pauvre ouvrier très au-dessous de vous; mais pour le petit, qui mourra si vous partez... Vous ne pouvez pas nous quitter, mademoiselle Duyvecke, et vous ne pouvez pas rester si je ne suis pas votre mari... » — Quand il m'a dit cela, à

la fois si humble et si ferme, une grande lumière m'a inondée. Je vous jure, mademoiselle Pirnitz, que jamais de ma vie auparavant, je n'avais songé à épouser Rémineau ; et vous me trouverez peut-être bien sotte : mais je ne m'étais jamais aperçue qu'il y rêvât ! C'était si loin de toutes me idées !... Aux paroles de Rémineau, j'ai compris qu'il m'aimait depuis longtemps, et que, moi aussi, je l'aimais, et que ma vraie destinée était de servir de mère à ce petit qui n'en a plus, et d'avoir à mon tour des enfants de Rémineau... Ne me méprisez pas, ma bonne maîtresse, j'aurais trop de chagrin : et j'ai tellement conscience que je fais ce qui doit être ! Je ne puis pas penser que vous refuserez de revoir votre pauvre Duyvecke, qui vous chérit et vous respecte de tout son cœur ! Je ne demande qu'à vous servir, à servir l'École, et Rémineau souhaite la même chose. Écrivez-moi que vous n'êtes pas fâchée contre moi, mademoiselle, ni mademoiselle Heurteau, ni toutes ces dames. Si je n'ai pas une lettre comme cela de vous, jamais je n'oserai reparaître devant vos yeux... Je vous en prie, je vous en prie ! Ne m'empêchez pas d'être tout à fait heureuse.

» L'École trouvera une maîtresse plus intelligente que moi et plus habile à répandre vos doctrines. Tandis que Rémi et Gaston ne trouveront pas une autre femme, une autre maman. Ils n'ont que moi, mademoiselle Pirnitz, et si je les abandonne, c'est la fin de tout, pour eux...

» Oh ! dites-moi que vous me pardonnez, et que je ne fais pas mal.

» Votre élève qui vous vénère et vous aime, — *DUYVECKE*.

MARCEL PRÉVOST

(A suivre.)

LES DERNIÈRES ANNÉES DE MOREAU

Trois semaines après la proclamation de l'Empire, l'homme qui demeurait avec l'empereur le principal survivant des généraux de la république, Moreau, fut condamné, comme complice de Georges et de Pichegru, à deux ans de prison (10 juin 1804).

Qu'il fût coupable de conspiration contre le gouvernement, les assertions de Napoléon et les allégations de témoins suspects n'apportent à cet égard aucune preuve topique, décisive. On peut constater seulement que, depuis la paix de Lunéville, le vainqueur de Hohenlinden était devenu peu à peu et comme malgré lui un drapeau d'opposition, presque un prétendant politique. Trois groupes lui faisaient cortège : d'abord certains généraux et officiers de l'ancienne armée du Rhin, qui ne pardonnaient pas aux héros d'Italie d'avoir accaparé la popularité, les honneurs et le pouvoir ; puis les républicains de principe, les idéologues, qui souhaitaient de trouver en Moreau le protecteur désintéressé d'une république sagement ordonnée, vraiment constitutionnelle; et enfin les royalistes, qui s'imaginaient pouvoir opérer, sous ce nom illustre, la transition entre le régime consulaire abattu et le régime monarchique restauré.

Quant à l'homme inséparable dans l'opinion de tous ces regrets et de toutes ces espérances, un sentiment dominait en lui, celui d'une vive jalousie contre le Premier Consul, jalousie qui avait rapidement dégénéré en haine. Son ambition était exclusivement militaire et, fût-elle devenue politique, il n'eût point mis à son service cette audace, cette décision prompte qui, même dans l'exécution d'un plan stratégique, lui ont souvent manqué. Plus obstiné que ferme, flottant dans ses relations comme dans ses desseins, il se laissa aller à venger, avec ses griefs personnels contre Bonaparte, les froissements d'amour-propre et les vanités blessées de sa jeune femme et surtout de sa belle-mère, madame Hulot. Son offensive, médiocre par son but, fut également mesquine dans ses moyens; elle se traduisit à peu près uniquement, au témoignage des contemporains, par des paroles et des manifestations sans portée réelle.

Le Premier Consul le connaissait bien et ne redoutait guère des propos de table qui ne concluaient à aucune entreprise, des fréquentations de salon qui n'impliquaient pas nécessairement des conciliabules dangereux; néanmoins il se sentait avec colère importuné et bravé par ce perpétuel mécontent, dont ses ennemis pouvaient à un moment donné lui faire un compétiteur. Désespérant de l'avoir pour premier aide de camp, il guetta les occasions de l'humilier, de l'anéantir devant l'opinion. Moreau finit par tomber dans les pièges où l'attiraient, avec des intentions très différentes, les meneurs de l'opposition et les maîtres du pouvoir, et il se vit, lors du grand procès de 1804, présenté à l'opinion avec la marque d'un agent de guerre civile, d'un complice de l'étranger. De fait, il n'était rien encore de tout cela; mais la peine qu'on lui infligea allait le rendre tel. Exilé, il prit peu à peu une âme d'émigré. Au loin, son hostilité devint active; il s'achemina vers la trahison comme il avait jadis marché à la victoire, pas à pas. Sous prétexte de délivrer la France d'un tyran, qui était son ennemi, il se mit au service des « rois conjurés », ainsi qu'il eût dit en 1792, de « l'Europe », ains qu'on disait en 1813 et, dès le début de cette lutte sacrilège, il s'en fut au-devant du canon, pointé par des mains françaises, qui devait l'abattre.

***

En frappant Moreau d'une peine mitigée, temporaire, ses juges croyaient satisfaire toutes les passions en présence; ils offraient sa vie à ses amis et son honneur au Premier Consul. Bonaparte ne leur sut aucun gré de cette transaction; car il attendait d'eux une sentence capitale qui lui eût permis d'accabler son rival sous un grand acte de clémence. Garder Moreau au Temple ou ailleurs, c'était conserver aux mécontents des divers partis un signe de ralliement à leur portée. L'ayant cette fois à sa merci, il n'avait plus qu'à l'éloigner, à le faire oublier.

Une négociation s'ensuivit; Fouché en fut l'instrument. Il était Breton comme Moreau et, en cette affaire, suivait sa pente naturelle, qui le portait à ménager par intérêt personnel ceux que ses devoirs publics lui prescrivaient de poursuivre. A son instigation, madame Moreau se présenta chez la nouvelle impératrice et fit tenir à « S. M. l'Empereur » une lettre suffisamment humble où elle sollicitait pour son mari la faveur de se retirer aux États-Unis d'Amérique. « Nous mettrons toujours, disait-elle, au rang des circonstances les plus heureuses celles qui pourront vous convaincre de notre attachement à notre patrie et de notre reconnaissance pour votre gouvernement. » Moins de vingt-quatre heures après, bien qu'il protestât vouloir n'accepter de grâce sous aucune forme, Moreau apprenait par une lettre du Grand Juge qu'à sa requête, sa peine était commuée en celle d'un voyage ou d'un séjour à terme indéfini hors de France. Le jour même où Georges et ses amis tombaient sous les balles, le *Moniteur* annonça en une ligne son départ pour les États-Unis.

Le 6 juillet, une décision ministérielle le raya des cadres de l'armée. Sa fortune immobilière dut être liquidée; sous le nom de Fouché, Napoléon lui acheta, en lui laissant fixer le prix, son hôtel de Paris et sa terre de Grosbois, qui échurent, sous forme de présents, l'un à Bernadotte, l'autre à Berthier; l'argent lui fut versé un peu plus tard par l'entremise de madame Hulot, retenue faite des frais assez considérables du procès. Quant aux conditions de son départ, elles lui furent

aussitôt signifiées au Temple par Savary. Le gouvernement, lui supposant des relations avec les Anglais, exigeait qu'il s'embarquât, non en Angleterre, mais en Espagne, et lui donnait un passeport pour Cadix; il acquittait jusqu'à Barcelone tous les frais de son voyage.

Dès le 26 juin, Moreau quitta Paris dans la voiture de Savary. Un chef d'escadron de gendarmerie — celui-là même qui avait procédé quatre mois auparavant à son arrestation — l'accompagnait. Un certain Lachevardière, personnage équivoque, à double face de diplomate et d'espion, le suivait et le surveillait de loin au nom du Grand Juge. Sur sa route, en dépit de sa disgrâce, les hommages publics vinrent à lui. « Souvent, a écrit madame de Staël, les maires de ville, chargés de viser son passeport d'exil, lui montrèrent la considération la plus respectueuse : « Messieurs, dit l'un d'eux à son audience, faites place au général Moreau », et il se courba devant lui comme devant l'empereur ». A la frontière, en se séparant de son gardien, l'exilé lui aurait dit : « Je vous donne ma parole d'honneur que si l'empereur avait besoin de moi et qu'il me le fît savoir, je reviendrais plus vite que je ne m'en vais. »

Des instructions très nettes de Talleyrand l'avaient précédé, tant à Washington qu'à Madrid. Le ministre des relations extérieures y établissait dans quelles conditions de suspicion et de défaveur l'illustre capitaine quittait son pays ; il jugeait donc important de prévenir toute démonstration officielle ou populaire de nature à déplaire à l'empereur. Toutefois, se rappelant que le proscrit était Français, il appelait sur lui, à ce titre unique, la protection éventuelle des représentants de la France et des autorités étrangères. Beurnonville, ambassadeur en Espagne, avait connu Moreau aux armées ; mais, flatteur et intrigant autant que son camarade disgracié l'était peu, il songeait alors avant tout à se faire nommer sénateur et maréchal d'empire. La correspondance échangée entre eux fut de part et d'autre, et à dessein, parfaitement insignifiante. Quant à Godoï, le premier ministre espagnol, il s'empressa de communiquer, dans une circulaire aux gouverneurs de province, les désirs impérieux du tout-puissant allié de son maître.

Arrivé à Barcelone, Moreau descendit dans une auberge où quelques Français logés près de lui l'invitèrent à dîner et au dessert lui firent raconter ses batailles. Cette manifestation n'était assurément pas pour inquiéter ceux qui l'avaient banni ni ceux auxquels on imposait sa présence passagère. Madame Moreau vint le rejoindre avec leur jeune fils ; ils gagnèrent Cadix au commencement d'octobre et là, quelques jours après, madame Moreau mit au monde une fille. Le proscrit était logé chez le gouverneur et les habitants lui témoignèrent impunément leurs sympathies. Quand il se promenait le matin dans les rues, en redingote bleue et en chapeau rond, la pipe à la bouche, les enfants le suivaient et acclamaient l'illustre capitaine étranger. Divers incidents prolongèrent durant de longs mois son séjour à Cadix. Il ne voulait point partir sans avoir réglé sa situation de fortune en France. Puis la guerre navale qui sévissait dans les parages voisins de l'Espagne rendait les communications par mer irrégulières et difficiles. A Paris, on supportait avec impatience la présence prolongée du banni en Europe et on pressait la cour de Madrid d'accélérer son départ. « Il y a quatre ans, écrit Moreau en novembre 1804, qu'à pareil jour je gagnai la bataille de Hohenlinden. Cet événement, assez glorieux pour mon pays, a procuré à mes concitoyens un repos dont ils étaient privés depuis longtemps ; moi seul n'ai encore pu l'obtenir. Me le refusera-t-on à l'extrémité de l'Europe ? »

Il s'embarqua enfin pour les États-Unis, sur un navire américain, en juillet 1805. Sa femme et ses deux jeunes enfants, son secrétaire Fresnières, son aide de camp Rapatel, Breton comme lui, l'accompagnaient. Il dut passer au milieu de la flotte anglaise, et nos ennemis, avertis de sa présence, le saluèrent des démonstrations dont on a coutume d'honorer un allié illustre. En pleine mer, il fut arrêté par une frégate et invité à exhiber son passeport. Comme, en ouvrant son portefeuille, il prononçait son nom : « C'est assez, dit le capitaine ; Moreau n'a jamais menti. » Il le pria de s'asseoir à sa table et, en le quittant, fit tirer une salve en son honneur. Ainsi les premières tentations de l'étranger s'offraient dès lors à l'exilé, sous forme d'hommages désintéressés à sa gloire.

La grande réputation de Moreau, même parmi les Yankees, pouvait faire craindre, lors de son arrivée parmi eux, quelque démonstration désagréable au gouvernement impérial. Le ministre de France, Turreau, — encore un ancien soldat des armées républicaines — raconte en ces termes l'accueil fait au général à Philadelphie :

« Le logement du débarquant était chez une certaine madame Cottineau, se disant parente de madame Moreau, et la maison fut bientôt remplie d'hommes de toute espèce, et le général Moreau reçut des *How do you do* à en être étourdi et des serrements de main à en être estropié. Voilà pour la foule. Le lendemain, une fraction de ce qu'on appelle ici l'armée, deux compagnies de la milice de la ville vinrent présenter leurs hommages. Ceux-ci comme ceux de la veille embarrassaient un peu le débarqué qui, ne sachant pas un mot de la langue du pays, fut contraint de se borner aux salutations. L'ex-général n'est resté que trois jours dans la ville et en est reparti pour Morrisville, terre qu'on lui a louée près de Trenton. »

Il fixa en effet sa résidence principale dans une vaste propriété aux bords de la Delaware. Durant la belle saison, il s'y livrait aux plaisirs de la pêche et de la chasse. Des voyages d'agrément le conduisirent par intervalles le long de l'Ohio et du Mississipi, dans le nord jusqu'aux grands lacs, dans le sud jusqu'en Louisiane. Pendant l'hiver, il habitait New-York ou Philadelphie. Là il se mêlait à la société, assistait à des dîners et à des concerts donnés en son honneur, à des bals où madame Moreau, encore jeune et élégante, renouvelait ses succès mondains de Paris. Pour lui, dans les lieux publics, il retrouvait, en sa qualité d'étranger de marque, la popularité dont il avait joui parmi ses compatriotes ; on s'arrêtait sur son passage pour le contempler, le saluer, lui faire honneur. Entre temps il prenait part aux « travaux » de la loge maçonnique française de New-York, dont il devint Vénérable. On le vit aussi parmi les membres d'une petite association de réfugiés, dite des « bêtes », organisée en mars 1810. Cette société, qui ne comptait que quatorze membres, avait adopté pour devise la parole évangélique *Beati pauperes spiritu* et se livrait à des discussions, disent

ses règlements, sur toutes les sciences en *ique*, « excepté la politique qui est contraire à la franchise des bêtes ».

Parmi les « pauvres d'esprit » ses confrères, figurait un serviteur secret des Bourbons à Paris sous le Consulat, que l'Empire avait fini par désarmer en le faisant passer en Amérique, Hyde de Neuville. Ce royaliste irréconciliable débarqua à New-York avec sa famille en juin 1807. Les hasards de la vie commune dans une ville d'eaux mirent bientôt en rapports madame Hyde et madame Moreau. Quant à l'ex-agent des princes, bien que muni d'une lettre de recommandation de madame de Mouchy — une des belles amies de Chateaubriand — pour l'ex-général républicain, il ne se lia que peu à peu avec lui. La pensée de leurs ressentiments communs contre le tyran d'outre-mer finit par les rapprocher tout à fait. Hyde s'imposa le devoir d'insinuer à son nouvel ami un royalisme de raison, dont l'expérience des malheurs subis plus que le loyalisme traditionnel et la foi au droit divin formaient la base. Lui-même, cédant sans trop s'en défendre à l'influence de Moreau, finit par donner à ses propres convictions un caractère modifié selon l'esprit de 1789 et se prépara ainsi à son insu à devenir, sous Louis XVIII en Amérique et sous Charles X en France, un représentant autorisé de la monarchie constitutionnelle.

Ainsi maintenu, malgré l'éloignement, dans un état d'esprit qui rappelait ses pensées vers le continent européen, Moreau avait beau se croire désormais désintéressé de toute ambition; il tenait encore à l'ancien monde par la haine de l'homme qui y régnait et par le souvenir des humiliations qu'il y avait récemment subies. Ses scrupules patriotiques devenaient moins forts que ses rancunes. On a cité de lui cette parole au diplomate américain Governor Morris : « La France, en me proscrivant injustement, m'a rejeté de son sein; devenu citoyen des lieux que j'habite, j'ai le droit en cette qualité de marcher contre elle comme vous tous. » Aussi ne nous étonnons pas d'entendre, dès 1807, Godoï, dans un entretien avec le ministre de Russie, avouer une correspondance échangée antérieurement entre lui et Moreau, s'étonner que la Russie et la Prusse n'aient pas eu recours à ce général pendant la dernière guerre, et affirmer son intention de l'ap-

peler au moment où l'Espagne entrera à son tour en lice. Vers le même temps, Napoléon écrit à Fouché : « Les Anglais commencent à vouloir lui faire jouer un rôle afin de nous brouiller avec les États-Unis. Il faut avoir soin que nos journaux ne répètent rien de cela. »

Ce n'était pas l'Angleterre, c'était la Russie qui, depuis quelque temps déjà, était pour Moreau la principale tentatrice. En juillet 1805, Novosiltsov, ministre de Russie à Berlin, reçut coup sur coup trois notes signées de l'agent royaliste Fauche-Borel et relatives à Moreau. Fauche, qui venait, lui aussi, de sortir des prisons du Temple, y avait pu entretenir, au moment de sa commutation de peine, le soi-disant complice de Georges, et lui avait offert « les moyens par avance de rentrer dans sa patrie ». On sait aujourd'hui que, malgré son dévouement de longue date aux Bourbons, il était en relations intermittentes avec la police impériale. Une suggestion de Fouché aussi bien que le désir d'être utile à son parti a pu alors le mettre en rapports avec son compagnon de captivité. S'il a traduit exactement la pensée de Moreau dans ses notes, rédigées postérieurement à Berlin, celui-ci s'offrait dès lors sans condition aux chefs de la coalition européenne. Tout en se refusant à servir l'Angleterre et l'Autriche, crainte de s'aliéner l'opinion française, il ne répugnait pas à l'idée de passer sous le drapeau russe ou prussien. En tout cas, il acceptait, après la chute de son ennemi, l'éventualité d'une restauration des Bourbons ; bien plus, il souhaitait de servir cette cause à la tête d'un corps auxiliaire des puissances, dit « armée royale de France » et formé, s'il était possible, de soldats placés jadis sous son commandement. A la tête de cette armée, assurée, en vertu de conventions précises, de ses subsistances et de récompenses éventuelles, Moreau devait ménager et faire aboutir un accord entre le roi légitime et les Français.

Ces ouvertures transmises à la chancellerie russe eurent un effet immédiat. Le 9/21 août 1805, le principal conseiller d'Alexandre, Czartoryski, écrit à Strogonov, ministre à Madrid ; il le charge d'offrir à Moreau un asile en Russie ou, ce qui vaudrait mieux, une place, avec son rang de général français, au milieu des armées près d'entrer en campagne.

L'illustre capitaine devra se convaincre que l'empereur ne fait pas la guerre à la France, mais à un heureux aventurier, qu'il n'est attaché à aucun degré à la cause des Bourbons et que, si ses victoires amènent une révolution parmi les vaincus, il veillera au maintien des biens nationaux et fera consulter la nation sur la forme du gouvernement à venir.

Lorsque cette dépêche parvint en Espagne, Moreau n'y était plus. A défaut de Strogonov, un autre émissaire russe, Pahlen, fut envoyé à la poursuite de l'exilé par la voie d'Angleterre et lui apporta verbalement à New-York les offres de l'empereur Alexandre. Moreau, en possession d'une pleine liberté et d'une sécurité sans inquiétude sur le sol du Nouveau-Monde, répugna à rentrer aussitôt dans la lutte. Il répondit à l'empereur par une note qui n'arriva à Saint-Pétersbourg qu'au commencement de 1808. Cette pièce, d'un style embarrassé et entortillé, se résume dans les deux premières phrases : « Je n'aurais pas balancé à accepter les propositions généreuses de S. M. I. de Russie si elles m'étaient parvenues avant la guerre... Il me semble qu'il ne conviendrait ni à la dignité de sa couronne ni à ma délicatesse de prendre du service dans son armée pendant la guerre actuelle. » Il affectait de craindre que les Russes ne vissent dans une acceptation de sa part le résultat d'une nécessité peu honorable pour leur amour-propre, et les Français la suite d'un sentiment de haine et de vengeance. Quoique ses correspondances avec la France fussent à peu près interrompues, il était instruit des événements qui, de 1805 à 1807, bouleversèrent l'Allemagne du Danube au Niémen ; il savait peut-être que ses anciens lieutenants venaient, les uns après les autres, prendre rang sous les aigles et, tout en assurant le tsar de sa gratitude et de son « entier dévouement », il avouait implicitement que la puissance de son grand ennemi était, au moins pour quelque temps, inébranlable.

Ces pourparlers ne furent point absolument ignorés du gouvernement français. Le ministre de Napoléon près des villes hanséatiques (c'était Bourrienne) affirme les avoir connus et prétend même que douze mille roubles avaient été offerts à Moreau pour les frais de son retour en Europe. Dès la fin de 1805,

sur la foi d'un faux rapport, il pouvait supposer et il dénonça l'exilé, en route par Paris et Hambourg, vers la Russie.

Pendant les années suivantes, lorsque l'Espagne servit de champ clos aux armées française et anglaise, le nom de Moreau fut prononcé, des deux parts, comme un signe de rébellion ou un gage de victoire. En 1809, au camp de Soult, en Portugal, le capitaine Argenton, ce mystérieux conspirateur qui fut jugé et fusillé pour cause de relations avec l'ennemi, confessa que lui et ses amis voulaient, « de concert avec les autres armées d'Italie et d'Allemagne, détrôner Bonaparte... et mettre Moreau à sa place ». Deux ans après, Fauche-Borel reprenait, à l'adresse du cabinet de Londres, les projets présentés par lui à Berlin en 1805. Il rédige alors, avec l'assentiment de Louis XVIII, une note sur ce thème : il importe d'appeler Moreau en Espagne, où il serait suivi d'un prince français, où sa seule présence pourrait désorganiser l'armée ennemie, faire changer de camp certains généraux, comme Macdonald, peut-être Masséna et d'autres. Le gouvernement anglais se garda d'adhérer à cette proposition et d'imposer à Wellington un concours inopportun autant qu'inutile. Il se borna à accuser réception du projet et l'ajourna indéfiniment, sauf à le reprendre en cas de nécessité.

*
* *

En 1812, l'épidémie guerrière qui désolait l'Europe passa l'Atlantique. Il y eut conflit et rupture entre les États-Unis et l'Angleterre. Moreau semblait alors si bien résigné à son sort qu'il écrivit au président Madison pour être autorisé à suivre, dans les rangs de ses nouveaux compatriotes, les opérations militaires. Cependant son attention était déjà appelée par la lutte qui allait partager l'Europe entre les deux autocrates d'Orient et d'Occident. Un nouveau ministre de Russie, André Dachkov, venait d'arriver à Washington et à sa suite un jeune secrétaire, Svinine, chargé de reprendre l'œuvre ébauchée en 1806 par Pahlen. Ils trouvèrent Moreau exaspéré de ne point voir la France secouer elle-même le joug impérial et disposé cette fois à concourir, dans l'intérêt de la liberté générale, aux succès des armées étrangères. « Périsse

la patrie plutôt qu'un principe », pensait-il comme certains émigrés et certains révolutionnaires. Sa résolution prise, il se montra, selon son habitude, singulièrement lent et hésitant à l'exécuter et, jusqu'au dernier moment, prit à tâche de la dissimuler à tous. Un Français qui le vit alors lui attribue cette réponse à un indiscret lui demandant son jugement sur Napoléon : « Comme capitaine, comme politique, comme souverain, il efface tout ce que l'histoire présente. » Son interlocuteur ayant ajouté : « Que pensez-vous de l'archiduc Charles ? » il aurait répliqué : « Mon témoignage serait suspect, puisque j'ai eu l'honneur de le vaincre. » Comme on sait, d'autre part, qu'il estimait l'archiduc le premier homme de guerre de l'époque, on voit quelle haute opinion il avait de ses propres talents. Comment le désir de se mesurer avec Napoléon et d'abattre le vainqueur de Wagram ne se fût-il pas emparé de lui ?

Au printemps de 1812, madame Moreau partit avec sa fille pour l'Europe. Le besoin de consulter des médecins français, de régler certaines affaires servait de prétexte au voyage. « Triste, malade, renfermée, sans goût pour le monde, toujours occupée, rarement distraite », ainsi la dépeint son amie madame Hyde de Neuville. Devant aborder en France, elle s'était fait précéder d'une demande d'autorisation de séjour, que Daru consentit à présenter à l'empereur. Napoléon, en la recevant (c'était à Moscou, en septembre), soupçonna quelque intrigue en formation et repoussa assez vivement la requête. Madame Moreau, après avoir débarqué à Bordeaux, dut gagner l'Angleterre.

A mille lieues de lui, Napoléon sentait son rival d'autrefois épiant, pour reparaître sur la scène, ses fautes et ses revers. Six semaines après, pendant la retraite, à Smolensk, il apprit qu'un général obscur, Malet, avait failli renverser son trône et, à la nouvelle que Lahorie, l'ancien chef d'état-major de l'armée du Rhin, était parmi les meneurs de l'entreprise il s'écria : « Moreau croise devant le Havre ! » Moreau était encore loin, mais il avait été avant tous présent à la pensée des conjurés. Il figurait en tête de leur liste de gouvernement, entouré d'un Conseil bigarré de royalistes et de républicains. Parmi les ennemis de l'empereur, au dehors ou au dedans, il devenait peu

à peu l'homme nécessaire, sinon pour lui succéder, au moins pour remplir l'interrègne qui suivrait sa chute ou sa mort.

Sur place, les sollicitations intéressées redoublaient auprès de l'exilé. En octobre 1812, Hyde de Neuville, sous l'empire de ces illusions où les émigrés se sont toujours complu, crut pouvoir écrire à Louis XVIII que les services du général devaient être considérés comme acquis à la cause royale; il s'imagina tout gagné, quand il se crut autorisé à lui remettre (2 mars 1813), un écrit intitulé : *Moyens d'attaquer avec succès l'usurpation et de rétablir la monarchie légitime.* Le héros de Hohenlinden n'aspirait pas plus au rôle de Monk qu'à celui de Washington; c'était un homme de métier qui ne voyait pas au delà de ses ressentiments contre un camarade sorti du rang pour s'emparer du pouvoir. Au fond il pensait comme Talleyrand et il eût tout préféré à l'empereur, même l'ancienne dynastie. Quelques jours avant sa mort, il écrira à sa femme : « Vous êtes folle avec vos Bourbons... Je ne demande pas mieux que de les servir, mais je crois cet ordre de choses fini pour jamais... »

Il laissait donc dire son compagnon d'exil et ne l'écoutait qu'à moitié; il prêtait plus volontiers l'oreille à d'autres sollicitations, qui flattaient son amour-propre sans prétendre gêner sa liberté d'opinion. Des trois puissances contractantes de l'alliance du Nord contre Napoléon, deux étaient gouvernées par des hommes jadis férus ou convaincus de républicanisme, l'empereur Alexandre et le général Bernadotte, devenu Charles-Jean, prince royal de Suède. Lorsqu'ils se rencontrèrent à Abo (août 1812), ils se cherchèrent sur tous les points de l'horizon des auxiliaires. Bernadotte, se rappelant la haine de Moreau contre Bonaparte, ses relations avec Fouché, les espérances qu'on avait fondées sur lui, réveilla l'idée à laquelle le tsar avait donné, six ans auparavant, un commencement d'exécution. On convint sans doute alors des ouvertures à lui faire. Par quelle main les lui fit-on parvenir? Fauche-Borel cite un projet de lettre rédigé pour Alexandre, où se lit cette phrase, tournée de façon à n'engager en rien son auteur comme à lever les scrupules du destinataire : « Mon unique objet est de rendre votre sort aussi satisfaisant que les circonstances pourront le permettre, sans qu'en aucun

cas vous soyiez exposé à mettre votre conduite en opposition avec vos principes. » Que cette lettre ait existé ou non, l'invitation qu'elle contenait fut transmise par le secrétaire de légation Svinine. Charles-Jean n'écrivit pas directement, mais, à son instigation, madame de Staël, qui venait d'arriver en Suède, fit dire à Moreau par ses correspondants en Amérique que le prince désirait le voir à Stockholm.

Ainsi circonvenu, Moreau passa encore plusieurs mois à se procurer les informations et les garanties qu'il estimait nécessaires. Les communications entre les deux continents étant souvent irrégulières et en tout cas tardives, il vivait sous l'impression de renseignements vagues et contradictoires, de nature tantôt à l'exciter et tantôt à le refroidir, comme particulier ou comme homme public. Supposant sa femme en France, il la voyait servant d'otage à la police impériale, si lui-même était signalé en Europe. Il lui avait écrit de repasser l'Océan et, sa lettre ayant été interceptée ou perdue, il s'étonnait de ne recevoir aucune réponse. Cependant il apprit successivement l'incendie de Moscou, la désastreuse retraite certifiée par le vingt-neuvième bulletin, la conspiration de Malet, et sa colère s'exhalait contre l'auteur de tous ces maux. « Cet homme, disait-il, couvre d'opprobre le nom de Français. Bientôt mes compatriotes seront plus maltraités et plus mal vus dans le monde que les juifs. » Quelque temps il se le figura, d'après les rumeurs parvenues jusqu'à lui, fuyant devant ses soldats autant que devant les cosaques et le supposa mort ou prisonnier. Autour de lui l'opinion publique était partagée; les chefs du parti fédéraliste, anglais dans l'âme, fêtaient publiquement le succès des armes russes.

Placé sous le coup des événements, et des influences que ces événements développaient jusqu'en Amérique, Moreau, dès la fin de 1812, envoya Rapatel chargé de ses instructions tant à Pétersbourg qu'à Stockholm. Peu après, il faisait passer par le ministre Dachkov, à la même adresse, un mémoire où il donnait son avis raisonné sur la situation politique et militaire en Europe. Il supposait à tort que la campagne de 1813 ne commencerait qu'en juillet et que Napoléon, ayant encadré ses nouvelles levées entre cinquante ou soixante mille vieux soldats tirés d'Espagne, combattrait cette année-

là moins pour vaincre que pour aguerrir ses troupes. Afin de précipiter sa chute, il proposait de recruter parmi les prisonniers de l'hiver précédent trente ou quarante mille officiers et soldats bien choisis, de les cantonner à portée de la Baltique, puis de les jeter, à l'aide de transports anglais, russes ou suédois, sur la côte de France aussi près que possible de Paris. Il attendait sûrement de cette diversion la chute du pouvoir impérial. Quant au choix du gouvernement ultérieur il faut, disait-il, laisser à chaque parti l'espoir de voir réaliser ses vœux et se borner à proclamer, avec la paix générale, la modération et l'indulgence la plus complète envers toutes les opinions. Sur lui-même il ajoutait : « Aucun motif d'ambition particulière ne le dirige... Jouir à l'abri d'un gouvernement libéral du fruit de ses travaux est son seul désir. » Il n'oubliait pas en terminant d'invoquer la protection de l'empereur de Russie sur l'homme qui se proclamait derechef son serviteur le plus fidèle et le plus dévoué.

Au même moment, La Ferronays partait d'Angleterre pour présenter, au nom des Bourbons, une proposition semblable au gouvernement russe. Sans la repousser, le tsar sut la laisser tomber en demandant en cette affaire ce qu'il savait bien être impossible, l'initiative des Anglais. Nous ignorons l'accueil qu'il fit aux sollicitations verbales ou écrites de Rapatel et de Moreau. En tout cas le temps se passa, les hostilités se rouvrirent en Allemagne sans qu'on eût préparé à l'ancien général français l'armée à la tête de laquelle il voulait rentrer en campagne.

Émigrés blancs ou tricolores vivaient en proie à la même illusion. L'exil les maintenait à dix ou vingt ans en arrière. D'une part, ils se fiaient, avec une candeur toute philosophique, au désintéressement, à la générosité des cabinets européens, et, d'autre part, ils se figuraient que chez les soldats d'Austerlitz la fidélité ne survivrait pas à la victoire. De loin, ils ne pouvaient supposer le dévouement quand même de ces vaincus, attesté de près par les vainqueurs. « Jamais, écrit avec dépit Joseph de Maistre, je n'ai pu découvrir (parmi les prisonniers) un seul signe de révolte contre Bonaparte. » Comment, d'ailleurs, supposer la Russie disposée à relever, dans les cadres de son armée, les drapeaux abattus et conquis

par elle? Moreau, bien qu'il se taise à cet égard, ne voulait évidemment enrôler et entraîner à sa suite les soldats de 1812 que sous leurs anciennes couleurs ; et c'était là une utopie que son éloignement seul explique. Alexandre, si généreux que fût son caractère, faisait passer l'intérêt de la Russie avant celui de la liberté européenne ou française ; il voulait uniquement exploiter les talents et le prestige de Moreau, comme son père avait accaparé le courage et le sang des Condéens, le placer dans son état-major pour la bataille, dans sa clientèle politique après la victoire.

Moreau était gagné d'avance, car, dans l'emportement de sa passion personnelle, il ne mettait aucune condition à son concours et, en même temps qu'il s'offrait à Alexandre, il renouait directement avec Bernadotte par une longue lettre, datée de Philadelphie, 6 mai 1813 :

« Ce n'est pas au prince royal de Suède que je m'adresse, je suis plein de respect pour lui et je fais les vœux les plus sincères pour son bonheur particulier et la prospérité de la nation qu'il est destiné à gouverner. Comme soldat, j'admire les soldats de Gustave-Adolphe et de Charles XII ; comme Français, je dois de la reconnaissance aux Suédois de leur avoir choisi un successeur parmi mes compatriotes. C'est donc à un ancien compagnon d'armes, à ce compatriote que je crois devoir et pouvoir ouvrir toute ma pensée... Je suis prêt à pénétrer en France à la tête de troupes françaises, mais je ne vous dissimule pas ma répugnance d'y marcher à la tête de troupes étrangères. Supposez-vous une grande résistance de la part de tous ces militaires, maréchaux ou autres, que Bonaparte a gorgés de richesses et enlacés de cordons? Vous avez sûrement conservé des relations dans l'armée française ou le souvenir du degré de fidélité ou de mécontentement des différentes classes qui la composent... J'ignore quelles sont les opinions dominantes dans un pays royalisé depuis dix ans. Quant à moi, je suis parfaitement libre et sans préjugés et, si la nation désire les Bourbons, avec lesquels je n'ai jamais eu une ombre de rapports, malgré la fameuse conspiration, je les verrais reprendre le gouvernement avec plaisir, sous des conditions qui assurassent la liberté... Je ne désirerais nullement combattre sous cette ban-

nière, qui jusqu'à présent n'a pas été heureuse en révolution, et puis je ne voudrais me charger d'être l'instrument d'aucune vengeance particulière... »

Avec sa discrétion ordinaire, Moreau parvint à cacher à tous et le but de son voyage et ses préparatifs de départ. Il laissa dire qu'il avait reçu des propositions des alliés, mais qu'il les avait repoussées et voulait mourir Français. En même temps il sollicitait des autorités américaines et de l'amiral anglais en croisière dans l'Atlantique des passeports au nom de John Caro, né en Louisiane, puis il prenait place à la suite du secrétaire Svinine, investi des fonctions de courrier diplomatique, sur un navire réputé pour sa vitesse, l'*Hannibal*. Il s'embarqua à New-York, le 21 juin 1813.

Après avoir traversé l'Océan et la Manche sans rencontrer un seul croiseur français, il entra en communication, près des côtes suédoises, avec un navire anglais qui lui apprit l'heureuse arrivée de sa femme en Angleterre. Il se sentait désormais libre d'agir. Le 26 juillet, il prit terre à Götheborg, et le général suédois qui le reçut lui dit : « Vous nous amenez dans votre personne un secours de cent mille hommes. »

*
* *

La campagne de 1813 avait donné ses premiers résultats. Les Russes et les Prussiens, rejetés de l'Elbe sur l'Oder, préparaient, à la faveur d'un armistice, l'accession de l'Autriche et de la Suède à la coalition. Encore quelques semaines et une lutte, cette fois décisive, allait s'engager. Par sa seule présence l'ancien collègue, devenu l'émule de Pichegru, donnait une sorte de cohésion au groupe, français de langue et européen de cœur, qui s'agitait derrière les souverains ; il unissait, dans cette pensée de haine qui correspondait à la sienne, les émigrés de tout uniforme et les anglomanes de toute nuance, Pozzo di Borgo et Langeron, Bernadotte et madame de Staël. Désormais empressé de gagner le théâtre de la guerre, il traversa rapidement le sud de la Suède et se rembarqua le 6 août pour la Poméranie.

Dès qu'il avait appris son arrivée en Europe, Charles-Jean

s'était empressé de lui écrire et de lui envoyer, par un de ses aides de camp, ses félicitations. Il le fit accueillir à Stralsund par des salves d'artillerie et prévint sa visite. Pendant les trois jours qu'ils passèrent ensemble, ils s'entretinrent longuement tant des opérations militaires prochaines que des destinées futures de la France. Le prince de Suède, que ses intérêts ramenaient sans cesse loin du Rhin, dans la péninsule scandinave, entendait guerroyer à sa façon pour le compte des coalisés en Allemagne. Il voulait, sous prétexte de couvrir Berlin, ne pas dépasser l'Elbe, ne pas s'éloigner de la Baltique. Moreau, au contraire, se croyant destiné à commander sur les confins de la Saxe et de la Bohême, désirait attirer de ce côté le gros des forces alliées. Après avoir entendu Charles-Jean lui développer son plan de campagne : « Je pense, lui dit-il froidement, que vous serez battu. » La divergence de leurs vues politiques se fit également jour dans certaine conversation, pleine de réticences et de sous-entendus caractéristiques : « Nous allons renverser Bonaparte, dit le Suédois ; alors, que prétend-on ? — Alors, comme alors, nous verrons. — Prenez garde, les Français ne reconnaîtront pas le vainqueur de Hohenlinden sous un uniforme russe. — Mais la coalition ? — Elle ne tient qu'à un fil ; Napoléon est le gendre et le roi de Rome le petit-fils de l'empereur d'Autriche. — Oui, et les enfants de Gustave IV (roi détrôné de Suède) sont les neveux de l'empereur Alexandre ; et vous, prince, que prétendez-vous ? — Repousser les Français au delà du Rhin et leur rendre leurs droits pour lesquels nous avons tous deux combattu ; si je croyais servir d'autres ambitions, je briserais mon épée à l'instant. »

Moreau traversa les États prussiens pour se rendre au grand quartier général. La foule se pressait aux relais autour de sa voiture ; des déserteurs italiens ou allemands venaient lui demander à servir sous ses ordres ; les patriotes berlinois lui infligèrent leurs acclamations. A Ohlau, Pozzo di Borgo lui apprit l'accession de l'Autriche à la coalition. A Prague et à Trachenberg, où il rejoignit les souverains, il fut accablé de flatteries intéressées, cachées sous les témoignages de l'admiration et du respect. Dès son arrivée à Prague, il fut prévenu qu'il serait reçu le lendemain par le tsar, et celui-ci, dès le

matin, accourut chez lui, l'embrassa chaleureusement et l'entretint pendant plus de deux heures. Puis il le conduisit chez les grandes-duchesses ses sœurs, chez l'empereur d'Autriche, et ce dernier remercia l'ancien général de l'armée du Rhin d'avoir jadis épargné de son mieux aux Allemands les malheurs inséparables de la guerre. Enfin il reparut chez lui, accompagné du roi de Prusse. Paroles et démarches, il n'épargna rien pour l'envelopper de sa séduction slave et le traita, comme il avait traité Napoléon à Erfurt, en ami. Moreau fut ébloui, fasciné : « Quel homme ! disait-il à Svinine. Qui ne voudrait mourir pour un tel prince ? »

Sa situation n'en restait pas moins équivoque dans le camp des alliés. Parmi ses nouveaux amis, certains blâmaient à demi-voix sa défection. D'ailleurs, il ne leur en imposait ni par son air, ni par son ton, ni par aucune de ces qualités extérieures qui faisaient supporter le prince de Suède par les généraux d'ancien régime. Les militaires jalousaient le vainqueur de leurs aînés et se demandaient si la fameuse retraite de 1796 n'avait pas été surfaite par les agitateurs politiques du Consulat. L'entourage d'Alexandre voyait avec défiance introduit dans ses rangs ce plébéien français qui, en cas de succès, pouvait accaparer toute la gloire : « Il me paraît, écrivait de Moscou la princesse Tourkestanov, que c'est une petite intrigaillerie du prince de Suède ou que madame Moreau se sera ennuyée en Amérique... Le sang me bout quand je vois se réjouir de ce qu'un étranger, dont la carrière semblait être finie, puisse être regardé par les Russes comme un libérateur. »

Les Autrichiens étaient encore plus mal disposés pour lui que les Russes et, avant la rupture des négociations de Prague, Metternich protestait à Caulaincourt que son gouvernement ne prêterait pas les mains à « l'intrigue de Moreau ». La cause de cette hostilité était militaire autant que politique. L'Autriche faisait des fonctions de généralissime confiées à Schwarzenberg la condition essentielle de son intervention, et le tsar lui céda sur ce point, au lieu de revendiquer pour lui la direction suprême des opérations, qu'il eût ensuite déléguée à Moreau avec le titre de major général. Il essaya de consoler celui-ci, en lui donnant auprès de lui le rang de

feld-maréchal et en lui disant : « Vous serez mon conseiller, mon meilleur ami. » Moreau n'en écrivait pas moins à sa femme : « On m'a fait donner dans un véritable guêpier », et se répétait avec dépit que, s'il eût cru devoir être l'auxiliaire d'un général autrichien, il n'aurait pas quitté l'Amérique. Seuls, les émigrés irréconciliables en étaient à tout espérer de lui. Ils voyaient déjà les soldats français désertant en masse à son aspect, la France épuisée accourant au-devant de lui, et, en attendant mieux, lui criant d'une voix : « Gouvernez-nous ! »

En même temps que Moreau, le 16 août, arriva à Prague le Suisse Jomini, la veille encore chef d'état-major de Ney. C'était un théoricien militaire de quelque valeur, et aussi un cosmopolite obéissant à l'adage : « Là où l'on est bien payé, là est la patrie. » Un déni de justice, à propos de son avancement, lui faisait subitement accepter les offres déjà anciennes de la Russie. Selon les gazettes anglaises, Jomini, trouvant Moreau auprès d'Alexandre, l'aurait salué sans mot dire et, le lendemain, le tsar lui demandant la cause de cette réserve : « Si j'étais né Français comme lui, je ne serais pas aujourd'hui dans le camp de Votre Majesté. » Selon d'autres, se promenant avec lui dans la cour du château de Trachenberg, il aurait énergiquement repoussé la qualité de transfuge que Moreau, comme pour se consoler, appliquait à tous deux : « On peut m'accuser, aurait-il répliqué, d'être ingrat envers Napoléon, mais non de me battre contre ma patrie. » Moreau aurait courbé la tête sans répondre.

La pensée du double but à atteindre, c'est-à-dire la chute du despote français et la pacification de l'Europe, lui rendait presque honorable la route où il avait eu le malheur de s'engager. N'étant point chargé de fournir un plan général d'opérations, il rédigea, avec l'approbation du tsar, une proclamation aux Français où il leur promettait, s'ils se délivraient eux-mêmes de leur tyran, la conservation de leurs frontières naturelles. Croyait-il vraiment pouvoir être un médiateur efficace entre l'Europe et ses compatriotes ? Quatre mois plus tard, Jomini ne put empêcher l'invasion de la Suisse ; Moreau eût-il su arrêter les têtes de colonne des alliés sur la rive droite du Rhin ? En attendant, il semblait croire, avec madame

de Staël, que les armées françaises, par delà ce fleuve, n'appartenaient plus à la France.

On a attribué tantôt à lui et tantôt à Jomini la recommandation fidèlement et efficacement suivie par les chefs des trois armées de la coalition : Refuser partout le combat à Napoléon, sauf à prendre l'offensive contre ses lieutenants. En tout cas Jomini décida la marche de flanc sur Dresde, qui devait valoir à Napoléon sa dernière victoire. Le premier jour de cette bataille (26 août), Schwarzenberg conduisit mollement l'attaque avec toutes ses forces contre le corps de Gouvion Saint-Cyr, seul chargé de défendre la ville. Moreau devinait et disait bien haut que le gros des Français et leur chef n'étaient pas là. Invité à répéter cette observation au généralissime, il fut accueilli de telle façon qu'il jeta son chapeau à terre en s'écriant : « Eh ! sacrebleu, je ne suis plus étonné si depuis dix ans vous êtes toujours battu ! » Lorsque le lendemain on reprit l'attaque de Dresde, il était trop tard. Napoléon était arrivé avec de puissants renforts et prenait à son tour l'offensive.

Vers midi, la bataille était acharnée, sous une pluie torrentielle ; le mouvement de retraite des alliés commençait. Alexandre et son état-major, sur une éminence, attirèrent l'attention des artilleurs français. Moreau, à cheval derrière une batterie prussienne, entre deux officiers anglais, Cathcart et Wilson, s'approcha du tsar pour le prier de ne pas s'exposer inutilement. Alexandre alors, tournant bride : « Passez, feldmaréchal. » A ce moment, un boulet tiré à courte distance vint fracasser la jambe gauche de Moreau au-dessus du genou, traversa sa monture et emporta jusqu'aux os les chairs de la jambe droite. Le blessé tomba et s'évanouit en prononçant ce seul mot : « Mort ! » On s'empressa autour de lui ; sur un brancard façonné avec les lances des cosaques de l'escorte, il fut transporté dans une maison voisine. On opéra un premier pansement sous le feu de l'ennemi ; puis, plus près du quartier général, dans une ferme, le chirurgien de l'empereur lui amputa successivement les deux jambes. Le malheureux revenu à lui subit avec un courage silencieux, le cigare à la bouche, la double opération. Selon ses derniers panégyristes, il aurait dit à son fidèle Rapatel : « Je suis perdu, mais il

est glorieux de mourir pour une si belle cause. » Et à l'empereur de Russie : « Il ne vous reste que le tronc, mais le cœur y est et la tête est à vous. »

Cependant l'armée alliée se retirait à travers les défilés de la Bohême. Moreau la suivit à travers d'affreux chemins, dans une sorte de litière découverte, sous des manteaux qui protégeaient mal contre la pluie son corps tremblant de fièvre. Des Russes, des Croates, des Prussiens se relayaient autour de lui. Un jeune artiste allemand, cosaque volontaire par patriotisme, le rencontra et esquissa, tel qu'il l'avait entrevu au passage, ce visage au nez aminci, aux yeux clos, aux joues caves, déjà à moitié saisi par la mort. Alexandre vint plus d'une fois adresser à son « ami » quelques mots de consolation et d'espérance. Le 30 août, le blessé fut déposé dans la petite ville de Laun où il trouva du moins un peu de sécurité et de repos. Le lendemain, il traça quelques lignes pour sa femme, où on lit : « Ce coquin de Bonaparte est toujours heureux. » Rapatel acheva la lettre de manière à préparer madame Moreau à la fatale nouvelle. Des généraux furent encore admis auprès du mourant et il conféra avec eux sur les suites probables de la campagne. Il reçut aussi Metternich et le duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre.

Avant d'expirer, le transfuge eut la triste consolation d'apprendre que ses anciens camarades Vandamme, Macdonald, Oudinot avaient été battus. Le premier, fait prisonnier, passa sous ses fenêtres au milieu d'une foule qui l'insultait, et ce tumulte causa à l'agonisant, ses amis l'ont avoué, sa dernière joie. La nuit suivante, une vive agitation le saisit. Au matin, comme s'il eût voulu se raffermir dans cette attitude extraordinaire où la mort le surprenait, il se mit à dicter à Svinine une lettre à l'empereur Alexandre, puis il s'arrêta soudain, ferma les yeux; on crut qu'il se recueillait ou était pris d'une défaillance passagère ; il était mort.

Ainsi, pendant les cinq jours où il survécut à sa blessure, il fut fidèle au rôle étrange dont il avait pris la responsabilité devant l'histoire. « Je n'ai rien à me reprocher, je ne voulais que le bien de ma patrie », aurait-il dit et répété. On lui a attribué cependant d'autres paroles : « Comment ! moi, moi Moreau, mourir d'un boulet français, au milieu des Russes ! » Pour

son honneur, supposons-les vraies; elles sortaient de cette conscience passée qui ressuscitait en lui dans le délire de la fièvre et, se substituant à cette autre conscience que l'amour-propre et la haine lui avaient faite, le replaçait un instant en face de ses anciens devoirs, de sa vraie et inaltérable gloire.

Lorsque Moreau tomba, Napoléon venait d'apprendre sa présence au milieu des coalisés. De là, le rapport du 27 août, adressé par Maret à l'archichancelier, qui le dénonçait à la France et qui parut au *Moniteur* le jour où mourut le transfuge. On y lisait: « Il a ainsi jeté le masque dont il n'était plus couvert aux yeux des personnes clairvoyantes depuis plusieurs années. » Cependant, lorsqu'au milieu de la poursuite, le vainqueur de Dresde apprit qu'un personnage de marque avait été frappé auprès de l'empereur Alexandre, il pensa aussitôt à Schwarzenberg et, se rappelant l'incendie qui avait attristé les fêtes de son mariage alors que le général était ambassadeur à Paris : « C'est donc lui qui satisfait à la fatalité! L'événement du bal était un présage sinistre. C'était bien à lui qu'il s'adressait! » Sur ces entrefaites un lévrier recueilli sur le champ de bataille fut amené au quartier général. L'inscription de son collier portait : « J'appartiens au général Moreau. » La nouvelle se précisant dans son esprit, le fataliste empereur s'empressa d'y voir l'arrêt de la Providence. Il fit accréditer le bruit que c'était l'effet du premier coup tiré des batteries de la garde et laissa même dire qu'il avait pointé le canon. L'année suivante, lorsqu'un autre Français au service russe, Saint-Priest, périt devant Reims, l'empereur écrivit, comme pour ajouter un trait à la légende vengeresse: « Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Saint-Priest a été blessé par le même pointeur qui a tué le général Moreau. C'est le cas de dire: O Providence! »

Cet appel à la justice éternelle est d'autant plus curieux qu'on le retrouve presque textuellement dans la bouche d'un Russe: « Boulet providentiel, dit le général prince Repnine, car après tout ce n'est pas beau de combattre parmi les ennemis de sa patrie. » Joseph de Maistre, toujours si empressé à interpréter les décrets de Dieu, s'abstient prudemment cette fois et, du bout des lèvres, avec le dédain d'un vieux Russe :

« Qui sait ce qu'il y avait dans ce cœur? La machine va son train. »

Du moins l'empereur Alexandre continua dans la mort, à son lieutenant d'un jour, les honneurs dont il l'avait entouré. Le corps, transporté de Laun à Prague, fut embaumé puis, après un service dans la cathédrale, emmené en Russie où il fut accueilli comme l'avait été récemment celui de Kutusov. Aux funérailles, célébrées à Pétersbourg, dans l'église catholique de Sainte-Catherine, Guarenghi, l'architecte à la mode, dressa un somptueux catafalque. Le Père Rosaven, jésuite d'origine bretonne réfugié en Russie, fut chargé d'illustrer la cérémonie d'une oraison funèbre. La tâche, vu le passé du défunt, était des plus difficiles. On n'a pas conservé le texte de ce discours. J'imagine que l'orateur eut quelque peine à présenter convenablement en chaire le *bleu* de 1792, le général de 1796; tout au plus pouvait-il parodier Bossuet s'appliquant à atténuer devant son auditoire l'histoire de la défection du grand Condé. « On critique beaucoup l'oraison funèbre, écrit l'émigré Christin, mais ce pauvre révérend avait si peu d'envie de la faire et était si certain de manquer qu'il s'attendait à cette critique. »

De Tœplitz, dès le 6 septembre, Alexandre avait adressé à madame Moreau et fait porter par Svinine, à Londres, une lettre de condoléances qui était, au point de vue russe, le meilleur des éloges. Il lui offrit un asile dans ses États, lui fit présent d'un capital de cent mille roubles et d'une pension annuelle de trente mille, et inscrivit la jeune Isabelle Moreau parmi les demoiselles d'honneur de l'impératrice. Enfin, il recueillit dans son état-major Rapatel qui, quelques mois après, devait tomber sous une balle française et peut-être bretonne, à La Fère-Champenoise.

Le *Suédois* Bernadotte fut moins généreux que le tsar. En 1818, le lendemain de son sacre comme roi de Norvège, il envoyait spontanément cent mille francs destinés à grossir la dot de mademoiselle Moreau ; mais il laissait établir entre le père et lui, par un publiciste français à ses gages, un parallèle tout à son avantage, où il se purgeait de l'accusation de trahison envers sa patrie en la laissant retomber entière sur la tête de son ancien frère d'armes.

***

Le plus beau moment de la vie de l'empereur Alexandre fut certainement celui où il entra triomphalement à Paris et, entre Schwarzenberg et le roi de Prusse, passa sous l'arc de la Porte Saint-Martin. Sa joie intime eût été plus grande encore si, au lieu de Schwarzenberg, il eût eu Moreau à ses côtés. Moreau l'eût en quelque sorte présenté à la France et lui-même, lieutenant-général de l'État, institué par le Sénat, reconnu par l'armée, eût été le garant public de ses intentions libérales et généreuses. Au lieu de Moreau, ce fut Talleyrand qui se présenta à lui au seuil de l'hôtel Saint-Florentin ; avec ce transfuge de cabinet, la cause de l'ancienne dynastie se trouva indissolublement liée à celle de l'indépendance française.

Du moins, pendant l'interrègne qui subsista en fait quelques semaines, le tsar fut vraiment roi de France et les anciens amis de Moreau lui firent cortège, ceux du Sénat lui apportant leurs conseils, ceux de l'Institut leurs hommages. Les deux principaux auteurs de la Constitution née sous ses auspices, Lambrechts et Lanjuinais, pensèrent lui être agréables en travaillant à la réhabilitation officielle du héros de Moesskirch et de Biberach. Lanjuinais en cette affaire suivait ses sentiments pour la mémoire d'un compatriote et d'un ancien élève, et il croyait sincèrement se conformer à « une vue patriotique, qui ne peut, disait-il à cette date d'avril 1814, manquer de plaire à tous les bons Français ». Encouragé par une lettre du tsar (19 avril), il fit le 26 une proposition en ce sens à ses collègues. Le procès-verbal de la séance est suggestif dans sa brièveté : « Un membre propose de déclarer que le général Moreau a toujours mérité l'estime des bons Français et la reconnaissance de la patrie. Après quelques débats, cette proposition est renvoyée à une commission. » Ces débats s'étaient réduits à un colloque entre Lanjuinais et Sémonville. Le premier voulait produire, à l'appui de sa proposition, la lettre d'Alexandre, le second, habile à pressentir, selon son habitude, les intentions du gouvernement qui allait s'établir, s'opposa à la lecture de cette lettre. L'autorisation

du roi, prétendait-il, était nécessaire, et le roi n'était pas encore arrivé en France.

Cette discussion, rapidement close, ne devait jamais se rouvrir. Le gouvernement royal laissa, deux mois après (25 juin), célébrer un service solennel en l'honneur du condamné de 1804, où Moreau retrouva la place jadis occupée par lui devant le tribunal au milieu des chouans; mais il sentit l'inconvénient de rouvrir des dossiers compromettants pour le passé de quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs et, malgré les instances de madame Moreau, il se refusa à la revision juridique du procès. Pour lui, d'ailleurs, le soldat tombé dans les bras d'Alexandre représentait un dévouement tardif à la bonne cause, à peine éprouvé, dégradé d'avance par une tare révolutionnaire indélébile. Sous le royaliste de la dernière heure, un républicain de principe avait survécu. Louis XVIII se contenta donc de récompenser madame Moreau, qui du moins avait été bonne royaliste à toutes les époques de sa vie; il lui accorda une pension de douze mille francs, le titre et les honneurs du rang de maréchale. Le frère du général devint préfet de la Corrèze, administrateur général des postes, et figura un moment à la Chambre des députés. Il présenta même une requête pour entrer à la Chambre des pairs; un titre héréditaire sur sa tête devait, pensait-il, perpétuer le souvenir et le nom de son frère dans les rangs de la haute société française. Les survivants des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, qu'ils eussent été ou non disgraciés sous l'Empire, furent distingués de préférence par la Restauration, témoin Dessoles, Gouvion-Saint-Cyr, Macdonald. Ney lui-même se mit sous la protection de son ancien chef en s'écriant devant ses juges : « Je fais comme Moreau, j'en appelle à l'Europe et à la postérité... »

Du moins, dès 1814, un mouvement d'opinion en faveur de l'adversaire malheureux de « Buonaparte » avait été habilement suscité dans la presse et secondé par les écrivains officieux. Breton de la Martinière publia sa *Proscription de Moreau*, suivie du mémoire justificatif des avocats. Un des juges du procès de 1804, Lecourbe, fit connaître dans quelles circonstances et par quels moyens avait été obtenue la condamnation. A défaut d'une sentence de réhabilitation du Sénat,

on eut le vote motivé du sénateur Garat. Cet infatigable rhéteur, qui avait rédigé le plaidoyer de Moreau devant le tribunal, le recommença dans une brochure apologétique dédiée à l'empereur Alexandre. Chateauneuf et Beauchamp firent paraître des biographies élogieuses. C'étaient des œuvres de circonstance et peut-être de commande, émanant d'une certaine catégorie d'historiens, de ceux auxquels la police ouvre parfois généreusement ses cartons, mais qui manquent d'autorité devant le public, ayant laissé suspecter leur désintéressement.

L'année suivante, une tentative bizarre fut faite pour rendre au transfuge de 1813 une réputation de bon citoyen. Son auteur était un conteur ingénieux qui, sous l'Empire, avait mis quelque peu sa plume au service de Fouché, et pour qui l'histoire, même contemporaine, devait être un thème à développements romanesques. Au lendemain de Waterloo, Charles Nodier publia, sans y mettre son nom, une soi-disant *Histoire des Sociétés secrètes de l'armée*, où Moreau jouait un rôle hors de convenance tant avec son caractère qu'avec la réalité des faits. En l'an VI, dans sa ville natale de Besançon, Nodier avait probablement rédigé et en tout cas signé le premier les statuts d'une association de jeunes gens dite des Philadelphes. Cette société, fondée sur « l'amour, la justice et la probité », n'avait aucune couleur politique ou plutôt elle les admettait toutes, sauf la couleur jacobine, celle des despotes du jour. Parmi ses adeptes figurait un jeune officier nommé Oudet, qui depuis propagea des réunions de ce genre dans les garnisons ou les corps dont il faisait partie. Nodier s'amusa à exercer sur les Philadelphes, dont il eut soin d'ailleurs de dissimuler les origines, ses facultés inventives.

D'abord il voulut faire croire aux sujets de Louis XVIII que *Philadelphie* avait formé au cœur du grand empire et de la grande armée une cité mystérieuse, peuplée par des milliers de sectaires généreux, toujours à la veille de brandir le poignard de Brutus. Puis Oudet, selon lui, avait gouverné cette cité sous le titre et le surnom classiques de censeur et de Philopœmen et, à la fin de 1803, il avait transmis ses pouvoirs à Moreau, sauf à les reprendre, après l'exil de ce général, jusqu'à sa mort à Wagram. Ainsi Moreau aurait rallié

secrètement autour de lui tous les adversaires, royalistes ou républicains, du nouveau César. Nodier trouva même piquant de raconter que son héros avait été initié à la Société hôtel de Berlin, rue des Frondeurs, c'est-à-dire dans le domicile d'occasion que lui-même occupait à Paris sous le Consulat. Enfin il lui plut de donner un sens particulier aux opérations de la bataille de Dresde. La charge principale de la cavalerie autrichienne, dans cette journée, avait eu pour but de percer jusqu'à Napoléon, de l'enlever, de lui substituer incontinent Moreau à la tête de l'armée française ; ce qui eût amené le lendemain, sur des bases convenues d'avance, la réconciliation de la France et de l'Europe.

Ces révélations parurent à bon droit extraordinaires. L'esprit de parti faisait qu'on eût voulu croire à ce roman : on s'étonna, on douta alors qu'il eût fallu nier, et on se crut en face d'un problème historique là où il n'y avait qu'une mystification littéraire. Pendant dix ans, les Philadelphes avaient pu former des groupes de mécontents, mais leur action fut si faible que les dossiers de la police impériale n'en ont guère gardé trace et, eussent-ils formé une association sérieuse, Moreau était apte moins que personne à la diriger.

A côté du roman de Nodier se place la poésie de Victor Hugo. Le grand lyrique, à ses débuts, enguirlandait volontiers de ses métaphores juvéniles les victimes du droit divin. Après avoir montré, dans son ode sur *Quiberon*, le père de Moreau montant au « char du trépas » le jour où son fils montait au « char de la victoire », il commença une pièce apologétique, dont un court fragment est resté, non recueilli dans les œuvres du poète :

Je dirai dans mes chants funèbres :
Honneur au brave enseveli !
Le Styx est pour lui sans ténèbres,
Pour lui la tombe est sans oubli.
Demi-dieu libre de la vie,
En vain vers toi l'impure Envie
Lève ses cent bras d'Égéon.
Foule aux pieds la haine abattue ;
Tu dois au Temple ta statue
Et ton cercueil au Panthéon.

Le public laissa passer, sans protester, de semblables hommages ; il s'insurgea, au nom de l'idée nationale, à la première tentative de les traduire en honneurs solennels et permanents. Une ordonnance du 27 février 1816 avait prescrit l'érection de monuments, dans leurs provinces natales, aux généraux Pichegru et Moreau. Ce dernier devait avoir une statue à Rennes et un buste à Morlaix : deux artistes, Beauvallet et Calderari, furent successivement chargés de la statue, dont le plâtre figura au Salon de 1819. Cette nouvelle, apportée à Sainte-Hélène, fut accueillie par Napoléon avec plus de tristesse que de colère. Tout en affirmant de nouveau, à ce propos, la culpabilité de Moreau : « Comme l'histoire, dit-il, n'est guère que ce que répètent les hommes, à force de répéter que ce sont de grands hommes, ces deux généraux finiront peut-être par passer pour tels. » Il comptait sans l'esprit public qui, même en Bretagne, se révolta contre cet essai de réhabilitation.

Royalistes modérés et libéraux furent ici d'accord. Ceux-ci traitèrent de Coriolan le moderne Fabius, et la *Quotidienne* leur répondait timidement en invoquant le souvenir non moins classique de Thémistocle, réfugié près du roi de Perse : « Qu'on lui élève une statue, ripostait une feuille libérale, l'*Écho de l'Ouest*, mais qu'on grave sur le socle l'article 75 du Code pénal, dont voici la disposition : « Tout » Français qui aura porté les armes contre sa patrie sera puni » de mort. » Le Conseil municipal de Rennes, dans une délibération expresse, disait du célèbre Breton, en termes plus respectueux, mais non moins nets : « Sa conduite politique dans les différentes époques de la Révolution est encore aujourd'hui diversement appréciée ; la statue qui lui serait élevée dans cette ville rappellerait des événements dont il importe d'éteindre le souvenir. » Le gouvernement n'osa passer outre.

Moreau n'a donc obtenu ni dans sa patrie, ni sur l'emplacement de sa prison, l'honneur réclamé pour lui par Victor Hugo et octroyé par Louis XVIII. Il n'a pas même été question de rendre clandestinement sa dépouille à quelque cimetière en terre française. Son cœur seul a trouvé place dans le cimetière de la Chartreuse, à Bordeaux, près des

restes de la « maréchale » sa veuve. Il faut aller chercher à l'étranger les témoignages extérieurs de ce que les Bourbons appelaient sa gloire. Devant Dresde, à la place où il est tombé, un lourd cube de granit rose, supportant des attributs guerriers, porte cette inscription en allemand : « Moreau, le héros, tomba ici aux côtés d'Alexandre. » Un nom et deux dates à peine lisibles, voilà tout ce qu'on lit sur le mur d'église qui, à Pétersbourg, cache les débris épargnés par le boulet français de 1813. Ici encore, les hommes et les souvenirs de cette dernière époque font exclusivement cortège à Moreau, devenu, sur ses derniers jours, pour ses admirateurs quand même, un des « chevaliers de la race humaine ». Presque en face de sa prison posthume, dans la cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan, l'iconostase dresse sa massive cloison d'argent façonnée avec nos dépouilles ; les clés de nos villes et nos aigles ramassées dans la neige sont enchaînées aux murailles et, devant la colonnade du portique, Kutusov et Barclay de Tolly, coulés en bronze, debout, l'épée à la main, foulent aux pieds le drapeau français.

LÉONCE PINGAUD

AU SOLEIL COUCHANT

I

— Clairette, je te présente un ami, Jean Serra, — dit la maîtresse de la maison, très occupée à réunir en groupes ses nombreux visiteurs de l'après-midi ; et Serra fit un grand salut.

— Mais, ma chère Anne, je le connais ! — s'écria Claire Lieti avec vivacité, en offrant familièrement sa main à l'homme qu'on lui présentait.

— Vraiment ? Et comment cela ? — s'enquit Anne avec ce faux intérêt mondain qui souvent recouvre d'amabilité une parfaite indifférence.

— Depuis des années... depuis beaucoup d'années... depuis un nombre infini d'années ! — dit Claire, qui acheva sa phrase par un petit rire sonore.

— Oh ! depuis moins d'années que vous ne le dites, madame ! fit observer Jean Serra.

Et cette correction parut n'être qu'une simple formule de politesse.

— Alors, tout est pour le mieux, et je vous laisse ensemble ! — conclut la maîtresse de la maison qui, toujours aimable et toujours affairée, s'éloigna vers d'autres groupes épars dans le salon.

Resté debout près de Claire Lieti, Jean Serra se taisait.

Malgré la limpide bonté de ses yeux bleus, sa physionomie avait quelque chose d'austère qui faisait contraste avec ce milieu mondain.

— Vous ne vous asseyez pas? lui demanda Claire en réprimant un petit geste d'impatience.

Il hésita une seconde, puis s'assit auprès d'elle, sur un fauteuil. Non loin de là, trois jeunes filles bavardaient et riaient avec deux jeunes hommes. D'abord, Claire et Jean se turent. Enfin, elle rompit le silence.

— Pourquoi vous êtes-vous fait présenter? demanda-t-elle sur un ton plus intime.

— Je ne me suis pas fait présenter. C'est Anne qui m'a dit : « Venez, je vais vous présenter à une femme d'esprit. »

— La femme d'esprit, c'est moi, par malheur.

— Comment, par malheur?

— Oui, c'est un grand malheur d'être une femme d'esprit! déclara-t-elle, dans un subit accès de cette humeur noire qui assombrissait parfois la grâce de son visage souriant.

— Pourquoi, madame? L'esprit est un don fascinateur, une force conquérante...

— Et qu'est-ce qu'elle conquiert, cette force?

— Le cœur des hommes.

— Jolie conquête!

— Vous ne l'appréciez plus?

— Non, Serra! dit-elle avec un accent profond.

Il la regarda, mais sans étonnement. On voyait bien qu'il ne la croyait pas. Elle abaissa les cils pour dissimuler un éclair de courroux qui passait dans ses yeux châtains, très suaves, mais aussi très fiers.

— Il me déplaît que vous ayez été présenté... murmura-t-elle ensuite, comme en se parlant à elle-même.

— Je vous répète que ce n'est pas ma faute,

— Présenté... comme si vous étiez un étranger... — ajouta-t-elle vaguement. — Car... j'ai pensé à vous... plus d'une fois.

— Oh!... fit-il avec une incrédulité modeste et courtoise.

— Oui... souvent... très souvent... continua-t-elle, sans paraître avoir entendu l'exclamation dubitative.

— Est-ce possible ? reprit-t-il avec une légère nuance d'ironie.

— C'est vrai, répliqua-t-elle d'une voix brève, où l'on sentait pourtant de la tristesse.

Jean Serra détourna la tête, comme s'il appréhendait de laisser deviner quelque chose dans son regard. De loin, en traversant le salon pour prier une dame de chanter, Anne leur envoya un sourire : elle les voyait causer, et elle était satisfaite d'avoir réuni deux personnes qui se plaisaient ensemble.

— Vous ne croyez pas aux voix intérieures de l'âme? — interrogea Claire en fixant sur lui des yeux qu'une pensée rendait plus profonde. — Vous n'avez pas senti que je pensais à vous?

— Non, madame.

— Votre « non » signifie-t-il que vous ne croyez pas à ces voix, ou que vous ne les avez pas entendues?

— J'y crois, comme je crois, hélas! à toutes les choses du sentiment. Ce que je voulais dire, c'est que je n'ai rien entendu.

Et il sourit.

— C'est grand dommage! fit-elle encore, à voix basse.

On chantait, maintenant. La chanteuse était une dame blonde et fine qui, jeune fille, s'était destinée au théâtre, et qu'un heureux mariage avait retenue dans le monde. Mais elle avait gardé la passion du chant; et toujours, n'importe où, dès qu'on lui demandait de chanter, elle déposait vite manchon et ombrelle; et, sur le collet de fourrure qui ornait son vêtement, elle dressait une petite tête pareille à celle d'un oiselet mélodieux dont le chant est toute la vie et qui meurt dès qu'il ne peut plus chanter. Dans le salon, tout le monde avait fait silence. Claire Lieti regardait la chanteuse comme si elle eût craint de perdre une seule expression de ce visage où s'épanouissait toute la joie du chant. Puis elle se tourna vers son voisin et lui dit avec un sourire malicieux, la physionomie changée :

— Vous ne vous êtes donc pas marié, ensuite?

— Moi? Je n'en ai pas eu l'occasion...

— Mais on disait...

— Et vous l'avez cru? demanda-t-il, en laissant pour la première fois paraître une anxiété.

— Non, répondit-elle.

— Je le supposais bien, répliqua-t-il en retrouvant son calme.

— Non, je n'y ai jamais cru, jamais! — reprit Claire, souriante. — Les années pouvaient s'écouler, vous pouviez partir en voyage, vous fixer au loin, oublier votre patrie; mais vous marier, non, cela n'était pas possible!

Et un éclair de triomphe passa sur son visage. Il se recula un peu; son visage devint plus sévère et plus fermé.

— Vous êtes fidèle, vous! — s'écria-t-elle en riant.

— Moi, oui! — répliqua-t-il d'un ton dur.

— Fidèle quand même!

Et elle rit plus fort.

— *Quand même*, non, madame.

— Vous voulez dire?...

— L'homme qui est fidèle *quand même*, c'est l'homme qui continue à aimer quand on se moque de lui, ou qu'on le méprise, ou qu'on l'abandonne. Or, à moi, il ne m'est jamais arrivé pareille aventure.

— Vraiment non? fit-elle, subitement grave.

— Non, car jamais je n'ai aimé de femme frivole ou perfide.

— Oh! Serra, vous avez aimé la plus frivole et la plus perfide de toutes les femmes! — dit-elle d'une voix étouffée, avec un voile de larmes sur les yeux.

— Qu'importe *celle* dont vous parlez? Celle que j'aimais, c'en était une *autre*, — affirma-t-il tout bas, les yeux fixés devant lui comme s'il contemplait l'apparition d'une créature immatérielle.

— Hélas! reprit Claire; les deux n'en font qu'une.

— Pour moi, non.

— Vous vous êtes trompé, Serra; vous avez mal placé votre cœur.

— Mon cœur garde un souvenir divin, un souvenir idéal auquel il demeure fidèle; et, puisqu'en ce monde tout n'est qu'illusion, il me plaît, madame, de conserver la mienne.

— Mais la femme réelle, la femme de chair et d'os, celle

qui vous a fait souffrir et qui vous a fait pleurer, est-ce que vous l'avez oubliée, celle-là ?

A cette question si nette et si directe, formulée d'une voix lente mais tremblante, il répondit aussitôt, lentement, mais sans trembler :

— Je fus longtemps avant d'y réussir.

— Très longtemps ?

— J'ai souffert cinq ou six ans, je crois. Puis, je fis une maladie grave. Quand vint la guérison, je me trouvai guéri aussi de mon tourment caché.

— Guéri tout à fait ?

— Oui, madame, tout à fait.

— Et vous êtes heureux ?

— Heureux comme un homme délivré d'une lourde croix. Lorsqu'il la dépose, il éprouve encore, après, la sensation d'une lassitude mortelle.

— Je ne sais ce que je donnerais pour vous savoir heureux ! murmura-t-elle d'une voix affectueuse.

— Vous savez donc être bonne aussi, lorsque vous le voulez ?

— Ne soyez pas amer. Voilà une heure que je vous parle de la façon la plus douce.

— Et cela me paraît si étrange que je n'arrive pas à comprendre.

— Pourquoi cette ironie ? Ne sentez-vous pas que je vous parle à cœur ouvert ?

— Le cœur d'il y a dix ans ?

— Non, le cœur d'aujourd'hui,

— Ce cœur-là m'est inconnu.

— C'est un cœur plein de tendresse et de contrition.

— Cela est-il possible ?

— Cela est. On se lasse d'être méchante, on se dégoûte de sa propre perfidie, on a la nausée de soi-même !

— Vous m'étonnez, madame.

— Oh ! ne m'appelez pas ainsi ! Ne soyez pas si dur !

— Je suis respectueux.

— Votre respect n'est que froideur et sarcasme. Sachez que j'exècre ces batailles où les flèches sont empoisonnées.

— Si je vous ai blessée, madame, veuillez m'accorder mon pardon.

— Vous ne m'avez pas blessée, vous m'avez fait de la peine.

— Et depuis quand, madame, avez-vous appris à souffrir?

— Ah! sachez que les plus triomphantes créatures ont aussi leur part de douleur! — dit-elle, les paupières battantes pour dissiper ses larmes.

Jean Serra se tut un moment. Puis, à demi-voix :

— Si je vous ai adressé quelques paroles piquantes, reprit-il, je vous en demande pardon. Mais votre douceur inattendue et invraisemblable m'a bouleversé. Pardonnez-moi. Nul cœur, madame, ne vous est plus dévoué que le mien.

Elle le regarda. Il fut frappé de la pâleur et de la tristesse répandues sur ce beau visage dont il avait adoré la gaîté...

Anne s'avançait vers eux, à travers les groupes épars qu'avaient réunis les sympathies ou les intérêts.

— Eh bien, ils sont refleuris vos souvenirs? — demanda-t-elle en faisant voir ses jolies dents blanches de femme grassouillette, élégante, froide et heureuse.

— En pleine refloraison! dit Claire, qui se leva.

— Des violettes parfumées? des roses blanches?

— Non, des chrysanthèmes!

Et, sur ce mot funèbre, elle eut un grand éclat de rire, puis sourit à Serra, tendit la main à Anne, traversa le salon en distribuant encore quelques saluts, sortit.

Sous le vestibule de la grande porte seigneuriale, Claire Lieti fut saisie par le froid. On était à la fin de février; mais là-haut, dans le salon, le feu flambait, et toute une foule s'agitait sous les lampes couvertes de larges abat-jour. Dehors, dans la nuit déjà tombée, la rue lui sembla glaciale, cette rue des Saints-Apôtres qui n'est jamais très passante. Elle hâta le pas, s'enveloppant mieux dans sa pelisse de loutre, penchant son visage abrité par la voilette, enfonçant ses mains dans le manchon. A ce premier instant de solitude, tout ce qui venait d'arriver chez Anne ne se représentait que très confusément à son esprit; mais, dans son cœur troublé, elle distinguait avec netteté l'amertume d'une déception. Comment? pourquoi? Eût-elle préféré que Jean lui parlât du passé sur le ton de la plaisanterie, comme aurait fait sans doute un homme du commun qui, réellement oublieux et ne songeant qu'à l'heure

présente, aurait ainsi profané la mémoire d'un grand et pur amour? Non : car la plaisanterie l'aurait profondément offensée, aurait encore été pour elle une déception. Eût-elle préféré que Jean, l'homme considéré par elle comme le plus loyal de tous ceux qu'elle avait jamais connus, feignît devant elle un regret qu'il n'éprouvait pas? Non : car elle aurait deviné l'hypocrisie, et cela encore aurait été pour elle une déception. Eût-elle préféré qu'il lui fît une scène violente, comme aux temps où elle infligeait à un amour jeune, honnête et ingénu, les tortures d'une froide coquetterie et les perfides caprices d'une imagination féminine? Qui sait?... Elle-même ne savait pas bien ce qu'elle aurait préféré, dans cette rencontre avec sa victime d'autrefois : ou l'oubli absolu, ou le courtois mensonge, ou l'ardeur d'une passion qui se rallume; mais, à coup sûr, ce qui venait d'arriver ne lui plaisait pas. Elle était maussade et triste. Elle se rendait compte qu'elle s'était avancée trop loin sur un terrain glissant, où elle avait bronché plus d'une fois; et elle se repentait de s'être engagée sans réfléchir dans une voie dangereuse où l'avait lancée je ne sais quelle secrète impulsion de son cœur. Et dire que, dans le mystère de son âme, elle se préparait depuis si longtemps, à une rencontre avec Jean Serra! Dire qu'elle avait tant désiré cette rencontre et rêvé avec humilité, avec attendrissement, à toutes les choses humbles et tendres qu'elle lui confesserait! Dire qu'elle avait eu tant de confiance dans le pouvoir de la bonté et de la douceur sur cette âme qu'elle avait abreuvée de fiel! La rencontre était advenue, mais amenée par un hasard stupide, sans nulle poésie; et elle avait dit les choses humbles et tendres, mais elle les avait mal dites, et il ne les avait pas crues; elle avait été bonne et douce, mais elle n'avait réussi qu'à le piquer douloureusement et à raviver les souffrances d'autrefois. Ah! comme elle était triste et mécontente et lasse et infiniment déçue par tout ce qui venait d'arriver!

« Ces choses du passé, il vaudrait mieux, peut-être, ne les remuer jamais! » se dit-elle intérieurement.

Et elle poussa un soupir.

Pour gagner le Corso, elle n'avait pas osé, à cause de l'heure tardive, couper au court par la rue de l'Archet, qui est déserte et mal éclairée. Aussi avait-elle continué par la

rue des Saints-Apôtres jusqu'à la place de Venise. Là, elle se demanda si, pour rentrer chez elle, dans la rue Babuino, elle ne ferait pas bien de prendre une voiture. Mais la foule qui se pressait au Corso lui rendit courage : son imagination vive en fut aussitôt ragaillardie et distraite.

« N'y pensons plus ! » se dit-elle encore, bien qu'au fond de son âme persistât la tristesse infinie de la déception.

Elle s'achemina le long des boutiques resplendissantes de lumières, promenant sur les étalages un regard inattentif. Comme elle se repentait, maintenant, d'avoir été si affectueuse et si douce avec Jean Serra ! Non certes, elle n'aurait pas voulu qu'il la trouvât légère, frivole et moqueuse comme dix années auparavant ; mais elle aurait dû le traiter avec désinvolture, comme s'il n'y avait rien eu entre eux, comme elle eût traité un indifférent. Et, au contraire, elle avait presque sollicité de lui une déclaration d'amour ! Et, qui pis est, elle lui en avait presque fait une ! Et, malgré tout, il lui avait donné très clairement à entendre qu'il ne l'aimait plus ! Et il avait choisi le moment même où elle lui avouait sa tendresse, pour donner libre carrière à l'expression de sa défiance et de son scepticisme !... Maintenant, c'était son orgueil blessé qui la faisait souffrir. Après avoir sollicité, elle n'avait rien obtenu ; après s'être offerte, elle avait été repoussée. Une colère se mêlait à sa déception. Elle marchait plus vite, exaltée par la blessure qu'elle avait découverte à son amour-propre... Puis, en marchant, tout à coup sa colère tomba.

« C'est bien fait! pensa-t-elle. Je récolte ce que j'ai semé, Jean a raison. »

Comme elle traversait la place Saint-Marcel, un homme la rejoignit. C'était Jean.

— Bonsoir, madame.

Il était un peu pâle.

— Bonsoir, répondit-elle d'une voix lasse. Vous n'avez pas prolongé votre visite ?

— Non. J'aurais voulu descendre avec vous... Mais vous êtes partie si rapidement... D'ailleurs, on aurait pu remarquer...

— Oh ! peu m'importe ! dit-elle avec un sourire amer.

— Mais il m'importe, à moi, pour vous !

La voix de Jean était moins brève, moins sèche. Il évitait de regarder Claire.

— Vous permettez que je vous accompagne quelques pas, demanda-t-il en s'efforçant de réprimer son trouble.

— Oui, oui, autant de pas qu'il vous plaira.

— Et cela ne contrariera personne ?

— *Personne* ? Que voulez-vous dire ?

— Peut-être y a-t-il quelqu'un qui vous aime et que vous aimez ?

— Je n'aime personne, et je ne suis aimée de personne, répliqua-t-elle froidement.

— J'ai peine à le croire, madame.

— Vous avez tort ; c'est comme je vous le dis.

— A mes yeux, vous êtes une femme qui mérite d'être aimée par tout le monde.

Et sa physionomie exprima une admiration où réapparaissait l'homme de jadis.

— Vous avez toujours usé avec moi d'une grande exagération, continua-t-elle, et vous m'avez donné de mauvaises habitudes. Mais je vous assure que, pour se dispenser de m'aimer, les gens n'ont pas le moindre effort à faire.

— Quand on ne vous connaît pas !

— Et aussi quand on me connaît... Surtout quand on me connaît !

— Vous êtes dans une heure de pessimisme, madame.

— En vérité, Serra, il n'est personne qui pense de moi tout le mal que j'en pense... Pourtant, on me juge d'une manière peu favorable !

— Ne dites pas cela, madame.

— Vous-même, Serra, me jugez sévèrement.

— Je vous en ai déjà demandé, je vous en demande encore pardon. J'avais l'âme si émue !... Vous m'avez parlé d'une façon si étrange !...

— Oui, c'est ma nouvelle manière, à présent : je suis bonne. Mais, comme vous voyez, cela ne me réussit guère ! dit-elle avec un petit sourire acerbe.

— Vous aviez donc plus de plaisir à faire du mal ? demanda-t-il en se penchant un peu vers elle pour l'examiner avec attention, comme il faisait jadis lorsqu'il croyait entrevoir la vérité dans cette âme de femme.

Au lieu de répondre, elle répliqua sèchement :

— Cela plaisait davantage aux autres.

— Quoi ? la perfidie ? A qui cela pouvait-il plaire ?

— A vous !

— A moi ?

— A vous-même !... Si j'avais été une bonne et affectueuse petite femme au lieu d'être une damnable coquette, si j'avais été une âme tendre et pitoyable au lieu d'être une aride et moqueuse créature, vous m'auriez aimée bien peu, soyez-en certain !

Et un éclair flamba dans ses yeux, qui brillèrent comme au temps où ils lui donnaient le délire.

— Claire, si vous aviez été, je ne dis pas bonne, mais humaine, seulement humaine, — dit-il à voix basse, — vous n'auriez pas brisé ma vie.

— Brisé, vraiment ? — remarqua-t-elle avec un rire sarcastique. — Il me semble que je vous retrouve en fort bonne santé !

— Ne supposez pas que je me plaigne, madame, — reprit-il simplement ; — je ne vous adresse aucun reproche.

Elle le regarda, sans rien dire. Et, comme ils traversaient alors la place Colonna, toute resplendissante de lumière, Jean lui parut très vieilli. Sur ces yeux bleus qui, autrefois, prenaient par moments une expression enfantine, bien des voiles de larmes semblaient avoir passé, aux heures où, dans l'ombre et dans la solitude, l'homme peut permettre à sa douleur de s'épancher en dépit de son orgueil. Sur ces lèvres était tombée une lassitude qu'elle apercevait alors pour la première fois : celle d'avoir vainement prononcé un nom, d'avoir imploré vainement un baiser, d'avoir sangloté vainement parce que l'on est seul et abandonné. Pour la première fois, et avec une compassion profonde, elle comprit qu'il y a des blessures qui jamais ne se referment, et que, si le temps peut emporter une vie, il y a des douleurs qu'en une vie entière le temps n'emporte pas.

— Serra, quel âge avez-vous ?

Elle lui avait demandé cela sans réfléchir.

— J'ai trente-quatre ans, madame.

— A cet âge, un homme est jeune.

— Et une femme aussi.

Claire fit un léger mouvement de la tête ; et, avec une tristesse infinie :

— Moi, je n'ai plus trente-quatre ans ! dit-elle.

— Non ? Mais nous étions du même âge !

— Nous étions, mais nous ne sommes plus. Il me semble que j'ai cent trente-quatre ans. Je suis si vieille que je ne sais plus calculer mon âge !

Et, tandis qu'elle, si cruellement affligée de vieillir, laissait échapper cette mélancolique exclamation, son oreille s'apprêtait à recevoir un démenti. Mais Jean ne la démentit point ; il se contenta de dire, avec un retour de candeur admirative :

— Pour moi, vous ne serez jamais vieille.

— Mais je suis vieille, très vieille ! — insista-t-elle, les dents serrées.

— Pourquoi dire cela ? Ni vous ni moi ne le pensons.

— J'ai des cheveux blancs qui se mêlent aux noirs.

— On ne les voit pas. Je ne les vois pas.

— C'est parce que je les cache... ou parce que je ne fais rien pour les cacher. Si vous me regardiez bien, au grand jour, vous verriez que j'ai une quantité de petites rides autour des yeux et autour de la bouche.

— On ne les voit pas. Je ne les vois pas.

— C'est parce que je ris toujours. Mais, quand je suis triste, aussitôt, je ne sais comment, mes cheveux blancs se montrent et mes rides apparaissent toutes, fines, à fleur de peau, très visibles. Ah ! quelle horreur !

Elle avait parlé rapidement, nerveusement, comme une personne qui se confesserait d'une grosse faute, avec une brutalité de détails qui rendait sa voix sifflante et cinglante.

— Je vous verrai toujours telle que je vous ai aimée, répondit-il de sa bonne voix consolatrice.

— Oh ! Serra, je suis si vieille que je ne suis plus aimée de personne, que je ne serai plus aimée de personne ! — gémit-elle en portant son manchon à ses lèvres pour étouffer un sanglot.

Remué jusqu'au fond du cœur, il ne trouva pas de paroles pour exprimer sa pensée. Et peut-être, dans le trouble de ses sentiments, n'avait-il aucune pensée précise. Délicate-

ment, avec une tendresse quasi paternelle, il prit la main gantée de Claire et la caressa dans les siennes :

— Pauvre petite !

— Ah ! si vous saviez, si vous saviez ! — balbutia-t-elle, au comble de l'agitation.

— Je sais... je sais quelque chose...

Et la frêle main, dont il sentait la chaleur, accroissait extraordinairement son émoi.

— Oh ! mon ami... si je pouvais... si je pouvais vous dire tout !...

Et elle était haletante, comme si les plus terribles secrets l'eussent oppressée.

— Non, taisez-vous... ne dites rien ! lui murmura-t-il à l'oreille.

— Quel bien cela me ferait de parler, mon ami ! Ma peine me suffoque. Ah ! depuis des années et des années, comme je voudrais crier et hurler, pour jeter hors de moi mon chagrin !

Et elle le regardait avec des yeux si affligés, si pleins d'interrogation et de supplication, implorant si désespérément une oreille compatissante qui se prêterait aux confidences, qu'il fit un pas en arrière. Il était livide. Mais dans l'égoïsme de son angoisse, Claire, ne s'en apercevait pas.

— Je ne puis vous écouter.

— Pourquoi ? pourquoi ?

— Parce que cela m'est impossible.

— Vous n'êtes donc pas mon ami ?

— Je suis votre ami, dit-il avec un effort manifeste.

— Et vous ne voulez pas me consoler, me réconforter ?

— Je le voudrais ; je vous jure que je le voudrais ! Mais, de cette façon-là, c'est impossible.

— Que vous êtes cruel ! Ne savez-vous pas que, si je pouvais vous dire ce que je souffre, ma souffrance deviendrait moins lourde, moins accablante ? Ne savez-vous pas que, si je pouvais pleurer à côté de vous longuement, longuement, pleurer un torrent de larmes sans fin, ces larmes purifieraient tout ce qu'il y a de trouble et de mauvais en moi. Et cette consolation, vous me la refusez ! Ah ! oui, vous êtes cruel. Vous n'étiez pas ainsi, autrefois...

Après avoir traversé la place d'Espagne, ils s'étaient arrêtés

au coin de la rue Babuino. Immobile, tourmenté de doutes, il la regardait.

— Quelle femme êtes-vous donc, madame, vous qui paraissez devoir ne me jamais comprendre? Quoi! c'est moi qui serais tenu de vous consoler, alors que tout le temps de votre joie a été donné à d'autres! Moi? qui suis-je, moi? Je ne suis rien, je ne suis personne. Rien, personne, voilà ce qu'il vous a plu que je fusse.

— Vous avez raison! dit-elle, soudainement domptée, revenue tout d'un coup à une humble résignation.

— Avez-vous oublié que je vous adorais comme un esclave, et que vous avez frappé sur mon cœur comme on frappe sur les épaules d'un esclave?... Je ne vous fais aucun reproche; je ne me plains pas; mais vous me demandez de la pitié, vous qui n'en avez jamais eu!

— Vous avez raison.

— Rappelez-vous, Claire, combien était tendre l'amour que je vous offrais et auquel vous n'avez jamais répondu! Rappelez-vous que vous me laissiez vous aimer, m'encourageant et me consternant tour à tour, me faisant dans une même journée passer de la joie au désespoir, mais sans m'accorder jamais une minute de bienveillance véritable, jamais, jamais! Est-ce vrai, ce que je dis là?

— C'est vrai, — avoua-t-elle en baissant la tête, comme anéantie par le remords et par le regret.

— Souvenez-vous que, moi présent, vous avez accordé votre amour à un autre, et que vous avez voulu être sûre que je le saurais, et que vous me l'avez annoncé vous-même en riant!

— Oui, oui, c'est vrai.

— Et maintenant, Claire, maintenant qu'il s'est passé dix années, maintenant qu'à vous en croire un changement s'est fait dans votre cœur, eh bien, maintenant, vous êtes toujours la même : vous prétendez que je vous console, probablement de l'abandon d'un autre! Vous êtes aussi injuste qu'autrefois, Claire. Autrefois vous riiez, vous pleurez maintenant : voilà toute la différence.

— Je vous demande pardon, murmura-t-elle, accablée.

— Mais moi, je suis un homme; et, quoique j'aie pu briser mon amour, quoique j'aie pu vaincre tout désir et toute

espérance, je n'en suis pas moins un homme; et vous ne pouvez pas me raconter les douleurs que vous a causées l'amour d'un autre homme.

— Oh ! pardon, pardon !

Et elle fit un geste pour lui prendre la main. Mais il retira sa main.

— Jamais, Claire, vous ne m'aurez compris ; et je mourrai sans que vous ayez rien su de moi, — conclut-il plus froidement, ayant presque réussi à dominer son émotion.

Ils poursuivirent leur chemin jusqu'à la maison de Claire, en silence. Elle marchait la tête basse, avec le sentiment qu'elle s'était trompée encore une fois, qu'elle s'était inutilement humiliée en découvrant son chagrin secret à un homme qui ne pouvait avoir pitié d'elle : une fois encore elle avait offensé cette âme qui lui avait si complètement appartenu et qui, à cette heure, n'avait plus de force pour le désir, mais en gardait pour défendre sa dignité. Son regret devenait de plus en plus poignant, parce qu'elle reconnaissait qu'elle avait passé près de l'amour et du dévouement sans les apercevoir, qu'elle avait abandonné à la solitude et à l'angoisse un cœur plein de tendresse et qui se livrait tout entier. Maintenant, hélas ! il était trop tard pour ressusciter dans ce cœur une affection douce, pour lui rendre la belle lumière de la confiance. Deux fois, comme si elle eût été seule, avec sa main qui pendait le long de sa robe et dont les doigts ouverts paraissaient avoir perdu quelque trésor précieux, elle fit un petit geste qui signifiait que tout était fini. Bien qu'ils cheminassent à côté l'un de l'autre, elle avait la sensation nette que leurs voies étaient différentes et qu'il n'y avait aucune communion possible entre leurs deux âmes.

Arrivés devant la porte, ils s'arrêtèrent. Jean paraissait plus las que tout à l'heure ; mais son regard n'avait aucune dureté.

— Bonsoir, lui dit-elle avec un accent morne.

— Bonsoir, madame, répondit-il en retirant son chapeau et en saluant.

Mais ils ne se quittèrent pas tout de suite. Ils semblaient avoir encore quelque chose à se dire. Ils paraissaient convaincus l'un et l'autre que jamais plus ils ne se reverraient

et qu'avant de se séparer ils avaient à se dire quelque chose de plus intime et de plus mystérieux. Elle lui tendit la main; il la garda dans les siennes, sans la presser. Tous deux faisaient effort pour calmer l'agitation de leur âme. Enfin, tout à coup, sans réfléchir, il lui posa cette question :

— Chez vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Moi? Rien.

— Quelqu'un vous attend, peut-être ?

— Non, personne.

Elle avait parlé avec l'accent de la plus parfaite franchise.

— Et vous, qu'allez-vous faire? — lui demanda-t-elle avec une égale inconscience de ce qu'elle disait.

— Je vais rentrer chez moi.

— Chez vous? Et qu'est-ce que vous y ferez?

— Je n'en sais rien.

— Bonsoir, Jean! murmura-t-elle en se disposant à partir.

Ah! quelle secousse fit tressauter le cœur de Jean Serra! Ce nom qu'elle avait toujours trouvé vulgaire, antipathique et laid, ce nom qu'il avait fini lui-même par prendre en dégoût, voilà qu'après dix ans elle venait de le prononcer, et avec quelle douceur!... Il s'inclina, lui baisa la main légèrement. Leurs yeux se rencontrèrent; puis elle tourna les épaules et, à pas très lents, s'engagea sous le porche et se mit à monter l'escalier.

Il était mal assuré peut-être, le pas de cette femme qui remontait seule dans son appartement désert. Il était, certes, mal assuré, le pas de cet homme qui regagnait seul sa maison déserte...

II

Trois jours seulement après cet entretien, elle eut envie de le revoir. Et Jean, qui depuis quatre ou cinq ans avait soigneusement évité les occasions de se retrouver avec elle, ne chercha pas à esquiver le rendez-vous.

Elle lui avait écrit un billet moitié mélancolique et moitié badin, pour l'avertir qu'elle irait au vieux théâtre Argentina, où l'on devait chanter de la vieille musique : l'*Armide* de

Gluck. Elle arriva la première. Ce soir-là, il y avait à l'ambassade d'Angleterre un grand bal, et toute la haute société romaine y était. Aussi, le théâtre, presque vide, avait-il je ne sais quoi d'un peu froid et d'un peu terne. Seuls, quelques amateurs de musique ancienne occupaient les fauteuils, immobiles, attentifs à déguster les mélodies enchanteresses. Claire avait choisi une loge de côté ; elle était vêtue de noir ; sur son chapeau très simple et très joli, elle avait une voilette noire. Ainsi habillée, elle paraissait plus petite et plus jeune. Serra se fit attendre. A deux ou trois reprises, elle pensa qu'il ne viendrait point et se repentit de lui avoir écrit. Sans doute, elle avait pris la plus ferme résolution d'être humble et franche; mais cependant son amour-propre se révoltait à l'idée d'un refus dédaigneux... Lorsque enfin il entra sans bruit, elle baissa vite les paupières, pour cacher la joie qui brillait dans son regard. Puis elle se tourna vers lui avec un aimable sourire.

Ils échangèrent d'abord quelques paroles indifférentes, avec une aisance affectée. Puis, Serra laissa échapper une phrase périlleuse :

— Je ne voulais pas venir...

— Et pourquoi ?

— Parce que j'avais peur.

— Peur de qui ?

— De vous.

— Vraiment ? Vous aviez peur de moi ?

— J'ai toujours eu peur de vous.

— Je ne suis qu'une pauvre sotte, et je ne fais peur à personne.

Elle avait parlé du ton le plus simple ; une grande bonté se lisait dans ses yeux, imprégnait sa voix. Elle lui parut toute mignonne, très jeune, et toujours si chère ! Aussi voulut-il atténuer ce qu'il venait de dire :

— D'ailleurs, je croyais que vous ne seriez pas venue.

— Moi ? Pour quelle raison ?

— Pour me faire souffrir.

— Oh ! je voudrais que vous fussiez l'homme le plus heureux de la terre, mon ami ! s'écria-t-elle avec une franche conviction.

Il eut un sourire mélancolique, puis répéta :

— Oui, je croyais que vous ne seriez pas venue.

— Est-il possible que vous me jugiez si mauvaise ?

— J'ai l'âme en proie à mille doutes, Claire! — dit-il, tandis que son visage se troublait.

— Ne parlons plus de cela, interrompit-elle vivement. Cela nous fait mal à tous les deux.

— C'est vrai, approuva-t-il, avec un soupir de soulagement.

Mais le malfaisant démon qui, logé dans les âmes bonnes, les pousse à se tourmenter et à tourmenter les autres, fit qu'il ajouta :

— Autrefois, vous manquiez si souvent aux rendez-vous !

Pendant une seconde, elle regarda vers la scène. Puis, se tournant vers lui :

— Jean ?

— Que désirez-vous ?

— Voulez-vous me faire un plaisir.

— Très volontiers.

— Ne vaudrait-il pas mieux laisser dormir en paix le passé ? Ne vaudrait-il pas mieux conserver leur douceur aux quelques instants agréables où nous sommes réunis ? Vous plairait-il que, fût-ce pour un mois seulement, fût-ce pour une semaine, fût-ce pour une soirée, nous agissions l'un envers l'autre comme deux amis qui se retrouvent, qui oublient leurs torts mutuels ou plutôt les torts que l'un s'est donnés, et qui se livrent ingénument à la joie sereine d'un entretien sans rancune et sans malentendus ? Cela vous plairait-il ?

— Mais est-ce possible, entre nous, cela ? demanda-t-il inquiet.

— Oui, si vous y consentez.

— Eh bien, Claire, j'y consens.

Et, très calmes, reculés un peu en arrière, ils se mirent à causer bas, prenant l'un après l'autre la parole sans s'interrompre, sans se fâcher, sans jamais élever le ton de leur voix, tandis que la musique délicieuse qui berce l'enchantement du chevalier Renaud semblait bercer aussi leur cordial et paisible entretien.

Ce soir-là, Claire fut vraiment parfaite. Mélancolique dans

une juste mesure, elle eut l'art de sourire à propos pour empêcher la conversation de prendre une teinte lugubre qui aurait évoqué les amers souvenirs du passé. Il y avait dans sa mélancolie et dans son sourire, dans ses paroles et dans son silence, toute une refloraison de douceur. Dans son silence plus encore que dans ses paroles : car elle lui laissait presque toujours la parole, et elle écoutait, les mains jointes sur son éventail à menues étoiles d'argent, le visage attentif, les yeux tranquilles et tendres, la bouche affable, les lèvres approuvant avec une moue gracieuse. Surtout, elle prit garde de ne pas rire. Elle se rappelait que, dix années auparavant, à l'époque de l'amour et du supplice, Jean détestait ce rire aigu et sonore qui découvrait toutes ses dents blanches, qui donnait je ne sais quoi de féroce à ses lèvres roses et qui lui emplissait les yeux d'étincelles. Que de fois elle l'avait vu frémir et pâlir, à entendre ce mauvais rire moqueur ! Et elle n'en avait ri que plus âprement, pour le martyriser à force d'éclats de rire, comme dans la légende ! Ce soir-là, tandis qu'Armide chantait les magiques chansons qui donnaient au sommeil de Renaud les visions ineffables, elle ne rit pas une seule fois. Elle l'écoutait parler, recueillie, avec une bonté si attentive, que l'âme de Jean, troublée et palpitante lorsqu'il entrait au théâtre, se rassura peu à peu, retrouva la vivacité et la gaieté.

Sans le vouloir, à deux ou trois reprises, il fit des allusions au passé, laissa entendre que cet amour avait exercé sur sa vie une influence funeste, l'avait détourné de sa voie, avait imposé à son esprit d'autres ambitions, plus hautes peut-être, mais plus ardues et plus pénibles. Et elle, toujours douce, ne répondit à ces allusions que par un signe d'humilité, en baissant la tête ; et lui, ému de cette douceur, corrigea aussitôt ce qu'il venait de dire. Rien qu'à la voir ainsi, attentive et docile, tout entière aux paroles qu'il lui disait, avec ses beaux yeux d'un noir limpide, délicate, vêtue de noir, sans bijoux, sans rien qui brillât, sans rien qui grinçât, il fut envahi d'un tel bonheur qu'il lui sembla n'en avoir jamais éprouvé de pareil. C'est en cela qu'elle fut parfaite : grâce à l'art de cette attitude, Jean put goûter le plaisir d'une consolation morale sans qu'elle parût ni la pré-

parer, ni la provoquer, ni en jouir comme d'un triomphe.

A la fin du spectacle, elle se leva lentement pour prendre son manteau. Mais, plus leste qu'elle, il le lui présenta; et, tandis qu'il l'aidait à le mettre, elle s'aperçut que ses mains tremblaient. Alors, elle eut une pensée d'orgueil, très féminine. Elle se dit :

« Il va me donner un baiser. »

Il s'attardait à lui mettre ce manteau, et elle sentait une haleine sur sa nuque; mais il ne lui donna pas de baiser. Claire, qui avait caché sa brusque pensée d'orgueil cacha de même sa prompte déception. D'ailleurs, ce ne fut pas une déception bien grande. Si le charme de cette soirée lui avait fait illusion un moment, elle n'oubliait pas cependant la réalité vraie de son état. Elle savait bien que, pour réprimer les écarts de son caractère fantasque et pour se montrer absolument douce, elle avait besoin de faire violence à son caractère; mais elle savait aussi qu'elle était capable de jouer ce rôle tant qu'elle en aurait une sérieuse envie. Et, de même qu'il s'imaginait avoir devant lui une créature métamorphosée, qui lui donnerait les dernières tendresses de son cœur, froides et tranquilles tendresses sans amour, mais sûres tendresses d'une amitié féminine, de même elle se flattait de pouvoir être pour lui une amie sans passion, affectueuse et calme.

Ils s'abandonnèrent l'un et l'autre à cette consolante espérance, les yeux fermés. Jean se mit à la voir plus souvent. Elle était lasse, invinciblement lasse de la vie mondaine qu'elle avait menée toujours, et c'était pour elle un plaisir de se reprendre. Si elle faisait une promenade, elle choisssait des heures extraordinaires et des lieux où n'allait personne; elle le prévenait, et il venait la rejoindre. Si elle allait au théâtre, c'était quand la pièce n'attirait presque plus personne; et, dix minutes après qu'elle était arrivée, on le voyait entrer à son tour dans la loge et s'asseoir au fond, tandis qu'elle-même se tournait un peu vers lui. Elle portait toujours un costume sombre : elle savait qu'ainsi elle lui plaisait davantage. On a beau n'être qu'une amie, il n'en faut pas moins plaire à son ami.

Ils se parlaient avec une tendresse flegmatique. Elle écou-

tait beaucoup; mais, quand elle prononçait une parole, c'était toujours une parole sage, dite avec le tact le plus exquis. Jamais aucune allusion à son propre cœur, à ses propres sentiments, ni directe, ni indirecte; toujours une extrême bonté pour le prochain, une extrême indulgence pour les fautes d'autrui, comme il convient à une femme qui sait l'impossibilité de ne pas pécher, lorsqu'on est prédestiné à pécher. Lui, au contraire, il ne réussissait pas à tenir l'engagement de n'évoquer jamais le passé. Toute sa vie se résumait dans cet amour d'autrefois : aussi cet amour faisait dans leurs entretiens des réapparitions de plus en plus fréquentes, et finit même par être le seul objet de leurs conversations. Jean avait gardé le silence pendant tant d'années avec tout le monde, que maintenant les souvenirs accumulés de cette crise terrible débordaient irrésistiblement de ses lèvres. Elle écoutait, stupéfaite; elle n'interrompait jamais; elle commençait à bien comprendre. Oui, Jean avait raison : jusqu'alors elle n'avait pas compris; mais elle comprenait enfin. De temps à autre, quand il lui racontait quelqu'une des indicibles tortures que la jalousie lui infligeait autrefois, elle faisait un geste comme pour demander pardon, un mouvement qui était un aveu de sa faute, mais qui expliquait aussi qu'elle avait commis cette faute sans le savoir, sans se douter de rien, et qu'elle méritait d'être pardonnée. Alors, il la regardait avec des yeux si bons que, sans un mot prononcé, elle entendait distinctement : « Je vous pardonne! » Quand il s'étonnait qu'elle eût été si atroce, elle lui répondait qu'elle s'en étonnait la première, qu'elle n'y comprenait rien; et elle disait cela, comme si elle avait parlé d'une femme absente dont les erreurs lui auraient inspiré de la compassion. Et, quand il lui racontait certaines heures effroyables où il aurait voulu mourir pour tuer du même coup ce funeste amour, elle avait une phrase de pitié intime et contrite, la phrase du bourreau qui, devant sa victime, est saisi de repentir :

— Vous êtes si bon, vous!

Rien de plus. Jamais elle ne se défendait ni ne s'accusait; et, si c'était Jean qui l'accusait, elle lui donnait toujours raison, par un coup d'œil, par un sourire navré, par un mouvement expressif de sa jolie bouche. Il y avait un mot

qu'il répétait sans cesse à travers ses récits décousus, nerveusement, comme un refrain — comme un refrain qui disait l'empoisonnement de toute sa vie jusqu'en ses plus pures sources, l'empoisonnement funeste d'un sang jeune, d'une âme rendue incapable de vivre et impuissante à mourir. Ce mot, c'était :

— Vous m'avez fait boire la coupe jusqu'à la lie !

Alors, par un signe de tête, elle condamnait si sévèrement la cruauté féminine qu'il en était ému. Et, s'il lui arrivait de répéter :

— Jusqu'à la lie, jusqu'à la lie !

— Vous avez raison, disait-elle, très humble.

Mais de cette humilité, d'abord voulue, puis devenue presque naturelle, de cette soumission que la concience de ses torts graves lui commandait, de cette habitude de lui donner raison toujours, de ces ardents et sombres récits d'un amour malheureux, naquirent bientôt en elle un sentiment nouveau et un nouveau désir : le sentiment très sincère qu'elle avait été coupable envers Jean Serra, et le désir de réparer sa faute, aussi vif et impérieux qu'autrefois celui de la commettre.

Ainsi, tandis que Jean remontait le torrent de sa passion désastreuse et, avec une délicatesse très fine et très bénigne, en analysait tous les douloureux détails, Claire, qui avait le tempérament plus imaginatif que sensible, s'exagérait avec une dure volupté d'humiliation sa propre sécheresse et son abominable perfidie. De telle sorte qu'à la fin, comme elle l'approuvait toujours et allait même plus loin que lui, tous deux parurent s'acharner contre une personne absente, lointaine, morte, qui aurait offensé gravement l'un et l'autre. D'ailleurs cette longue histoire d'amour, enfermée au fond d'un cœur pendant dix années d'une morne existence, perdait beaucoup de son amertume en passant par les lèvres de Jean, que cela soulageait d'en parler ; et puis, par une indulgence naturelle, ce cœur viril, qui ne savait pas oublier, mais qui savait pardonner, trouvait de secrètes excuses pour la femme qui s'était montrée sans amour, sans charité, sans pitié pour lui ! Au contraire, cette même histoire semblait à Claire de plus en plus tragique et odieuse, lorsqu'elle réfléchissait au comment et au pourquoi de sa perfidie et de

sa dureté. Intérieurement, elle se malmenait beaucoup plus que Jean ne l'avait malmenée aux jours où il était le plus furieux. Quelquefois, après lui avoir décrit une de ces soirées sinistres où il passait la moitié de la nuit devant la maison de l'aimée, non pour y contempler la lumière aux fenêtres, mais pour attendre qu'elle rentrât, pour savoir avec qui elle revenait, pour entrevoir son blanc visage à travers l'ombre, pour entendre son rire sonore et moqueur, et pour s'éloigner ensuite sans avoir été ni salué, ni reconnu, ni aperçu, n'emportant pas le moindre espoir qu'ensuite elle penserait à lui, quelquefois il lui prenait les mains et disait, sur le ton du plus indulgent reproche :

— Comment avez-vous pu être si méchante?

Elle ne s'attendrissait pas; son visage demeurait fermé, ses sourcils se fronçaient; elle n'éprouvait que de la colère et du mépris contre cette Claire si coupable, et elle répondait impitoyablement :

— J'ai toujours été méchante!

— Qui sait, — murmurait-il, dans la naïve clémence de son âme bénévole, — qui sait pour quelles étranges raisons...

— Ne vous abusez pas, répliquait-elle ; ma méchanceté n'avait aucune raison mystérieuse. Vous avez tort de voir en moi une héroïne de roman. J'étais coquette, vulgaire et malfaisante comme la dernière des femmes : voilà tout.

— Non, non, ma chère amie; vous vous calomniez! — reprenait-il, agité par les sentiments les plus divers et les plus contradictoires. — Je ne veux pas que vous parliez si mal de vous-même. C'est moi, peut-être, qui fus injuste; c'est moi qui suis peut-être injuste encore à présent. Il est si facile d'être injuste, quand on souffre et quand on aime!

— Vous êtes le plus honnête et le meilleur des hommes! répondait-elle, avec des larmes dans les yeux.

Et ils se taisaient. Souvent, pendant cette période aiguë de réminiscences, alors que Jean s'abandonnait à la consolation infinie de raconter son amour d'autrefois, il lui arrivait de prévoir confusément que ces tendres et tristes confidences n'étaient pas sans danger pour lui. Souvent, l'attention ardente avec laquelle Claire l'écoutait, la merveilleuse adresse de cœur qu'elle mettait à l'interroger, ses silences gros d'une

émotion contenue, faisaient réapparaître subitement tous ses doutes; et son âme endolorie se rejetait en arrière, avec l'effroi de s'être imprudemment livrée. Souvent, pris d'une vague défiance, il essayait de détourner l'entretien, déclarait que ces souvenirs le troublaient trop; mais elle, d'abord par la douceur, puis, sous le couvert de la douceur, avec une exigeante énergie de volonté, l'obligeait de revenir à la cruelle histoire.

Un soir, comme ils faisaient une promenade au clair de lune, elle osa demander:

— Dites-moi tout. Peut-être n'aurons-nous pas longtemps la facilité de nous revoir ainsi; dans huit jours peut-être, demain peut-être, nous pouvons être séparés. Dites, dites-moi tout: je veux tout savoir, je veux ne pas mourir sans être sûre que quelqu'un m'a véritablement aimée.

— Et pourquoi serions-nous séparés, Claire?

— La vie est incertaine, dit-elle, d'une voix profonde.

C'était pour cela, sans doute, qu'elle multipliait les rencontres, qu'elle lui donnait sans cesse de nouveaux rendez-vous, inquiète, anxieuse, comme si le temps lui eût échappé, comme si elle eût pressenti qu'elle devrait bientôt se rendre à quelque appel mystérieux. Elle arrivait plus tôt, un bouquet de fleurs dans les mains, selon son habitude, toujours un peu pâle sous la fine voilette noire, presque toujours vêtue de noir, mignonne; et, sur son visage tourné vers lui, sur cette bouche encore fraîche et vive pour laquelle il avait eu un culte, dans ces doux yeux qu'il avait adorés, il lisait une inquiétude mortelle. C'était à peine s'ils se serraient la main; puis, à côté l'un de l'autre, ils commençaient une lente promenade, si absorbés qu'ils ne voyaient personne, allant par les rues les plus bizarres et les plus désertes, s'égarant des heures entières, parlant et reparlant toujours de ce passé qu'elle évoquait d'un mot, d'un geste. Et, plus le temps s'écoulait, plus croissaient en elle un regret infini et un déchirant remords. Cet amour dont elle avait ri ouvertement, dont elle s'était moquée à la façon d'une méchante caillette, cet amour qu'elle avait traité avec le plus évident mépris, cet amour-là, vu à distance, devenait plus haut, plus pur, plus spirituel, détaché du temps et de l'espace, affranchi de

la réalité. Certains soirs où il la reconduisait jusque chez elle, à la porte seulement, — car il refusait toujours de monter, avec une résolution inflexible, résolu à ne pas mettre les pieds dans cette maison, — après avoir longuement encore bavardé dans l'ombre, elle remontait à son appartement, si défaillante qu'elle semblait sur le point de s'évanouir. Il n'y avait dans l'appartement qu'une seule lampe allumée, celle de la chambre à coucher : elle le traversait sans y voir, à tâtons, les regards plongés dans les ténèbres. Ensuite elle se jetait sur son lit, se cachait la tête dans les oreillers, pleurait et sanglotait sur l'irréparable.

— Qu'ai-je fait, ô mon Dieu, qu'ai-je fait !... Oh ! cet amour que j'ai perdu, que j'ai perdu sans remède !

Cruel regret et cruel remords ! Dans sa fureur contre elle-même, elle s'accusait d'être la plus laide des âmes féminines. Mais il n'en était pas moins vrai que l'existence de Jean avait été brisée par cette passion malheureuse, il n'en était pas moins vrai qu'il était devenu un être sans ressort intérieur, sans ambition, sans désir et sans espérance ; il n'en était moins vrai que, pour cet amour, il avait gâché santé, jeunesse et fortune. Et, ce qui était vrai encore, ce qu'elle voyait maintenant avec évidence, c'était qu'il possédait la plus précieuse des qualités humaines, qui est l'honnêteté, et la plus sublime des vertus, qui est la bonté. Comment Claire, dans la solitude de sa chambre, n'aurait-elle pas pleuré ses larmes les plus chaudes et les plus cuisantes sur cet amour perdu et sur ce cœur brisé ? Comment n'aurait-elle pas, avec son caractère mobile et violent, assoiffé d'amour et assoiffé de bonheur, senti tout son être se révolter contre l'irréparable ?

Car ce qu'elle avait devant elle, c'était bien l'irréparable ; et voilà pourquoi, la nuit, après avoir toute une soirée entendu à son oreille le murmure de l'amour, mais d'un amour fini, d'un amour défunt, elle se tordait les bras de désespoir. Toutes les phrases, tous les mots que prononçait Jean, malgré la fine galanterie dont il ne s'écartait jamais, malgré la poésie de tendresse qui enveloppait tous ses discours, ne disaient-ils pas à Claire qu'il ne l'aimait plus ? En vain celle-ci, l'âme anxieuse, interrogeait les moindres inflexions de sa voix, scrutait le sens caché de ses moindres

paroles, repassait dans sa mémoire tout leur entretien pour y découvrir quelque faible lueur d'un renaissant amour. Mais non : malgré le saisissement qu'il éprouvait chaque fois qu'il la quittait, chaque fois qu'il la revoyait, malgré la fascination qu'elle exerçait encore sur lui, malgré la profonde affection qui se révélait dans toute sa conduite, il ne l'aimait plus, il ne l'aimait plus ! Cet amour, qui avait si longtemps et si ardemment vécu, il était enseveli à cette heure sous un monceau de cendres froides que remuait en vain une main experte : les cendres, hélas ! restaient froides.

Jean Serra ne parlait presque jamais du présent. Par une sorte de raffinement sentimental, il semblait éprouver un regret de ne plus réussir à brûler comme jadis, il semblait craindre d'offenser son idole par l'offrande de cendres glacées. Sans doute, il ne le disait pas ; mais on comprenait trop aisément que, devant la femme chère, vaine image de ce qu'avait adoré une passion morte, rien ne brûlait plus, absolument rien, pas la plus petite étincelle. Et Claire, oh ! oui, dans ses nuits sans sommeil, sanglotait sur cette grande passion morte, convaincue qu'elle avait passé près du bonheur sans le voir et qu'elle s'en éloignait pour toujours ; mais, parmi ses pleurs inutiles, elle s'écriait :

— Il a raison de ne plus m'aimer, il a bien raison ! C'est lui seul qui a raison, puisque je n'ai pas su répondre à son amour !

Mais, de ces combats secrets qui se livraient dans l'âme de Claire avec toute la véhémence de sa nature passionnée, bien que volage ; de cette humiliation où son cœur était tombé si bas de cet indicible regret de l'amour perdu, si vif chez une femme qui avait aimé l'amour par-dessus toutes les choses humaines et dont l'âge n'avait pu calmer le désir ; de ce violent remords que suscitaient dans son âme les instincts de justice froissés, — bientôt se forma en elle une volonté impétueuse de corriger et de vaincre le destin. En réfléchissant, elle se dit que son devoir moral était d'aimer Jean, de l'aimer d'un amour absolu qui serait le dernier de sa vie et où elle prodiguerait toutes les extrêmes et suprêmes douceurs de sa tendresse ; que ce n'était pas seulement un devoir, mais que c'était aussi le plus fort, le plus immédiat, le plus

irrésistible besoin de son cœur ; que ce n'était pas seulement un irrésistible besoin, mais que c'était aussi la plus chère espérance d'une âme qui voulait se racheter, se purifier, devenir neuve et candide ; que ce n'était pas seulement sa plus chère espérance, mais que c'était aussi le salut de sa dignité féminine, l'absolution de ses anciennes erreurs, l'assurance d'une vieillesse délivrée de remords et attendant le dernier jour avec sérénité. Née des colères réprimées et du profond mépris de soi-même, cette pensée d'amour la subjugua en un clin d'œil et répandit dans toute son âme une chaleur de métal en fusion. Nulle voix intérieure ne la mit en garde contre le péril d'une telle aventure, à son âge, avec un homme comme Jean Serra ; ou si, à certaines heures, un noir pressentiment vint entraver les exaltations de son enthousiasme, si ce pressentiment lui chuchota qu'elle allait s'engager dans une erreur plus fatale encore et plus irrémédiable que les autres, elle répondit par le geste désespéré de ceux qui sont ivres de sacrifice.

Jean ne l'aimait plus, c'est vrai. Mais qu'est-ce que cela faisait? son cœur de femme, depuis tant d'années, mort dans sa poitrine et dur comme une pierre, brûlait maintenant d'une passion dont tous les éléments entretenaient la flamme : regret, remords, pitié, tendresse, besoin de se dévouer, besoin de se donner, besoin de s'abandonner. Qu'importait que Jean ne l'aimât plus? Ce qu'elle voulait, c'était l'aimer elle-même si profondément, si pieusement, avec un renoncement si complet de tout amour-propre et de tout orgueil, avec un si parfait oubli de toute vanité et de tout instinct bas, que cette immense abnégation amoureuse fût comme la rançon de l'immense douleur dont elle avait été la cause. Elle voulait expier son passé en souffrant comme il avait souffert et en faisant le don de son cœur à celui qui n'était plus capable de la payer de retour ; elle voulait expier son crime de ne l'avoir pas aimé en l'aimant sans espoir, pauvre âme solitaire qui réciterait sans qu'on lui répondît un monologue de passion douloureuse.

Au fond, comme c'est le cas pour tous les grands pénitents, son expiation devait être encore une pâture pour son cœur. Désormais, son existence de femme était vide. Elle avait

trente-quatre ans; et, dans le découragement où elle était tombée, elle se sentait plus vieille, incapable de se risquer encore une fois dans l'inconnu de l'amour. Deux ou trois fois, on l'avait beaucoup aimée; mais, fatalement, ces amours s'étaient dissipées sans qu'il en restât le moindre vestige; deux fois, elle-même avait donné son cœur, mais elle avait été délaissée deux fois. Donc, c'était fini, car les illusions ne se relèvent pas de leur tombe, et les lassitudes du cœur sont pires que celles du corps. Que restait-il à Claire, sinon cette suprême espérance de pouvoir se consacrer toute à une affection vive et durable, n'ayant d'analogie avec aucune autre, sans fourberies et sans déroutes? Cette volonté d'aimer Jean, qui serait son expiation, devait être aussi son salut, car elle savait bien qu'elle ne pouvait pas vivre sans amour; il lui fallait un amour, un amour quelconque, mais un amour, un amour! Tant mieux, s'il ne s'agissait pas aujourd'hui d'une aventure à tenter sur un cœur inconnu, sur une âme mystérieuse, aventure dont le succès serait douteux, et qui peut-être apporterait avec elle une nouvelle honte et un nouveau désespoir; tant mieux, s'il s'agissait d'aimer un être bien connu, estimé, admiré pour la noblesse de son caractère, un être qui sans doute n'aimait plus, mais qui avait su aimer incomparablement et qui se laisserait aimer avec une tendre complaisance. Oui, oui, cette expiation serait la vie de son âme, et elle s'y jetterait avec ivresse : car ce qu'elle craignait le plus, chez elle-même et chez les autres, ce n'était pas la torture, c'était l'inertie; ce n'était pas la passion malheureuse, c'était l'indifférence. Un mois auparavant, elle était plongée dans le plus noir marasme, si misérable moralement qu'elle n'osait pas même dire à personne sa misère; elle se voyait finie, sans amour, sans amitié, n'ayant d'autres attaches que les attaches mondaines si frivoles, tenue dans son monde pour une femme qui n'avait pas de cœur, et cependant tourmentée par le désir de l'amour. Eh bien, maintenant, depuis l'après-midi où elle avait retrouvé Anne, son existence avait un but sublime!

A ces grands yeux qui exprimaient un trouble étrange, à ces pâleurs soudaines qui lui couvraient le visage quand elle le voyait arriver, à ces mains qui se glaçaient dans les siennes,

à ces silences prolongés qui interrompaient leurs entretiens, au cruel embarras qui la prenait par moments, aux sursauts qu'elle ne savait pas réprimer, à certains gestes, à certaines paroles, Jean devina qu'il se passait des choses graves dans l'âme de Claire. Une ou deux fois, il l'interrogea :

— Qu'avez-vous?

— Rien, — disait-elle en baissant les yeux et en se mordant les lèvres, comme c'était son habitude quand elle retenait le mot qu'elle était sur le point de prononcer.

Alors, il crut qu'elle lui cachait quelque incident fâcheux, peut-être une lettre de l'homme qui l'avait abandonnée, peut-être le retour de cet homme. Il se montra plus froid, plus réservé. Il manqua à un rendez-vous. Lorsqu'elle le revit, elle lui en fit de très vifs reproches.

— Je dérange votre vie, Claire! lui dit-il mélancoliquement.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela? demanda-t-elle avec précipitation.

— J'ai toujours été dans votre vie quelque chose de superflu. Le dernier venu m'en a toujours chassé. Vous devriez au moins être franche avec moi.

— Mais je n'ai aucune confession à faire.

— Alors, pourquoi êtes-vous si agitée, depuis quelque temps?

— C'est vrai, je suis agitée.

— Et vous ne voulez pas me dire pourquoi?

— Non.

— Me jugez-vous indigne de cette confidence?

— Elle est inutile.

— Je ne pourrais pas remédier à vos peines?

— Non.

Et elle détourna la tête.

— Je ne pourrais pas vous apporter de consolations?

— Des consolations? Peut-être.

— Dites-moi comment, et j'essayerai.

— Je ne veux pas vous le dire ici.

— Où donc?

— Chez moi, — répondit-elle, sans avoir conscience qu'elle tendait un terrible piège à Jean et à elle-même.

— Vous savez bien que je n'irai jamais chez vous ! répliqua-t-il, effrayé, pressentant le péril.

— Alors, je ne vous conterai pas mes peines ! déclara-t-elle d'un air sombre.

— Écrivez-moi.

— Non.

— Parlez-moi ici... ou ailleurs...

— Dans la rue? au théâtre? Non, non !

— Vous savez bien que je ne puis aller dans votre maison, — murmura-t-il, déjà faiblissant, déjà fasciné.

— Pourquoi ?

— Ne m'obligez pas à vous le dire.

— Dites-le.

— C'est la maison où vous en avez aimé un autre.

— Que vous importe, si vous ne m'aimez plus ! dit-elle avec amertume, en haussant les épaules.

— J'ai beau n'aimer plus, hélas ! je souffre toujours !

— Ah ! vous le répétez souvent, trop souvent, que vous n'aimez plus !

Elle avait parlé d'un ton si douloureux qu'il en fut touché.

— Eh bien... peut-être... un de ces soirs...

Au fond de l'âme, elle sourit.

MATHILDE SERAO

Traduction de G. Hérelle.

(La fin au prochain numéro.)

LES
COMMENCEMENTS DU VERBE

— ÉTUDE DE LINGUISTIQUE —

La conjugaison indo-européenne, avec ses personnes et ses nombres, ses temps, ses modes et ses voix, avec ses formes primitives et ses formes dérivées, offre un aspect non moins compassé que le parc de Versailles. Pour ceux qui ne pensent pas, comme l'affirmait Frédéric Schlegel, et comme à certains jours paraissait le croire Ernest Renan, que toutes les formes grammaticales sont nées le même jour, la question se pose : D'où vient cette construction si bien ordonnée ? Quelle en a été l'idée première ? Comment des hommes apparemment sans culture ont-ils pu élever un tel monument ?

En constatant que la conjugaison existait déjà complète, avec toute sa variété de désinences et de formes, au temps des chants homériques, on peut être tenté de s'étonner. Mais la surprise ne fera qu'augmenter si l'on observe qu'elle est de beaucoup plus ancienne. Nous la retrouvons identiquement la même chez les Indous, chez les Perses. On la reconnaît, plus ou moins fidèlement conservée, chez les Italiotes, chez les Celtes, les Germains et les Slaves. Depuis les plus anciens temps que nous puissions atteindre, sous le rapport de la forme, elle n'a guère fait que perdre : ce que les temps plus modernes ont pu y ajouter est infiniment peu en comparaison du fond primitif. Il y a donc là un problème : autant

que ces antiques palais de l'Asie dont la science cherche à connaître la provenance, la formation de la conjugaison est un mystère qui sollicite la curiosité.

Cependant la question est encore intacte. Si étrange que cela puisse paraître, personne jusqu'à présent n'a songé à expliquer la genèse du verbe indo-européen. Sans doute on a longuement disserté sur les désinences ou flexions, sur leur nature et leur origine, on les a disséquées, cataloguées : mais quelles sont, dans cet ensemble, les parties fondamentales, quelles sont les parties ajoutées postérieurement, et, en quelque sorte, par esprit d'imitation et par docilité à un modèle tracé, comment faut-il se représenter les premiers contours et comme l'ébauche de ce dessin, aucun linguiste, aucun philosophe curieux des procédés de l'esprit humain n'a encore eu l'idée de se le demander.

Je voudrais faire entrer la chronologie — une chronologie, il est vrai, purement relative — dans un ordre de faits où jusqu'à présent elle a manqué. Si difficile que soit cette entreprise, je crois qu'elle s'impose à une linguistique digne de ce nom. Depuis environ trente ans, on a cherché à jeter le discrédit sur les questions d'origine : on les a déclarées insolubles. Mais le jour où la linguistique laisserait retirer ces questions de son programme, elle me ferait l'effet d'une science découronnée. Ni Guillaume de Humboldt, ni Bopp, ni Schleicher n'y auraient jamais consenti. Si la première génération de linguistes a été remplacée par une génération plus prudente, suivie elle-même d'une génération découragée, ce n'est pas une raison à nos yeux pour nous résigner à une diminution qui dépouillerait ces études de leur principal attrait, et presque de leur raison d'être.

Que dirait-on de l'historien d'une institution politique ou religieuse qui s'interdirait d'avoir une opinion sur les commencements, sous prétexte que les documents positifs manquent? Faute d'une idée conductrice, toute la suite de son récit serait condamnée à la confusion, vice plus impardonnable que l'erreur.

Voyons donc quelle a pu être l'idée première de cet agencement qu'on appelle la conjugaison : essayons de comprendre par où le verbe a commencé.

I

Si nous voulons le savoir, il faut d'abord nous rappeler que le langage n'a pas été créé, comme le supposaient les philosophes du siècle dernier, pour formuler des jugements. Il n'est pas davantage, comme le prétendait l'école de Herder, l'œuvre spontanée d'une imagination inconsciemment créatrice. Le langage a été avant tout et par-dessus tout un nécessaire instrument de communication entre les hommes. Personne ne l'a mieux dit que le grand poète romain :

Utilitas expressit nomina rerum.

Ce que le traducteur français de Lucrèce[1] a rendu par :

L'impérieux besoin créa les noms des choses.

Non seulement le besoin créa les noms des choses, il produisit aussi tout l'appareil grammatical. Il a produit, en particulier, la conjugaison.

Demandons-nous ce qui, dans le verbe, en dehors de l'acte pur et simple, était le plus nécessaire à énoncer, ce qui était, de la façon la plus urgente, réclamé par l'usage quotidien de la vie, et nous aurons chance de connaître (avec la vraisemblance que comporte une telle matière) les commencements de la conjugaison.

Nous allons donc examiner à ce point de vue les éléments constitutifs du verbe. Mais, auparavant, une observation doit être faite.

Le langage n'est pas et n'a jamais pu être la notation complète de ce qui se passe dans notre pensée. Certaines modalités fort importantes n'ont trouvé dans cet ensemble de signes aucun signe qui les représente. Comme tous les arts, comme toutes les reproductions de la réalité, le langage a été obligé à des retranchements et à des sacrifices. J'en donnerai un seul exemple. L'interrogation, cette moitié de tout dialogue, cette conversion de la pensée qui intéresse surtout le verbe,

1. M. André Lefèvre.

n'a trouvé dans la conjugaison aucune flexion qui lui soit propre. Il a fallu qu'après des siècles la ponctuation, auxiliaire tardive et discrète, vînt lui assurer une place *à côté*. Mais tout le monde sait que la modulation de la voix, l'expression du regard et, au besoin, toute l'attitude du corps remplissent surabondamment cette lacune de la grammaire.

Parmi les exposants réellement présents dans le verbe, tâchons de reconnaître quel est le plus ancien.

Sont-ce les personnes ?

Je ne le crois pas. La désinence personnelle a dû longtemps être inutile, car la personne s'indique assez par le geste. Pour tous ceux qui sont incomplètement maîtres d'une langue, il y a là un superflu qu'ils négligent. C'est probablement quand des textes un peu suivis, quand des formules d'un rituel ou d'un droit primitif ont commencé d'être confiées à la mémoire, que l'utilité des désinences personnelles a commencé d'être sentie. La jeunesse relative de ces désinences ressort assez clairement de ce fait, qu'on dégage encore sans peine les deux personnes (*ma* « moi », *ta* « il ») qui ont fourni deux de ces flexions. C'est là un critérium qui ne trompe pas. Je crois, par exemple, les désinences de la déclinaison plus anciennes que celles du verbe.

Dirons-nous que le verbe est essentiellement caractérisé par le *temps* ?

On l'a pensé quelquefois et c'est même pour cela qu'en allemand on l'appelle : *Zeitwort*. Mais si importante que soit devenue dans la suite des âges cette particularité, je ne crois pas qu'elle soit fondamentale, ni qu'elle ait existé dès l'origine. Nous n'avons qu'à jeter les yeux sur la famille sémitique (nous y reviendrons plus loin) pour constater que le verbe peut subsister, peut même recevoir de grands développements, sans que l'idée de temps y soit marquée. L'imperfection des langues sémitiques, à cet égard, a été souvent signalée. En hébreu, par exemple, la forme improprement appelée *futur* sert pour marquer le passé dans les narrations, et, d'autre part, la forme appelée *prétérit* peut, à volonté, servir de futur. On sait combien l'interprétation des textes prophétiques en a souffert d'embarras. Cette indécision vient de ce que la notion du temps, d'abord absente, fut attribuée

après coup, et d'une façon plus ou moins boiteuse, à une conjugaison qui n'avait pas été faite pour la recevoir.

Ce qui est vrai pour les langues sémitiques, nous croyons qu'on peut le dire également des langues indo-européennes. Examinons les ressources de ces langues pour exprimer l'idée de *temps*.

Nous voyons d'abord que le *futur*, qui nous paraît aujourd'hui chose si naturelle et si nécessaire, n'avait pas d'expression qui lui fût propre. En grec, *eimi* signifie à volonté « je vais » et « j'irai ». En allemand : *ich komme* a les deux sens. Ceux de nos idiomes qui sentirent la nécessité d'une forme spéciale pour le futur eurent recours à un verbe auxiliaire, lequel s'unit au verbe principal d'une façon plus ou moins intime : adjonction qui, comme toutes les combinaisons du même genre, suppose un âge déjà assez avancé de la langue.

La conjugaison primitive avait-elle des formes pour marquer une action *passée*? — Pas davantage, ainsi que je me propose de le démontrer. Il est vrai qu'au premier coup d'œil il semble que les prétérits ne manquent point et que nos langues en soient plutôt encombrées. Mais cette apparente abondance ne doit pas faire illusion. Une raison plus mûre, une intelligence plus avancée fit servir à des emplois nouveaux les matériaux transmis par un âge antérieur. Il semble même que cette entrée de l'idée temporelle dans la conjugaison ne remonte pas très haut. Dans l'épopée homérique, on la voit qui en est encore aux tâtonnements. De même, chez les Latins, nous surprenons les balbutiements d'une époque qui ne sait pas encore faire la différence du passé et du présent. Sur l'un des plus anciens monuments romains, où sont énumérés les titres de gloire de l'un des Scipions, il est dit : *Samniom cepit, subigit omnem Loucanam, opsidesque abdoucit*. Ce mélange des formes est d'une langue non encore rompue à cette nouvelle discipline.

Ici vient se poser la question qui revient si souvent en linguistique, pour peu qu'on y apporte d'esprit philosophique : ce qui n'est pas exprimé par le langage, devons-nous croire que l'intelligence ne le concevait pas? Délicat problème, auquel il faut se garder de faire une réponse absolue. Le

langage ne ressemble pas à ces plaques photographiques si parfaites, qu'elles reçoivent des impressions instantanées. Il y faut de longues séances, une pose prolongée, surtout si l'idée à représenter vient un peu tard demander sa place dans un système déjà quelque peu ordonné.

C'est, je crois, le cas pour l'idée de temps. La notion claire du temps fait défaut aux populations restées à un état peu avancé de culture. Les voyageurs nous apprennent que ni le passé ni l'avenir n'existent au-dessous d'un certain degré de civilisation. Chez les peuples barbares ou sauvages, la vie du moment occupe toute l'intelligence : ou si, à quelques têtes mieux organisées, une idée de cet ordre vient de loin en loin s'offrir, c'est d'une façon trop fugitive et trop vague pour que la langue en ait reçu l'empreinte[1].

Si nous cherchions les commencements du langage à un degré inférieur de l'échelle des êtres (et c'est ainsi qu'il faudrait faire si l'on voulait en saisir sans ambages les premiers et informes rudiments), nous verrions que l'animal peut bien avoir l'idée d'actes qui se succèdent et s'enchaînent, mais qu'il ne s'ensuit nullement qu'il ait l'idée du présent, de l'avenir ou du passé. Il y a pour lui des faits qui flottent en l'air, ou plutôt les faits eux-mêmes sont contenus dans certains êtres, inclus dans certains objets. On peut bien dire des animaux que chez eux la phrase a précédé le mot.

Ne soyons donc pas étonnés si la conjugaison primitive n'avait pas plus de prétérit que de futur. Peut-on dire au moins qu'elle avait un présent? — En aucune façon, et même à l'heure actuelle, nos langues ne possèdent pas de forme pour marquer l'action présente. Ce que nous appelons *présent*, c'est l'absence de toute détermination de temps, comme quand nous disons : *La Seine passe à Paris.* — *La terre tourne autour du soleil.* — *Bien mal acquis ne profite pas.*

Cette sorte de présent, c'est le verbe pris en lui-même : il n'y faut pas chercher autre chose.

Une conjugaison qui n'a ni futur, ni passé, ni présent, — cela peut dérouter à première vue nos habitudes. Mais ceux

1. Le même fait peut s'observer tous les jours chez les enfants : longtemps avant d'avoir une idée un peu nette du passé ou de l'avenir, ils savent déjà exprimer leurs désirs, annoncer ce qu'ils font et ce qu'ils éprouvent.

qui feuillettent un atlas de géographie historique ne s'étonnent pas, en tournant les pages, de voir se transformer, à huit ou dix siècles de distance, la carte d'un même pays, des espaces inoccupés se remplir, des provinces se dessiner, des divisions politiques ou administratives s'établir. Il ne saurait en être autrement en linguistique. Il ne serait pas moins contraire à une saine méthode de transporter dans la conjugaison primitive des parfaits, des aoristes et des futurs qu'il ne serait raisonnable de supposer en Gaule, au temps d'Ambiorix, des préfectures, des cours d'appel et des divisions militaires.

II

L'idée de la personne et l'idée du temps étant éliminées, où devrons-nous chercher cet élément mobile qui a fourni les premiers linéaments de la conjugaison? Car cet élément doit être mobile : sinon, nous aurions bien une certaine espèce de mot, mais nous n'aurions pas ce qu'est essentiellement la conjugaison, savoir, un ensemble de formes à la fois semblables et différentes, qui, par le sens et par l'aspect extérieur, s'opposent et se correspondent — bref, un appareil grammatical.

Oublions pour un instant tous les systèmes, et voyons ce qui, dans les rapports d'homme à homme, en une société aussi élémentaire qu'on voudra, demandait d'abord à être nettement dénommé et fixé par le langage.

En posant le problème de cette façon, nous ne pouvons guère hésiter. Partout où le concert de deux activités est requis, le besoin se fait sentir de marquer par des signes certains, d'une part le commandement, de l'autre l'exécution. En toutes les langues où il existe une conjugaison, quelque pauvre et limitée qu'on la suppose, on trouvera une forme pour commander, une autre pour annoncer que la chose commandée est faite. Le télégraphe aérien, celui des sémaphores, celui des bateaux en mer, malgré la simplicité de leur outillage, possèdent nécessairement ces deux signes.

On voit déjà où nous en voulons venir. Ce qu'il y a de

plus essentiel dans le verbe, ce sont les *modes*, non pas ces modes déjà à moitié littéraires dont nous entretiennent les grammaires, et dont nous dirons tout à l'heure la provenance; mais des modes franchement tranchés, qui, en réalité, se réduisent à deux : commandement — accomplissement.

Accourez. — *Nous accourons.*

Préparez vos armes. — *Les armes sont prêtes.*

Aime-moi. — *Je t'aime.*

Dieux, protégez-nous! — *Les dieux vous protègent.*

Ces deux formes, dont l'une peut marquer à tour de rôle un ordre, un avertissement, un souhait, une prière, et dont l'autre exprime un fait, un état, une action, un sentiment, sont les deux pôles autour desquels gravite la conjugaison. Tout le reste est venu s'ajouter par-dessus.

On voit combien sont incomplètes et éloignées de la réalité concrète les définitions communément données du verbe. Combien, par exemple, est pauvre et vide cette définition qui se trouve dans nos livres : « Le verbe est un mot qui exprime une action ou un état! » Décrire le verbe de cette façon, c'est lui retrancher précisément ce qui en fait la physionomie originale. Que devient dès lors cette partie mobile par laquelle il a commencé d'exister et sans laquelle il ne serait rien de de plus qu'un substantif[1]?

Ce sont encore les Grecs qui se sont le plus approchés de la vérité, car ils n'oublient pas, parmi les différentes propriétés du verbe, de mentionner celle-ci : qu'il exprime les dispositions ou *diathèses* de l'âme. « Le verbe, disent-ils, est une partie du discours dépourvue de *cas*, ayant des formes spéciales pour marquer *le temps*, *la voix active, passive ou neutre*, *les personnes*, en même temps qu'il montre *les dispositions de l'âme*[2]. »

Je dirai, à mon tour, que le caractère particulier du verbe est de pouvoir, à l'énonciation d'un fait, mêler un élément qui révèle notre propre état d'âme. Quoique déjà bien

1. Je transcris ici, pour montrer où conduit l'excès de l'analyse, la définition donnée dans l'*Encyclopédie*. « Le verbe est un mot qui présente à l'esprit un être indéterminé, désigné seulement par l'idée générale de l'existence sous une relation à une modification. » C'est le record de l'abstraction.

2. Διαθέσεις τῆς ψυχῆς. Définition d'Apollonius Dyscole.

dépouillées des flexions qui constituaient l'ancienne conjugaison, nos langues modernes en ont cependant retenu assez pour faire apercevoir ce caractère. *Dites toujours la vérité.* — *Puissiez-vous avoir pitié !* — *Vienne le jour de la délivrance !* — *Aie bon courage !* — *Fasse le ciel !* — C'est ce qu'ailleurs j'ai appelé l'élément subjectif du langage.

Il est vrai que, quand nous commandons : *Attention !* ou : *Debout !* ou : *Aux armes !* cet élément subjectif se trouve aussi. Mais la différence est qu'alors il réside uniquement dans le ton de la voix, dans l'air du visage, dans l'attitude du corps, c'est-à-dire dans un accompagnement plus ou moins mimique, au lieu que le verbe a cette singularité unique de lui donner place dans sa propre contexture.

Voyons, maintenant, d'où vient cette variété de modes (optatif, subjonctif, etc.) qui nous est bien connue par les langues classiques et qui a encore sa répercussion très sensible dans nos langues d'aujourd'hui. Il semblerait que deux modes, l'un pour le commandement, l'autre pour l'exécution, fussent suffisants. Pourquoi un optatif? pourquoi un subjonctif?

Aucune question n'a été le prétexte de plus de subtilités. A lire les explications qui sont proposées, on croirait que le langage est l'œuvre de purs psychologues. On nous dit, par exemple, que « le subjonctif représente la conception intellectuelle, au lieu que l'optatif marque la conception avec une tendance à la réalisation. » Ou bien encore que « l'optatif est le mode de l'*irréel*, le mode de ce qui n'est pas *(der Nichtwirklichkeit)* », — idée étrange qui prête à ces âges lointains une force d'invention digne des créateurs de l'algèbre. A elle seule, cette définition aurait dû éveiller le doute chez tout homme de bon sens. Déjà au commencement du siècle, le célèbre Gottfried Hermann avait trouvé que l'optatif marque les choses *quæ revera fieri possunt*, le subjonctif celles *quæ fieri posse cogitantur* [1]?

Laissons ces abstractions et venons à quelque chose de plus réel et de plus sensé. Pour le dire en termes clairs, l'impé-

1. Des vues plus sages sont présentées par Morris dans le *Journal américain de Philologie*, 1897, p. 383.

ratif, le subjonctif et l'optatif avaient tous trois le même rôle. Une si riche synonymie n'a rien que de conforme à ce que nous savons des anciens âges. De même que, pour désigner les phénomènes de la nature, les langues anciennes offrent une profusion de termes à peu près équivalents, dont le nombre a l'air d'aller croissant à mesure qu'on plonge plus loin dans le passé, de même, pour faire comprendre sur un verbe la volonté de celui qui parle, ces temps lointains avaient créé comme des tonalités différentes [1].

Il y eut sans doute dès l'origine une certaine gradation entre ces modes. L'époque où nous transporte notre étude, tout en étant une époque primitive par rapport à nous, ne doit cependant pas — tant s'en faut — être prise pour les débuts de l'humanité. Il suffit de se rappeler que nous traitons ici — non des premiers jours de l'espèce humaine, non du premier éveil de la raison — mais des commencements d'une certaine famille de langues. D'innombrables tentatives suivies d'avortement, d'innombrables parlers sans lendemain, comme on en voit se succéder, à peu d'années de distance, chez les peuples sauvages, avaient sans doute précédé ce dernier et définitif essai. Dès cette époque existaient (le langage nous les révèle) des relations régulières de parenté, un état patriarcal de civilisation, des idées de religion et de droit. Rien n'empêche donc de supposer une certaine hiérarchie et comme une échelle dans le genre impératif. Nous savons que chez les peuples barbares, le cérémonial de respect et de sujétion, loin de se simplifier, tend à se charger et à se compliquer. Le mot *pati* « maître » est, comme on sait, l'un des plus uniformément répandus dans notre famille de langues. L'égalité est le but ou le rêve des civilisations avancées : elle a sa place à la fin des sociétés, non au commencement.

Il ne faut pas oublier, en outre, une cause qui a dû de bonne heure multiplier et diversifier les précatifs de toute espèce. Je veux parler des croyances religieuses. La foi à des forces supérieures que l'homme, par la prière, par des formules, doit se rendre favorables, fut un ciment qui, plus que

1. Aux trois modes en question, le sanscrit en ajoute un quatrième, le *précatif*, sans parler de l'*injonctif*, plus particulièrement employé dans les Védas.

tout le reste, consolida la matière du langage. Ce que nous voyons sous nos yeux, que la religion maintient les vieux symboles, est encore plus vrai pour ces anciens temps.

On sait le pouvoir que des populations ignorantes et superstitieuses attribuent volontiers à la parole. Le rituel donna donc de la fixité aux formes grammaticales, particulièrement à celles qui invitent et qui prient. Si on lit, à ce point de vue, le Rig-Véda, on constate que les modes employés le plus souvent sont l'impératif, l'optatif, l'injonctif. Lisez un paroissien, vous verrez que l'impératif y fourmille.

L'abondance des modes du commandement ne fut point perdue pour les âges plus récents. On pourrait presque dire que ces formes de langage ont été laïcisées. La forme la plus énergique — l'impératif — a généralement gardé sa valeur première. Encore aujourd'hui, après trente et quarante siècles, et presque dans la même forme, l'impératif remplit l'office auquel il était d'abord destiné. Mais l'optatif et le subjonctif, sans perdre complètement leur signification initiale, furent utilisés pour les besoins de la syntaxe. De là leur vient cet aspect si savant qu'ils ont l'air d'avoir été inventés par un peuple de philologues.

Si détourné que paraisse l'emploi de ces anciennes formes de commandement, il n'est cependant jamais bien difficile de refaire, en sens contraire, par la pensée, la route qu'a parcourue le langage. Pourquoi, par exemple, le subjonctif est-il le mode du doute et de la délibération? *Quo me vertam*? — *Quid faceret*? — C'est qu'à un esprit qui délibère, qui hésite, les différentes résolutions à prendre se présentent successivement sous la forme d'ordres qu'on se donne à soi-même. Pourquoi l'optatif est-il le mode qui exprime une condition? C'est que la condition s'est d'abord présentée à l'esprit sous l'aspect d'un vœu ou d'un désir. *Si hæc, o Dii, faxitis.*

Les modes du commandement appartiennent donc au plus ancien fonds du langage ; ils représentent une des faces essentielles, une des attitudes maîtresses du verbe.

III

Venons maintenant à la contre-partie, c'est-à-dire aux modes qui, servant en quelque sorte de réponse aux précédents, annoncent un événement, proclament un fait, affirment un état.

Il semble, à première vue, que la richesse, de ce côté, soit moins grande. L'indicatif, et c'est tout. Mais, par un phénomène de transformisme que nous aurons maintenant à prouver et à étudier, les modes de l'affirmation ont, à partir d'une certaine époque, fourni les *temps*. Sans cette métamorphose, nos langues compteraient autant et plus de variétés pour exprimer l'exécution d'un acte que nous en avons trouvé pour le commandement.

On voudra bien excuser, en ce qui suivra, quelques détails de nature technique, d'ailleurs faciles à suivre.

En premier lieu, nous avons le temps qui a reçu des grammairiens le nom de *parfait*, parce qu'il est supposé destiné à marquer l'action faite et achevée. Ce parfait n'était pas autre chose, dans le principe, qu'un présent intensif, un présent qui affirme avec plus d'énergie.

Depuis longtemps les hellénistes ont signalé en grec ce qu'ils appellent « des parfaits à sens de présent ». Ce sont généralement des verbes très employés, se rapportant à une opération de nos organes ou à un état de l'âme. Tels sont : *opôpa*, « je vois », *akêkoa*, « j'entends », *memona*, « je pense ». Jamais ces formes ne sont employées pour une action passée : elles contiennent purement et simplement l'affirmation d'un fait. Affirmation plus énergique, plus explicite qu'un simple présent. Comme quelques-unes de ces formes à redoublement étaient d'un usage journalier, elles ont gardé leur ancien sens, leur sens de pure affirmation, sans se laisser toucher par ce qui s'est passé pour les autres.

Voici ce qui s'est passé pour les autres.

La langue ayant à sa disposition deux formes presque synonymes, à la plus énergique des deux elle attribua la

notation du passé. C'est ainsi qu'en français, *j'ai fait (habeo factum)* n'est, au fond, qu'une affirmation emphatique de l'action. Le présent à redoublement devint un prétérit, à l'exception des quelques verbes dont nous parlions tout à l'heure, et qui traversèrent ce changement de la langue sans y prendre part.

On sait que des exceptions de même sorte existent dans les autres idiomes de la famille. Ainsi en latin, *memini* est un parfait à sens de présent. En allemand, *ich kann, ich mag, ich weiss* sont également d'anciens parfaits.

Qu'est-ce que ce redoublement qui donne au parfait sa physionomie spéciale? Ce n'était pas autre chose à l'origine que la racine exprimée deux fois. Par un procédé familier à tous les peuples, pour affirmer avec plus de force, on répétait le mot. Ce qui fut d'abord une inspiration de l'instinct devint ensuite un procédé grammatical? Peu à peu, l'usure de la parole eut pour effet de dissimuler ce que le procédé avait d'un peu enfantin. Déjà le sanscrit *véda*, « je sais », qui correspond à l'allemand *ich weiss*, s'est débarrassé du redoublement.

Ce qui montre que ces parfaits remontent aux plus anciens temps, c'est que pour plusieurs la différence de l'actif et du passif n'existe pas encore. Le grec *olôla*, qui devrait, ce semble, signifier « j'ai détruit », veut dire « je suis détruit, je suis perdu »; *egrêgora* signifie « je suis éveillé »; *pepoitha* « je suis persuadé »; *peplêga* signifie à volonté « je frappe » ou « je suis frappé ».

Enfin, un dernier indice : les désinences sont plus courtes, plus frustes. Il serait peut-être plus exact de dire qu'à certaines personnes le parfait n'a pas de désinences. Tout nous porte donc à croire que nous touchons ici au tuf de la conjugaison[1].

Outre le parfait, notre famille de langues présente encore au moins deux autres formes qui ont reçu pour emploi d'ex-

1. Le parfait grec a toujours conservé, en sa signification, quelque chose qui en fait comme un intermédiaire entre le passé et le présent. Les livres de grammaire enseignent qu'il sert à marquer une action passée, « dont le résultat dure encore ».

primer une action passée : ce sont celles qui, en grec, sont appelées « imparfait » et « aoriste ».

Ici les choses sont un peu moins évidentes. L'attribution d'une signification temporelle remonte à une date plus ancienne. Cependant, comme, en fait de langage, les révolutions ne sont jamais radicales, comme il survit toujours quelque chose de l'état antérieur, nous allons constater un certain nombre de faits qui ont souvent embarrassé les philologues, et qui s'expliquent comme survivances de la période où la conjugaison n'avait pas encore de prétérit.

Pourquoi, par exemple, en grec, quand il s'agit d'exprimer une idée générale, une sentence, une maxime, trouve-t-on les verbes à l'aoriste (c'est-à-dire au passé indéfini), et non au présent ? Dans Homère, un chef dit à ses guerriers : « A la guerre, le lâche a succombé comme le brave. » Ailleurs, pour recommander la prudence : « Le fou s'est instruit à ses dépens. » C'est ce qu'on appelle l'« aoriste gnomique ». Pour l'expliquer, on a supposé que le grec aime mieux, au lieu de présenter une vérité générale, citer l'expérience dont elle est déduite. L'explication est un peu artificielle. Elle ne convient guère pour des maximes vieilles comme le monde, telles que celle-ci : « Le temps détruit la beauté, une maladie la flétrit. » Cependant le grec emploie l'aoriste : « Le temps a détruit la beauté, une maladie l'a flétrie. »

Voici, je crois, la raison de cette anomalie. En tout pays, les proverbes se maintiennent longtemps sous leur forme archaïque, conservent longtemps les anciens mots et les anciens tours. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir un livre de proverbes français. Et alors même que la maxime est moderne, on la modèle volontiers sur le type fourni par un âge antérieur. L'usage permet, par exemple, dans nos proverbes, de supprimer l'article, alors même que dans l'état actuel de la langue, l'article serait nécessaire.

Pour une raison de même sorte, le grec, se conformant aux vieilles façons de parler, emploie l'aoriste. Il a ici sa vraie valeur qui diffère seulement du présent par un surcroît d'affirmation.

On me permettra d'ajouter un mot en passant sur cette voyelle *e* ou *ê* dont le grec fait précéder ses verbes à l'aoriste

et à l'imparfait — ce que, dans nos grammaires, on appelle l'« augment ». Quelques linguistes ont cru y voir un mot signifiant « jadis, autrefois ». Mais ce n'est pas d'une façon aussi matérielle que le langage a l'habitude de remplir sa tâche. Il aime mieux (on l'a déjà vu) procéder par voie d'appropriation et d'accommodation. Comme il est arrivé pour le redoublement, l'affirmation s'est tournée en exposant du passé. Je crois, en effet, que l' « augment » n'était pas autre chose à l'origine que cet adverbe *ê* qui, chez Homère, se trouve si souvent au début d'un discours, et que les commentateurs expliquent par : « Assurément, oui, vraiment. » Une fois adopté, il est devenu une simple pièce du mécanisme grammatical.

Pour revenir à nos survivances, un autre emploi inexpliqué de l'aoriste, emploi bien connu des lecteurs d'Homère, se rencontre dans les nombreuses comparaisons dont est semé le récit épique. Au moment d'en venir aux mains avec Ménélas, le Troyen Pâris est saisi de crainte : il ressemble à un homme (non pas qui pâlit, mais) « qui a pâli à la vue d'un serpent ». Ailleurs, on voit Diomède se demandant sur quel adversaire il fondra d'abord : tel un homme qui, à la vue d'un torrent débordé (non pas recule, mais) « a reculé ». Cet emploi inattendu du passé déconcertait déjà les commentateurs anciens. Qu'en faut-il penser? Je crois qu'il y faut voir un de ces faits qui prouveraient, s'il en était besoin, que l'*Iliade* n'est pas le type absolu de la poésie naïve, mais que le vieil auteur obéit déjà à une certaine poétique. Cette poétique enseignait que, dans les comparaisons, il était beau, il était convenable d'employer une certaine forme archaïque. Et pourquoi? Parce qu'ici, le récit étant interrompu, le poète intervient pour son propre compte : dès lors le style doit prendre plus de solennité. En anglais, il y a des formes grammaticales du XVIe siècle dont la langue religieuse a conservé le privilège. Dans les comparaisons, Homère emploie les formes des anciens aèdes.

Je crains d'avoir déjà trop prolongé cette démonstration. Sans quoi je montrerais que, quand il s'agit d'un fait se répétant régulièrement, par exemple d'un phénomène de la nature ou d'une particularité du monde animal, c'est encore l'aoriste que le grec emploie de préférence. Et pour achever de

prouver combien, dans cet ancien âge de la langue, l'idée de temps était absente de la conjugaison, j'aurais voulu rappeler le célèbre passage où Agamemnon exprime sa conviction que les Troyens paieront tôt ou tard leurs crimes : c'est par l'aoriste qu'il annonce la chute future d'Ilion.

Les temps sont donc une acquisition relativement tardive : le verbe avait déjà une riche collection de formes longtemps avant d'être un *Zeitwort*. On nous permettra à ce sujet une réflexion qui se présente trop naturellement pour que nous la passions sous silence.

L'auteur du *Système des Langues sémitiques*, dans une de ces généralisations qui prêtent tant d'éclat à ses ouvrages, compare la conjugaison sémitique à la conjugaison indo-européenne, et il trouve dans cette comparaison une confirmation à sa théorie des races. Le verbe, tel qu'il se montre des deux parts, fournirait la preuve des aptitudes innées que chaque famille humaine aurait apportées dans le monde. La race sémitique est faite pour les grandes constructions religieuses : l'idée de l'enchaînement et de la succession des choses, n'ayant jamais été claire pour elle, n'a pu recevoir dans son langage une expression précise. Au contraire, la race âryenne était née pour la science, pour la politique, pour l'histoire : c'est la raison qui fait que le verbe indo-européen présente cette netteté des formes temporelles. Le verbe sémitique, mis en regard, n'est qu'incertitude et désordre.

Je n'insiste pas sur la confusion commise par l'illustre écrivain (plus tard corrigée par lui) entre les familles d'idiomes et les races du globe. L'idée d'une race sémitique, avec un accompagnement congénial de qualités et de défauts, vient de là. Pour rester dans notre étroit sujet, ce qu'on vient de lire permet déjà d'entrevoir l'erreur du système. Il est bien vrai que la conjugaison *grecque* (nous ne disons pas *indo-européenne*) est arrivée par degrés, et moyennant des progrès que nous pouvons suivre de l'œil, à une répartition de l'idée temporelle entre les différentes formes du verbe. Mais c'est là une supériorité acquise, nullement une supériorité innée ; il y a fallu le travail des générations. Des deux côtés, le point de départ est à peu près de même sorte : richesse de formes,

confusion et indétermination du sens. Ce ne sont donc point les facultés natives qui diffèrent : la différence vient de la culture qu'elles ont reçue. Et, puisque nous sommes sur ce sujet, comment le génie historique serait-il un don naturel de la race âryenne, comment le supposer, quand nous voyons que les Aryas de l'Inde n'ont jamais connu l'histoire, et que les Perses, de sang non moins pur, s'ils ont laissé quelque souvenir de leur passé, en sont redevables uniquement aux Grecs, leurs adversaires? C'est en Occident, à une époque relativement récente, avec Hécatée de Milet et Hérodote, probablement sous l'action des mêmes causes qui ont changé en républiques les anciens gouvernements monarchiques des cités grecques, qu'est né chez les Grecs, qui l'ont transmis au reste du monde, le sentiment de l'histoire : et c'est aussi vers le même temps que le même sentiment a fini de se faire une place nettement et franchement délimitée dans l'outillage grammatical[1].

IV

Il nous reste à parler d'un dernier élément : les *personnes*.

Il n'y a pas de langue qui ne possède les pronoms personnels. Ils peuvent rester exclusivement à l'état de mots indépendants. Mais si, par suite d'un usage répété, ils viennent à se souder, à s'incorporer au verbe, ils contribuent singulièrement, par leur diversité, au tableau bigarré de la conjugaison. Comme il suffit de quelques changements pour rendre méconnaissables les éléments mis en contact, le secret de ce mécanisme ne tarde pas à se perdre. C'est ce qui est arrivé dans notre famille de langues. Il semble alors que le verbe,

1. Je n'ai rien dit d'une récente théorie qui veut que le verbe indo-européen ait primitivement eu des formes spéciales pour indiquer les divers aspects de l'action (*die Aktionsart*), tels que rapidité, lenteur, fréquence, etc. Rien ne me paraît plus douteux que ces intentions descriptives. Encore aujourd'hui nous nous passons parfaitement d'indications de cette sorte. Quand je dis que *la foudre traverse le nuage*, on sait fort bien qu'il s'agit d'une autre *Aktionsart* que si je dis que *la voie lactée traverse le ciel*. Quand, parlant d'un homme qui a de fâcheuses habitudes, je dis : *Il boit*, tout le monde comprend de quoi il s'agit sans qu'il soit besoin d'un itératif.

comme un être animé, passe par une série d'évolutions organiques. On n'a pas manqué de faire la comparaison. Ceux qui ne poussent pas la similitude jusque-là ont parlé au moins de *flexion* ou de *déclinaison*, par allusion à une règle plus ou moins droite ou à une aiguille marchant sur un cadran. Il est bien clair que ces termes ne doivent pas être pris à la lettre : chaque personne du verbe représente un tout indépendant, quoiqu'il soit certain que l'esprit a cru découvrir des rapports en cet assemblage de formes, et a fini par les concevoir comme un ensemble. C'est ce que dit le nom de *conjugaison*, autre métaphore empruntée à un attelage.

Une chose qu'on n'a pas assez vue, c'est le changement considérable que l'adjonction des désinences personnelles dut nécessairement produire dans l'économie du verbe. La désinence personnelle, cette dernière venue, a fini par absorber ou par se subordonner tout le reste. Les modes s'en sont trouvés quelque peu étouffés : ils ont contracté avec la désinence personnelle une union si étroite qu'à peine nous pouvons distinguer ce qui leur appartient en propre. Union utile, après tout, qui a préservé le langage d'une trop grande complication.

On doit maintenant commencer à comprendre l'origine de ces longs paradigmes dont sont remplies les pages des grammaires. Une circonstance particulière est venue, pour ainsi dire sans qu'on y pensât, porter jusqu'au double le nombre déjà considérable des désinences. Du moment que l'habitude était prise de souder le pronom personnel au verbe, il devait arriver que ce pronom vînt se présenter deux fois, une fois comme sujet, une seconde fois comme complément ; cela devait arriver quand l'action, au lieu de s'exercer au dehors, faisait retour sur le sujet, quand, par exemple, au lieu de dire : *il tient, il jette*, on avait à dire : *il se tient, il se jette*. De là, par le mélange des deux pronoms, une seconde série de désinences qui a formé *la voix réfléchie* ou *voix moyenne*. On a calculé que, grâce à ce jeu des désinences, le verbe grec n'a pas moins de 249 formes, sans parler des infinitifs et des participes. Le sanscrit, encore plus généreux, va jusqu'à 891. Heureusement tout n'est pas également employé.

Avec cette dernière addition, nous touchons au moment où le verbe, déjà fort riche, risque d'être surchargé. Nos hellénistes aiment à faire observer quelles nuances délicates, quelles fines intentions la voix moyenne permet d'exprimer au verbe grec. Mais ce sont des beautés qui se révèlent surtout aux spécialistes. A qui envisage les choses d'un œil moins prévenu, la voix moyenne apparaît comme le premier pas dans une direction où les langues indo-européennes ont bien fait de s'arrêter, car elle les conduisait tout droit à englober la phrase entière dans le verbe, comme fait le basque et comme font les langues américaines.

La plupart des idiomes modernes, parmi les accessoires dont ils se sont débarrassés, n'ont pas manqué de comprendre la voix moyenne. En même temps, ils ont détaché les pronoms, et ils ont confié à des « auxiliaires » tout ce qui pouvait devenir une cause d'encombrement. Quant aux langues qui ont conservé le moyen, elles en ont tiré un parti inattendu. Elles l'ont fait servir à l'expression du passif, qui, dans le plan primitif, n'avait point reçu de place.

Nous n'avons pas encore fini. Certaines espèces de mots, qui n'étaient nullement, par elles-mêmes, de nature verbale, ont senti l'influence du verbe, se sont trouvées attirées dans son orbite. Pour parler de façon plus claire, l'esprit s'est si bien habitué à accompagner l'action des notions subsidiaires de temps et de voix, qu'il les a étendues à certains substantifs et adjectifs. Les substantifs devinrent dès lors les infinitifs, les adjectifs devinrent les participes. La facilité des communications entre le nom et le verbe fut de la sorte assurée. On sait que ces formes à moitié verbales n'ont cessé, par la suite, de gagner en importance : dans les langues modernes, l'infinitif a pris une telle prépondérance que l'usage s'est instinctivement établi de le prendre pour prototype, comme s'il était la souche du verbe, dont il est, en réalité, le dernier rejeton. En anglais, l'infinitif, s'appuyant sur quelques auxiliaires, tient lieu, au besoin, de tout l'appareil de la conjugaison.

V

Il est temps d'arrêter cette étude. Nous avons voulu montrer ce qu'une seule espèce de mot, envisagée en son développement historique, contient d'enseignement. En y réfléchissant, on trouvera peut-être que ce genre de problème est aussi intéressant — plus intéressant — que celui de l'origine du langage. Il n'est pas difficile, après tout, d'imaginer que les hommes aient su figurer le bruissement du vent ou le grondement du tonnerre, ou, qu'au moyen de gestes accompagnés de la voix ils aient distingué les personnes, ou encore que par des onomatopées ils aient représenté certains actes. Mais que, par une modification légère, par des syllabes en apparence dénuées de sens, ils aient exprimé les diverses faces d'une même action, qu'ils aient ainsi créé les temps, les modes, les voix, une telle œuvre paraissait impossible à comprendre. Il n'y a pourtant à chercher ici ni un fait surnaturel, ni un don supérieur à la raison humaine, ni — comme on l'a trop dit — une végétation tirant d'elle-même son principe de croissance. Tout s'est fait par des moyens qui ne sont pas si loin de nous. Devant les observations de la science, le mystère se dissipe. Nous pouvons toucher du doigt la succession et l'enchaînement des faits. Il se peut que, dans l'histoire que nous venons de retracer, certaines parties soient à retoucher; mais, ce qu'on ne changera pas, c'est la vérité qui en ressort : à savoir que cet agencement, né de besoins élémentaires, s'est perfectionné par les moyens les plus simples, et que la seule superposition de ces procédés en fait tout le merveilleux. La longue durée a été l'auxiliaire qui a tout lié et tout fondu. La régularité apparente de la conjugaison est, en dernière analyse, l'œuvre du peuple, qui, par instinct, goûte la symétrie et aime les grands ensembles.

... S'il fallait trouver à la conjugaison indo-européenne, en sa formation et en son développement, quelque analogue tiré d'un autre ordre d'objets, ce n'est pas dans la zoologie ou la botanique que j'irai chercher mon terme de comparaison,

mais plutôt dans l'histoire sociale. Je penserais à quelqu'une de ces grandes institutions politiques ou judiciaires — les Parlements, ou le Conseil du Roi — qui, nées d'un besoin primordial, ont vu peu à peu se diversifier, s'étendre leurs attributions, jusqu'à ce qu'un autre âge, trouvant cet ensemble de rouages trop lourd, en ait retranché une part, en ait divisé le fonctionnement entre divers corps libres et indépendants, quoique prenant part encore, dans une certaine mesure, et avec la preuve visible de leur ancienne solidarité, à la conception initiale.

Il était peut-être à propos de montrer, par des preuves visibles et non contestables, la part d'action que les peuples exercent sur ce qu'on est trop porté, de nos jours, à considérer comme des fatalités d'organisation. La part de la fatalité, ou, pour parler plus exactement, de la non-liberté, est déjà assez grande dans la destinée humaine : ne l'exagérons pas sans raison ! L'hérédité du langage est de plus noble espèce. Ni les peuples ne doivent être parqués selon ce critérium, car il n'y a là rien d'inéluctable, ni les langues étiquetées définitivement d'après leur structure primitive, car elles se modifient par la volonté. Et c'est une vraie satisfaction pour le chercheur de sentir qu'il est, avec le langage, sur un terrain autre que l'ethnologie, sur un terrain où l'on voit clairement, pour peu qu'on approfondisse son regard, naître, s'affirmer et grandir la liberté de la pensée humaine.

MICHEL BRÉAL
de l'Institut.

LES SŒURS BRONTË

I

1816-1844

Le XIXe siècle finissant a fait un retour sur le passé. Depuis quelque temps, on ne voit plus que des mémoires, des souvenirs, des papiers intimes et de magnifiques réimpressions. On étale jusqu'aux lettres d'amour des femmes, sans irrévérence, à coup sûr, plutôt par une de ces ferveurs qui exposent aux yeux des foules, dans une châsse d'or, les cheveux dénoués d'une martyre. Madame Michelet, Mrs. Browning, aussi bien que George Sand ou Marceline Desbordes-Valmore, doivent nous livrer le profond secret de leurs cœurs.

En Angleterre, l'affaire se complique d'une petite question d'argent assez curieuse. Le droit de propriété littéraire sur les chefs-d'œuvre du milieu de ce siècle est bien près d'expirer; les familles des grands écrivains disparus se voient sur le point d'être privées d'une source de fortune. Le point de vue des familles n'est pas nécessairement celui du public, mais il se trouve être, dans l'espèce, le point de vue des éditeurs. Un des plus habiles a trouvé le moyen de tourner une loi désastreuse pour les héritiers. Il paraît qu'une réimpression où se trouvent quelques pages de matière nouvelle, faisant corps avec le texte original, suffit à renouveler les droits d'auteur. De là, ces belles éditions critiques où chaque volume ren-

ferme une étude originale, des fragments d'ébauche, des documents inédits.

Parmi ces réimpressions, l'édition dite biographique des œuvres de Thackeray laisse bien loin en arrière toutes les autres. C'est à la fille de Thackeray que nous devons l'idée heureuse et singulière d'intercaler entre les romans de son père les fragments de sa biographie : ces chapitres, elle les a rédigés de la plume la plus fine, la plus alerte, la plus gracieuse qui se puisse rêver. Thackeray, comme Charles Kingsley, a eu le bonheur de laisser derrière lui un éditeur incomparable dans la personne d'une fille merveilleusement douée. Celles-là, en sauvegardant un héritage, ont élevé un monument : elles continuent l'œuvre en ligne directe, elles prennent la suite de leurs pères. Mais peu de grands hommes laissent dans leurs enfants leurs vrais successeurs. « Le vrai successeur d'un grand homme, a dit Sainte-Beuve, c'est son égal et son pareil dans l'âge suivant. » J'aurais aimé que MM. Smith et Elder demandassent à miss Rhoda Broughton l'édition critique de l'œuvre des Brontë. Trop sages, les éditeurs n'ont pas eu cette audace. Pour l'édition « de Haworth », qu'ils lancent aujourd'hui, ils se sont adressés à M. Clément Shorter, une autorité en la matière, — *a Brontë authority*, comme on dit là-bas, — un érudit très renseigné sur tout ce qui touche aux sœurs immortelles de Haworth. Puis, comme la grâce du style et le sens critique manquent à M. Shorter, ils lui ont adjoint un écrivain du plus grand mérite, Mrs. Humphrey Ward, l'auteur de *Robert Elsmere*, romancière réfléchie et sérieuse, sorte de sainte Scholastique méditative et cultivée, qui a su comprendre, sans toutefois trop admirer, ces natures frustes et fougueuses, ces âmes de passion, de poésie, d'imagination enflammée, que furent Charlotte et Emily Brontë.

***

Après tout ce qui a été dit sur les Brontë, je n'aurais rien à ajouter pour mon compte, si je n'avais été jadis, dans le culte d'Emily Brontë, quelque chose comme un précurseur. On connaît le sort des précurseurs.

Je me rappelle bien le jour où un jeune éditeur entrepre-

nant vint trouver la toute jeune poétesse que j'étais alors pour me proposer une « Vie de Charlotte Brontë ». La vie de Charlotte a été écrite une fois pour toutes par Mrs. Gaskell. On peut y ajouter des renseignements nouveaux, des documents, y faire des retouches, car rien n'est jamais définitif dans ce monde des lettres, mais refaire ce chef-d'œuvre serait oiseux, même dans un âge où quiconque a trouvé un papier inédit en prend occasion de faire un livre. Et je n'avais pas même un papier inédit !...

Je refusai donc, mais, tout en refusant, j'avouai à mon interlocuteur ma secrète passion pour la sœur cadette de la grande romancière, et avec quel mélange de curiosité et de respect je désirais examiner de plus près cette énigmatique poétesse. Fort intelligent, il demeura un instant perplexe. Il saisissait très bien ce que mon idée offrait de neuf et d'intéressant ; mais, s'il était sûr d'un public pour Charlotte, archicélèbre, il se méfiait encore un peu du goût que pouvait inspirer Emily, peu connue, auteur de quelques vers stoïciens et panthéistes et d'un roman où divaguait un romantisme étrange. En fin de compte, l'excellent homme se laissa tenter, tout en diminuant de vingt pour cent mes droits d'auteur.

Je fis donc, dans la série des *Eminent Women*, une vie d'Emily Brontë où éclatait une admiration passionnée pour la poétesse farouche, silencieuse, stoïque et stoïcienne, panthéiste même, pour cette petite sœur de Spinoza et de Hoffmann, — car elle tient de l'un et de l'autre, — née par hasard dans la maison d'un *clergyman* du Yorkshire. Parmi les premiers, j'ai senti le charme de cette âme mystérieuse, dont la qualité morale, plus encore que les dons intellectuels, inspirent un respect attendri. Mais ce qui était pour moi une simple dévotion est devenu depuis un culte jaloux : il s'est formé une petite chapelle exclusive, ardente, dont Emily Brontë est l'idole. « Comment une miss Mary Robinson aurait-elle compris une Emily Brontë? » lisais-je l'autre jour dans un des livres enthousiastes qui célèbrent la silencieuse poétesse. — Eh ! monsieur, qui sait ? peut-être l'ai-je comprise à ma façon : chacun a la sienne ! Et j'ose croire que la grande jeune fille, aux allures un peu farouches et garçonnières, au bon sourire plein de bienveillance et de belle humeur, qui

menait ses chiens à travers les landes de Haworth, en protégeant contre eux les nids des pluviers et les terriers des lapins, j'ose presque affirmer que cette Emily Brontë, si simple et si bonne, aurait trouvé une de ses rares saillies d'ironie pour se moquer tout doucement du culte emphatique dont aujourd'hui on honore sa personne, sans trop se soucier de son œuvre.

Qu'est-ce que le génie? la pensée, qu'est-elle? Question qui nous revient sans cesse devant le spectacle de certaines vies. Il y a des âmes qui paraissent sortir brusquement de leurs entours, des esprits que rien n'explique, où se meut quelque chose de libre et qu'on dirait indépendant de la réalité. Comme des éclairs dont la lueur prolonge le champ de notre vision, ils sillonnent l'obscur horizon de la pensée humaine, et font deviner un au-delà invisible. Erreur, peut-être, mais erreur qui en nous faisant observer de plus près ces âmes de prodige est une illusion féconde. Car si le génie, la sainteté, l'héroïsme, ne sont que l'état exaspéré d'une sensibilité présente partout à un degré latent, il est nécessaire, il est bon de scruter les conditions favorables à cette heureuse virulence. Et, de toutes façons, la biographie des natures d'élite acquiert une signification presque religieuse. Aujourd'hui, sans conclure, je voudrais évoquer l'image de deux sœurs dont le noble caractère et le romantique génie émerveillent encore, après cinquante ans et plus que jamais, le pays qui les a vues naître.

*
* *

Ce pays, c'est le Yorkshire, et c'est en particulier cette région de hauts plateaux, montagneuse et marécageuse à la fois, qui s'étend entre les grandes villes des tisserands, Keighley et Bradford, et la grande ville des couteliers, Leeds; peu pittoresque, sauvage, presque dénuée d'arbres, elle a, dans son infinie désolation, une sombre poésie. Aussi libres, aussi variées que la mer, ces bruyères tragiques changent d'aspect cent fois par jour. Étrange pays, où tous les bas-fonds sont remplis du bruit des usines et de la fumée des hautes che-

minées. Mais la chaîne de basses montagnes qui enserre ces vallons bruyants supporte une série de plateaux humides, les *moors*, chers aux gens du Yorkshire comme l'Alpe au Suisse, comme la mer au marin, comme le *bog*[1], et la montagne à l'émigré irlandais. Car ce paysage agreste et sombre n'est pas sans charme. La houle des sommets moutonnants, le pourpre des bruyères, le velours brillant des mousses, le vert tendre et l'or bruni des hautes fougères, les grands rochers de granit splendidement tachés de lichens multicolores, et surtout la liberté sans bornes apparentes de ces landes incultes, jamais asservies par l'homme, restées encore fidèles à la vie élémentaire des premiers âges, tout cet ensemble fait un contraste saisissant avec le pays industriel enfoui au pied des montagnes sous un nuage de fumée sale.

C'est là que les Brontë, nées dans un vallon tout proche, ont grandi sous le toit d'une vieille bâtisse grise, — le *parsonage*, le presbytère protestant de Haworth, — à mi-côte d'une colline. Le village dégringole la côte, sordide et noircie, jusqu'aux usines dans le fond ; et le cimetière seul sépare de la grande rue la maison du pasteur. Mais, derrière la maison, trois petits prés la séparent seuls des *moors*. Pas un arbre à perte de vue, rien que les collines, désolées en apparence, mais fourmillantes de vie sauvage et libre, peuplées d'oiseaux,— alouettes et coucous, vanneaux et canards sauvages, — et riches de sources et de fleurs hardies et rustiques ; où le bourdonnement des abeilles est si fort à la fin de l'été qu'on l'entend dans la rue en bas, mêlé à l'autre bourdonnement, qui envahit toutes les saisons, celui des usines.

Haworth est le Nohant des Brontë. Leur souvenir y vit toujours, y règne, s'y dresse en dieu local. On ne s'aventure dans ce pays perdu que pour y acheter des laines ou pour visiter les tombes des Brontë. J'y ai passé une grande semaine autrefois à interroger ceux qui avaient connu, il y a cinquante ans, les sœurs illustres. Beaucoup de ces survivants doivent être morts à leur tour aujourd'hui ; en 1882, j'y ai connu non seulement le médecin de Charlotte, qui fut mon hôte, — un

1. Marais.

homme charmant, instruit, réfléchi comme le sont souvent les médecins de campagne, — mais encore bien des amis humbles : la couturière, la vieille bonne, le menuisier, la mercière. De Haworth, je suis allée passer quelques jours chez miss Nussey, la meilleure amie de Charlotte, qui, dans de longues causeries, a fait revivre pour moi un passé inoubliable. Que de lettres elle m'a données à lire, sous réserve toutefois de ne point les citer textuellement ! Depuis, elle est revenue sur ce point : M. Shorter a pu imprimer une partie de cette correspondance dans un livre récent, *Charlotte Brontë and her circle*, — correspondance complétée par des documents qu'il est allé chercher au fond de l'Irlande chez le veuf de Charlotte, le révérend M. Nicholls. D'autre part, des zélateurs inlassables ont relevé jusqu'aux moindres traces des idoles disparues. Il y a toute une littérature nouvelle consacrée aux Brontë ; à Bradford, on a inauguré un *Brontë Museum*. Et, après tant d'années, je suis contente de reprendre mon travail d'autrefois, et de compléter par une légère esquisse, faite avec moins d'enthousiasme et de feu sacré, mais avec cette connaissance mûre et profonde qu'on a des personnes et des choses en compagnie desquelles on a vécu pendant vingt ans.

*
* *

Haworth, ai-je dit, est le Nohant des Brontë. Elles paraissent l'âme du lieu qui reflète leur génie libre, farouche, âpre, passionné, avec ses deux caractères, également saillants, de réalisme un peu dur et étroit, et de romantisme presque sauvage. On ne conçoit pas les Brontë grandies autre part qu'à Haworth ; il n'y a jamais eu cas d'auteur célèbre où l'influence du milieu fût plus apparente. Et pourtant, à les regarder de près, on s'aperçoit que, dans ces femmes de génie, avec l'influence du milieu il y a encore tout autre chose, — quelque chose même de contradictoire. Tenaces, perspicaces, fidèles et fières, enfants du Yorkshire, s'il en fût, dans leur intransigeance de protestantes consciencieuses et indépendantes, il y a en elles un esprit farouche et vite effarouché, infiniment tendre, pénétré d'au-delà, pénétré de la poésie des

choses, une vague grandeur non sans emphase, qui ne sont pas assurément de Haworth. Il y a l'influence de la race : or chaque goutte de leur sang est celte.

Leur père, le révérend Patrick Brontë, était le fils de paysans pauvres du nord de l'Irlande. Toute sa vie, il conserva l'accent irlandais. Mais, autant qu'il put, il se défit assez vite des traces de son origine. Il faut dire qu'au commencement de ce siècle, et même beaucoup plus tard, le préjugé anglais contre les Irlandais égalait pour le moins le préjugé antisémitique d'aujourd'hui : pour l'Anglais, l'Irlandais était nécessairement hâbleur, menteur, ivrogne et sale. Et constamment on lisait dans les journaux, sous la rubrique des offres et demandes d'emplois, ces mots : « *No Irish need apply.* — Inutile aux Irlandais de se présenter ». Le révérend Patrick eut tôt fait de comprendre la chose. Il était arrivé à Cambridge, naguère, jeune paysan du Donegal, Patrick Prunty ; il était, quand il le quitta, le révérend P. Brontë. Par un habile coup de pouce, il avait donné à son piètre nom patronymique je ne sais quel air noble : — était-ce un fils du tonnerre (Βροντή) ? était-ce un parent pauvre de Nelson, duc de Bronte ? — Jamais le jeune *clergyman* ne revit sa mère, ses frères, son humble masure d'Irlande.

Il ne les oublia point, pourtant. Pauvre lui-même, il servit toujours à sa mère une petite rente, difficilement épargnée. Plus tard, il aimait causer de l'Irlande avec ses filles. Et quand l'heure avait sonné de se marier, instinctivement il s'était senti entraîné vers une sœur de sa race, une jeune Celte, — mais bien anglaise celle-là, — miss Branwell, de Penzance, dans le Cornwall. C'était en 1812. Il avait rencontré la jeune fille chez des parents à elle, ses voisins à lui, dans le Yorkshire. Et, tout de suite, ils s'épousèrent, s'aimèrent et eurent beaucoup d'enfants : Maria, née en 1813 ; Elizabeth, en 1814 ; Charlotte, en 1816 ; Patrick-Branwell, en 1817 ; Emily, en 1818 ; Anne, en 1819. — M. Zola lui-même ne prêche pas mieux l'évangile de la « fécondité ». — Mais la suite fut triste : en 1821, la jeune mère mourut d'un cancer interne, laissant à sa petite couvée l'héritage fatal de la tuberculose.

Que la terre lui soit légère ! Elle avait été une femme douce, délicate, souffreteuse, embrasée par le méthodisme ardent du Cornwall. Elle laissait derrière elle, dans la bibliothèque des enfants, d'étranges histoires religieuses, pleines d'apparitions mystiques et de conversions éclatantes : on y perçoit les derniers échos de ces temps héroïques où les apôtres wesleyens allaient de village en village, par des routes inhospitalières, se nourrissant de mûres au long des haies. Mrs. Brontë paraît avoir légué à sa fille Anne son charme, sa fragilité, sa mélancolie pieuse. Si vite évanouie aux yeux de ses enfants, elle fut, tant bien que mal, représentée parmi eux : sa sœur aînée — très aînée — arriva de Penzance pour diriger la maison du veuf. Méridionale, vive et précise, haïssant le Nord, ses brumes, ses *moors* sauvages, et jusqu'aux pièces carrelées du *parsonage*, toujours tout de soie vêtue dès le matin, avec des yeux perçants sous une perruque châtain à petites boucles, l'aînée des misses Branwell était singulièrement dépaysée dans la triste vieille maison du révérend Patrick. Mais c'est grâce à elle qu'il y régnait un ordre minutieux, et que ses nièces illustres apprirent à remplir les devoirs d'une jeune bourgeoise de 1830 : c'est-à-dire, qu'elles savaient coudre, ravauder comme des fées, faire les confitures et les comptes de ménage, dresser les bonnes, recevoir les hôtes, causer avec vivacité et suivre un idéal exact et rigoureux de délicatesse féminine : ce n'est pas un trop mauvais programme, — pour commencer.

Son intérieur ainsi arrangé, Patrick Brontë ne se remaria pas. Il avait beaucoup aimé sa douce petite femme. Son caractère dur, froid et violent à la fois, sa volonté despotique avaient peut-être fait souffrir parfois, de son vivant, l'innocente créature, mais ces mêmes qualités raffermirent la fidélité du veuf. C'était une douleur profonde et secrète qui n'éprouva guère le besoin d'une confidence ni d'un épanchement. Renfermé en lui-même, M. Brontë cessa de donner les petits volumes en vers ou en prose que, du temps de sa femme, il avait produits avec la même régularité qu'elle mettait à ses accouchements. Il ne voyait guère ses enfants, dînant seul dans son cabinet, où il passait presque tout le temps qu'il pouvait

prendre à sa paroisse. Parfois, à l'heure du thé, il s'amusait à causer politique avec les grandes, ou à conter à la petite Emily quelque légende irlandaise pleine de châteaux hantés, de paysans opprimés, de révoltes et de ruines. Mais c'étaient là des fêtes rares. D'autre part, miss Branwell se tenait dans sa chambre, pièce planchéiée et bien rangée. Les enfants se trouvaient le plus souvent livrés à eux-mêmes. Ils poussaient comme ils pouvaient, nourris de lait et de pommes de terre (les enfants n'ont pas besoin de viande, assurait leur père), sans livres d'enfants, lisant déjà les journaux, conservateurs effrénés dès l'âge de cinq ans...

Ne les plaignons pas! Ils vécurent heureux dans leur maison grise, au milieu des tombes. Leur jardin, au sol pauvre et pierreux, où à peine si une fleur, çà et là, résistait aux rigueurs du climat, leurs quelques aubépines tordues, leur demi-douzaine de groseilliers nains leur étaient un paradis. N'avaient-ils pas pour leurs jeux toute l'étendue des *moors*?... Et leur camarade idéal n'était-ce pas l'ombre, démesurément grandie par leur fantaisie enfantine, de Wellington, le duc de fer? Dès qu'ils surent tenir une plume, ils se mirent à écrire d'interminables romans dont Wellington était presque toujours le héros. Ils inventèrent toute une nation, les Gondals, dont les révolutions et les dynasties se mêlent à leurs jeux pendant toute leur enfance, toute leur jeunesse; et, dès lors, à ce tour guerrier et politique de leurs premiers divertissements, on voit bien, il me semble, l'esprit celtique de leur sang. Ils étaient heureux, les six petits orphelins. La nature n'était-elle pas leur nourrice; et leur jouet, l'imagination?

Qu'est-ce que l'imagination? disait bien plus tard l'une d'elles. Une faiblesse, n'est-ce pas? une sorte de frénésie? Et si je vous disais que sans ce noble élixir mon cœur se glacerait dans mon sein? Nous autres qui la possédons, cette imagination que l'on tient pour une maladie plutôt que pour un don de l'esprit, sans elle, nous serions comme aveugles; sans cette invisible compagne, le monde ne nous serait qu'un désert. L'imagination, ah! quel mystérieux espoir elle donne à l'année renaissante, quel charme à chaque saison, dont vous ne sentez rien! Ceux qui la possèdent vivent heureux dans une joie qu'ils se créent sans cesse : rien n'existe pour eux que leur rêve et la vaste nature. Ne plaignez jamais les poètes; c'est peine perdue. Leur vie vous paraît-elle obscure et malheureuse? Elle est

une fête intérieure, un rayonnement sans fin, invisibles aux autres, qui les rendent indépendants de la réalité. Plaignez-les de leur âpre et froide misère : ils rient dans leur rêve de votre absurde compassion.

En retraçant la vie tragique des Brontë, ne perdons jamais de vue cette page de *Shirley*.

*
* *

Cette vie libre et solitaire était trop belle pour durer. La petite tribu des *moors* était souche de futures institutrices, hélas! Il fallait en apprendre le métier.

Le génie, a-t-on dit, s'élève tout seul, et il est certain que les jeux des enfants Brontë devait leur profiter bien autrement que leurs études. Mais les enfants de génie sont rares. Comment savoir d'avance si le sujet qu'on élève est de cette élite qu'il faut savoir un peu négliger? Du reste, le *parsonage* de Haworth croyait posséder son phénix dans la personne de Branwell, le seul fils du foyer, qui se destinait à l'art. Toute la maison était à son service. Les petites filles n'étaient que des petites filles, toutes menues, timides et distraites. Bah! on en ferait des institutrices. Mais, pour cela, il fallait les mettre en pension pendant des années. Et comment? Car c'était là une dépense énorme. Ah! l'éducation des filles, — de cinq petites filles qui doivent savoir plus tard se tirer d'affaire toutes seules, — il y a là de quoi troubler les nuits d'un père de famille qui nourrit huit ou dix personnes avec cinq mille francs par an péniblement gagnés!

L'orgueilleuse et prolifique Angleterre de la première moitié du siècle était coutumière de ce problème. On était pauvre; on avait beaucoup d'enfants qu'il fallait élever — on l'apprenait à l'église — « dans cette situation sociale où il a plu à l'Éternel de les établir ». Sans trop dépenser, il fallait parvenir à ne point déroger.

Et partout, — mais surtout dans le Yorkshire, province reculée, sévère et frugale où l'on était dur pour soi et pour les autres, — fourmillaient ces pensions « pas chères » que Dickens a flétries sous le nom de *Dotheboys Hall* et Charlotte

Brontë sous le nom de *Lowood*. Terribles instituts où, pour cinq cents francs par an, un enfant était nourri et élevé dans le sentiment de son rang et les meilleurs principes de l'Église anglicane. Ceux qui survivaient à cet apprentissage étaient en effet taillés pour tout supporter, pour tout vaincre, immunisés et mithridatisés contre la misère. La maison de Cowan's Bridge qui devait recevoir les petites Brontë ne demandait que trois cent cinquante francs par an, mais alors la charité s'en mêlait. C'était un institut pour l'éducation des filles du clergé : on en faisait surtout des anges, — car périodiquement le typhus et la fièvre typhoïde décimaient les petites élèves mal vêtues, mal nourries ; la phtisie était endémique en cette maison humide, bâtie dans un fond. Toutes les fièvres qui proviennent du mauvais air, de l'eau stagnante, d'une nourriture insuffisante et fade, moissonnaient, d'année en année, les rangs, toujours trop serrés, des filles du clergé anglican. Mais on a tant de filles dans ce monde-là ! Et l'établissement jouissait d'un bon renom, était fort respectable, surveillé, patronné de toutes façons.

Sans doute le révérend Patrick Brontë crut bien faire lorsque, au mois de juillet 1824, il y envoya ses deux aînées, Maria et Elizabeth. Si minime que fût le prix de la pension, c'était à peu près le sixième de son revenu qu'il sacrifiait à l'avenir de ses petites, ne l'oublions pas. Élevées à la dure, accoutumées déjà au froid humide de cet affreux climat, elles semblaient faites d'avance aux privations qu'elles auraient à endurer. Mais l'affection, la liberté, le bon air leur manquaient à la fois, et c'était trop : Maria mourut au printemps et, trois mois plus tard, Elizabeth la suivit dans la tombe.

Elles mouraient de phtisie. Nous ne savons pas ce dont la mort prématurée de ces enfants a privé la littérature anglaise. L'aînée, Maria, paraît avoir été une créature étrange et séduisante au possible. Le portrait d'elle que Charlotte devait tracer un jour nous sert aujourd'hui pour déchiffrer cette énigme, Emily. Maria semble avoir hérité des mêmes dons d'esprit philosophe et stoïcien, mais avec un caractère enjoué et facile que n'avait guère sa sœur illustre ; et pourtant, il y a bien des mots de la petite Helen, dans *Jane Eyre*, qu'Emily aurait pu prononcer.

A quoi bon dire qu'on ne peut endurer ce qu'il faut endurer quand même?

A quoi bon tant s'indigner, se passionner contre l'injustice subie? Ici-bas nous sommes tous imparfaits; nos défauts n'ont pas une si grande importance : le jour viendra sûrement où ils nous quitteront comme un vêtement usé; de nous, rien ne demeurera, sinon l'étincelle de l'esprit, principe de la vie et de la pensée, et elle retournera à l'Éternel aussi pure que le jour où elle le quitta. Peut-être le quittera-t-elle encore, cette étincelle vivante, soit pour animer l'esprit des hommes, soit pour passer dans quelque être supérieur aux hommes. Mais, soyez sûre, petite amie, jamais cette étincelle-là ne tombe plus bas que l'homme. Nous pouvons devenir anges; malgré tous nos crimes et tous nos vices, nous ne saurions guère nous perdre éternellement. J'ai là une croyance que personne ne m'a enseignée : l'Éternité est un vaste asile, ce n'est pas une terreur, ce n'est pas un abîme. Je l'attends, l'injustice ne m'atteint pas; mon âme est calme, car elle distingue le but.

Dans tout ce débat entre l'abstraite, la rêveuse Helen, tellement saisie par le sentiment de l'univers qu'elle ne vit presque plus dans son entourage immédiat, et la petite Jane, passionnée, rancunière, prête à mourir de crève-cœur si elle n'est pas aimée, nous entendons comme l'écho des âmes également belles — mais si différentes! — d'Emily et de Charlotte Brontë.

Revenons à leur enfance... Maria et Elizabeth mortes et enterrées, ce furent Charlotte et Emily qui prirent leur place à Cowan's Bridge : — Charlotte, une drôle de petite fille à l'accent irlandais; Emily, déjà silencieuse, plus jolie que les autres, les yeux plus grands, le teint plus clair, les cheveux châtains, et non roux. Charlotte, du moins, ne perdit pas son temps à Cowan's Bridge : pas une dureté, pas une bonne parole, pas une injustice, pas un trait aimable ou haïssable, qui ne se gravât dans son âme tenace et rancunière de petite Celte. A neuf ans, elle préparait en elle-même ce terrible et saisissant tableau de Lowood qui devait faire scandale, vingt ans plus tard, dans son roman de *Jane Eyre*. « N'offense pas le Yorkshireman, dit un proverbe anglais : il ramassera un caillou de la route, il le mettra dans sa poche; au bout de sept ans, il le changera de place; au bout de quatorze ans, il te cassera la tête avec. » Jugez donc, quand le Yorkshireman

est doublé d'un Irlandais ! L'Irlandais qui vit dans le passé, qui aime, hait, se venge à outrance, qui n'oublie rien de ce qui touche, de près ou de loin, à sa personne !...

Mais Charlotte ne devait rester que six mois à Cowan's Bridge. Vers l'hiver, elle et Emily se mirent à tousser, à maigrir : leur père finit par s'en alarmer. Les petites rentrèrent à Haworth, où l'on ne songea pour le moment qu'à les engraisser, à les laisser pousser à la volonté de Dieu comme les bruyères et les fougères sur les *moors* arides. Elles lisaient deux journaux conservateurs, le *Blackwood's Magazine*, les romans et les vers de Scott et de Southey. Elles avaient leurs jeux secrets, leurs chroniques, leurs romans à eux ; elles passaient des heures à rédiger, dans une écriture minuscule, sur des cahiers à deux sous pièce, des histoires interminables. De la sorte, elles se faisaient la main : écrire des romans leur parut bien plus simple et plus ordinaire qu'écrire une lettre... Hélas ! il ne s'agissait pas d'écrire des romans, mais bien de donner des leçons ; et que savaient-elles, pauvres petites, sinon l'orthographe ?

Donc, à la Noël de 1830, quand Charlotte frisait déjà la quinzaine, M. Brontë se décida à renouveler l'expérience du pensionnat. Ce n'était plus à l'infâme Cowan's Bridge qu'on envoya la fillette, mais à Roe Head, à vingt milles de Haworth, le pensionnat le plus huppé de la contrée. L'impressionnable Charlotte y fut aussi heureuse qu'elle avait été désolée à « Lowood ». Elle y noua trois grandes amitiés, dont l'une avec la maîtresse de pension ; trois grandes affections qui devaient durer sa vie entière et qui remplissent la majeure partie de sa correspondance. Elle y apprit assez de français pour pouvoir lire et écrire, sinon parler, cette langue qui devait plus tard tant contribuer à former son génie romantique et puissant. Et quand, au bout de dix-huit mois d'études, son éducation fut achevée (selon les idées du temps et de l'endroit), elle rentra à son cher Roe Head, comme sous-maîtresse. Elle savait à peu près ce que savait Desdémone : coudre, dessiner un peu, faire de la musique tant bien que mal. Et, de la sorte, si un esprit original n'est pas cultivé autant qu'il le faudrait, du moins n'est-il pas faussé ou émoussé irréparablement.

Pendant une courte saison, entre le moment où elle avait

quitté Roe Head comme élève, et celui où elle y rentrait comme sous-maîtresse, l'experte Charlotte avait fait l'éducation de ses sœurs, Emily et Anne. Toutefois, même à Haworth, on soupçonnait que ce n'était pas là un enseignement bien solide pour de futures institutrices. Quand Charlotte rentra à Roe Head, elle y amena Emily comme élève. Puis le pensionnat fut transplanté à Dewsbury Moor ; l'endroit, sans doute, était moins salubre : Anne Brontë, quand arriva son tour, y tomba malade d'anémie. Charlotte, toujours tout feu tout flamme dès qu'il s'agissait des siens, prit fait et cause pour Anne, que sa maîtresse paraît avoir traitée en petite nerveuse à ne point dorloter. Les deux sœurs quittèrent Dewsbury Moor : Anne, pour rentrer chez elle; Charlotte, pour se placer dans une grande maison des environs comme institutrice, — à peine institutrice, — gouvernante plutôt, — « Anglaise », dirions-nous, si la scène, justement, ne se passait pas en Angleterre.

Quelle vie pour une femme qui n'a pas au cœur l'amour des petits ! « Oubliez que vous êtes jeune fille, — disait le sage Michelet en pareille circonstance; — faites-vous un cœur de mère ! » Mais cette grande Charlotte, dont le cœur de femme fut si vibrant, si chaud, si vif, si passionné, n'avait rien des longues indulgences, des tendres pitiés d'une mère. Rien d'étrange comme le ton sur lequel, dans ses lettres, elle parle de ses petites élèves. On dirait Daniel dans la fosse aux lions ; on dirait plutôt une dompteuse obstinée, agile, silencieuse, surveillant une nichée de jeunes fauves. Elle les domptera sûrement, mais elle se rend bien compte du péril. « De vraies petites bêtes féroces, perverses, révoltées, indisciplinées », — dit-elle à son amie miss Nussey. — Et ailleurs : « Ces terribles enfants qu'il faut non seulement instruire mais amuser... » Son métier est pour elle un travail rebutant, et triste, et solitaire ; sa situation, « la terre d'Égypte et la maison de la captivité ». Il fallait à tout prix sortir de là. Dès 1841, elle croit voir une issue possible.

Elle a vingt-quatre ans sonnés. Elle veut bien gagner son pain, mais ne pourrait-on pas le gagner en liberté, en joie, en beauté? Le travail quotidien ne peut-il pas être une guir-

lande sans cesse renouvelée aussi bien qu'un joug? Au lieu de vivre séparées, trois misérables petites gouvernantes rongées de nostalgie au foyer d'autrui, pourquoi ne pas réunir leurs forces, établir dans le cher *parsonage* de Haworth un modeste pensionnat de demoiselles, vivre chez soi, vivre ensemble, dans le village escarpé aux pieds des *moors* moutonnants?... Mise au courant, la généreuse miss Branwell offrit à ses nièces un prêt de cent livres sterling (2 500 francs) pour les dépenses initiales.

Mais Charlotte était de celles que la difficulté attire. Elle voulait toujours mieux et plus que ce qui se trouvait à sa portée; dans cette âme ardente, la curiosité de l'inconnu luttait avec l'amour du foyer. Avant de se fixer à tout jamais, comment ne pas vouloir éprouver la saveur de ce qu'on ignore?

Et puis, conclut Charlotte, toujours scrupuleuse, nous ne sommes pas assez instruites, nous ne savons pas assez de choses. Pas un mot d'allemand! Et, pour le français, c'est bien ce dialecte dont parle Chaucer: « le français de Stratford-atte-Bowe ». En tout cas le français de Roe Head ne valait guère mieux. « Allons à Bruxelles, s'écria Charlotte, apprendre le français sur place! » Car telle était son illusion... L'indomptable petite créature rangea tout le monde à son avis, soutira les cent livres quand même à la brave tante un peu ahurie, arracha l'indéracinable Emily au *home* dont elle ne savait guère se passer, rompit chez son père les habitudes de vingt ans et le persuada, le força presque, à mener ses deux aînées à Bruxelles, — terre d'hérésie, s'il en fut, pour ce vieux protestant acharné. — Là, au mois de février 1842, le révérend Patrick installa Emily et Charlotte comme élèves au pensionnat de demoiselles de la rue Isabelle, chez monsieur et madame Constantin Héger. — C'est bien dans cette maison, en effet, que Charlotte devait apprendre son métier...

*
* *

Le directeur du pensionnat, M. Constantin Héger, était un professeur de mérite, homme d'énergie, de talent, de pénétration, habile à scruter les âmes. Bien vite il sut distinguer la rare intelligence cachée sous l'extérieur disgracieux des deux petites Anglaises, plus laides et plus gauches que jamais dans

leur mélancolie d'êtres trop brusquement dépaysés. Mais ce fut Emily qui, la première, attira son regard. La pâle, la svelte, la silencieuse Emily était, on le devinait à première vue, une volonté. On aimait peu, rue Isabelle, cette jeune fille sombre et qu'on devinait hostile. Et cela lui était bien égal, à Emily : elle était loin de chez elle, non pas pour se faire aimer, mais pour apprendre, pour mieux valoir. Son cœur s'en allait de nostalgie, son corps mince dépérissait de jour en jour; mais son esprit tenait bon : elle s'abîmait dans un travail sans trêve, s'enfonçait dans son dur labeur comme si elle y voyait le chemin qui ramène chez lui l'exilé. Au bout de six ou sept mois, elle était devenue musicienne, et son jeu avait une flamme, une passion, que ne connaissait guère son masque rigide. Elle apprit l'allemand; son esprit y mordait : Hoffmann, certainement. Jean-Paul aussi, Hegel peut-être, ou quelque reflet de Hegel, ont laissé des traces visibles dans cette intelligence qui ne retenait rien du latin. Certain devoir de l'énergique et taciturne Emily avait éveillé l'attention du professeur. Plus tard, Monsieur et madame Héger affirmaient qu'en science, en imagination, en éloquence même, elle dépassait sa grande sœur.

Mais Emily ne les aimait pas. Elle détestait ce M. Héger, dont les vives allures la blessaient dans sa dignité farouche. La surveillance incessante de madame Héger parut bien « jésuite » à cette huguenote : dès qu'elle cessait de s'indigner, ces gens-là n'existaient plus pour elle. La voilà, son devoir fini, partie pour l'invisible Haworth : assise sur son banc d'écolière, les mains jointes tombées sur les genoux, elle revoit le cher village perdu aux pieds des *moors*. Le vent soufflette les murs gris, l'hiver rugit en tempête, et secoue dans le jardin sans fleurs les aubépines sans feuilles :

The mute bird sitting on the stone,
The dank moss dripping from the wall,
The thorntrees gaunt, the walks o'ergrown,
I love them, how I love them all[1] *!*

Cependant Charlotte écrit à son amie : « Je ne suis jamais

1. « L'oiseau silencieux posé sur la pierre, — la mousse humide qui dégoutte du mur, — les maigres aubépines, les allées où pousse l'herbe, — je les aime, oh! combien je les aime tous ! »

malheureuse ; je ne m'ennuie jamais : ma vie actuelle est si délicieuse, si naturelle à mon cœur ! » Elle rayonnait.

Charlotte était à la fois la plus laide et la plus séduisante des trois sœurs. Déjà elle avait reçu deux demandes en mariage. Ses cheveux roux, son nez de travers, sa grande bouche, sa taille menue et sans grâce, disparaissaient dans l'éclat de ses beaux grands yeux gris, de ce sourire charmant, amer, câlin et comique à tour de rôle, dans les flots d'éloquence, de fantaisie et d'humour qui jaillissaient de son esprit en fête aux rares moments où elle se sentait heureuse, libre, en sûreté, au milieu d'un petit cercle d'amis éprouvés. Autant elle était gauche, raide, dans le monde, autant elle était agréable alors ; et cette transformation à vue était chez elle un grand charme : l'attrait de la sensitive, quelque chose de plus flatteur, de plus intime que l'éclat banal de la rose.

Au premier abord, elle pouvait bien paraître, ainsi que Thackeray la décrit un peu plus tard, « une petite Jeanne d'Arc austère, réprimandant nos mœurs faciles ». Et c'est de cette façon que la virent ses camarades. Une d'elles, — celle-là même qui posa, sans le savoir, la figure de Ginevra Fanshawe, — échouée dans sa vieillesse à Buenos-Ayres, aimait conter à mes cousins les faits et gestes de cette ridicule petite prude. Charlotte Brontë, ah ! elle l'arrangeait d'une jolie manière. Et d'autant plus qu'elle laissait deviner que cette petite prude-là, sous ses dehors revêches, cachait un cœur de volcan !...

Elle avait raison, la cruelle coquette sur le retour : Charlotte Brontë n'était guère la femme froide et bien équilibrée qu'elle s'efforçait de paraître. Elle le dit elle-même à un de ses amoureux, dont elle refuse la main : « Je ne suis guère la personne sérieuse que vous me croyez. Vous me trouveriez romanesque, peut-être même excentrique, sceptique, sévère, ardente, originale... » Elle était tout cela. Mais était-ce bien une raison pour ne point l'aimer ?

Au premier abord, elle aussi s'effarouche quelque peu des vivacités du professeur Héger (il était professeur de latin à l'Athénée Royal) : « Figurez-vous un petit être noir, noir et laid, avec le visage le plus mobile du monde. C'est un homme doué d'une intelligence puissante, mais vif, mais colère !

Parfois on dirait un chat noir en délire ». — Le chat-tigre, l'hyène, telles sont les épithètes que Charlotte prodigue pour caractériser son professeur de français. Au fond, tout cela ne lui déplaisait pas. C'était le premier « intellectuel » qu'elle avait connu.

Et de M. Héger elle allait faire l'immortel professeur Paul Emmanuel, — de *Villette*, — ce Napoléon de pensionnat. Il est acerbe, caustique et noir comme la prunelle des haies, mais avec une saveur secrète et fortifiante dans son amertume. Étrange petit homme, subtil et candide, franc et fier, — aussi vivant aujourd'hui qu'il y a cinquante ans. Ses yeux bleus sous son front d'ivoire jauni, ses narines frémissantes d'une indignation toujours prête, sa coiffure de cheveux noir bleu coupés ras comme velours sur son crâne bossué, ses éclats de tonnerre, sa force de dévouement, ses tours de « jésuite » et son esprit de sacrifice, sa bonté, ses ruses, ses colères, sa tendresse de mère, toute sa personne physique et morale survit à jamais, embaumée par le génie et l'amour de sa petite élève.

Car elle ne l'a pas aimé, sans doute, — elle ne voudrait pas que je dise qu'elle l'a aimé : un homme marié ! — mais avec quel élan, quel abandon, quelle tendresse jalouse elle aurait pu l'aimer, l'ardente petite puritaine, si de toute la force de sa conscience elle n'eût étouffé impitoyablement cet amour qui ne demandait qu'à naître ! Il n'y avait rien en lui qu'elle ne comprît, qu'elle ne devinât tout de suite, et dont elle ne se fît une fête. Chacun d'eux complétait l'autre. C'était une joie sans cesse, un émerveillement gai, que de se découvrir tant de ressemblances dans une telle diversité. Mais il était marié. « Une fois pour toutes, dit Charlotte, on n'aime pas sans espoir. » En effet... On n'aime pas, si l'on veut, puisque l'honneur s'y oppose !... Qui n'a pas vu de ces amitiés amoureuses, qui auraient pu, qui auraient dû être plus que de l'amitié, mais que l'honneur et la raison réduisent à demeurer dans une sorte de limbes ? On aime, on souffre, on regrette, on se résigne. Dans le secret du cœur on nourrit une sollicitude passionnée, trop souvent impuissante ; on veille de loin sur une vie d'où l'on voudrait pouvoir enlever toute peine et toute amertume. On vit un peu de l'existence de l'être adoré,

sans trop se le dire et sans le laisser voir. On voudrait en être le paratonnerre, en attirer sur soi la foudre et l'orage. Et peut-être faut-il voir de loin une ruine où l'on ne peut rien! — Ce sentiment abstrait et presque passif ne connaît ni les joies ni les crimes de l'amour, mais il peut en connaître tous les tourments. Ce sont ces tourments, et c'est cette passion que Charlotte Brontë devait apprendre, en bonne élève, au cours de la rue Isabelle.

Elle ne se doute pas qu'elle aime : elle croit qu'elle se dévoue, qu'elle admire, qu'elle est reconnaissante de la protection d'un être supérieur. C'est Jane Eyre avant la déclaration de Rochester (un homme marié); c'est surtout Lucy Snowe s'attachant de plus en plus au maître sévère qui la rudoie, qui la rabroue, parce qu'il l'aime et que cet amour lui paraît impossible. Si elle avait su qu'elle aimait cet homme marié dont le toit l'abritait, soyons sûrs qu'elle ne serait pas revenue de Haworth où la mort de miss Branwell la rappela soudain, avec Emily, neuf mois à peine après leur débarquement à Bruxelles. Emily, elle, ne voulut jamais repasser la mer: désormais elle ne quittera plus son foyer de Haworth. Charlotte hésita bien un mois ou deux. La variété, le stimulant, l'intérêt de la vie à Bruxelles lui faisaient, à Haworth, terriblement défaut; ce n'était que cela, sans doute... Et puis le changement d'air... Et puis l'amitié de son maître, oui, l'amitié... Quelque chose lui disait bien qu'il vaudrait mieux se priver de cette suprême douceur : « Je rentrai à Bruxelles, — devait-elle écrire plus tard, — en dépit de ma conscience, mue par une impulsion qui me parut irrésistible. J'ai expié cette folie égoïste par deux années de tourments intimes. »

Peut-être aurait-elle trouvé le courage de rester chez elle, si, justement, M. Héger n'eût pas écrit à son père ; — et il faut dire qu'en cette occasion le brave M. Paul Emmanuel se montra purement et simplement le directeur d'école s'intéressant autant à l'une qu'à l'autre de ses élèves.

Ce serait franchement bien dommage, dit-il, qu'elles abandonnent leurs études. Encore une année, et les voilà hors d'affaire, non seulement instruites, mais sachant enseigner à leur tour. Élève d'un des premiers professeurs de Bruxelles, déjà miss Emily donnait elle-

même quelques leçons de piano, et, en même temps qu'elle se défaisait d'un reste d'ignorance, elle se débarrassait d'une timidité qui la gênait bien autrement. Miss Charlotte s'exerçait à faire, en français, un cours d'anglais. Elle était en train d'y acquérir l'autorité et la méthode si nécessaires dans l'enseignement.

Tout cela, c'était la raison même : comment ne pas se laisser convaincre ? Elle rentra à Bruxelles. Elle entama la grosse, la culminante expérience de sa vie.

***

Il est impossible de relire *Villette* sans trouver le professeur Héger, quand même, un fort brave homme. Il est si facile pour un homme de se laisser aller à un sentiment indécis ! Sans aimer d'amour sa petite élève, M. Héger n'a guère pu se défendre d'une singulière affection pour l'étrange jeune fille dont lui seul pressentait alors le génie et la destinée. Apparemment, il y avait quelque plaisir à se dire que cette pensionnaire modeste, distraite, timide, ou bien éloquente et charmante par saccades et par soubresauts, était la sœur encore inconnue de George Sand. Il y avait une douceur à la deviner, à la sentir si franche, si loyale, à se savoir aimé d'elle. Mais, quand Paul Emmanuel appelle Lucy Snowe « petite sœur », il dit le mot de la situation. Cette tendresse jalouse et inquiète, ce besoin de protéger, de reprendre, de blâmer et de soutenir n'était sans doute qu'un sentiment fraternel dans un cœur occupé par d'autres affections. Tout de même, ce sentiment-là risquait de faire trop rêver un jeune cœur affamé de tendresse. Entre le « grand frère » et la « petite sœur » il existait l'épouse. Madame Héger avait accueilli avec bonté la petite maîtresse d'anglais, l'ancienne élève étonnamment douée, revenue d'Angleterre pour enseigner, au modique salaire de quatre cents francs par an. Mais ce bon accueil n'allait pas sans quelque surveillance, sans des soupçons vite éveillés. Plus tard, madame Héger ne décolérait pas, ne voulait pas entendre prononcer le nom de Charlotte Brontë. A vrai dire, on conçoit que l'original de madame Beck ne pouvait guère aimer l'auteur de *Villette*, et il se peut que beaucoup de ces soupçons-là ne se soient produits qu'après

coup. Toutefois, la situation de Charlotte à Bruxelles ne tardait pas à se gâter. Dès le mois de mai, elle écrit à son frère qu'elle ne voit presque plus le « Cygne noir » (M. Héger) :

Car, étant à présent du corps enseignant, je ne suis plus son élève. Cependant, toujours bon, de loin en loin, il surgit pour me combler de livres, et c'est toujours à lui, en somme, que je dois tout ce que j'ai de plaisir et de divertissement. — Le voilà qui vient d'entrer; il m'apporte en cadeau un petit *Nouveau Testament* en allemand. Et j'en ai été toute surprise, car depuis quelques jours il ne m'avait presque plus adressé la parole.

Un peu plus tard, elle écrit à Emily :

Je ne sais pourquoi, mais je suis sûre que madame Héger ne m'aime guère. Il n'y a pas de raison pour cela, sans doute : c'est un mouvement du cœur. Peut-être trouve-t-elle que je ne suis pas assez aimable avec les autres institutrices. M. Héger — qui subit l'influence de sa femme à un degré étonnant — est toujours à me prêcher la bienveillance universelle. Et, comme je n'ai guère pu changer mon naturel farouche, il ne me fréquente plus. Peu à peu, il me retire ses bontés d'autrefois. Et me voilà, pauvre Robinson, bien solitaire dans son île !

Elle allait être plus solitaire encore : voici les grandes vacances qui arrivent. Les Héger, les professeurs, les maîtresses, les élèves, les domestiques, tous s'envolent. Il ne reste plus dans la maison que trois ou quatre personnes : la cuisinière, une élève faible d'esprit, une maîtresse, et puis Charlotte. Les grosses chaleurs pèsent sur la ville sablonneuse et en font vibrer les blancheurs éclatantes. Charlotte voit pour la seconde fois l'été du continent, le beau soleil sans nuage et sans brume. Elle voudrait en jouir, mais elle est blessée au cœur ; sa pensée est malade, son corps s'affaiblit. Et le démon noir qui guette toujours le génie anglais, l'hypocondrie, la saisit comme une proie.

O longueur des jours d'implacable lumière ! Silence, vide, solitude, morne ennui ! O terreurs des nuits hantées de scrupules, de remords vagues mais empoisonnés, mais lancinants ! Nuits de fièvre et de glace, nuits d'effroi et d'affres mortelles, où l'innocent passé, hideusement transformé, se dresse subitement comme un accusateur ! O réveil du matin, lourd du désespoir d'un nouveau jour à vivre !... Tout le

cercle bienfaisant du temps devenu un noir *in pace* qui se resserre, qui s'écroule, qui écrase sous ses débris une pauvre âme torturée.

« Si je pouvais libérer ma conscience ! » pensait la pauvre Charlotte. Et la rigide petite protestante découvrit le chemin des églises.

Les lecteurs de *Villette* (et qui n'a pas lu *Villette* ?) se rappelleront le merveilleux épisode où Lucy Snowe, huguenote intransigeante, se laisse aller à confesser son mal au prêtre d'une foi qu'elle réprouve. Il y a quelques années, M. Shorter a publié la longue lettre où Charlotte raconte à Emily sa visite au confessionnal de Sainte-Gudule. On y voit de très près à quel point l'art, si passionné, si romanesque pourtant, de Charlotte Brontë, est en quelque sorte calqué sur la réalité. C'est à ce point que je doute qu'il y ait, dans ses romans, un incident ou un personnage qui n'ait son origine dans l'expérience immédiate du romancier. De là, sans doute, le caractère intime et lyrique de *Jane Eyre* et de *Villette*.

Dans cette lettre, Charlotte confie à sa sœur son ennui, sa terrible solitude, et les longues promenades par lesquelles elle tâche de se soustraire à cet ennui et à cette solitude.

Enfin, hier, je me trouvais en face de Sainte-Gudule ; la cloche, tu en connais le son, annonçait le salut. Et j'entrai. Tu vas dire que déjà tu ne me reconnais plus. J'entrai toute seule. J'errai sous la nef latérale où quelques vieilles bonnes femmes disaient leurs prières. L'heure des vêpres sonna : j'étais toujours là ! L'office fut achevé que je ne me décidais pas encore à rentrer chez moi — *chez eux*, veux-je dire ! Une étrange fantaisie m'obsédait. Mes yeux se fixèrent sur un coin de l'église où six ou sept personnes demeuraient encore à genoux près des confessionnaux. — Tu connais ces sortes de guérites ? Deux étaient occupées. Et je me dis : « Si j'étais catholique, moi, j'irais me confesser à mon tour... Si j'allais à confesse ? » Tu ne peux pas comprendre cela, toi, me connaissant comme tu me connais, si anticatholique ; mais, vois-tu, quand les gens sont trop seuls, d'étranges idées leurs passent par la tête... Dans un de ces tribunaux une pénitente se confessait. Je guettai son départ, à mon tour je m'approchai.

Il faut savoir qu'on n'entre pas dans la sorte de guérite où se tient le confesseur ; on s'agenouille sur les marches ; on se confesse à travers une grille. On parle très bas ; à peine entend-on un faible

susurrement de voix... Je n'eus pas tout de suite l'attention du prêtre. Il était occupé par une autre pénitente, invisible pour moi, qui se trouvait agenouillée sur les marches de l'autre côté. Enfin celle-ci se leva, s'en alla. Et je vis le prêtre qui se penchait vers moi... Il fallait dire quelque chose; et je ne sais pas comment ces gens-là commencent leurs confessions. Étrange sensation! j'ai éprouvé la pareille, une fois, seule, aux bords de la Tamise, à minuit... Je lui dis sans ambages que je suis étrangère, protestante. — « Protestante? » me dit-il. Je ne sais pas mentir. Je lui réponds : « Oui! » Il me déclare alors que, dans ce cas, je ne puis jouir du bonheur de la confession. Mais j'étais résolue, moi, à en finir, à faire ma confession. Enfin le prêtre céda, se disant que ce serait là peut-être le moyen de me ramener dans le giron de l'Église. Et je fais ma confession. Une vraie! Puis il me donna son adresse et me dit que, chaque matin, il fallait que j'allasse chez lui discuter et apprendre toute sorte de choses. — Ma foi, je lui ai donné ma parole! Mais je me garderai bien, tu le penses, d'y mettre le pied, chez ce prêtre, et j'espère ne le revoir jamais. Ne parle pas de tout cela au père. Il n'y comprendrait rien. Il me verrait déjà catholique romaine.

Je ne sais si Emily a senti le tourment caché sous ces pauvres paroles : « Étrange sensation! j'ai éprouvé la pareille, une fois, seule, au bord de la Tamise, à minuit. » C'est le vertige du néant, l'attraction de l'abîme... Nous n'avons pas la réponse, mais nous voyons que désormais la sœur casanière ne cache plus à son aînée ses inquiétudes, ses soucis. Elle, si renfermée, se met à s'épancher dans ce pauvre sein qu'elle devine blessé. On était triste à Haworth; la conduite de Branwell inquiétait Emily; elle craignait que le vieux père ne se laissât prendre au vice irlandais du whisky : il était si seul, le pauvre homme! Ah! Charlotte manquait bien chez elle!... Ainsi, en réponse à cette passion secrète, à cette imagination torturée, Emily fit sonner les cordes profondes du devoir et de la famille, les seules dont la voix puisse prévaloir sur le sombre murmure d'un amour impossible. « C'est Emily, m'a dit miss Nussey, qui fit revenir de Bruxelles Charlotte, en lui parlant du vieux père, menacé d'un commencement d'alcoolisme. »

Comme elle avait raison! Consoler ceux qui souffrent un peu moins qu'eux-mêmes, il n'est pas de remède plus sûr aux cœurs brisés. Sortir de soi, par un moyen ou par un autre, est toujours l'infaillible panacée. Mais le goût en est parfois

amer. Le malheur, la passion, aiment se concentrer et non se répandre. Charlotte trouva toute sorte de raisons pour rester là où elle était. Ses études étaient en bonne voie. Elle commençait à parler, à écrire le français avec correction, et même avec quelque chose de plus, un tour bien à elle, une grâce, une flamme, que sais-je? Cette âme-là aurait dû naître française!

C'est en français, du moins, qu'elle apprit à écrire. M. Héger lui donna ces leçons de style, de rhétorique, de composition, qui manquent, à l'ordinaire, dans le meilleur enseignement d'outre-Manche et dont à « Lowood », ou à Roe Head, certes, on n'avait pas la plus faible idée. Il lui apprit à penser avec ordre, à s'exprimer avec justesse et simplicité, à éviter l'emphase, — l'écueil de son talent, — le faux goût, l'exagération, l'abus de l'humour : défauts terriblement fréquents dans la littérature anglaise de 1840. Il prenait, à tour de rôle, les grands écrivains français et montrait à son élève ce qui en faisait la force, l'originalité, la distinction; puis il lui donnait un sujet à traiter dans la manière qu'ils venaient d'étudier ensemble. Et parfois, plus tard, en plein roman de Charlotte Brontë, quelque bouffée de George Sand ou de Victor Hugo nous rappelle cette admirable éducation.

Ç'aurait été parfait si le cœur ne s'en était point mêlé. Ou plutôt, c'était parfait, puisque ce cœur, aussi vaillant que tendre, aussi pur que passionné, savait constamment triompher de son mal. A Bruxelles, donc, Charlotte apprit non seulement la forme, mais le fond même de cet art qui, dès lors, était comme sa mission.

Qu'est-ce que l'histoire de Jane Eyre? — dit Mrs. Humphrey Ward. —L'histoire de Jane Eyre, c'est une jeune fille courageuse, solitaire, aimante, en face d'une grande passion. Nous voyons comment elle vient à bout de cette passion dont elle tressaille : car elle est forte contre elle-même, d'une force étonnante que lui prête un vague instinct social qu'elle appelle « son devoir », auquel elle obéit, sans discuter, sans savoir bien pourquoi. Et nous la voyons victorieuse de son amour, dépouillée par elle-même de sa joie, misérable, solitaire, errante, par son propre choix. Cette lutte de la volonté contre le désir réduit au néant le reste du roman.

C'est l'histoire de Jane Eyre; c'est l'histoire de Villette;

c'est l'histoire du monde la plus poignante, — et c'est l'histoire de Charlotte Brontë.

La conscience, en Charlotte Brontë, était la force maîtresse. Elle finit par s'arracher à cette vie de Bruxelles qui l'enivrait, qui l'empoisonnait; elle se rendit à l'appel d'Emily, au nouvel an de 1844.

J'ai beaucoup souffert avant de quitter Bruxelles, — écrit-elle alors de Haworth à miss Nussey. — Dussé-je vivre bien vieille, je n'oublierai jamais ce qu'il m'a coûté de dire adieu à M. Héger. Cela me faisait tant de peine de faire cette grosse peine à mon ami, si bon, si sincère, si désintéressé!... Haworth me paraît un petit trou bien perdu, bien solitaire. On y vit comme enterré, loin du monde. Mais la jeunesse est passée. J'aurai vingt-huit ans bientôt! Il faut que j'affronte la dure réalité; il faut que je voie le monde tel qu'il est; enfin, mon amie, il faut que je me mette au travail!

C'est ce qu'elle allait faire.

MARY JAMES DARMESTETER

(La fin prochainement.)

DU STYLE RÉVOLUTIONNAIRE

Cette vérité, que la littérature d'un peuple porte l'empreinte de ses sentiments et de ses idées, ne fut jamais plus sensible qu'en France à l'époque de la Révolution. On retrouve à ce point, dans le style révolutionnaire, le reflet des doctrines et des passions qui ont caractérisé ces temps extraordinaires, qu'il suffit d'étudier ce style en lui-même pour en déduire, abstraction faite des événements, l'esprit général de la Révolution. C'est ce que je me propose d'établir dans le présent article. J'emprunterai d'ailleurs les éléments de cette étude, non aux discours, mais aux écrits ; j'entends les écrits qui sont comme la littérature courante de cette époque, tels que proclamations, arrêtés, circulaires, adresses, pétitions et autres productions de ce genre. Ce n'est pas que le langage y suive des règles précises ; l'art y fait défaut, au contraire, et cela même est déjà un symptôme. Mais de l'espèce de désordre qu'on y remarque se dégagent des formes principales qu'il est possible de saisir. Encore me suis-je enfermé de préférence dans l'année 1793, c'est-à-dire dans la période où la République devient le régime politique de la France et où, la Révolution atteignant sa plus grande intensité, le style qui en est le reflet est le plus caractérisé.

I

Ce qu'on remarque tout d'abord dans ce style, c'est l'emploi fréquent de certaines abstractions pour exprimer les principes dominants dont l'écrivain s'inspire. La liberté, l'égalité, la justice, la raison, l'humanité, la nature, tels sont les termes qu'on rencontre le plus communément. Si l'on excepte le très court moment où, sous l'influence de Robespierre, la dénomination d'Être suprême apparaît dans les écrits, presque jamais on n'y rencontre le mot Dieu. Ceci est caractéristique. On a dit que la Révolution française ressemblait aux révolutions religieuses. Elle y ressemble en effet par la foi en ses principes, par son ardeur de propagande, non par son but. En elle, rien de religieux. Elle est essentiellement humaine et attend tout de l'homme. Sous ce rapport, elle dérive directement des encyclopédistes. C'est dans l'homme qu'elle cherche sa force et ses moyens; c'est lui également qui est son but, et on peut la définir, dans son objet, la régénération de l'homme par l'homme.

Il est, en outre, à noter que ces abstractions n'ont rien de local, ni de particulier; je veux dire qu'elles ne sont applicables ni à un lieu, ni à un peuple déterminé : ce sont des termes que tous les peuples, tous les hommes peuvent et doivent comprendre. On trouve ici un autre signe de la Révolution. Elle est universaliste, si je puis m'exprimer ainsi. Elle a en vue non pas la France seulement, mais toutes les nations. Ainsi qu'on l'a tant de fois répété, ce ne sont pas les droits des Français qu'elle proclame, ce sont les droits de tous les hommes, quels que soient le pays, le nom, la race. De là sa faiblesse. Par cela même qu'elle se jetait dans l'absolu et perdait le sens du relatif, elle devait se heurter inévitablement à des difficultés, à des mécomptes, à des impossibilités. De là aussi sa grandeur et sa puissance. Si elle ne se fût inspirée de principes universels et ne les eût exprimés par des mots que tous les hommes pussent entendre, elle n'eût pas soulevé le monde.

Ce qui, à côté de ces abstractions, est encore à remarquer, c'est la fréquence des néologismes, soit qu'imaginés à la veille de la Révolution ils deviennent alors d'un usage habituel, soit qu'ils dérivent de la Révolution même. Aucune règle ne préside d'ailleurs à la formation des néologismes révolutionnaires. Ils semblent comme le produit spontané d'une force instinctive. Leur forme est parfois si étrange, si grossière même, que beaucoup ont disparu avec l'époque qui les a vus naître. Si quelques-uns, tels que « civisme, républicanisme », et d'autres que je m'abstiens de mentionner, sont demeurés, qui, aujourd'hui, userait des mots « tyrannicide, liberticide, nationicide » ? Qui voudrait écrire que « l'aristocratie pestifère les esprits », et que « la liberté cosmopolise les peuples » ? Ce ne sont pas seulement des idées nouvelles, mais de nouveaux sentiments qu'expriment ces néologismes. Il y a plus ; l'année, les mois, les jours sont appelés d'autres noms. On s'aperçoit qu'un âge nouveau, ou qui prétend l'être, a commencé pour la France.

Que si, après ces premières considérations, l'on examine en son ensemble le style révolutionnaire, on est tout aussitôt frappé du mouvement qui l'anime. J'entends par là moins la rapidité que ce qu'on est convenu d'appeler le mouvement oratoire. Il semble que tous ceux qui écrivent soient des orateurs plutôt que des écrivains. En lisant une adresse, une circulaire, on croit entendre un discours. La différence qui sépare le discours du livre, le langage parlé du langage écrit, n'est plus saisie, encore moins observée. On n'écrit pas, on parle ; et comme la production des écrits est alors incessante, on est amené à conclure, en dehors de toute autre preuve, que la France est, à ce moment, comme une immense assemblée où chacun, d'une sorte de tribune, prend tour à tour la parole. Dans le style régulier, les mouvements sont rares et n'en font que plus d'effet. Ici, au contraire, le mouvement est l'allure habituelle, le repos l'exception. Les points d'exclamation, les points d'interrogation abondent. Par les premiers, l'écrivain manifeste les sentiments qui l'agitent. Par les seconds, il apostrophe le lecteur, fait appel à son patriotisme, à son courage, à sa vengeance. Pour mieux l'ébranler, il n'hésite pas à répéter les mêmes mots, à reproduire les mêmes

formes. Dans un écrit du 1er janvier 1793 adressé par la commune de Nantes aux quarante-huit sections de Paris, je lis : « Dites-nous si vous êtes encore dignes de la liberté que tous ensemble nous avons conquise? Dites-nous si c'est en vain que nous vous avons aidés à briser le sceptre de la royauté? Dites-nous enfin si vous êtes las de poursuivre les despotes, ou si vous êtes trop faibles pour les combattre encore? » C'est à cette tendance aux répétitions que se rattache l'usage, alors nouveau, de reproduire plusieurs fois, comme une sorte d'appel, le mot « citoyens ! » dans les proclamations. Napoléon, en répétant si souvent le mot « soldats ! » dans les siennes, est un imitateur de la Révolution.

Ces répétitions ne sont, au reste, qu'un des moyens auxquels a recours l'écrivain pour émouvoir le lecteur. Par les qualificatifs qu'il ajoute ordinairement aux termes dont il se sert, il donne à ceux-ci un caractère, un signe, qui les représente d'une manière plus frappante à l'esprit. Parle-t-on du devoir, il est sacré ; de l'égoïsme, il est aveugle ; de la perfidie, elle est noire ; du patriotisme, il est brûlant. Il est rare qu'un mot ne soit pas accompagné d'une épithète qui le colore, le grandit ou l'augmente. Chez les citoyens dignes de ce nom, l'indépendance est toujours « fière », et l'énergie « mâle et républicaine ». Par un effet de la même tendance, pour exprimer un état quelconque de l'esprit, on choisit toujours les mots les plus forts. S'il s'agit d'un sentiment, tel que celui de la liberté, dont sont animées les âmes républicaines, c'est un « feu ». Encore n'est-ce pas assez ; ce feu les embrase ; il sort d'elles, il se communique. « Le feu qui embrase les citoyens du Calvados, lit-on quelque part, se communique à tous les départements. » De même il ne suffira pas d'écrire que l'opinion est contraire au principe de la royauté. C'est plus qu'une opinion ; c'est une conviction qui s'est elle-même transformée en passion ; cette passion, c'est de la haine, et, comme pour en augmenter encore la portée, ou l'étendra dans une durée illimitée en disant : « Je jure haine à la royauté, une haine éternelle. »

De là à donner la vie aux mots, ou, pour mieux dire, à rendre vivantes les idées qu'ils traduisent, il n'y a qu'un pas. Ce pas est franchi à tout instant dans les écrits. C'est ainsi

qu'en se servant de l'expression « corps politique, corps social » empruntée par la Révolution aux temps qui l'ont précédée, on ne se contente pas de la froide dénomination que représentent ces deux termes assemblés. Le corps social vit ; il a « des artères, des veines », dans lesquelles circule un sang vigoureux ou impur. Il a aussi des plaies qu'il faut guérir ; il a « des membres corrompus et gangrenés » qu'il faut retrancher, afin que la corruption n'arrive pas jusqu'au cœur.

Cet emploi habituel des épithètes, cette préférence donnée, dans le choix des termes, à l'expression la plus forte, cette vie communiquée aux idées, ne dénotent pas seulement des temps agités, comme déjà l'indiquait le mouvement général du style, mais une époque passionnée où tous les sentiments sont portés à l'extrême. On fait plus que donner la vie aux idées ; on les personnifie. Les termes abstraits, dont j'ai constaté l'usage alors si fréquent, tels que la justice, la liberté, la raison, et d'autres termes du même genre, désignent des êtres qui vivent, regardent, parlent et agissent. « L'œil de la Justice est toujours ouvert », écrit le Comité de salut public dans l'un de ses arrêtés. « Les citoyens du Calvados, lit-on dans une adresse à la Convention, sont levés ; ils veulent partir. Que la Liberté outragée pousse un cri, et ils accourent auprès de vous ! » Ce que je dis de la liberté et de la justice, je le dis également de la raison. Elle, aussi, vit, parle ; elle marche et s'avance au milieu des hommes. Il y a plus ; tandis qu'aux abstractions dont il s'agit est ajoutée parfois l'épithète de « sainte », leur donnant ainsi, avec la personnalité, un caractère sacré, on voit, en tête de nombre d'imprimés, certains de ces mots entourés d'une auréole, comme pour mieux signaler à la vénération du lecteur les idées qu'ils représentent. Le culte public dont la Raison fut un moment l'objet n'était que la manifestation sensible de celui qu'elle avait déjà reçu dans les écrits, et l'on ne fit en quelque sorte que le transporter des écrits dans le temple.

Ce n'est pas uniquement à des abstractions de ce genre, et qui sont comme les emblêmes divins de la Révolution, qu'est attribuée la personnalité. A ce moment où la France, en proie à la guerre étrangère, est encore déchirée par les discordes civiles, la patrie est souvent évoquée et se montre

dans les écrits avec toutes les apparences de la vie. Les administrateurs d'un département écrivant à la Convention pour l'adjurer de mettre fin à ses divisions intérieures : « Ce n'est pas nous, disent-ils, c'est la Patrie elle-même qui, en habits de deuil et toute couverte du sang de ses enfants les plus chers, s'avance au milieu de vous et s'écrie : Étouffez, étouffez ces divisions cruelles. » On comprend d'ailleurs que, sous l'influence de tant de passions qui l'agitent, la Révolution personnifie ce qu'elle hait, aussi bien que ce qu'elle aime. « Le Fanatisme est là, écrit le Comité de salut public en parlant des prêtres réfractaires qu'il accuse de soulever l'opinion ; il est là, il veille, la palme du martyre à la main ; il attend ses crédules victimes. » J'ajoute que le fanatisme, le fédéralisme et d'autres objets de la haine révolutionnaire apparaissent ordinairement comme des « monstres » ; ces monstres habitent des « repaires », et c'est dans ces repaires que la Révolution, telle que l'Hercule moderne, doit aller les saisir et les abattre.

De cette propension à vivifier, à personnifier les idées, il résulte que les écrits offrent, non pas seulement des tableaux, mais de véritables scènes animées. L'écrivain, en relatant un événement, ne se borne pas à le présenter à l'esprit du lecteur ; il l'offre, pour ainsi dire, à ses yeux. Ce n'est pas un récit qu'il fait ; c'est une action qu'il montre. Dans une lettre que les citoyens de Nantes adressent aux Parisiens, je lis : « Quand les despotes d'outre-Rhin posèrent le pied sur nos frontières, vous nous dîtes : Venez à nous ; nous marchâmes ; nous ne les craignons plus. » N'assiste-t-on pas ici à l'événement lui-même ? Telle est souvent la force dramatique du style, qu'on n'assiste pas seulement à l'événement accompli, mais à celui qui va s'accomplir. C'est ce qui apparaît fréquemment dans la correspondance du Comité de salut public avec les représentants en mission. « L'aristocratie se relève à Tours, mande-t-il à l'un d'eux. Un espoir liberticide est conçu. Pars ; qu'il soit anéanti. » Par là se manifeste un autre caractère de la Révolution ; on voit que les hommes de ce temps agissent presque en même temps qu'ils pensent. La pensée est si voisine de l'acte qu'elle se confond en quelque sorte avec lui, et l'idée, à peine exprimée, se précipite dans les faits.

II

D'après ce qui précède, on conçoit que les écrits doivent plus d'une fois revêtir la forme théâtrale. Il est superflu de dire que c'est du genre tragique que, dans ce cas, paraît alors s'inspirer l'écrivain. Mais, si l'esprit et le rire, que ce genre proscrit, sont absents, on ne trouve non plus aucune des délicatesses qu'il comporte. C'est comme une imitation de la tragédie en ce qu'elle a de plus accentué, avec l'excès de ses passions, soit dans le bien, soit dans le mal, et aussi avec sa prolixité et ses tirades. « Il est donc vrai, lit-on au début de quelque imprimé, il est donc vrai qu'il est des hommes assez vils, assez corrompus, pour vouloir qu'un trône pèse encore sur cette terre où la liberté avait choisi son asile ! » Ne croit-on pas entendre un monologue que débite un acteur entrant en scène? En même temps qu'on emprunte à la tragédie son caractère général, on lui emprunte ses personnages. On évoque les noms des hommes illustres des Républiques grecque et romaine. C'est tantôt Aristide ou Brutus, tantôt Cicéron et Catilina. La Convention elle-même est désignée du nom antique de Sénat. « Est-ce bien quand l'ennemi est aux portes de Rome, lui écrit-on, que le Sénat doit délibérer s'il faut s'assurer ou non de Catilina et de ses complices ! » Ce n'est pas que, par ces rapprochements, on entende comparer les institutions ; l'on ne cherche en ces souvenirs qu'un effet dramatique. Mais ici le cadre de la scène s'est agrandi, et le public devant lequel on parle est immense ; ce n'est pas aux seuls Français que prétend s'adresser l'écrivain, c'est au monde ou, comme parfois il le dit lui-même, à « l'univers ».

Par une particularité qu'on peut rattacher à la forme théâtrale et à laquelle il n'est fait exception que dans certaines productions infimes, l'écrivain a une tendance marquée à repousser les locutions vulgaires. C'est ainsi qu'un garde du roi devient un « satellite du tyran » ; qu'un général, parlant de ses soldats, les appellera ses « compagnons d'armes » ; qu'on dira d'un prisonnier « qu'il est dans les fers » ; d'un

condamné qui a subi sa peine « qu'il est tombé sous le glaive de la loi ». On ne dira pas non plus les armées, mais les « phalanges », les « légions » de la République, ou encore « nos invincibles guerriers ». S'agit-il d'un vieux soldat qui sollicite sa retraite, on écrira : « un valeureux canonnier courbé sous le poids des infirmités et de l'âge ». Cette propension à employer ce qu'on peut appeler le style soutenu pour exprimer les choses les plus simples indique chez l'écrivain la prétention de ne concevoir que des idées élevées et de n'être pénétré que de nobles sentiments. Il semble même que ces sentiments, ces idées doivent être la première nourriture du citoyen, et l'on ne parle qu'avec une sorte de mépris des besoins de l'existence matérielle. Tandis que, dans les rues, des femmes, exaspérées par la disette, crient ce seul mot : « Du pain ! », on écrira dans une adresse : « La Convention nationale, toujours occupée du bonheur du peuple français, travaillait depuis longtemps, mais inutilement, à lui procurer les choses nécessaires à la vie animale. » Dans cette recherche de ce qui est élevé, on va jusqu'à marquer la distinction entre le corps et l'esprit, et le corps n'est plus qu'une enveloppe que dédaigne le républicain. « Si nous échappons à la fureur des tyrans, dit un officier partant pour le champ de bataille, notre récompense sera votre estime ; si nous succombons sous leurs coups, nous n'aurons laissé à la terre qu'un corps périssable que la nature a fait pour notre pays. »

On comprend que des hommes animés de tels sentiments peuvent devenir des héros. Mais la sincérité n'accompagne pas toujours un semblable langage. Il est trop manifeste que l'écrivain, en employant les grands mots, ne cherche plus d'une fois qu'à produire de l'effet et à s'attirer des suffrages ; que souvent même il sacrifie, dans ce dessein, la pensée à la phrase. De là des écrits retentissants, mais vides, où la parole marche sans la pensée, où l'on ne saisit qu'un bruit, une sonorité qui étonne l'oreille et la séduit aux dépens du jugement. Encore est-ce peu que de sacrifier la pensée à la phrase ; on y sacrifie aussi les principes. Je n'en citerai qu'un exemple que je prends, il est vrai, dans un discours, mais dont il serait aisé de trouver l'analogue dans les écrits. En

proposant à la Convention la loi odieuse du 22 prairial, Couthon disait : « La loi donne aux innocents des jurés patriotes ; elle n'en donne pas aux conspirateurs. » C'est ainsi qu'avec des mots à effet on se trompe soi-même, qu'on trompe les peuples, et qu'on arrive jusqu'au crime.

A côté de la forme théâtrale, une forme de style qui appartient aussi à l'époque dont il s'agit, c'est la forme doctrinale. En maints endroits, l'écrivain, dans des phrases sentencieuses, rappelle au lecteur les principes qui doivent régir les sociétés, et, en particulier, ceux qui doivent présider au gouvernement républicain. Ce sont tantôt des maximes écourtées, tantôt de véritables dissertations et comme une leçon abrégée de philosophie sociale. Tel ce long préambule par lequel le Comité de Salut public, à l'occasion d'un de ses arrêtés, commence une circulaire envoyée à certains départements : « Si l'humanité commande quelquefois des égards, ces égards ne doivent pas détendre le nerf du gouvernement révolutionnaire. La vertu des temps paisibles n'est pas la vertu des révolutions. Le législateur est obligé souvent de froisser les intérêts particuliers pour arriver aux grands résultats que commande le salut du peuple. Il doit pour cela s'isoler des hommes et des affections ordinaires. Dans le silence de la retraite et de l'étude, le philosophe médite sur les passions des hommes ; au milieu de l'orage, le législateur les dirige ou les entraîne... » On reconnaît ici, par un nouveau signe, un régime que, sur plus d'un point, a inspiré la philosophie du siècle. Déjà même cette forme sentencieuse avait commencé de se montrer dans le préambule de certains édits de Louis XVI. Encore ne faut-il pas croire que les pouvoirs publics soient seuls à donner ainsi des leçons. Les simples citoyens, de leur côté, ne se font pas faute d'en donner aux pouvoirs publics. Qui ne sait combien pullulent à ce moment les feuilles, les brochures adressées à la Convention et portant pour titre : *Observations*, *Avis*, *Réflexions*, *Projets de décrets* ? On lui envoie jusqu'à des « plans de constitution » dressés article par article et tout prêts à être promulgués. Ces mêmes citoyens, qui donnent des leçons à la Convention, prétendent en donner également aux puissances étrangères, à l'Europe, et il semble que tout Français se pose alors en précepteur des nations.

C'est d'ailleurs avec un ton constant d'autorité que parlent ces donneurs de leçons. Quelque différentes, dans le détail, que puissent paraître leurs idées, tous s'accordent sur un point, c'est que la République, envisagée dans son principe, est un dogme indiscutable, qui doit s'imposer à toutes les intelligences et dominer toutes les volontés. C'est là encore un côté par où la Révolution française ressemble aux révolutions religieuses. Par elle, un dogme nouveau a été annoncé au monde. Cette pensée est si bien celle des hommes de ce temps, que le Comité de salut public, pour qualifier l'œuvre des représentants en mission, n'hésite pas à se servir du mot « apostolat ». Ce n'est pas uniquement par la parole, c'est, au besoin, par le fer que la religion révolutionnaire, telle qu'un autre islamisme, sera propagée au dedans et au dehors. « Il faut, dans les départements rebelles, écrit ce comité, porter tout ensemble la lumière et la terreur. » Par une conséquence des mêmes idées, les ennemis du nouveau dogme sont traités « d'ennemis du genre humain ». De là la mort qui leur est infligée au nom du salut commun ; car, par leur résistance à la vérité, ils s'opposent à celui de la France et du monde, et la Révolution, en frappant ses adversaires, peut dire, comme les orthodoxes du moyen âge : Mort aux hérétiques !

Par cela même que la Révolution est une révélation, une lumière nouvelle apportée au monde, on se rend compte que, dans l'esprit du républicain, les opposants, les adversaires ne doivent constituer qu'une infime minorité. Aussi, quel que soit leur nombre, dit-on d'eux communément, « une poignée de rebelles, de factieux », comme on dit « une poignée d'aristocrates ». De là également l'injure lancée aux nations qui se refusent à la lumière. A l'imitation des anciens Grecs qui se croyaient seuls en possession de la civilisation, le républicain voit dans ces nations des « Barbares ». Dans une adresse du département des Vosges où il est dit qu'il faut s'armer en hâte contre l'ennemi qui avance vers la frontière : « Il ne sera plus temps » de se préparer, ajoute-t-on, « quand les cohortes des Barbares auront inondé nos plaines et qu'elles auront dévoré nos troupeaux et nos moissons. » Ne dirait-on pas un Grec annonçant les ravages que vont accomplir sur le sol sacré de l'Hellade les hordes de Xercès ?

III

Une forme de style qui appartient encore à la Révolution, forme qui, à la vérité, apparaît déjà quelque temps avant elle, mais qu'elle s'est appropriée en l'exagérant, c'est la la forme sensible. Maintes fois se rencontrent dans les écrits les mots « cœur, âme » et, en général, tous les termes exprimant la sensibilité et l'attendrissement. Parlant de la constitution de 1793 qui venait d'être promulguée, des citoyens d'un département s'écrient : « Nous la recevons avec attendrissement, cette constitution admirable ; nous la serrons contre nos cœurs, nous l'arrosons de nos larmes d'allégresse. » Ce langage ne se trouve pas que dans les écrits des particuliers. Les hommes qui sont à la tête du pouvoir se servent des mêmes locutions. Dans l'une de ses lettres, le Comité de salut public insiste sur le « sentiment délicieux » que fait éprouver la conviction du bien accompli et qui, ajoute-t-il, « doit être le premier besoin des âmes républicaines ». Dans une autre, où il répond à des plaintes qu'on lui adresse et qu'il dit mal fondées : « Ces phrases sont échappées de votre plume, écrit-il ; elles ne sont pas de vos cœurs. »

Ces formes de langage indiquent un autre caractère de la Révolution. En anéantissant le passé, en mettant fin à ce qui lui semblait une civilisation menteuse, elle a prétendu faire disparaître l'homme faux, factice qui en était l'image, et lui substituer l'homme vrai, bon, sensible, tel que l'a créé la nature. Les barrières que cette civilisation avait élevées entre les hommes, et par lesquelles elle les tenait divisés, ont été renversées, et, par-dessus, ils se sont tendu la main. Le tutoiement, alors en usage, n'est pas seulement un signe d'égalité, mais de fraternité. Les républicains, unis dans les mêmes principes, les mêmes aspirations, ne doivent plus former qu'une famille. « Apprenons à l'univers, écrivent les administrateurs d'un département, que, dans une république, tous les citoyens sont frères. »

Ce qui étonne, c'est que, tout en répondant à certaines tendances de la Révolution, ce genre de style ait pu se produire dans le moment même où s'accomplissent les événements les plus tragiques. Alors que le régime de la Terreur sévissait dans toute son horreur, on publiait des romans intitulés : *Nouveau voyage sentimental, l'Amitié dangereuse, Ursule et Sophie*. Il y a plus; plusieurs des hommes dont la conduite publique était inhumaine se montraient doux et honnêtes dans les relations privées. Il en fut de même aux jours sombres du moyen âge; ceux qui envoyaient les hérétiques au supplice n'étaient pas tous des monstres. Ce contraste s'explique, au moins en la plupart des cas, par le fanatisme, lequel, n'enflammant les passions dans l'homme que sur certains objets, le laisse, sur les autres, maître de lui-même; et il en est du fanatisme politique comme du fanatisme religieux. L'un et l'autre ont pour effet d'allier ensemble la douceur et la violence, la vertu et le crime.

Un des caractères de la Révolution étant de se rapprocher de la nature, il en résulte que plus d'une fois on trouve dans le style, à côté de la forme sentimentale, la forme pastorale. Un de nos célèbres historiens remarquait que, dès 1790, le gouvernement parlait au peuple comme à un berger de Gessner. Marat, à la veille de la Révolution, n'écrivait-il pas un *Roman de cœur*, autrement dit : *les Aventures du jeune comte Potowski*, où l'on ne voit qu'amours champêtres, ruisseaux et prairies? Les mêmes remarques s'appliquent à l'année 1793, ainsi que suffisent à l'indiquer certaines images dessinées en tête de divers imprimés de cette époque. Tandis que, sur quelques-uns, on voit figuré un sabre formidable avec cette inscription : « La liberté ou la mort », d'autres représentent un laboureur à demi courbé vers la terre dont il ouvre les sillons, pendant qu'au loin, sur un coteau, apparaissent les premiers rayons du jour ; c'est l'image de la paix, du travail et de l'innocence.

Dans cette voie, la Révolution arrive même à l'idylle. Rien ne le démontre mieux que certaines fêtes publiques qu'on célébrait alors. Qu'on me permette de reproduire ici le programme d'une fête célébrée à Bourges le 10 août 1793. J'omets, comme inutile, l'indication de certains préparatifs,

tant pour la décoration du lieu où se fera la cérémonie, que pour les places que doit occuper l'assistance. « Tous les groupes étant à leur rang, ajoute le programme, le président puisera de l'eau dans la fontaine de la Régénération, décorée de fleurs et de feuillage, et, de sa tribune, il arrosera la terre tout autour par forme de libation, en disant à voix haute : Je te purifie, terre souillée par seize siècles de servitude : sois à jamais le sol de la liberté. Ensuite, prenant une coupe remplie de cette eau salutaire, il en boira le premier, et la même coupe passera successivement aux électeurs, qui en boiront chacun à leur tour une gorgée ; et chaque fois qu'un électeur aura bu, il sera fait un roulement de tambours. Après que tous les électeurs auront bu, le président dira : Citoyens, vos représentants, en buvant à la même coupe, vous ont annoncé que nous sommes tous frères. Donnez aussi par vous-mêmes un signe non moins expressif de cette civique union ; que chacun de vous donne à ses voisins le baiser fraternel ; ce qui sera exécuté entre voisins seulement. Le président en donnera l'exemple. Pendant ces embrassements, les musiques joueront l'air chéri : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* »

La fête devait s'achever par un banquet et une danse, ou, comme on dirait aujourd'hui, par un bal public. Mais qu'on remarque en quels termes sont annoncés l'un et l'autre. « Enfin, se retournant vers le peuple, le président dira : Français, de vrais républicains sont frères ; et des frères assemblés n'aimeraient pas à se séparer sans s'être témoigné dans un banquet frugal leur affection réciproque. La verdure et l'ombrage vous offrent, à cet effet, un emplacement simple et républicain. Que les mets apportés par chacun de vous soient communs à tous, et que, par des danses joyeuses, le peuple termine l'expression publique de son allégresse et de son bonheur. »

Ce mot « bonheur », par lequel finit cette citation, m'amène à une dernière considération. Ce mot est, avec ceux que j'ai déjà signalés, l'un des termes qui se présentent le plus habituellement. « C'est maintenant que nous avons une terre délicieuse à habiter, écrit-on dans quelque adresse à propos de la Constitution de 1793 ; cette constitution, ayant pris sa

source dans la raison éternelle, doit nous procurer la félicité qui en est le résultat nécessaire. » On sait que, dans cette constitution même, il est dit à l'article premier que « le but de la société est le bonheur commun ». Je n'ai pas besoin d'ajouter que le Comité de salut public tient aussi, plus d'une fois, un langage analogue. « Si ta mission offre des difficultés à vaincre, mande-t-il à un représentant, elle offre à l'homme sensible un ministère bien consolant, celui d'apprendre à ses concitoyens le secret d'être heureux. » Il va même plus loin dans l'expression de ces idées. Écrivant à un autre représentant qui lui avait rendu compte de sa mission dans un département : « Vous avez fait partager au Comité, lui dit-il, la douce émotion que vous avez éprouvée au sein d'un peuple de frères. Au milieu de tant d'impressions si délicieuses, on se rappelle l'âge d'or, que, malgré la corruption du siècle, la philosophie parviendra à réaliser sous les auspices de l'égalité et de la liberté. »

Un pareil langage, dont il serait facile de multiplier les exemples, montre qu'aux yeux des hommes de ce temps, la République, qui prétend remettre toutes choses à leur véritable place et, par cette réforme générale de la société, satisfaire à tous les besoins de l'homme comme à toutes ses aspirations, représente l'ordre parfait, idéal, et qu'avec lui une ère de félicité, un nouvel âge d'or doit s'ouvrir pour le monde. Un des traits les plus caractéristiques que j'ai rencontrés attestant à quel point les esprits étaient alors pénétrés de cette pensée, c'est une phrase par laquelle une femme d'humble condition, plongée dans le chagrin et la misère, commençait une pétition adressée à la Convention. Cette phrase, qui dénote bien des espérances, et aussi bien des déceptions, contenait ces seuls mots : « Citoyens ! je suis républicaine et cependant malheureuse. »

Telles sont les principales considérations, sinon les seules, auxquelles conduit l'étude du style révolutionnaire. Que si l'on demande de quels modèles, en dehors de ce qui lui appartient en propre, il a pu s'inspirer, je répondrai, avec plus d'un historien, que c'est dans les œuvres de Jean-Jacques Rousseau qu'il faut surtout chercher ces modèles. Jamais, dans les écrits de ce temps, on ne retrouve le style

de Voltaire, ce style à la fois simple et lumineux, modéré et ferme, où la passion est toujours réglée et contenue par la pensée. C'est le style de Rousseau, avec ses mouvements oratoires et son abondance des épithètes, avec son penchant à la déclamation et ses évocations de l'antiquité, et aussi avec sa forme sentencieuse, dogmatique, ses tendances au lyrisme et son goût de la nature. Pour tout dire, c'est le même style, exagéré dans ses défauts comme dans ses qualités.

Je terminerai par une réflexion qui s'offre d'elle-même à la fin de cette courte étude. Quelque variés que soient les caractères que présente le langage révolutionnaire, c'est, en somme, la passion qui y domine. De là on peut conclure, en dehors de toute notion fournie par les événements, que l'époque dont il est le reflet sera une époque transitoire; les sentiments extrêmes, comme le style qui les exprime, ne pourront garder toujours le même degré d'intensité; dès lors, par une réaction naturelle, succédera pour les intelligences une lassitude, qui, portée par elles jusque dans le domaine des principes, se tournera en scepticisme. Ainsi l'étude du style, par laquelle on a pu connaître, sous ses divers aspects, l'esprit des temps révolutionnaires, annonce aussi la limite de leur durée et l'état moral qui les suivra.

FÉLIX ROCQUAIN

L'ANGLETERRE

ET LE PANBRITANNISME

I

Nous sommes menacés d'une prochaine session parlementaire où triomphera la réaction. Il y a dans ce pays tant de gens qui ont des intérêts à sauver, des privilèges à maintenir ! Le prêtre et le propriétaire, la terre et l'Église, la noblesse et la ploutocratie, tout va se coaliser pour repousser encore la marée démocratique et pour renverser le courant de la pensée populaire. A cette heure, le devoir de tout vrai libéral est de brandir la bannière du progrès, en dépit du découragement temporaire et malgré la défaite, temporaire elle aussi.

(J. Chamberlain aux électeurs de Sheffield, 1er janvier 1874.)

L'impérialisme triomphe en Angleterre. Des mots et des chansons, où si longtemps il s'est complu, il passe aux actes. Il quitte l'orchestre des *music halls*, pour débuter sur la scène du monde. La tragédie sud-africaine n'est, pour lui, qu'un début savamment préparé. Si tout d'abord il n'y trouve pas le succès qu'il espérait, il escompte une revanche prochaine, et, mis en appétit de gloire, il ne s'en tiendra pas à l'Afrique. Il lui faut le monde, les deux hémisphères anglo-saxons, toute la terre parlant anglais, tout l'univers « briton ». L'empire « panbritannique » est le terme de ses désirs. Si l'on jette un regard en arrière, la rapidité de ce triomphe est faite pour surprendre. Dans cette vieille, raisonnable, calculatrice

et conservatrice Angleterre, où les idées nouvelles se fraient si lentement leur chemin, il a suffi de trente années pour que le paradoxe d'un écolier de vingt ans soit aujourd'hui l'opinion commune. Quand, tout frais émoulu de l'Université, Ch. Dilke énonça vers 1868 son rêve de la « Plus Grande-Bretagne », ce fut un haussement d'épaules dans l'étendue des trois royaumes. L'Angleterre de Goldwin Smith était alors persuadée que fatalement, tôt ou tard, ses colonies devaient se séparer de la mère-patrie, Elle envisageait cet avenir sans crainte. Parfois même elle semblait l'appeler de ses vœux. Elle croyait n'avoir pas trop de temps pour mener à bien ses propres affaires et pour guider son propre peuple dans les voies du progrès et de la liberté. Elle rêvait de donner au monde l'exemple d'une nation éclairée et vertueuse, d'une Grande-Bretagne libérale, grande par l'argent et grande par la force, mais plus grande encore par le respect de la justice et par le souci de l'humanité... Aujourd'hui le peuple entier se détourne avec mépris des *little Englanders*, des apôtres de la « Petite Angleterre », dont il ne reste qu'une poignée. Il lui faut, à tout ce peuple, une « Plus Grande » Bretagne, toujours plus grande en ses convoitises et en ses accaparements, grandie non seulement de sa propre force et de ses propres richesses, mais encore, et surtout, de l'oppression et de la ruine et de l'envie du genre humain, une Bretagne impériale couronnant et exploitant le monde moderne, comme la Rome impériale exploita et termina le monde ancien. L'impérialisme, en moins de trente années, a conquis tous les cœurs anglais.

En Angleterre, du moins, rien aujourd'hui ne semble pouvoir lui résister. Tous les partis politiques se sont mis à sa suite ou même revendiquent l'honneur de sa formation. Les tories ont gardé pour devise le mot de lord Beaconsfield : *Imperium et libertas*. La plupart des libéraux écoutent l'ancien *leader* Roseberry, qui, lord et gendre des Rothschild, est doublement intéressé à la réussite de l'affaire impériale. C'est de radicaux qu'est formé le petit état-major de J. Chamberlain. Les représentants de l'Angleterre pacifique et humanitaire sont morts ou réduits au silence. Le *Cobden Club* lui-même, l'héritier des grands principes de Manchester, le

défenseur né du libre-échange et de la paix à tout prix, laisse passer sous ses fenêtres, presque sans murmurer, les chansons protectionnistes et les hurlements de guerre. La Chambre de commerce de Manchester proteste encore de son attachement au *Free Trade;* elle le proclame encore une « impériale nécessité ». Mais, après dix ans de refus, elle vient de consentir à entrer dans l'*Association of Chambers of Commerce*, dont les déclarations impérialistes et protectionnistes sont connues de tous, et quand cette Association demande la protection des sucres nationaux, le représentant de Manchester ne trouve que des distinctions à faire pour le cas où cette proposition pourrait être *directly antagonistic to Free Trade*, directement opposée au libre-échange[1]!... Réduits au même silence ou à l'inaction, les rares et derniers représentants de l'Angleterre chevaleresque et chrétienne, découragés, vaincus, accordent aux pires entreprises leur complicité tacite ou publique. La reine, vieillie, est entourée de « royaux » tous intéressés aux tripotages de l'Empire, ne rêvant plus de grandes actions que dans les Compagnies à charte. Lord Salisbury, l'héritier des Cecil, le chef nominal du gouvernement, laisse pratiquement les rênes au *monopolist* J. Chamberlain.

En dehors de l'Angleterre seulement, les anciens vaincus du Royaume-Uni, les exploités et les opprimés d'autrefois, Écossais et Gallois, sans parler des Irlandais, osent protester tout haut. Un peu par habitude de dissidents, beaucoup aussi par conviction profonde et par sentiment, mais bien plus encore par un juste souci de leurs intérêts, ils restent fidèles aux principes du radicalisme pacifique. C'est que leurs charbons de Cardiff et leurs chantiers de la Clyde ont conservé la clientèle de l'univers. Jusqu'ici, la concurrence des deux mondes n'a pu ruiner leur ancien monopole. Pour les constructions navales, les statistiques du Lloyd montrent que l'année 1898 a été la plus favorable que les chantiers britanniques aient jamais connue. La marine de commerce leur a commandé 761 navires, d'un tonnage total de 1 367 570 tonneaux; la marine de guerre, 33 navires d'un tonnage de 120 560 tonneaux: jamais on n'avait encore atteint ces chiffres.

1. Manchester Chamber of Commerce, *Monthly Report*, octobre 1899, p. 236.

Pour la marine de commerce, surtout, ils dépassent l'année 1889 qui, jusqu'ici, restait un peu légendaire par son activité :

Constructions navales de commerce

Années	Tonneaux	Années	Tonneaux
1888. . .	838 040	1895. . .	950 967
1889. . .	1 209 361	1896. . .	1 159 751
1891. . .	1 130 816	1897. . .	952 486
1893. . .	836 383	1898. . .	1 367 570

Sur ces chiffres, l'Écosse et ses voisins de Newcastle, de Sunderland, de Hartlepool et de Middlesborough accaparent presque tout, soit environ 1 200 000 tonneaux [1]. Or, l'Angleterre est sans doute la meilleure cliente de ses propres chantiers : en 1898, elle y a pris 1 061 642 tonneaux. Mais les colonies et autres pays anglo-saxons, l'Empire, en un mot, ne figurent presque pas dans cette statistique; à eux tous, ils n'ont pas commandé 20 000 tonneaux. C'est la clientèle du Danemark (45 000 tonneaux), de la Norvège (44 000 tonneaux), de la Russie (38 000 tonneaux), de l'Allemagne (36 000 tonneaux), du Japon (20 000 tonneaux), de la Hollande et de la Belgique (26 000 et 17 000 tonneaux), qui alimente les chantiers écossais. De même, les constructeurs militaires ont profité sans doute de la politique impérialiste et de la flotte nationale toujours augmentée. Mais, eux aussi, ils ont la clientèle du monde, et, si le Royaume-Uni leur commande 70 000 tonneaux, le Japon, la Russie, la Chine, le Chili, le Portugal leur en prennent plus de 50 000.

Le charbon, de même, ne peut pas être impérialiste. Depuis quarante ans, il a sextuplé ses exportations [2] :

Exportation de charbons anglais (en milliers de tonnes) :

1857	1867	1877	1887	1897
6 821	10 565	15 420	24 460	35 354

et l'année 1898, malgré la grève énorme et longue des

1. Glasgow. . . 242 256 tonneaux — Newcastle. . . 238 551 tonneaux
Greenock . . 149 049 — — Sunderland . . 258 754 —
Autres ports écossais. . 43 325 — — Middlesborough 140 729 —
Hartlepool. . . 125 791 —

2. Chiffres empruntés aux *Statistical Abstracts*.

mineurs gallois, n'a pas vu faiblir le chiffre de 1897 : les houillères du Royaume-Uni ont encore vendu au monde 35 millions de tonnes. Or les colonies anglaises et les pays anglo-saxons ne figurent pas, à eux tous, pour plus de 2 millions dans ce total. C'est la Baltique et la mer du Nord (13 millions de tonnes), c'est la Méditerranée (17 millions de tonnes) qui sont les véritables Empires de la houille britannique, et surtout des houilles écossaises et galloises. Car les ports gallois du canal de Bristol, et les ports écossais ou leurs voisins les plus immédiats sont les plus gros marchands : l'Écosse et ses voisins vendent 10 ou 11 millions de tonnes à l'Europe slave et germanique; Cardiff, Newport et Swansea en vendent 12 millions à la Méditerranée latine et musulmane[1]. Écossais et Gallois ne figurent donc pas dans l'armée de l'Empire. Ils voient très nettement tout ce qu'ils perdraient à l'Empire militaire et nationaliste. Ils cherchent en vain ce qu'ils gagneraient à l'Empire commercial. Mais, moins nombreuses et moins populacières, leurs protestations sont étouffées par les hourrahs de la cohue impérialiste... Et cette armée, maîtresse au dedans, va son chemin en menaçant de briser au dehors tout ce qui voudrait lui barrer la route.

Pourtant, malgré l'enthousiasme, — les débuts douloureux de la guerre africaine ont fait réfléchir les politiques, — quelques-uns, et non des moindres, commencent à se demander où l'on va. A la guerre sans doute, et à l'enrichissement d'une bande de spéculateurs; mais ensuite? Cet Empire, que tous réclament, chacun se l'imagine à sa façon. Aristocrates, marchands et populaire, dans cette armée en apparence unie, chacun des trois corps principaux aperçoit déjà et compte suivre une route différente. Le peuple, à son habitude, ne voit dans l'Empire qu'une énorme et flamboyante machine de guerre, capable d'éblouir et d'écraser l'univers, l'Empire de Charlemagne, l'Empire de Napoléon, des soldats, des chevaux, des dorures, des fanfares, des panaches, des revues emplissant Spithead de cuirassés et Aldershot de canons, Britannia dressée sur le monde dans une gloire de salves et de poudre... Au gré des aristocrates,

1. Comité central des Houillères de France, *Circulaire* n° 1714.

— qui ne vivent dans l'abondance et la paresse que grâce à la vieille constitution, qui ne maintiennent leurs privilèges et leurs revenus que par elle, qui trouvent en outre dans l'esprit constitutionnel, c'est-à-dire dans les préjugés conservateurs, de la société anglaise, mille autres moyens commodes d'exploiter la communauté, — l'Empire ne peut et ne doit être qu'une machine politique et constitutionnelle. Les lords ne veulent faire l'unité de l'empire anglo-saxon, comme jadis ils ont fait l'unité du royaume britannique, que pour l'affermissement et pour le développement de leur propre grandeur. Aujourd'hui, un lord, — et l'on sait tout ce que ce titre à lui seul vaut d'égards, de complaisances, de passe-droits, de dots et de crédit, — un lord n'est vraiment lord qu'en Angleterre. A Sydney ou à Québec, s'il ne porte pas d'un des grands noms du *peerage*, il n'est, comme à New-York, qu'un simple citoyen. Vienne l'Empire avec un Parlement impérial siégeant à Londres, et le voici lord de l'univers ; il ne faut pour cela qu'étendre au monde entier la vieille constitution britannique... De ces deux formes d'Empire, militaire ou constitutionnelle, le marchand se soucie peu. Il rêve seulement de monopole commercial ; il veut qu'un *Zollverein* bien agencé expulse de l'univers anglo-saxon ses concurrents étrangers et double ses bénéfices : pour lui, l'Empire ne peut et ne doit être qu'un syndicat d'affaires.

Dans cette trinité d'Empires, il faudra bientôt choisir le vrai dieu. Le service de l'un ne semble pas compatible avec celui des autres. Militarisme et commerce ne semblent pas, en Angleterre du moins, conciliables. Il faudra donc faire le choix. Quelques-uns l'ont déjà fait publiquement, et, parmi eux, le fondateur lui-même du culte, sir Charles Dilke. A l'en croire, Empire commercial et Empire constitutionnel ne sont que rêveries ; seul, un Empire militaire est possible. Et Charles Dilke a de fort bonnes raisons contre les impérialismes qui ne sont pas le sien. Encore ne donne-t-il que les raisons matérielles et brutales, les raisons de chiffres et de faits, superficielles comme les chiffres, passagères comme les faits eux-mêmes. Une constitution impériale, dit-il, confierait sans doute le pouvoir à un Parlement œcu-

ménique, où les États de l'Empire seraient représentés au prorata de leur population. A ce compte, les colonies auraient droit à cent quatre-vingts ou deux cents députés, et le Royaume-Uni garderait ses 495 députés pour l'Angleterre, ses 72 pour l'Écosse et ses 103 pour l'Irlande. La métropole ayant quatre voix pour une seule accordée aux colonies, quelles garanties trouveraient ces dernières dans un tel Parlement? D'ailleurs qui dit Parlement dit aussi *bills*, projets de loi, matière législative. Le Parlement impérial allemand légifère sur les affaires militaires, commerciales et diplomatiques de l'Empire; il vote les budgets communs de la guerre, de la marine, des voies et transports, des affaires étrangères, etc. Or, c'est l'Angleterre seule qui fournit les fonds de la marine, de l'armée et de la diplomatie impériales; de quel droit les colonies en surveilleraient-elles l'emploi? Si jamais on peut avoir une armée et une diplomatie vraiment impériales, il sera temps de songer à ce Parlement impérial, mais pour l'heure, ce Parlement est inutile.

Plus fortes que ces calculs, il semble que des raisons éternelles et profondes fassent de l'Empire et de la Constitution deux termes antinomiques : *res dissociabiles*, disait déjà Tacite. On ne peut avoir tous les deux : Rome, pour l'Empire, dut abandonner sa vieille constitution sénatoriale; l'Espagne constitutionnelle ne put garder l'Empire de l'Espagne absolue. En Angleterre, les impérialistes de la chaire ne s'y sont pas trompés. Ils savent qu'Empire et Liberté sont, quoi qu'en disent les politiciens, choses inconciliables. Froude envisageait déjà le choix, et, dès qu'il mettait le pied sur un bateau de guerre, il y trouvait le modèle de son Océana future : « Un cuirassé régi par les principes électifs et représentatifs ne serait pas un dangereux adversaire. Peut-être les nations marcheraient-elles mieux, administrées comme un cuirassé, suivant le vieil ordre de choses et selon les vieux principes d'autorité. Telle était l'Angleterre d'autrefois. Telle, peut-être, redeviendra-t-elle, quand, délivrée de cette condition où la victoire dans une élection et dans un vote des Communes est exaltée comme un triomphe sur l'ennemi, elle ne laissera plus l'honneur national, l'intégrité nationale, et même l'intérêt national, marcher derrière les intérêts de parti...

Ce serait d'autres *leaders* que les nôtres qui gouverneraient l'Océana-Unie, *leaders of another type would rule in a United-Oceana.* » C'était sous un ministère Gladstone que Froude écrivait ces mots[1]. Ils avaient du moins le mérite de la logique. Car il semble bien que des hommes et des peuples très éloignés et très différents ne puissent vivre unis que sous l'autorité absolue et lointaine d'un maître. Au seuil de l'Empire, « comme à l'échelle des bateaux de guerre, exposés à de rudes assauts[2] », la démocratie doit se taire. Quand une constitution promet aux peuples la liberté, et leur inculque le besoin d'être libres et surtout de se sentir libres, il faut que cette liberté soit proche, vérifiable à tout instant, presque tangible. Les *bills* d'un Parlement lointain n'apparaîtraient plus, à Sydney, comme l'expression de la volonté commune et l'émanation du libre vote de tous. Au premier dissentiment, ils sembleraient plutôt les ordres d'un maître étranger, Le Parlement impérial serait le premier pas, sans doute, vers la désagrégation de l'Empire.

L'Empire commercial, continue Charles Dilke, suppose ou l'abandon du libre-échange par la métropole ou l'abandon du protectionnisme par les colonies. Car la métropole vit sous le régime du libre-échange, et toutes les colonies, sauf la Nouvelle-Galles du Sud, veulent le régime de la protection, et de la protection efficace. Les droits *ad valorem* de 40 p. 100 sont chose courante dans les tarifs océaniens ou canadiens. Les objets les plus nécessaires à la vie y sont durement taxés, et les produits les plus anglais ne sont pas exempts : filés de coton, 10 p. 100 à Sierra Leone, 12 1/2 p. 100 à la Jamaïque, 25 p. 100 aux Bermudes ; tissus de coton, 12 1/2 p. 100 à la Dominique, 15 p. 100 à Sainte-Lucie, 25 p. 100 aux Bahamas, 30 p. 100 à Terre-Neuve ; faïences et porcelaines, 20 p. 100 en Tasmanie et Nouvelle-Zélande, 25 p. 100 au Queensland ; fer et fils de fer, 10 p. 100 dans presque toutes les Antilles, etc. Faut-il penser que l'Angleterre renoncera à ce *Free Trade*, uni par un demi-siècle de luttes à la cause démocratique et par un demi-siècle de succès à la prospérité commune? J. Chamberlain lui-même ne peut plus

1. Froude, *Oceana*, édition Tauchnitz, p. 166.
2. *Id.*, *ibid.*

l'espérer. Ouvertement il n'a jamais osé plaider la cause de la protection. Mais sournoisement il avait lancé le mot de *Fair Trade*, qui ne veut pas dire grand chose et qui couvrait en réalité une tentative protectionniste. Il espérait que cette contrefaçon ferait lentement son chemin. Il peut voir aujourd'hui, après quinze ans d'essais, que le *Free Trade* apparaît encore à l'Angleterre travailleuse comme une condition vitale de sa fortune et même de son existence. Les orateurs les plus impérialistes le revendiquent et s'en couvrent. L'Association des Chambres de commerce, où J. Chamberlain compte une grande majorité d'admirateurs, n'invoque que le libre-échange pour légitimer ses réclamations de droits prohibitifs, différentiels ou protecteurs. Dans sa campagne contre les sucres étrangers, c'est au nom du libre-échange qu'elle dénonce les primes accordées par le Continent à l'exportation des sucres ; c'est au nom du libre-échange qu'elle réclame à l'entrée des droits compensateurs : « Le Continent viole les principes essentiels du *Free Trade ;* tolérer cette violation, c'est y prendre part soi-même, autant et plus que si l'on revenait au système condamné et détestable de la Protection, *to the exploded and detestable system of Protection :* c'est être protectionniste de la plus folle espèce, protectionniste d'industries étrangères aux dépens des industries nationales[1]. » Si l'Angleterre bourgeoise et capitaliste parle ainsi, c'est que le moindre droit sur les denrées de première nécessité, — et dans la théorie de l'impérialisme commercial, c'est le blé de l'Inde et du Canada, la viande, la laine et les beurres de l'Australie, le thé de Ceylan, le sucre de Maurice et des Antilles, qu'il s'agirait de protéger sur le marché métropolitain, — le moindre droit amènerait ou des émeutes par suite des rumeurs d'accaparement et de famine prochaine, ou des grèves par des réclamations de salaires plus forts, l'ouvrier ayant à payer les droits doublés, triplés peut-être par la spéculation... Les industriels et les consuls anglais crient déjà que la moyenne des salaires trop haute rend de moins en moins possible la concurrence avec l'étranger[2].

1. *Autumnal Meeting of the Association of Chambers of Commerce*, Sept. 1899, discours de M. James Glen.

2. Foreign Office, *Miscellaneous Series*, n° 34 : The British workman is, in

Inversement, faut-il espérer que les colonies renonceront à leur régime protectionniste? Ce n'est pas seulement un ambitieux et lointain calcul, le désir de susciter des industries indigènes, qui leur a, comme aux États-Unis, fait adopter la protection. C'est le souci très urgent et très pratique d'équilibrer leurs budgets. La protection est absolument nécessaire à leur vie quotidienne. Leurs impôts directs ayant été réduits au minimum, les budgets coloniaux sont établis principalement sur les droits de douane : la Nouvelle-Zélande, qui perçoit bon an mal an 120 ou 125 millions de francs, en tire au moins 40 ou 45 de ses douanes; Terre-Neuve, pour un budget de recettes de 350 000 livres sterling environ, en demande 290 000 à ses douanes; le Canada perçoit, en 1896, 7 524 368 livres sterling, dont 4 075 331 par ses douanes[1]; c'est uniquement sur un droit général de 15 p. 100 *ad valorem* que la nouvelle Fédération australienne a doté son budget fédéral. Tous ces droits sont payés surtout par les produits anglais, puisque l'Angleterre détient encore 40 ou 45 p. 100 des importations du marché colonial. Ce sont donc les produits de la métropole qui, payant la douane, fournissent actuellement aux dépenses des colonies. Dégrever entièrement ou partiellement ces produits de la métropole, les colonies n'y peuvent songer : il leur faudrait remplacer les droits abolis ou diminués par des revenus d'autre sorte, par des impôts directs; or en tout pays, mais surtout en pays démocratiques, il est presque impossible de remplacer un impôt indirect même très lourd, par un impôt direct, même léger. Maintenir les tarifs actuels sur les produits anglais et les doubler sur les produits étrangers, ce serait non seulement monopoliser en faveur de la métropole le marché colonial, — et qui dit monopole, dit accaparement, exploitation, hausse énorme de tous les prix; — mais ce serait encore s'exposer de la part du monde coalisé à de sévères représailles. Or les importations de la métropole peuvent suffire à alimenter le marché colonial. Mais les exportations vers l'Angleterre n'enlèvent qu'une faible part des produits coloniaux. La laine

comparison with the value of what he produces, the most expensive workman in the world.

1. *Blue Book*, C-8605, pour ces chiffres et pour les suivants.

australienne doit avoir le monde entier pour client. Le Royaume-Uni ne consomme même pas toute la laine australienne qu'il importe et il est loin d'importer toute la tonte de l'année. L'Australie ne peut donc pas, par des droits prohibitifs, indisposer sa clientèle étrangère, l'éloigner peut-être. Malgré ses désirs patriotiques, malgré ses *Acts* d'Union pour la Défense de l'Empire, elle ne peut en matière commerciale que rester dans le *statu quo*. Toute prête à l'Empire militaire ou constitutionnel, il lui sera toujours impossible d'adhérer au Zollverein nationaliste.

Pour cette question commerciale, d'ailleurs, comme pour la question constitutionnelle, il est des idées et des sentiments contre lesquels on ne saurait entrer en lutte. Le profit, but final du commerce, peut être entendu très différemment, par les peuples, comme par les hommes, différents d'âge. Les peuples vieux qui ont un passé illustre, une gloire établie, une longue épargne de belles choses et de grands noms, mettent le profit dans l'argent : les vieilles gens volontiers sont avares. Les peuples jeunes veulent avoir leurs industries à eux, leurs découvertes, leurs grands hommes en toutes choses, littérature, arts, sciences et métiers. Ils veulent se suffire à eux-mêmes. Ils mettent le profit à se débarrasser de ce qu'ils appellent l'exploitation étrangère. La jeunesse a moins besoin de jouissances matérielles que de satisfactions d'amour-propre. Les colonies anglaises continueront à protéger tous les débuts de leur travail indigène, même contre la concurrence de la métropole. Protectionnisme et colonies, libre-échange et métropole, semblent termes inséparables dans l'Empire. Que devient alors l'union douanière et l'Empire commercial ?

*
* *

Reste l'Empire militaire, auquel sir Ch. Dilke se rallie et conseille à tous de se rallier. Il est simple. Il est facile à établir. Il est à moitié fait déjà. Une gigantesque flotte entretenue à frais communs en serait le noyau; une armée très forte, moindre cependant, s'y viendrait ajouter; chaque membre de l'Empire fournirait sa quote-part soit en hommes, soit en nature, soit en argent; l'*Act of defence*, conclu déjà et renou-

velé avec les colonies australiennes, servirait de modèle aux nouveaux contrats. Et sur tous les océans domptés régnerait la force anglo-saxonne.

Telle est la rose, et voici quelques épines. Ces belles parades militaires et navales, ces rades toutes emplies de la lueur des cuirassés, de la fumée et du tonnerre des canons, ce Solent sillonné de torpilleurs et peuplé de monstres en fer, font la joie du peuple qui les admire et des aristocrates qui les commandent. Mais le contribuable qui les paie pense quelquefois que cette joie lui coûte cher. Il forme des comités « contre l'augmentation des armements » ; il veut prêcher au peuple l'antinomie de ces trois termes : *Empire, Trade and Armaments*, Empire, Commerce et Militarisme [1]. Il voit que le nouveau jingoïsme utilitaire de J. Chamberlain, qui remremplace le vieux jingoïsme politique de lord Beaconsfield et qui, depuis treize ans, a fait passer les dépenses militaires et navales de 28 millions de livres sterling (700 millions de francs) à 42 ou 44 millions (1 milliard de francs), ne repose que sur la vaine formule : *trade follows the flag*, le commerce suit le drapeau. A mesure que le drapeau couvre plus de territoires et que l'Empire grandit, le commerce devrait gagner de plus nombreux clients. Or repassez l'histoire des quinze années dernières. Jamais l'Empire anglais ne s'est autant accru et, avec lui, les dépenses militaires pour pousser le drapeau aux quatre coins du monde ; jamais le commerce n'a connu de pareilles baisses. En 1883, l'Empire contenait 305 millions d'hommes sur une superficie de 7 millions de milles carrés ; en 1897, il en contient 433 millions sur une superficie de 11 millions de milles, et les exportations sont passées de 305 millions à 294, après être descendues jusqu'à 277 et 273 millions (en 1893 et 1894) et n'avoir jamais retrouvé qu'en deux meilleures années (1889 et 1890 : 315 et 328 millions) la prospérité d'autrefois (1872 et 1873 : 314 et 311 millions). « Depuis 1880 nous avons acquis : l'Égypte,

1. Titre d'une brochure de l'*Increased Armaments Protest Committee* : « This Committee was formally constituted to print and issue leaflets, etc., to arrange addresses, and to carry on a propaganda in any other way it may find desirable, that an effective antidote to the Jingo, militarist, and sham-patriotic sentiment which at present exerts an almost unrestrained influence upon the public mind will thus be furnished. »

la Côte et l'Hinterland du Niger, la Côte des Somalis, Socotora, Panhang et autres établissements des Détroits, la Nouvelle-Guinée, le pays des Béchuanas et des Zoulous, l'Afrique orientale et centrale, la Rhodésia, le Soudan, Zanzibar et Pemba, la Birmanie supérieure, etc., — et nos exportations ont passé de 6 livres 17 shellings par tête à 5 livres 17 shellings, soit une perte nette de 1 livre au moins par tête et par an. Non, le commerce ne suit pas le drapeau et toutes les statistiques depuis quarante ans montrent que les meilleurs clients de l'Angleterre ne sont pas ses colonies, mais les nations étrangères :

Moyennes quinquennales du commerce anglais.

	Importations		Exportations de produits anglais	
Années	Étrangères	Coloniales	Étrangères	Coloniales
1855-9	76,5	23,5	68,5	31,5
1860-4	71,2	28,8	66,6	33,4
1865-9	76	24	72,4	27,6
1870-4	78	22	74,4	25,6
1875-9	77,9	22,1	66,9	33,1
1880-4	76,5	23,5	65,5	34,5
1885-9	77,1	22,9	65,0	35,0
1890-4	77,1	22,9	65,6	34,4
1895	77,1	22,9	67,9	32,1
1896	78,9	21,1	65	35
1897	79,2	20,8	66	34

Et les mêmes statistiques montrent encore que l'occupation d'un territoire par les troupes de Sa Majesté profite souvent aux seuls étrangers : en Égypte, seuls les commerces allemand et belge ont vraiment grandi depuis 1881 :

Importation de produits anglais en Égypte (milliers de livres sterling).

1870	1880	1887	1892	1897
8 726	3 060	3 003	3 192	4 435

alors que les importations allemandes passaient de 21 000 livres (égyptiennes = 25 francs 60) en 1886 à 281 000 en 1896, et que les importations belges dans la même période montaient de 86 000 à 458 000 livres. »

Ainsi parlent les statisticiens et les calculateurs, n'envi-

sageant que le commerce dans la formule *trade follows the flag*. Ceux qui regardent surtout le drapeau ont d'autres appréhensions : ils ne les confient pas toujours au public; mais parfois les événements douloureux, les désastres avoués, obligent à les confesser ouvertement. Le drapeau, promené si loin, si peu ou si mal accompagné bien souvent, leur paraît un peu aventuré. Un peu de modération lui épargnerait quelques sanglants affronts. Pendant plus de dix années le drapeau de Gordon fut un trophée pour une horde de sauvages. L'empire militaire pourrait bien mettre à nu la faiblesse réelle de cette armure flamboyante, mais fragile, dont se pare Britannia. Sur le papier, l'Angleterre peut tenir tête à n'importe quelle coalition de deux ou même de trois flottes ennemies. Sa flotte actuelle, énorme par le nombre, par la puissance et par la vitesse des navires, effraie tous ses rivaux qui la connaissent mal. Elle manque d'hommes. Elle ne recrute ni suffisamment ses équipages, ni convenablement ses états-majors. Les gens informés disent qu'il lui manque la moitié de ses effectifs et qu'elle ne peut guère compter sur la valeur intellectuelle et morale que de la moitié de ses officiers. L'armée, bien moins nombreuse cependant, est dans le même état, mais sensiblement pire. Les débuts de la guerre africaine en ont douloureusement prouvé l'insuffisance aux *jingoes* les plus optimistes. Sur mer et sur terre, le recrutement par engagements volontaires se tarit, malgré les primes de plus en plus fortes.

Le jour où la flotte impériale devra couvrir les océans de ses Armadas, il faudra des hommes et des hommes. Certaines colonies, le Canada en particulier, offriront volontiers des recrues; mais le ramassis de miséreux, de criminels et d'alcooliques, que le Canada a généreusement envoyé pour son contingent à la guerre du Transvaal, a suffisamment éclairé l'opinion sur la valeur de ces offres. Les autres colonies, d'ailleurs, préféreront payer en nature ou en argent. La métropole aura donc vraisemblablement tous les équipages à fournir. L'armée impériale, à son tour, exigera des troupes et des cadres tout différents de l'armée actuelle. Ici, ce n'est pas seulement le nombre, c'est encore la qualité qu'il faudra changer. Des troupes mercenaires, qui ne marchent au feu

que derrière leurs officiers, et loin derrière eux, qui, dans toutes leurs guerres récentes, Afghanistan, Soudan, Transvaal, ont fait tuer les deux tiers ou les trois quarts du commandement, tant elles montraient peu d'ardeur spontanée ou de résistance soutenue; de pareilles troupes peuvent suffire aux parades des camps, à la police de frontières, ou même à la petite guerre coloniale. Mais si longtemps impuissantes contre des paysans du Transvaal, que deviendraient-elles en face de soldats civilisés et entraînés, en face d'une Russie ou d'une Allemagne? Pour défendre contre les convoitises de l'univers un empire gigantesque, il faudra des soldats et non des gagistes; ce jour-là, disent les gens du métier, le recrutement volontaire aura fait son temps : il faudra recourir à la conscription et au service obligatoire. C'est là une nécessité que les impérialistes anglais entrevoient comme prochaine. Ils voudraient habituer le pays à s'y résigner. Mais il faudrait une résignation ou une nécessité bien grandes pour imposer une innovation si contraire aux sentiments, aux intérêts primordiaux et à tout l'état social de l'Angleterre actuelle. Peuple, bourgeoisie et noblesse, l'Angleterre tout entière a des raisons fort intéressées contre le service obligatoire.

Sentiments ou préjugés religieux contre l'homme qui tue; préjugés libéraux contre l'homme qui obéit passivement; préjugés moraux contre l'homme aux gages, qui vit dans la paresse et dans l'inutilité, — le soldat, pour l'Anglais de la classe moyenne, est le dernier des fonctionnaires, le premier des domestiques : le service militaire est un métier de lord ou de voyou. Intérêts évidents de l'industrie et du commerce : « La Grande-Bretagne garde dans l'absence de service obligatoire un immense avantage sur ses concurrents de France et d'Allemagne, qui sacrifient aux nécessités militaires les meilleures années de leur personnel ouvrier. » Ce mot d'un consul anglais[1] exprime l'opinion courante de l'Angleterre travailleuse. Elle a suivi l'expérience chez ses voisins. Elle a vu décroître l'habileté et l'entreprise du commerce français, à mesure que croissaient les exigences militaristes. Elle sait que le service obligatoire est funeste surtout au bon recrute-

1. Consul à La Haye, *Miscellaneous Series*, n° 419.

ment des carrières industrielles et commerciales. Car on peut, à n'importe quel âge, aborder les carrières libérales : à vingt-cinq ou vingt-huit ans, un homme intelligent et cultivé ne fait que mieux son droit ou sa médecine. Mais l'habileté de l'œil ou des doigts, le tour de main d'un métier, et la vivacité de calcul, d'offre, d'acceptation et de décision, le sens des affaires, ne se développent que dans des organes souples encore et dans des cerveaux encore malléables. L'industrie et le commerce, les affaires, veulent un apprentissage précoce: l'Anglais y débute d'ordinaire dès la prime adolescence. Et ils veulent une pratique continue. Toutes ces conditions, le service obligatoire les rend impossibles. Mettez deux ou trois années de caserne à l'âge décisif où l'apprentissage finit, où la maîtrise commence, et tout est à refaire quand l'ouvrier et le commis reviennent à leur pupitre et à leur atelier... L'aristocratie, de son côté, sait pertinemment, par l'exemple de la France et de l'Allemagne, que le service obligatoire a pour inséparable compagnon le suffrage universel. Or à eux deux, ces grands niveleurs auraient tôt fait de bouleverser la vieille Angleterre, et la vieille constitution, et tout ce qui reste de la bâtisse féodale où nichent encore tant de privilèges et tant de prétendus droits légaux. L'égalité des charges militaires entraîne les autres égalités. Adieu, franchises, estates inaliénables, droit d'aînesse, sièges héréditaires à la Chambre haute! Finis le respect populaire et tous les petits et gros profits qu'on en tire! La caserne découronne lord et baronnet sous la tondeuse égalitaire.

Ce n'est pas tout. L'organe crée la fonction : les armements créent la guerre. Un empire militaire doit se fleurir chaque année d'une gloire chèrement acquise et payer en lauriers, en monnaie d'amour-propre, ce qu'il coûte en hommes et en argent. Or l'Angleterre sait par expérience qu'une guerre, d'apparence facile et s'annonçant courte au début, peut devenir longue et périlleuse; elle sait, que les revers du Transvaal sont voisins des succès du Soudan, que la fortune des armes trop souvent tentée distribue autant d'humiliations que de gloires, et que la défaite enlève beaucoup plus de prestige et beaucoup plus de clientèle que la victoire n'en apporte. Elle sait aussi par expérience qu'une

grande guerre, quelle qu'elle soit, la ruine, alors même que ses troupes n'y sont pas engagées, et peut l'affamer, dès qu'elle-même y prend part. Car le moindre obstacle, imaginaire ou réel, qui barre la route aux convois du monde, lui supprime sa nourriture quotidienne; le moindre torpilleur ou corsaire français, allemand, russe, gênant ou interrompant les arrivages du Danemark, de l'Amérique, de l'Argentine ou de la France, prive le Royaume-Uni de son *breakfast* ou de son *lunch*. Si, par les statistiques anglaises, on dresse la courbe des prix du blé depuis un siècle, chaque période de paix générale s'y dessinera en courbes de baisse, chaque guerre européenne en hausses subites et parfois énormes :

Prix de l'Imperial Quarter (deux hectolitres environ).

1771	Paix	Shillings	48	1850	Paix	Shillings	40
1783	Guerre d'Amérique .		54	1854	Guerre de Crimée. .		72
1788	Paix		48	1855			74
1795	Guerres révolutionnaires.		75	1858	Paix		44
1796			78	1860	Guerre d'Italie . . .		53
1800	Marengo		113	1862	Guerre de Secession.		55
1803	Paix d'Amiens . . .		58	1863			55
1805	Guerres napoléoniennes.		89	1869	Paix		48
1809			97	1871	Guerre franco-allem.		56
1812			126	1875	Paix		45
1822	Paix		44	1877	Guerre des Balkans.		56
1829	Révolutions et guerres civiles.		66	1879	Paix		43
1831			66	1885	Paix		32
1836	Paix		48	1890	Paix		31
1839	Affaires d'Orient . .		70	1895	Paix		23
1840			66	1898	Menaces de guerre .		30

Le commerce anglais sait que la hausse serait plus forte encore à la prochaine guerre, parce que les surfaces ensemencées en blé ont constamment diminué dans le Royaume-Uni : 3 millions 600 000 acres en 1871, 2 millions 900 000 en 1880, 2 millions 500 000 en 1885, 2 millions 400 000 en 1890, 1 million 508 000 en 1895. Aussi, durant l'automne de 1898, dès qu'il fut bruit d'une collision au sujet de Fachoda, les importateurs de Liverpool concertés amenèrent lentement une hausse régulière des blés, afin que le peuple ne criât pas à l'accaparement et ne leur courût pas sus, quand la guerre ouverte ferait doubler les prix. Les

impérialistes se livrent à de longs calculs pour prouver que « l'Empire peut nourrir son peuple[1] », que l'Inde et le Canada donneront les blés et la viande, que le Canada et l'Australie donneront le lait, le beurre, les œufs et le fromage. Mais en admettant que leurs calculs soient justes, — et ils sont erronés, — il faut que les produits coloniaux puissent arriver, et en abondance, et régulièrement, — toutes conditions irréalisables en temps de grande guerre. Le Royaume-Uni ne peut plus faire de grande guerre. Ses quarante millions d'habitants mourraient de faim avant le premier mois et l'on ne saurait plus attendre du peuple actuel, travaillé par le socialisme international, aigri par la tyrannie patronale, instruit surtout de ses véritables intérêts, la même patience civique, le même fanatisme patriotique qu'au temps de Napoléon. Que le blé monte seulement à 50 shillings l'*imperial quarter* et l'on verra quel gouvernement pourra tenir contre les hurlements de la foule. Le Royaume-Uni est prisonnier de la paix européenne ; il ne peut recevoir que d'elle son pain quotidien.... Alors, pourquoi rêver une armée inutile? A quoi bon l'Empire militaire?

Contre cet Empire, enfin, les Anglais qui savent un peu d'histoire, — et dans le camp radical-libéral Grote, l'historien d'Athènes, l'ancien banquier radical, a conservé de nombreux lecteurs, — ont un dernier argument. Après Marathon et Salamine, Athènes, libératrice des Grecs, fut priée par les Grecs de sa race, par les Ioniens, les Anglo-Saxons de Grèce, de fonder un Empire pan-ionien. Sur les côtes et dans les îles de l'Egée et de la mer Ionienne, dans toute l'étendue des deux océans d'alors, les Ioniens répandus voulaient s'unir. Athènes accepta. Tous les Ioniens se cotisèrent. On eut une flotte et une armée impériales, qu'alimentèrent les contributions de chacun en hommes, en vaisseaux ou en argent. Ce dernier mode prévalut. Les autres Ioniens payèrent Athènes pour être leur soldat. Tant que le danger perse fut instant, ils payèrent sans mauvaise humeur. Puis le danger s'éloigna. Les uns après les autres, les Ioniens murmurèrent et se révoltèrent contre ce qu'ils appelaient la tyrannie d'Athènes. Le

1. *Nineteenth Century*, janvier 1896.

monde grec, témoin jaloux de cette « plus grande » Athènes, se ligua pour appuyer leurs révoltes. Moins d'un siècle après Salamine, Athènes, abattue par la coalition des Grecs, ruinée de fond en comble dans son commerce et dans ses murailles, commençait à disparaître de l'histoire...

II

Je croirais notre patriotisme rabougri et dévié s'il n'embrassait pas toute la Plus Grande-Bretagne, la Bretagne au delà des mers, s'il n'enfermait pas ces jeunes et vigoureuses nations qui ont semé dans l'univers la connaissance de la langue anglaise et la passion tout anglaise de la liberté et de la légalité. En pareils sentiments, je refuse de penser et de parler des États-Unis comme d'une nation étrangère. Nous sommes tous de la même race et du même sang. Je refuse de faire quelque distinction que ce soit entre les intérêts des Anglais d'Angleterre, du Canada ou des États-Unis... Nous sommes les branches d'une seule famille.

(J. Chamberlain, à Toronto, 30 décembre 1887.)

Mais souvenirs d'historiens, raisonnements ou hypothèses de politiciens, calculs de statisticiens, prédictions de philosophes, il est probable qu'à l'heure actuelle tous les arguments de faits ou d'idées ne pourront avoir aucune influence sur l'opinion anglaise. Ce peuple de sages et de calculateurs semble affolé par un vent de spéculation et de mégalomanie. Il lui faut l'Empire. Il le veut. Il est persuadé qu'il l'aura. Fédération politique, syndicat commercial, ou alliance militaire, l'un ou l'autre, ou tous les trois, ou autre chose encore, qu'importe? En dépit, peut-être même en raison de l'envie et des sinistres prédictions du monde, l'Empire anglo-saxon réunira tous ceux qui comprennent la langue de Shakespeare et de Rudyard Kipling, tous ceux qui ont du sang *briton* dans les veines : le *panbritannisme* régira l'humanité pour le plus grand profit de l'Angleterre, mère de tous les Britons. Tel apparaît à la majorité des Anglais l'avenir inévitable et prochain. Rien ne pourra les dégriser de ce rêve. J. Chamberlain leur promettait, il y a huit jours encore, cette alliance, ou mieux, disait-il, cette entente de

cœur avec tous les Anglo-saxons et même avec tous les Saxons des deux mondes, et les dénégations un peu méprisantes de l'Allemagne et des États-Unis ne semblent pas avoir diminué la popularité du grand Joe. Ne chicanons donc plus sur les possibilités de cet avenir : ne mettons plus en doute l'union de *tous* les Britons. Car tous les Britons, tous les Anglo-Saxons du monde, doivent avoir leur place dans le nouvel État, non seulement les Britons, fils de la grande île ou restés sujets anglais, habitant la métropole ou ses colonies, mais encore les Britons dissidents, qu'une révolte sépara jadis de la mère patrie. Sans les « cousins » d'Amérique et les millions d'autres hommes qu'ils ont attirés et amalgamés dans leurs États-Unis, la famille ne serait pas complète.

Ainsi le veulent et l'entendent le sentiment et la théorie « panbritanniques » : les États-Unis ont aujourd'hui plus de Britons que l'Angleterre et ses colonies assemblées. Ainsi le voudrait, d'ailleurs, la nécessité dans le présent et dans l'avenir : l'Empire n'est pas viable, s'il n'englobe pas les Yankees. Réduits à eux seuls, même avec l'appui chaleureux et constant de tous leurs colons, que seraient les Anglais en face d'une coalition européenne? Haïs ou jalousés de tous, ils sentent bien que cette *splendid isolation*, dont jadis ils étaient si fiers, les met à la merci de toutes les combinaisons de la diplomatie continentale. Ils n'ont en Europe qu'un allié fidèle, mais de faible secours, l'Italie. Ils ne peuvent mettre en doute le mauvais vouloir de la France, l'hostilité de l'Allemagne et la haine de la Russie. Ils comptaient jadis sur la rancune française pour séparer à jamais Berlin et Paris : ils ont pu voir que quelques Fachodas auraient tôt fait d'effacer les derniers sursauts de cette rancune. Si les États-Unis, froissés quelque jour dans leurs ambitions ou dans leurs intérêts, venaient se joindre à ce concert d'inimitiés, combien d'heures la flotte la plus gigantesque tiendrait-elle le monde en échec? A défaut même d'hostilité déclarée, la seule indifférence des Yankees mettrait le Royaume-Uni et son Empire dans la crainte perpétuelle de quelque coalition, crainte imaginaire peut-être, mais qui n'en rendrait pas moins incomplète et précaire la jouissance de cet Empire, crainte réelle aussi, fondée sur un juste sentiment des intérêts lésés, des ambitions, des jalou-

sies ou des regrets suscités dans toute l'Europe par le spectacle de cette grandeur et de cette fortune. Sans les « cousins » d'Amérique, il faudrait vivre au jour le jour, de coquetteries et de concessions aux plus forts ou aux plus hostiles. Et les concessions même ne suffiraient pas.

On le vit bien au début des affaires du Transvaal, lorsque le Continent sembla s'agiter et s'entendre pour imposer une médiation : l'Angleterre ne put avoir les mains libres, qu'en sollicitant une menace ou plutôt un mot ambigu du président Mac Kinley à l'adresse des puissances continentales. Il ne lui fallut pas seulement acheter le silence de l'Allemagne par le cadeau de Samoa; il fallut neutraliser le mauvais vouloir franco-russe par le mirage de la bienveillance américaine. Donc pas d'Empire durable et fort, sans l'appui de *tous* les Britons. D'ailleurs, quand l'Angleterre pourrait et voudrait tenir les Yankees hors du domaine et des profits impériaux, on n'imagine pas le Canada, les Antilles, les Guyanes, le Honduras accaparés politiquement et commercialement par la seule Angleterre, et les Yankees lâchant à cet Empire extra-américain de tels lambeaux de leur terre américaine et de leur domaine économique. Entre eux et le Canada, ils n'autoriseraient jamais une barrière de tarifs protecteurs ou même différentiels au profit de la seule Angleterre. Non seulement la doctrine de Monroe : « l'Amérique aux Américains », semble devenue leur règle de politique étrangère. mais encore les statistiques seraient là pour leur montrer quelles pertes énormes en subirait leur commerce d'exportation. Dans le Zollverein anglo-saxon, il faut donc souhaiter la présence, la coopération effective des Yankees. Puisque nous ne chicanons plus sur la possibilité de ce Zollverein, ne discutons pas davantage sur l'inclination que les Yankees peuvent avoir à donner ou à refuser leur consentement. Faisons-nous une conviction impérialiste; admettons qu'ils seront trop flattés d'accorder cette coopération, que le prophète de l'impérialisme commercial, J. Chamberlain, a toujours annoncée :

Vous avez tort, disait-il aux Américains dès 1888, de nous traiter comme une nation étrangère et rivale. Pour mon compte, je refuse en Amérique le titre d'étranger, et je partage l'avis de ce diplomate qui, devant le prince de Galles, divisant l'humanité en trois classes : les

Anglais, les Américains et les étrangers. Croyez-moi : tôt ou tard, il vous faudra renverser la muraille de Chine que vous avez élevée entre vous et le commerce du monde et rétablir le vrai régime de bonne entente, la réciprocité sans limite entre tous les peuples de langue anglaise[1]. »

En 1888, ce langage se comprenait sans peine dans la bouche du député de Birmingham. Jusqu'en 1872, Birmingham, Sheffield, Leeds et Manchester avaient eu en Amérique le monopole presque exclusif. Pour les quincailleries, aciéries, lainages et cotonnades britanniques, les États-Unis étaient le principal débouché. L'industrie indigène n'existait pas. La concurrence étrangère, sauf la concurrence des soieries et lainages français, était presque nulle[2] :

Importations anglaises aux États-Unis (en millions de livres sterl.)

	1868	1870	1872
Fers	5 391	7 587	11 565
Cotons filés.	20	142	185
Tissus. . . , ...	2 823	4 130	5 152

En 1872, l'Amérique était propriété anglaise : les importations de l'Angleterre atteignaient 45 907 998 livres sterling, soit onze ou douze cents millions de francs. De 1872 à 1879, la stagnation des affaires et les grandes crises financières de là-bas amenèrent une diminution énorme de ce chiffre :

1873	1875	1877	1879	
36	25	16	25	millions de livres sterling.

L'année 1880, avec ses 38 millions de livres sterling, avait marqué une reprise, qui se soutint pendant quelque temps et qui durait toujours en 1888 :

1881	1883	1885	1887
36	36	31	40

(Millions de livres sterling)

Il s'en fallait encore de 6 millions de livres (150 millions de francs), que l'on retrouvât les affaires de 1872 ; on ne

1. Discours à Philadelphie, 29 février 1888.

2. Pour ces chiffres et les suivants, *Blue Books*, C — 836, 2091, 3637, 5451, 7042 et 8896.

les atteindra de nouveau qu'une seule fois en 1890. La puissance d'absorption n'avait pas diminué pourtant dans ces États-Unis, qui, de quarante millions d'âmes en 1870, étaient passés à soixante millions en 1888, et dont les industries étaient presque nulles encore. Mais un habile concurrent était venu braconner sur la propriété anglaise. Toutes les Chambres de commerce du Royaume-Uni commençaient à dénoncer la concurrence allemande. C'était l'Allemagne qui détournait vers elle les 6 ou 8 millions de livres sterling qui manquaient désormais à la colonne des importations anglaises. Ce n'est pas tout. A regarder le détail de cette colonne elle-même, on pouvait voir qu'un grand changement s'y était fait. Jadis, l'Angleterre importait surtout ses propres marchandises et produits. Les chargements coloniaux ou étrangers n'entraient que pour une faible part dans ses importations : 3 millions de livres sterling à peine sur les 31 millions de 1870, 5 millions sur les 46 millions de 1872, et de même jusqu'en 1879, où, brusquement, les statistiques accusent 5 millions de produits étrangers sur 25 millions d'importations anglaises, puis 7 millions sur 38 (1880), puis 9 millions sur 36 (1883), puis 9 millions sur 31 (1885), puis 10 millions sur 37 (1886), enfin 12 millions sur 41 en cette année 1888. C'était encore l'article allemand qui prenait ainsi la place du similaire anglais. C'était l'invasion par navire anglais de cette camelote *made in Germany*, que dénonçaient avec tant d'amertume la plupart des fabricants devant la Commission parlementaire de 1885, « sur la dépression du commerce » : les couteliers de Sheffield déclaraient que cette camelote avait expulsé leurs propres articles, et quelques-uns disaient avoir renoncé à la lutte désormais impossible [1].

On comprend alors quels bénéfices nets J. Chamberlain espérait du panbritannisme en 1888. Enclore le marché yankee dans le domaine impérial, exclure les articles étrangers de cette terre anglo-saxonne, bref, ajouter les États-Unis et leurs 60 millions d'âmes aux chasses réservées que l'industrie et le commerce britanniques voulaient accaparer dans le monde, c'était à coup sûr, en 1888, une idée d'homme

1. *Blue Book*, C.— 4715, pp. 74, 88 et suiv.

pratique, un calcul de bon commerçant. Mais, depuis 1888, les choses ont un peu changé. L'Amérique a voulu devenir industrielle ; derrière ses tarifs protecteurs, elle s'est outillée. Aujourd'hui, elle n'est plus tributaire de l'Europe que pour la laine et pour la soie. Si le chiffre des importations anglaises s'est à peu près maintenu, en diminuant toutefois.

1889	1891	1893	1895	1897
43,8	41	35	44	37

(Millions de livres sterling)

il faut noter que le chiffre des produits anglais a grandement décru, au profit des produits étrangers que voiturent les navires britanniques :

Importations anglaises aux États-Unis (millions de livres sterling) :

	1891	1893	1895	1897
Produits anglais. . .	27,5	23,9	27,9	20,9
Produits étrangers . .	13,5	11,7	16	16,6

Or, ces produits étrangers sont, avant tout, des matières premières : caoutchouc (920 000 livres en 1897), coton brut (939 mille livres), peaux et cuirs (2 millions 300 000 livres), laine brute (5 millions 300 000 livres), etc. Pour les produits ouvrés, l'Amérique commence à se suffire. Elle devient de jour en jour une plus grande puissance industrielle. Elle est devenue déjà la plus grande puissance métallurgique du monde. Ses houillères lui fournissent aujourd'hui plus de charbon que n'en fournissent à l'Angleterre celles du Royaume-Uni.

Production des combustibles minéraux
(en millions de tonnes de 904 kilogrammes)

	1867	1877	1887	1892	1897	1898
États-Unis. . .	31	60	130	179	200	219
Angleterre. . .	115	150	181	203	226	202

En 1898, elle a extrait à elle seule autant de charbon que le monde entier en 1868. Aussi la houille américaine, après avoir alimenté le marché indigène, commence-t-elle à remplacer le charbon britannique dans les pays voisins. Elle l'a chassé du Canada, où les États-Unis vendent aujourd'hui

3 millions 153 000 tonnes[1], alors que l'Angleterre n'en vend que 116 000. Et voilà deux chiffres que les panbritannistes devraient méditer : les importations de charbons anglais au Canada ont diminué de près de moitié depuis 1868[2]. Au Mexique, dans les deux Amériques, il en est ou en sera bientôt de même. Dans le Pacifique, aux Hawaï et aux Philippines, la houille américaine est maintenant installée. Elle est apparue jusqu'en Europe. S'offrant partout à des prix de plus en plus bas, elle est sûre à brève échéance de la clientèle universelle, si les « lords » de la houille anglaise continuent cette hausse de leurs prix qu'ils ont poussée et soutenue depuis cinq ans. Les États-Unis ont des champs de houille décuples en superficie et en épaisseur des houillères britanniques.

Et ils ont des mines et des minières de fer telles que l'Angleterre n'en a jamais eu. Leur production d'acier, durant ces trente années dernières, a passé de 19 000 tonnes à 7 millions 402 000. Leur production de fonte, qui n'était guère en 1871 que le quart de la production anglaise, la dépasse aujourd'hui, et depuis dix ans bientôt :

Production de fonte (en milliers de tonnes) :

	1871	1881	1891	1896	1897
États-Unis. . . .	1 706	4 144	8 279	9 807	10 811
Royaume-Uni . .	6 627	8 144	7 406	8 659	8 796

En 1898, cette production américaine est supérieure à 13 millions de tonnes. Et la supériorité des chiffres n'est rien encore. Les États-Unis, avec leur récolte annuelle de 21 ou 22 millions de tonnes de minerai de fer, ne sont, pour leurs hauts fourneaux, tributaires de personne. L'Angleterre, bon an mal an, est obligée d'emprunter au dehors 5 millions de tonnes de minerais étrangers[3]. Elle paie ainsi à l'Espagne, à l'Algérie, à l'Italie, à la Suède, plus de 4 millions de livres sterling (100 millions de francs). Les industriels des États-

1. Ces chiffres et les précédents sont empruntés aux circulaires du Comité central des Houillères de France.

2. Charbons anglais au Canada (en milliers de tonnes) : 216 en 1868, 139 en 1878, 92 en 1888, 116 en 1897.

3. *Blue Book*, C. — 8881, d. 320.

Unis n'ont pas à compter avec les prix ni avec le bon vouloir de l'étranger. Au bord du lac Supérieur, ils ont en exploitation depuis cinq ou six ans des amas profonds et étendus qui renfermeraient, au minimum, dit-on, 300 millions de tonnes de minerai, et probablement le double. Grâce aux lacs, aux fleuves et aux canaux, ce minerai est tout voisin des houilles de Pennsylvanie. L'industrie américaine se trouve ainsi formidablement armée pour la lutte, et c'est de lutte qu'il va s'agir désormais entre les métallurgistes « britons » pour la conquête du marché universel. Ce que l'Angleterre détenait il y a cinq ans encore, l'Amérique le veut aujourd'hui. Un témoin désintéressé, sympathique pourtant à ses voisins d'Europe, le *Journal de Liège*, dépeint ainsi les choses[1] :

L'apparition sur les marchés européens de minerais, de fontes et d'aciers américains est venue surprendre désagréablement ceux qui s'étaient habitués à considérer les États-Unis comme un pays mis hors concours par l'excès même de la production européenne. Les Américains avaient tant crié contre la réduction à 20 francs par tonne des droits d'entrée sur la fonte, à 40 francs du droit sur les rails; ils avaient une telle crainte de voir la concurrence européenne envahir leur pays, qu'on ne les croyait guère capables de nous disputer sérieusement nos débouchés extérieurs, moins encore notre marché intérieur. Et voilà que l'on apprend successivement que du minerai de fer exploité sur le lac Champlain, à 350 kilomètres de New-York, a pu arriver jusqu'aux fourneaux du Rhin; que deux usines de l'Alabama, plantées à 400 kilomètres de la côte, ont pu expédier en Europe 75 000 tonnes de fonte pendant le second semestre de 1896 et 15 000 tonnes en janvier 1897. Des aciers américains sont offerts en Angleterre et en Belgique; la fonte de l'Alabama a pénétré en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Espagne, en Italie, en Autriche, dans l'Inde et au Japon; des billettes, des rails fabriqués à Pittsburg, à 500 kilomètres du port le plus rapproché, paraissent vouloir suivre le même chemin : le colosse yankee va-t-il disputer sa part du marché du monde à l'industrie du vieux continent?

Géographiquement, les États-Unis ne sont pas plus mal partagés que l'Europe. Pour la concurrence avec l'Europe, ils n'ont guère à considérer que deux grands groupes d'usines. Le premier, relativement jeune, comprend les hauts fourneaux du Sud, situés dans l'Ala-

1. Rapport d'un ingénieur belge, M. P. Travenster, reproduit par le Comité des Forges de France. (Circulaire du 15 juin 1897.)

bama, le Tennessee, la Virginie. Il produit une excellente fonte de moulage qui se vend jusqu'à Chicago, Pittsburg et New-York ; on commence à l'exporter au dehors ; mais elle doit parcourir quatre cents kilomètres de chemin de fer pour arriver au port de Mobile, qui est peu fréquenté. Aussi ce groupe méridional, malgré ses avantages naturels, se développe très lentement ; il n'intervient que pour 1,5 millions de tonnes dans la production de 9,5 millions de tonnes des fourneaux américains.

Le second groupe, de beaucoup le plus important jusqu'ici, est alimenté par le minerai du lac Supérieur et par le coke de Connelsville et de Pittsburg. La grande couche de Connelsville, puissante de 3 mètres, affleure à flanc de coteau sur 70 kilomètres et renferme encore 440 millions de tonnes à exploiter. La houille sortant des galeries est culbutée dans les fours, et telles sont les facilités de l'exploitation qu'avec des salaires de dix francs par jour pour les mineurs, on est arrivé à produire la tonne de coke pour un dollar, soit environ 5 francs. Presque tout ce coke est employé à fondre le minerai du lac Supérieur, dont la production a dépassé 10 millions de tonnes en 1895 et en 1896. Le lac Supérieur est le Bilbao américain, deux fois plus productif, au moins, que son rival espagnol. Sous la latitude de Paris, on y trouve de puissants amas de minerai cristallin d'une richesse supérieure à 60 p. 100, c'est-à-dire comparable à celle des meilleurs minerais suédois. C'est ce minerai qui alimente aujourd'hui les deux tiers environ des fourneaux américains. Il occupe le premier rang parmi les producteurs de fonte et d'acier.

Le coke de Connelsville et les gisements du lac Supérieur sont éloignés l'un de l'autre de 850 à 1 250 kilomètres à vol d'oiseau : c'est la distance qui sépare Bilbao des hauts fourneaux anglais, belges ou allemands. En réalité, la distance est plus considérable à cause des sinuosités de la voie à suivre. Le minerai de Bilbao se transporte par mer ; le minerai du lac Supérieur, embarqué à Duluth, Ashland, ou Marquette, sur le lac Supérieur, et à Escanaca, sur le lac Michigan, arrive par eau aux ports du lac Érié, Cleveland et Ashtabula, d'où on le réexpédie par rails vers Pittsburg et autres centres de consommation. Les transports s'effectuent, sur les lacs, par de véritables navires chargeant 4 000 à 5 000 tonnes de minerai, et à des conditions plus avantageuses même que les transports maritimes en Europe : franco Cleveland, la tonne revient à 1,75 dollar pour le minerai phosphoreux, à 2,25 pour le minerai Bessemer. Une nouvelle et formidable organisation se flatte d'obtenir le minerai à 2 dollars franco Pittsburg. Car un nouveau district, le Mesabi, ouvert en 1892, dépasse déjà les autres, qu'il paraît appelé à éclipser complètement. Le minerai y forme des amas recouverts de gravier, qui s'exploitent à ciel ouvert ; on peut se servir d'excavateurs à vapeur, dont la grande

pelle arrache, à chaque oscillation, environ un mètre cube de déblai ou de minerai; l'une de ces *steam shovels* a enlevé et chargé sur wagons 250 000 tonnes de minerai en vingt-cinq jours de travail de dix heures, soit une moyenne de 1 000 tonnes par heure. Le plus riche des milliardaires américains, M. Rockefeller, le « roi du pétrole », s'est rendu acquéreur du Mesabi et a construit une flottille pour transporter le minerai à Cleveland. M. Carnegie, le « roi de l'acier », s'est entendu avec lui : sur ses propres navires, l'association Carnegie-Rockefeller pourra peut-être obtenir le minerai à 1,50, 1,60 dollar, wagon Cleveland. De Cleveland à Pittsburg, il y a 226 kilomètres de chemin de fer : Rockefeller et Carnegie ont construit une ligne directe, sur laquelle ils comptent remorquer des trains de minerai composés de 40 wagons de 25 tonnes. Ils ont garanti à cette ligne, qui sera inaugurée avant la fin de l'année 1897, un transport annuel de 5 millions de tonnes de minerai pendant vingt-cinq ans.

Il est encore heureux, pour la vieille Europe, que les volcans de gaz naturel ouverts en Pennsylvanie s'épuisent. Mais la construction ou l'élargissement de grands canaux entre les lacs et l'Atlantique est déjà décidée ; lorsque ces travaux seront exécutés, le lac Supérieur, Cleveland et Pittsburg seront rapprochés du vieux monde d'une inquiétante façon.

Avec de pareilles richesses et de pareilles facilités naturelles, les États-Unis se sont mis en ligne et, dès la fin de 1897, les journaux anglais commençaient à pousser des cris d'alarme. On savait, depuis longtemps, que, transportant la doctrine de Monroë dans le domaine économique, l'*Association of Manufacturers* de Chicago avait entrepris la conquête des deux Amériques. Mais, après le Canada, après l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, voici que les colonies anglaises, à leur tour, et la Chine, et le Japon, et l'Inde, et l'Europe, et l'Angleterre même sont convoités et entamés par les métallurgistes américains. Dès 1897, on écrit de New-York au *Morning-Post* de Londres[1] :

Le steamer *Sahara*, le premier navire d'une nouvelle ligne entre New-York, Bombay et Calcutta, *via* Aden, a quitté le port américain le 5 décembre 1897, avec une cargaison de 1 700 tonnes de rails en acier. Ces rails, fabriqués dans les usines de la Maryland Steed Company, sont destinés à l'un des chemins de fer du Gouvernement de l'Inde. Une interpellation ayant été faite à la Chambre des com-

1. Résumée dans le *Bulletin Commercial*.

munes, le Secrétaire d'État pour l'Inde, sans indiquer le prix exact des rails américains, s'est contenté de dire qu'il était notablement inférieur à celui des soumissionnaires anglais. Les Américains eux-mêmes n'ont pas voulu divulguer leurs prix. Cette commande n'est, du reste, pas la seule dans les possessions britanniques : 2 000 tonnes de rails sont également en route pour Sydney. Les rails pour l'extension du réseau canadien sont en cours de fabrication aux États-Unis, — d'où la diminution constatée dans les exportations anglaises de matériel de chemin de fer vers le Canada : pendant les neuf premiers mois de 1897, l'Angleterre n'a expédié que 9 177 tonnes de rails au Canada, contre 37 199 et 29 762 tonnes pendant les périodes correspondantes de 1896 et 1895. Une cargaison complète de tuyaux en fonte pour conduites d'eau, fabriqués à Auniston (Alabama), est en route pour Auckland (Nouvelle-Zélande). En Angleterre même, pendant les huit premiers mois de l'année 1897, 56 000 tonnes de fonte de l'Alabama et du Tennessee ont été importées : le prix de cette fonte est de 6 à 10 shillings inférieur à celui des fontes anglaises. Une autorité américaine affirme même que, sans la grève des mécaniciens anglais, les ventes de fonte américaine en Angleterre eussent atteint un chiffre double. Les exportations de fers et aciers des États-Unis sont passées de 41 160 877 dollars en 1896 à 57 499 305 dollars en 1897. On affirme que les firms de Pittsburg sont en pourparler pour un grand nombre de commandes en Europe et qu'elles établiront sous peu des succursales dans divers pays européens.

Les prévisions du journal anglais se sont entièrement vérifiées. L'année 1898 a vu la réussite des fers américains sur tous les marchés du monde, et leur entrée dans le Royaume-Uni. Le rapport annuel de l' « Association Américaine pour le Fer et l'Acier » est éloquent :

Les exportations de fer, d'acier et de produits manufacturés en fer et en acier, ont atteint, en 1898, 428 756 629 francs contre 324 978 955 francs en 1897, et 252 111 729 francs en 1896 : l'augmentation a donc été de plus de 70 p. 100 en deux ans. Inversement, les importations de produits sidérurgiques aux États-Unis ont considérablement diminué. A l'exception du fer-blanc, dont l'importation est encore facilitée par un drawback, les États-Unis achètent maintenant fort peu de produits européens. En 1880, ils importaient pour 416 695 615 francs de fers et aciers bruts ou manufacturés, et en exportaient pour 78 511 721 francs. En 1898, les exportations ont atteint 428 756 629 francs, et les importations sont tombées à 64 613 439 francs, c'est-à-dire qu'en huit ans, le rapport se trouve renversé. En 1897, en 1898 et surtout pendant les premiers

mois de 1899, les maîtres de forges et constructeurs anglais ont été fort émus par ce commencement de la formidable concurrence américaine sur leur propre marché où ils n'avaient subi jusqu'alors que le caprice de la concurrence continentale. Il a été embarqué directement pour le Royaume-Uni des quantités considérables de fonte, de billettes, de rails, de tôles, de poutrelles, de machines et de fils en acier, ainsi que de tuyaux en fonte. Plus récemment, il a été commandé aux États-Unis 40 locomotives pour deux des grandes compagnies d'Angleterre et d'Écosse, le « Midland » et le « Great Northern ». Le Gouvernement anglais lui-même a commandé en Amérique un pont de chemin de fer en acier, composé de sept travées de 150 pieds (45 mètres) chacune, pour la traversée de la rivière Atbara dans le Soudan égyptien. Des rails et des locomotives américains ont été récemment embarqués pour les Indes et l'Australie. Les propriétaires des ateliers de construction de locomotives Baldwin, à Philadelphie, exécutent en ce moment une commande de 40 locomotives pour les Indes.

Il n'est pas douteux que les États-Unis continueront à exporter dans le Royaume-Uni et dans les colonies anglaises de l'autre partie du globe tous les produits indiqués ci-dessus et d'autres encore. L'avenir immédiat de cette exportation est assuré, quelle que soit la hausse des prix. Quoi qu'il arrive, les prix élevés, maintenus en Europe, conserveront à l'industrie américaine l'avantage qu'elle a actuellement sur tous les marchés. L'excellente qualité des produits américains et la rapidité des industriels à exécuter les ordres contribueront encore à maintenir leur commerce. Le jour n'est pas éloigné peut-être où les États-Unis construiront pour toutes les nations les navires de guerre ou de commerce en fer et en acier. Dans cette branche, ils ont déjà bien débuté en construisant des cuirassés de premier rang pour la Russie et le Japon.

Depuis le début de 1899, l'officiel *Board of Trade Journal* (Journal du Ministère du Commerce anglais) n'est plein que de semblables nouvelles. A Melbourne, les Américains obtiennent une commande de 30 000 tonnes de rails acier ; en Chine, ils placent 16 locomotives ; dans l'Inde, ils envoient huit chargements de machines. Les *Baldwin Works* de Philadelphie ont une commande de 150 locomotives pour les Indes, les Antilles et l'Amérique du Sud. Dans l'Afrique australe, les États-Unis vendent rails, fils et tuyaux à 20 p. 100 meilleur marché que les Anglais; leurs importations y ont presque doublé en une seule année. Dans l'Ouganda, ils enlèvent la commande de 36 machines à leurs concurrents d'Écosse et d'Angleterre. En Birmanie, ils construisent le viaduc de Gok-

teik, qui sera l'un des plus grands du monde, 2 260 pieds de long, 320 pieds de haut : on estime à 5 000 tonnes la quantité d'acier nécessaire. Bicyclettes, tramways électriques, machines agricoles, outils, ils vendent en Russie, en Norvège, en Allemagne, en France, tous les articles que l'Angleterre fournissait autrefois[1]. Au mois d'août 1899, il y a sur les chantiers américains cinquante navires de guerre, d'une valeur de 200 millions de francs (non compris la cuirasse et l'armement) et plus de deux cents navires de commerce ; tous les chantiers américains ont des commandes pour plusieurs années[2].

On ne saurait trop réfléchir sur l'importance de ces faits. Je m'en tiens, pour le détail, aux industries sidérurgiques. Mais cet extraordinaire développement n'est pas particulier à ces industries. Les États-Unis ont aujourd'hui les plus riches mines de cuivre et d'argent : tôt ou tard, annexant aussi le travail de ces deux métaux, ils chasseront devant leurs articles, les similaires de Birmingham ou de Sheffield. Les États-Unis ont les plus grands champs de coton du monde : leur industrie cotonnière naissante expulse peu à peu les fils et tissus de Manchester qui entraient chez eux pour près de 5 millions 400 000 livres en 1872 (130 à 135 millions de francs), et qui ne figurent plus aujourd'hui que pour 2 millions 600 000 livres (65 millions de francs).

Importations de cotonnades anglaises aux États-Unis[3]

(En milliers de livres sterling.)

1872	1882	1887	1891	1895	1897
5 337	3 849	2 479	2 457	2 770	2 620

Seuls, les lainages anglais ont encore là-bas une nombreuse clientèle : leurs importations ont baissé beaucoup depuis 1872 ; elles se maintiennent encore à un niveau assez élevé.

*
* *

Et maintenant, que l'on essaie de prévoir les résultats probables du panbritannisme pour l'Angleterre ! Le jour où dans

1. *Board of Trade Journal*, 1899, pp. 229, 645, 641, 605.
2. Pour ces chiffres et les suivants, *Annual Statements of the Trade*.
3. *Board of Trade Journal*, août, p. 166.

le monde on aurait construit un Empire, un Zollverein, ou une Fédération de tous les Anglo-Saxons, peut-on se figurer encore que le plus clair des bénéfices et le plus fort de l'influence irait au Royaume-Uni? Est-il vraisemblable que Londres, Liverpool, Manchester, Birmingham, Sheffield, etc., resteraient les capitales politique, commerciale, industrielle, etc., de cette Union panbritannique? Dans les conditions actuelles, déjà, New-York, Pittsburg, Chicago et la Nouvelle-Orléans ne seraient-ils pas des pôles d'attraction beaucoup plus forte? Et que sera-ce quand les États-Unis auront terminé leur évolution industrielle, mis en exploitation toutes leurs terres, et toutes leurs richesses, et toutes leurs forces naturelles? Ils commencent à peine. Du gigantesque bassin houiller, qui, sur le revers des Alleghanys, supporte les deux tiers de la plaine immense du Mississipi, c'est à peine si trois points aujourd'hui sont en plein travail : la Pennsylvanie (qui pour le traitement des minerais du Mesabi, durant la seule année 1898, a augmenté de 1 700 000 tonnes sa production de coke), la Virginie occidentale et l'Alabama. Ces trois taches industrielles vont s'étendre et se rejoindre et faire tout le long des Alleghanys, sur quinze cents kilomètres de long, un Pays Noir américain centuple du Pays Noir anglais. Et quand les États-Unis auront terminé cette évolution industrielle, voici que l'isthme de Panama percé — c'est une question d'années, de mois peut-être — les mettra juste au centre de l'Empire « briton », au croisement de toutes les routes anglo-saxonnes, à l'étape médiane entre Londres et Calcutta, entre Liverpool et Sydney, à égale distance de tous les Britons d'Europe, d'Asie, d'Australie et d'Afrique. Est-il vraisemblable qu'alors le Royaume-Uni demeure le centre et le régulateur du système briton, que l'Angleterre conserve dans son orbite toutes les communautés anglo-saxonnes? Les lois de la gravitation ne régissent pas seulement les mondes physiques. Les humanités, elles aussi, sont entraînées presque fatalement, par la masse et par le voisinage, dans la dépendance et dans l'ombre d'autres humanités.

Sans attacher trop de valeur aux comparaisons historiques, il semble que l'histoire de l'avant-dernier siècle peut ici four-

nir un exemple. Quand la Hollande, reine des mers, maîtresse du commerce universel, grandie par un siècle de travail et de liberté, se fut donné un maître militaire dans la personne de Guillaume III; quand ce maître, pour résister à la France catholique de Louis XIV, eut combiné et accompli la grande union protestante, le « panprotestantisme » occidental; quand il eut réalisé l'Empire maritime en annexant la couronne royale d'Angleterre à sa couronne hollandaise de stathouder, — vingt ans ne s'étaient pas écoulés que l'influence, la richesse, le commerce, la puissance, toute la fortune de la Hollande était éclipsée derrière le rayonnement de sa trop grande annexion. La Hollande disparut. L'Angleterre prit sa place dans toutes les mers du monde... A la réflexion, peut-être, on trouvera que la comparaison s'applique ici de tous points : situation, grandeur, état social, politique et commercial, l'Angleterre est aujourd'hui pour les États-Unis ce que la Hollande était pour elle au milieu du XVIIe siècle.

Si l'on croit inutile ou impossible de regarder si loin, que l'on calcule du moins, chose facile, les bénéfices certains du panbritannisme pour l'Angleterre! Est-ce vraiment à ses manufacturiers, à ses tisseurs, à ses métallurgistes surtout, que profiterait le Zollverein anglo-saxon? à quoi bon écarter de l'Inde ou de l'Australie la concurrence de l'Europe, si ce n'est que pour ouvrir la porte plus large à l'invasion de l'Amérique? Qu'est-ce donc que le danger allemand, que J. Chamberlain et les impérialistes de sa sorte dénoncent depuis quinze ans, qu'ils ont exploité et exagéré pour le besoin et pour la durée de leur réussite, auprès de ce danger américain qu'ils n'avaient pas prévu et que leur sacerdoce impérialiste leur défend d'envisager encore? Car leur théorie et leur influence n'est sortie que de ce péril allemand : leur succès, comme les articles de camelote et les contrefaçons de mauvais aloi, est *made in Germany*. L'Allemagne, disaient-ils et disent-ils encore, nous vole notre commerce ; or le commerce suit le drapeau; donc il faut dresser notre drapeau impérial sur le domaine anglo-saxon. Admettons leur raisonnement, — qui d'ailleurs pèche par la base : nous savons que le trafic ne suit pas forcément le drapeau, — que deviendra dans toutes les colonies et terres anglaises, dans l'Empire briton,

le trafic des États-Unis si, déjà envahissant et grandissant sous le drapeau de l'Union, il arbore quelque jour le drapeau de l'Empire?

Il suffit de voir comment en usent déjà certaines colonies. La Trinité, colonie anglaise, trouve pour son cacao et surtout pour ses sucres un meilleur marché en Amérique : en Angleterre, les primes du Continent et les invasions de sucres belges, français et allemands font chaque année baisser les prix. La Trinité négocie donc un traité de réciprocité avec les États-Unis. Elle n'a pas le droit de leur faire de meilleures conditions qu'à la métropole ; mais elle leur fait les mêmes, sur le papier. En réalité, elle combine un nouveau tarif applicable à toutes les importations, anglaises ou américaines, mais dégrevant sensiblement les articles qui sont fournis en plus grande quantité par les États-Unis, et surchargeant les produits apportés d'ordinaire par les navires de la métropole. Les droits sur les tissus de coton et sur la quincaillerie passent de 4 à 5 p. 100 *ad valorem;* c'est 1 p. 100 de plus par an qu'auront à payer les 6 ou 700 000 livres d'affaires que Birmingham et Manchester font chaque année à la Trinité. Par contre, les viandes, le poisson et le blé sont dégrevés : il se trouve que l'Amérique en fournit les trois quarts. Les Chambres de commerce du Royaume-Uni protestent contre cet arrangement[1]. Malgré tout le zèle du Secrétaire aux colonies, J. Chamberlain lui-même, elles savent d'avance, par l'exemple des Barbades, que la métropole est impuissante à corriger ces caprices coloniaux.

Les Barbades soumettent à l'approbation de la couronne une convention commerciale qu'elles viennent de signer avec les Etats-Unis (mai-juin 1899). Cette convention admet en franchise certains articles importés principalement ou même uniquement d'Amérique. Comme la Trinité, les Barbades ont besoin d'un marché plus rémunérateur et plus voisin que la métropole pour leur riz, surtout pour leur sucre et pour leurs mélasses. A Londres, les Antilles anglaises ne peuvent plus lutter contre les sucres du Continent; leurs importations depuis trente ans ont baissé dans la proportion de dix à un :

1. *Manchester Chamber of Commerce*, Monthly Report, octobre 1899.

Importations des sucres et mélasses des Antilles anglaises.

(En milliers de livres sterling.)

1871	1881	1891	1895	1896	1897
4 430	2 248	317	499	559	338

Les Barbades dégrèvent donc les produits américains, qu'elles échangent contre leurs sucres. Mais cette diminution de droits met en déséquilibre leur budget, qu'il faut rétablir par une augmentation de 50 p. 100 sur d'autres articles importés principalement ou presque uniquement d'Angleterre. Les correspondants et entrepositaires de Manchester se plaignent à sa Chambre de commerce, qui adresse une réclamation au Secrétaire des colonies, J. Chamberlain. Celui-ci trouve une excuse dans le fait qu'il n'a pas encore en mains le texte même de la convention. Mais il ajoute : « Toutes les diminutions concédées aux articles américains sont aussi concédées aux similaires anglais. Or les législatures coloniales ont absolument le droit de régler à leur guise leurs tarifs douaniers, sous la seule restriction que la métropole et ses autres colonies doivent jouir du traitement de la nation favorisée. Tant que les Barbades n'établissent pas de tarif différentiel en faveur des seuls produits américains, la couronne ne saurait intervenir officiellement : elle peut offrir des conseils, mais non imposer des ordres[1]. »

Pense-t-on qu'une fédération britonne servirait dans les Antilles anglaises le commerce anglais ou le commerce américain ? On dira peut-être que les Antilles ne sont qu'une infime partie de l'Empire, qu'elles se trouvent, de par leur situation, dans des conditions toutes spéciales et que cet exemple isolé et particulier ne saurait valoir pour l'ensemble. Mais le Canada, qui est l'un des gros morceaux de l'Empire, est dans la même situation géographique que les Antilles, et il sera bientôt dans la même situation économique. Géographiquement et commercialement, il est et deviendra de plus en plus une dépendance des États-Unis. La politique actuelle l'en sépare ; mais combien de temps une politique peut-elle durer contre des intérêts évidents et majeurs ? Lorsque les canaux creusés ou élargis auront fait de New-York le vrai port de

1. *Manchester Chamber of Commerce*, Monthly Report, juillet 1899.

toute la région des Grands Lacs, la dépendance géographique sera plus étroite encore. Et quand l'évolution industrielle terminée aura fait reculer dans les États-Unis du Centre et de l'Ouest les champs de blé, les pâturages et les forêts, devant les cheminées d'usines, les trous de mines et les faubourgs industriels, le Canada, exportateur de blé, de bois, de beurres et de fromages, deviendra pour le Pays Noir américain ce que le Danemark, la Norvège, la Hollande et la France sont aujourd'hui pour l'Angleterre Noire. Aujourd'hui le Canada est la plus fidèle, la plus nationaliste des colonies anglaises : c'est que le Royaume-Uni est le meilleur de ses clients[1].

Exportations canadiennes (milliers de dollars).

Années	Angleterre	États-Unis	Autres Pays	Total
1868	17 906	22 388	5 249	45 543
1878	35 860	22 131	7 751	65 740
1888	33 648	37 322	7 328	78 298
1898	93 065	34 362	12 494	139 921

Mais il n'en a pas toujours été ainsi : de 1858 à 1888, c'étaient les États-Unis qui consommaient la majeure partie des produits canadiens. Les tarifs protecteurs de l'Union, seuls, ont détourné vers le Royaume-Uni les exportations canadiennes. Supposons l'Empire établi et les barrières douanières supprimées ou abaissées entre pays « britons » : le commerce canadien reprend sa pente naturelle et c'est vers New-York et non vers Londres qu'il trouve ses débouchés. A défaut de l'Empire, le développement naturel des choses amènera le même résultat. On aura bientôt, juxtaposés, un grand pays industriel et un grand pays de culture et d'élevage. L'Ouest américain fournira toujours la viande et le blé nécessaires aux charbonniers et métallurgistes de l'Est. Mais le beurre, le lait, le fromage, c'est au Canada que ces États de l'Est iront les demander.

Exportations canadiennes (milliers de dollars).

Années	Fromages	Beurres	Bois	Blés	Total général
1868	620	1 698	12 506	2 284	20 278
1898	15 572	2 046	22 683	5 485	56 224

1. Pour ces chiffres et les suivants, *The Board of Trade Journal*, novembre 1899, pp. 529 et suiv.

Est-il besoin de recommencer la même démonstration pour l'Australie et pour l'Inde? Aujourd'hui si lointaines des États-Unis, quand il faut encore prendre la route de Gibraltar et de Suez, ne seront-elles pas toutes proches une fois le canal de Panama ouvert? Aujourd'hui si dépendantes de la métropole pour leurs ventes de matières premières, laines, riz, soie, etc., ne trouveront-elles pas un marché bien plus vaste et bien plus régulier chez ces 80 ou 100 millions d'Anglo-Saxons d'Amérique que chez 35 ou 40 millions d'Europe, — toutes conditions étant devenues égales d'ailleurs, c'est-à-dire l'industrie américaine ayant comme l'industrie anglaise atteint son apogée? Le jour viendrait bientôt où l'Empire briton irait vendre aux États-Unis la majeure partie de ses matières premières : ce jour-là, n'est-ce pas aux mêmes États-Unis que, forcément, il ferait ses majeures commandes de produits ouvrés?

En 1888, la conception impérialiste de J. Chamberlain pouvait sembler le dernier chef-d'œuvre de la politique commerciale et « du radicalisme constructif ». Elle paraissait radicale à la manière anglaise, c'est-à-dire profondément utilitaire. Ceux qui la regardaient de plus près, sentaient bien que son appel à la force et son désir de monopole, son immoralité dans les moyens et dans le but, l'excluaient du vieil héritage humanitaire et pacifique des premiers radicaux et de leurs continuateurs, des Bright, des Cobden, des Mill et des Bentham. Mais la foule, qui voit surtout les apparences, se laissa prendre aux beaux semblants du nouveau culte et aux belles paroles de son grand prêtre. Et dix ans ne sont pas écoulés que les apparences se fendillent et s'écaillent. Cette union anglo-saxonne, qui devait parer au danger allemand et rétablir les affaires de Birmingham, de Sheffield, de Leeds, de Liverpool, de toute l'Angleterre Noire, cet Empire panbritannique, inconcevable et impossible à faire ou à défendre sans le fraternel appui des Britons d'Amérique, voici qu'il va créer ou grandir un danger américain, devant quoi le péril allemand ne semble plus que pauvre misère. Et cet apôtre du radicalisme constructif, ce disciple des grands dissidents, qui « venait de Birmingham, c'est-à-dire de la ville entre toutes où le radicalisme agressif a son centre, de la ville qui tou-

jours se distingua par ses sympathies démocratiques[1] », ce grand patriote qui sacrifia ses amitiés les plus chères et qui abandonna son parti et son chef plutôt que de laisser porter atteinte à l'unité intégrale de la patrie, voici que, ministre des colonies, il apparaît comme le plus gros actionnaire des Compagnies à charte, comme le conseiller et le complice des Jameson et autres bandits internationaux, comme l'instrument des *promoters* et des *monopolits*, des lanceurs et accapareurs d'affaires.

Car il devient probable, il deviendra certain bientôt, que l'Empire doit enrichir, aux dépens de la communauté britannique ou humaine, quelques bandes de spéculateurs : les aristocrates et les capitalistes y trouveront leur proie. Mais penser désormais qu'un profit immédiat ou durable en serait acquis au peuple travailleur, croire que la grandeur matérielle et morale de l'Angleterre en serait accrue, ce sera, avant quelques mois peut-être, fermer les yeux à l'évidence. Laissons les quantités morales qui ne se chiffrent ni ne se pèsent. Mais comment ne pas voir que Londres, capitale de la Grande-Bretagne, ne serait plus qu'une ville secondaire de la Plus Grande-Bretagne, que la grande Londres du XIXe siècle deviendrait l'Amsterdam, ou peut-être même la Venise, la Carthage, la Tyr du XXe? Entraîné par la situation de ses différents domaines, par la convergence de ses intérêts, par son culte du succès et de la grandeur énorme, par son estime de la richesse solide et de la force, par son amour de l'utilité présente et rapide, le peuple de cette Plus Grande-Bretagne chercherait et trouverait ailleurs que dans la pauvre vieille petite et lointaine Angleterre le centre de ses affaires, de ses plaisirs, de ses ambitions, de ses ententes et de ses rivalités?

Les passions et les préjugés de la foule anglaise, exaspérés par ses chefs d'aujourd'hui, l'empêchent de tourner les yeux vers ces probabilités encore vagues. Les regards des travailleurs courbés sur la tâche quotidienne ne peuvent embrasser ces lointains horizons. Mais dans cette libérale et pacifique Angleterre des anciens radicaux et des vieux dissidents, ne se trouvera-t-il personne pour relever et « brandir

1. J. Chamberlain, discours de Cardiff, 6 juillet 1886.

la bannière du progrès, en dépit du découragement temporaire et malgré la défaite, temporaire elle aussi? » Contre cette coalition des classes et des idées parasites, qui gouvernent l'Angleterre d'aujourd'hui, contre les apôtres de la force et les sectateurs de l'argent, contre « le prêtre et le propriétaire, la terre et l'église, la noblesse et la ploutocratie, tous coalisés en vue de repousser la marée démocratique et de renverser le courant de la pensée populaire[1] », contre cet unionisme des vieilles passions et des vils intérêts, l'esprit de Manchester ne suscitera-t-il plus quelque nouvel élan?

La guerre africaine terminée, qaand la revanche des premiers revers et la paix auront rendu quelque lucidité à cette nation blessée dans son orgueil, affolée dans ses appétits de sang rouge et d'or clair, quelque disciple, fidèle celui-là, des Bright ou des Cobden, en faisant le bilan actuel et futur de l'impérialisme, pourra prêcher de nouveau la vraie croisade radicale. Le sermon alors sera plus facilement écouté qu'aujourd'hui. Mais on peut dire qu'il est tout fait déjà. Texte et arguments, il se trouve au long, tout entier, dans les rapports officiels des consuls, ambassadeurs, gouverneurs et autres officiers de la couronne aux colonies ou à l'étranger. Nous connaissons la réponse des négociants anglais de Rio-de-Janeiro : « Notre commerce est-il en baisse? leur demandait le consul anglais. — A n'en pas douter, répondent-ils. Il est incontestable que les affaires de l'Angleterre dans le monde traversent une crise, et qu'il lui faudrait aviser au moyen de reprendre, de garder et d'étendre notre clientèle. Mais ce moyen n'est pas dans l'appropriation du monde aux besoins anglais; ce n'est pas le monde qu'il faut changer; c'est l'Angleterre, *to develop British trade, the change must commence at the other end, — in England*[2]. » Voilà le vrai texte et le vrai sujet du vieux sermon radical : « Que faut-il pour sauver l'Angleterre et pour la conduire sûrement au bonheur et au profit? La réforme, encore la réforme, et toujours la réforme. Il est inutile de révolutionner le royaume ou le monde : réformez-vous, réformons-nous. Il est puéril de

1. J. Chamberlain, *discours cité.*

2. *Blue Book*, C. 4621, p. 109.

mettre son espoir dans la force et dans l'oppression, *force is no remedy :* réformons-nous. Ce qui tue le commerce actuel, c'est déjà ce qui affamait l'Angleterre de 1830, c'est ce *conservatisme insulaire* que dénoncent tous nos consuls[1], c'est cette *insularity*, ce chauvinisme nationaliste, qui de plus en plus nous éloigne du reste de l'humanité et dont l'unionisme, l'impérialisme, le *fair trade* et le panbritannisme ne sont que la dernière florescence. Gouvernement et société, industrie et commerce, hommes et choses, l'Angleterre depuis vingt-cinq ou trente ans n'a rien voulu changer. Autour d'elle le monde évoluait et marchait, et le monde aujourd'hui la dépasse, Réformons-nous ; il en est temps encore. Mais ne compromettons pas ce qui nous reste de forces dans ce traitement empirique que nous vantent et que nous vendent les charlatans du *Fair Trade*. Essayons encore du vrai remède qui depuis un siècle nous a si bien réussi. Patiemment, méthodiquement, sans secousses et sans cris, allons aux réformes les plus urgentes. Ces réformes, tous les rapports de nos consuls et de nos gouverneurs coloniaux nous les indiquent. En deux gros Livres Bleus[2], comme pour nous donner des armes contre lui-même, ce gouvernement unioniste, alliage du « vieux stupide parti » et des jeunes bandes monopolistes, nous a remis tous les arguments de chiffres et de faits qui démontrent la nécessité de cette réforme politique et sociale. »

VICTOR BÉRARD.

1. *Annual Series*, nos 1901, 1950, etc.

2. C. — 8449, *Trade of the British Empire and Foreign Competition ;* C. — 9078, *Opinions of H.-M. diplomatic and consular officers on British trade methods.*

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1899

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

		Pages.
XXX	L'Angleterre et le Transvaal	1
ANDRÉ CHÉNIER	Œuvres inédites. — II	33
J.-H. ROSNY	Le Chemin d'Amour *(2e partie)*	59
J. CHARLES-ROUX	Le Canal de Suez *(fin)*	92
FERNAND GREGH	La Maison du Peuple	131
ALBERT MALET	Le Roi Milan	136
MARY E. WILKINS	Cœurs puritains *(3e partie)*	160
GEORGES MONVAL	La Décadence de la Comédie-Française en 1717	214

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

O. DEPONT I. TALAYRACH D'ECKARDT	Panislamisme et Propagande islamique	229
GEORGE SAND	Autour d'un Enfant. — III	261
A. MATHIEZ	Le Prince Louis-Napoléon à Strasbourg	294
J.-H. ROSNY	Le Chemin d'Amour *(fin)*	323
LIEUTENANT X.	Aux Philippines. — Les Américains à Manille	358
JEAN AICARD	La Fleur	395
MARY E. WILKINS	Cœurs puritains *(4e partie)*	400
MLE BOUTROUX	Paul Janet	437

Emile

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

		Pages.
MARCEL PRÉVOST	Léa *(1re partie)*	453
JULES DIETZ	La Réforme des Conseils de guerre	502
GEORGE SAND	Autour d'un Enfant. *(fin)*	526
MICHEL CORDAY	Les Étrangers à l'Exposition	557
ANDRÉ RIVOIRE	Trésor intime	581
PAUL ROBIQUET	Kléber officier autrichien	594
MARY E. WILKINS	Cœurs puritains *(fin)*	604
DANIEL HALÉVY	Avant le Congrès socialiste	657

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

CH. GOUNOD	Lettres à Georges Bizet	677
MARCEL PRÉVOST	Léa *(2e partie)*	704
LÉONCE PINGAUD	Les Dernières années de Moreau	752
MATHILDE SERAO	Au Soleil couchant *(1re partie)*	781
MICHEL BRÉAL	Les Commencements du Verbe	810
MARY JAMES DARMESTETER	Les Sœurs Brontë. — I	831
FÉLIX ROCQUAIN	Du Style révolutionnaire	856
VICTOR BÉRARD	L'Angleterre et le Panbritannisme	871

LIVRES NOUVEAUX

RUBENS, SA VIE, SON ŒUVRE ET SON TEMPS, par **Émile Michel**, avec 354 reproductions directes d'après les œuvres du Maître.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

L'étude que publie aujourd'hui M. Émile Michel est, dans tous les sens, exactement égale au sujet qu'elle traite : car elle l'embrasse tout entier et c'est à travers les épisodes si attachants de cette vie du peintre qu'elle nous permet de suivre le développement de son génie. C'est peut-être le seul moyen de faire véritablement connaître un œuvre de grand peintre : la nomenclature sèche de ses tableaux, même une série complète de reproductions ne nous renseignerait qu'imparfaitement sur un artiste ; c'est par la vie et par les circonstances que l'œuvre se fait vraiment comprendre. Quand on regarde un tableau, il est agréable de savoir dans quelles circonstances il fut composé. C'est tout cela que M. Émile Michel a mis dans ce livre où le texte et l'illustration se complètent sans cesse l'un l'autre : et c'est plaisir double pour le lecteur que de retrouver par la vue directe des esquisses, des dessins et des tableaux du maître les sensations que lui suggèrent d'autre part les analyses du savant critique.

LE SPORT EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER, SILHOUETTES SPORTIVES, par le **baron de Vaux.**
(J. ROTSCHILD, éditeur.)

Le baron de Vaux a conquis une réputation toute spéciale : il est de ceux qui ont infatigablement contribué à créer le goût des exercices physiques et des exploits sportifs qui passionnent aujourd'hui notre jeunesse française. L'originalité de ce volume, c'est la part que le baron de Vaux a faite aux étrangers. Comme le dit M. Armand Silvestre dans une charmante lettre qui sert de préface au livre, « le culte des exercices du corps n'est pas seulement un élément de vitalité et de virilité pour une nation... il crée une façon de franc-maçonnerie — ou mieux de chevalerie — entre les hommes de différentes races qui s'y adonnent. » Il faut signaler cet intéressant volume orné de beaux portraits et d'illustrations charmantes.

LA MARINE D'AUJOURD'HUI,
par **Georges Contesse**, avec 150 gravures.
(A. MAME ET FILS, éditeurs.)

La Marine d'aujourd'hui complète une précédente série d'études parue, il y a deux ans, sous le titre de *la Marine d'autrefois*. C'est, en réalité, le tome deuxième d'une œuvre unique patiemment poursuivie par M. Georges Contesse, le si remarquable historien maritime. Les escadres cuirassées, les croiseurs rapides, les torpilleurs et les sous-marins, les steamers gigantesques, les voiliers « fin de siècle », la pêche, le *yachting* y sont, tour à tour, l'objet de chapitres intéressants. Ce livre a sa place dans toutes les bibliothèques : il est de ceux qui instruisent en amusant.

LE TESTAMENT D'UN EXCENTRIQUE,
par **Jules Verne**, avec 61 illustrations,
par **Georges Roux.** (J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

L'extraordinaire imagination de Jules Verne a été rarement mieux inspirée. Cette gigantesque partie qui, sur un coup de dés, envoie les principaux personnages du roman, de province en province, à travers les États de l'Amérique considérés comme les cases d'un jeu de l'oie, intéressera tous les lecteurs, petits et même grands. Avec une verve toujours prête, Jules Verne a multiplié les incidents les plus inattendus ; à chaque instant, l'intérêt se renouvelle ; on voudrait sauter des pages entières pour savoir plus vite de quelle singulière façon l'auteur saura résoudre les nœuds les plus inextricables ; mais on sait si bien avec Jules Verne qu'au chapitre suivant on se passionnera de même pour quelque nouvel épisode ! On se force à lire lentement, à ne négliger aucune phrase. Et comme on a raison !

LA DANSE
par **Raoul Charbonnel**, avec 12 planches en similigravure et 8 aquarelles, d'après les dessins de **Valvérane.** (GARNIER FRÈRES, éditeurs.)

Par des innovations heureuses et pratiques, les auteurs se sont attachés surtout à faire vivre, à l'aide du texte, du dessin et autant que possible de la notation musicale les principales danses anciennes et modernes, « à les reconstituer au moyen d'explications techniques, accompagnées non pas de signes chorégraphiques compris des seuls initiés, mais de croquis faits spécialement pour cet ouvrage au cours des exercices exécutés par les meilleurs sujets de notre Académie nationale de Danse ». M. Raoul Charbonnel s'est chargé du texte ; madame Berthe Cernay, le distingué professeur à l'Opéra, s'est occupée de la partie technique ; MM. Francis Casadesus et Jules Maugué ont assumé la lourde tâche de la notation musicale ; et on aimera les charmants dessins de M. Valvérane.

LE SECRET DE SAINT-LOUIS, par **Émile Moreau**, 12 compositions, par **Adrien Moreau**, gravées à l'eau forte, par **X. Le Sueur.**
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Saint Louis, son père, sa mère, Thibaut de Champagne, le Légat, Mauclerc, la comtesse de la Marche, la reine de Navarre et bien d'autres encore sont ressuscités en ce livre d'une vie intense ; ils y apparaissent attachants et inoubliables, jetés dans une lutte où se mêle toute cette France ardente, chevaleresque et naïve, par instants agitée, mais fidèle par nature, qui est la France des dernières croisades. M. Émile Moreau avait déjà fait au théâtre de curieuses reconstitutions historiques. Il a signé *Madame Sans-Gêne* avec Victorien Sardou ; il nous a donné seul, au Vaudeville, cette curieuse *Madame de Lavalette* qui fut un succès de la saison dernière : il nous offre aujourd'hui un beau roman.

UNE TACHE D'ENCRE, par **René Bazin**, avec 65 compositions d'**André Brouillet**. (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

La faveur du public s'était tout de suite attachée à ce volume de belle humeur et d'émotion saine. Le style en était simple et alerte; l'observation précise, la sensibilité délicate; une tendresse jeune et sincère s'exprimait joliment et sans effort, presque à chaque page : des lecteurs de plus en plus nombreux se prirent à aimer Jeanne et Fabien, et maître Brutus Mouillard, et la petite madame Plumet, et le grand artiste Sylvestre Lampron, dont la figure songeuse se profile comme une ombre sur ce fond de gaieté. Les éditeurs n'ont rien épargné pour que l'illustration fût vraiment digne de ce petit chef-d'œuvre. Cette nouvelle édition tentera bien des gens : on sait que ce roman peut être lu par tous; il retrouvera la faveur de la jeunesse, et les amateurs de beaux livres ne manqueront pas de distinguer ce magnifique volume.

PARIS SOUS LOUIS XVI ET PARIS AUJOURD'HUI, par **H. de Noussane**, en collaboration avec **Mercier**, 120 gravures. (FIRMIN-DIDOT ET Cie, éditeurs.)

A la fin du siècle dernier parut un livre dont le retentissement fut énorme dans toute l'Europe : c'était le *Tableau de Paris*, par Mercier. Il y avait dans ce livre tout le Paris d'alors, avec des croquis pittoresques et des anecdotes piquantes. M. Henri de Noussane a eu l'heureuse idée d'en extraire les plus jolies pages, celles qui contiennent les renseignements les plus précis et les notations les plus saisissantes. Pour donner plus de saveur encore à cette résurrection, M. Henri de Noussane nous trace lui aussi un tableau de Paris, de notre Paris, celui de notre fin de siècle : le contraste est des plus curieux. Les illustrations du volume sorti de cette originale collaboration ajoutent encore à l'intérêt du texte qui nous est présenté avec tout le luxe, le soin et le goût si sûrs de la maison Didot.

SAINT-PIERRE DE ROME, par le **R. P. Mortier**, avec 10 héliogravures, 24 gravures hors texte et 121 sujets dans le texte. (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

Ce livre n'est point une simple monographie, c'est une histoire complète, universelle du tombeau de saint Pierre. Il se divise en deux parties très nettes : l'histoire du monument, l'histoire du culte. Tout le monde a rêvé d'aller contempler ce temple merveilleux, et les visiteurs en ont emporté un impérissable souvenir : il n'est pas de musées où soient réunis plus d'œuvres admirables signées de noms plus illustres. Dès les premières lignes, on les aborde avec une telle aisance, une telle sûreté d'érudition qu'elles nous sont vite familières. Faut-il ajouter que cette étude si remarquable a fourni aux éditeurs l'occasion de donner au public une véritable œuvre d'art?

L'ART DÉCORATIF ET LE MOBILIER, SOUS LA RÉPUBLIQUE ET L'EMPIRE, par **Paul Lafond**, avec 10 eaux-fortes originales de l'auteur et 89 dessins par **Maurice Magniant**, avec préface de **M. Henry Houssaye**, de l'Académie française. (H. LAURENS, éditeur.)

« Ce livre vient à propos. Il y a trente ans, il n'aurait guère trouvé de lecteurs. C'est qu'il y a trente ans, on était sous le règne de Napoléon III et que si jamais le premier Empire fut attaqué, dénigré, démodé, ce fut sous le second. On a dit et répété trop longtemps que le style de la Révolution et de l'Empire fut un accident dans l'art français... » Rien n'est plus faux. La démonstration de M. Paul Lafond fera justice de tout cela. Pour la première fois, nous avons aussi, grâce à lui, un tableau complet et une étude suivie du mobilier sous la Révolution et sous l'Empire : on pourra désormais s'apercevoir en ouvrant ce beau livre, en admirant les gravures, les reproductions de toutes sortes qu'il contient et le texte qui les explique, de l'injustice qu'il y eut à dédaigner cet art décoratif si remarquable par la finesse, le soin scrupuleux de l'exécution comme par la grandeur, la noblesse, le caractère de puissance et de pérennité de la conception.

MÉMOIRES DU SERGENT BOURGOGNE (1812-1813) publiés d'après le manuscrit original, par **Paul Cottin** et **Maurice Hénault**, avec 24 gravures en couleurs et en noir d'après les dessins d'**Alfred Paris**. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Illustré par Alfred Paris, le livre du sergent Bourgogne devient maintenant un *classique* de la littérature militaire. Nous avions eu l'occasion de dire combien ces récits d'un témoin sont instructifs et touchants dans leur simplicité populaire. Certes les histoires de la retraite de Russie ne sont pas rares : depuis les mémoires des généraux jusqu'aux récits des historiens de profession, bien des pages émouvantes ont été consacrées à ce terrible épisode de notre histoire nationale. Il n'est pas de livre plus émouvant ni plus complet que celui-là ; tous ceux qui ont lu déjà ces Mémoires seront curieux de voir ce que les dessins d'un artiste véritable ajoutent de vie aux phrases familières du brave sergent.

LA VALLÉE FUMANTE, par **Léo Claretie**, illustrations de **Zier**. (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

C'est tout récemment qu'on a découvert en Amérique cette étrange région du Yellowstone National Park, à deux mille kilomètres de New-York, dans les Montagnes Rocheuses. On ignorait avant 1880 ses innombrables geysers et ses curieux phénomènes volcaniques. M. Léo Claretie a visité ce pays fantastique, devenu depuis quelques années la villégiature préférée des Yankees : il y a placé l'action de ce roman. Le récit nous reporte au XVIIIe siècle et met en curieux contraste la vie frivole du vieux Paris avec les mœurs encore sauvages de l'Amérique.

L'IMAGE DE LA FEMME, par **Armand Dayot**, ouvrage illustré de 20 planches en taille-douce et de 350 gravures.

(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Voilà certainement le plus délicieux cadeau d'étrennes que l'on puisse faire à une femme, à une jeune fille. Depuis les humbles et charmantes terres cuites de Tanagra jusqu'au portrait moderne de la belle madame X..., M. Armand Dayot fait passer sous nos yeux toutes les représentations les plus caractéristiques de la femme, telle que l'ont conçue les artistes de tous les temps et de toutes les écoles. Il y a dans cet ouvrage une collection d'une richesse, d'une variété incomparables : on y peut rêveusement admirer toutes les grâces d'exquis modèles et toutes les habiletés d'artistes fameux ; et, en même temps, on s'aperçoit que, suivant le milieu et la race, les artistes et les femmes ont conçu diversement le style de l'élégance et de la beauté. M. Armand Dayot nous guide avec une bonne grâce charmante à travers les merveilles de cette collection : il explique les portraits et les poses, il nous fait remarquer cet air de famille qui existe toujours entre les œuvres d'un même temps et d'un même pays ; et, grâce à lui, une des lois fondamentales de la philosophie de l'art se trouve comme éclairée d'un jour nouveau par cette étude d'apparence si peu sévère et qui, pour conduire à d'intéressantes conclusions, n'en est ni moins vivante ni moins agréable.

L'HOTEL DE VILLE DE PARIS A TRAVERS LES SIÈCLES, par **Louis d'Haucour**, avec 85 illustrations en simili-gravure dans le texte et hors texte. (V. GIARD ET BRIÈRE, éditeurs.)

Le travail nécessaire à une histoire générale et complète de Paris est devenu presque impossible : certaines époques ont été étudiées si minutieusement, en des ouvrages d'une érudition telle, qu'il est difficile de tout dire si l'on ne consacre pas tout son effort à la monographie d'une période ou d'un monument. M. Louis d'Haucour a pensé qu'on s'intéresserait, par exemple, à une étude où se trouveraient rassemblés tous les documents sur l'Histoire de l'Hôtel de Ville de Paris. Pour chaque période, après un rappel succinct de l'histoire générale, M. d'Haucour nous raconte en détail l'histoire particulière de Paris et de l'Hôtel de Ville. C'est là une œuvre colossale et vivante, pour laquelle l'auteur a puisé aux sources les plus sûres : il nous en rapporte une documentation considérable et nous la présente d'une plume toujours alerte. Les érudits trouveront dans ce livre des renseignements utiles souvent inédits, et tout le monde s'intéressera au texte accessible et pittoresque et aux magnifiques illustrations dont les éditeurs se sont plu à l'orner.

VERSAILLES ET LES DEUX TRIANONS, relevés et dessinés par **Marcel Lambert**, texte par **Philippe Gille**. (A. MAME ET FILS, éditeurs.

Le dixième fascicule de cette magnifique publication vient de paraître. Nous avons dit, à la première minute, ce qu'on pouvait attendre de MM. Marcel Lambert et Philippe Gille. On peut, dès maintenant, constater qu'ils tiendront toutes les espérances qu'on avait conçues de cette collaboration. M. Philippe Gille nous emmène à travers toutes les salles du château ; il s'arrête au long des façades ; il nous les commente ; il nous raconte l'histoire minutieuse des plans, et par lui nous sommes renseignés sur tout le détail ignoré de certains projets qui n'ont pas abouti. Et les renseignements précis qu'il nous donne sont comme égayés parfois d'anecdotes charmantes ; car l'histoire de Versailles ne se peut raconter sans celle de ses hôtes : tel tableau est né d'un caprice, d'une fantaisie passagère. M. Philippe Gille nous le révèle, et les admirables reproductions qui abondent en cet ouvrage nous font rêveusement nous étonner qu'un désir de roi puisse ainsi créer tant de chefs-d'œuvre.

FILLEULS DE NAPOLÉON, par **le capitaine Danrit**, illustrés par **Paul de Sémant**

(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Filleuls de Napoléon est la suite de *Jean Tapin*, dont le succès fut si grand l'année dernière. Après l'assoupissement qui a suivi Waterloo, c'est maintenant le réveil de l'esprit guerrier en France avec la conquête de l'Algérie, puis les guerres de Crimée et d'Italie, et enfin les premières batailles de l'Année terrible. Mais c'est aussi la période où les inventions surgissent de toutes parts, où l'armement progresse, où la vapeur et l'électricité deviennent avant et pendant les batailles d'utiles auxiliaires ou des adversaires imprévus.

LE CHATEAU DES MERVEILLES, par **H. de Noussanne**, avec des illustrations, par **P. Destez**. (J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

Il y a dans ce livre deux vieux frères, aussi différents l'un de l'autre qu'il est possible. L'un est un ancien ingénieur qui sur la fin de sa vie s'est épris des plus extraordinaires inventions. L'autre est un ancien capitaine au long cours, routinier, casanier, méfiant. Tout le sujet du livre, c'est que l'un des deux frères est le grand-père et l'autre le grand-oncle de pauvres petits orphelins. Le grand-père, — et le tuteur des enfants, — c'est précisément le misanthrope : on devine que l'éducation des petits pourrait bien être fort compromise. Mais le bon oncle veille : il enlève ses petits-neveux, il les installe dans une maison à lui dont il a fait un véritable château des merveilles, et, à la fin, tout s'arrange, tout le monde se convertit au progrès, même le terrible grand-père.

AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE, LES COTES ORIENTALES, TURQUIE D'EUROPE ET TURQUIE D'ASIE, DE SALONIQUE A JÉRUSALEM, par **Marius Bernard**, avec des illustrations de **H. Avelot**. (H. LAURENS, éditeur.)

Nous avons l'occasion de signaler chaque année le livre nouveau de M. Marius Bernard. L'auteur reste fidèle à sa même façon de décrire et de raconter : il excelle toujours à faire tenir dans une phrase pittoresque l'impression sincère des villes et des gens. Et ce sont de beaux voyages en mer, coupés d'escales dans toutes les villes intéressantes. Aussitôt débarqué, M. Marius Bernard, qui sait à l'avance et minutieusement ce qu'il veut connaître et admirer, se hâte vers les merveilles de chaque ville. Il interroge les habitants, cueille, çà et là, une anecdote, quelquefois s'étonne d'une coutume ou d'un vêtement imprévu, et, parce qu'il s'intéresse à tout, il intéresse. C'est un délicieux compagnon de voyage, toujours averti et toujours souriant.

LE SECRET DU VALLON D'ENFER, par **Paul d'Alban**, illustrations de **Zier**. (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

Recueillie par les bûcherons, élevée par eux, ignorant la situation de sa famille, et sans grand souci de la connaître, l'héroïne de ce livre ne doit son salut qu'au dévouement d'un écuyer plus fidèle qu'habile. Tout n'est pas fiction dans cette histoire. L'auteur connaît fort bien le procès *La Truaumont* qui eut, sous Louis XIV, un certain retentissement : il a fait graviter à l'entour les phases de son action principale. Nous avons eu l'occasion de dire récemment, à propos du livre de M. Funck-Brentano, le *Drame des Poisons*, tout l'intérêt dramatique de cette époque, où des associations secrètes de sorciers et d'empoisonneurs se livraient dans l'ombre aux pires forfaits ; on retrouvera dans le livre de M. Paul d'Alban une mise en œuvre de la documentation que M. Funck-Brentano nous a présentée avec tant de force et de précision simple.

LES FABLES DE JEAN-PIERRE-CLARIS DE FLORIAN, illustrées par **A. Vimar**. (H. LAURENS, éditeur.)

Personne, plus que Florian, n'eut après sa mort cette singulière fortune de passer pour ce qu'il n'était pas. Cet auteur de Fables et de Bergeries ne mettait qu'en ses livres tant d'ingéniosité et de sensibilité romanesques. Mais qu'importe ! ses fables sont exquises. « Il conte avec beaucoup de naturel et relève d'une pointe de malice ses réflexions légèrement prosaïques... Il ne manque point parfois d'une mélancolie déjà quasi romantique et qui fait doucement rêver... Il avait, à ses heures, du sentiment et de l'émotion, surtout lorsqu'il parlait de l'amitié. » Il a mis tout cela dans ses fables, L'occasion est belle de les relire en cette charmante édition, où les vers encadrent les jolis dessins coquets et spirituels de A. Vimar.

LE FILON DE GÉRARD, par **André Laurie**, avec des illustrations de **L. Benett**. (J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

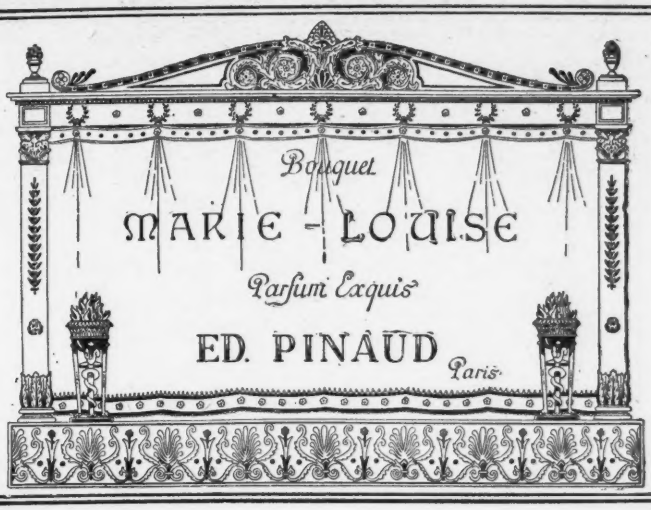
On retrouvera dans ce volume le vaillant Gérard et la délicieuse Colette d'un roman du même auteur, paru l'année dernière. Et quelle joie pour les jeunes lecteurs d'André Laurie que d'être ainsi renseignés sur le sort de personnages qu'ils connaissent déjà, et qu'ils ont suivis dans leurs précédentes aventures ! De tels romans ne se racontent pas : il suffit de les signaler au public fidèle qui les attend. On peut seulement dire le charme et l'intérêt de l'histoire, l'arrangement imprévu des scènes, et l'aisance familière du style. De tous ceux qui écrivent pour la jeunesse, M. André Laurie est peut-être, avec Jules Verne, le romancier qu'on préfère, celui dont le livre nouveau est guetté sur les catalogues avec le plus d'empressement ; car on est bien sûr qu'un livre signé de lui ne vous prépare jamais de déception.

LA VIE DANS LA NATURE, HISTOIRE NATURELLE POUR TOUS, par **Henri Coupin**, avec 18 planches en chromolithographie et 258 gravures dans le texte. (FIRMIN DIDOT ET Cie, éditeurs.)

L'histoire naturelle, est trop souvent présentée dans les livres sous une forme trop scientifique pour être accessible aux jeunes lecteurs. Pour faire d'une histoire naturelle un livre attrayant il fallait la plume d'un vulgarisateur capable de dominer son sujet, c'est-à-dire la plume d'un véritable savant. M. Henri Coupin est déjà connu par d'importants ouvrages et surtout par les articles spéciaux qu'il a semés à profusion dans les revues. Il savait déjà l'art difficile de dire simplement les choses les plus compliquées, en des phrases charmantes et familières ; il a fait son style encore plus aimable : jeunes gens et jeunes filles lui en sauront gré. Peut-être ce livre décidera-t-il la vocation de quelque futur grand savant.

LE TRÉSOR DE MADELEINE, par **Pierre Maël**, avec 50 gravures d'après **Zier**. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Ce récit, des plus émouvants, a pour cadre les événements de l'Année terrible, le siège de Paris. A travers les péripéties du grand drame national, M. Pierre Maël nous fait assister aux vicissitudes touchantes d'une famille qui, réduite à la misère par la perte d'une fortune considérable, volée par un caissier allemand, recouvre cette fortune, à la fin du roman, quand elle se croyait dépouillée sans espoir. Et c'est Madeleine, une orpheline, adoptée par cette famille, la vaillante petite infirmière des avant-postes, qui retrouve ce trésor libérateur. Voilà un livre bon pour la jeunesse et qu'on pourra mettre entre toutes les mains : c'est un des plus poignants que Pierre Maël ait écrits.



Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de Marine

Cordial Régénérateur

KOLA — COCA — QUINQUINA
GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la **santé**. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention :
Formule du D A.-C., ex-médecin de la marine.

PRIX DU FLACON : **5** FRANCS EN FRANCE.

Dépôt : **18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET (Seine).** ***Toutes Pharmacies.***

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumeur PARIS
29, Bd des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF**

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

AUX SOURDS. — Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympans artificiels de L'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25.000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympans puissent les avoir gratuitement.

S'adresser à L'INSTITUT, « LONGCOTT, » GUNNERSBURY, LONDRES, W.

60 ANNÉES DE SUCCÈS

2 GRANDS PRIX (Lyon 1894, Bordeaux 1895)

Hors Concours, Membre du Jury

Exposition de ROUEN 1896 et BRUXELLES 1897

ALCOOL DE MENTHE DE **RICQLÈS**

Le seul Alcool de Menthe véritable

*Contre **Maux** de **Cœur**, de **Tête**, d'**Estomac***

INDIGESTIONS, REFROIDISSEMENTS, GRIPPE

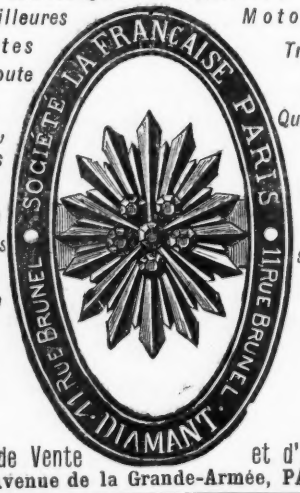
EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE

EXIGER le nom : **DE RICQLÈS**

Société " LA FRANÇAISE "

MARQUE DIAMANT

Les meilleures bicyclettes pour la route et la course, illustrées par les victoires sanségales de Jacquelin et de Garin



Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION

Magasin de Vente et d'Exposition

29, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à LYON. — Siège central à PARIS

CAPITAL : 200 MILLIONS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOTS DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

VINS DE BORDEAUX

RÉCOLTE 1899

QUANTITÉ, HAUTE QUALITÉ, BON MARCHÉ

L'année 1899 comptera parmi les meilleures que nous ayons eues depuis vingt-cinq ans.

Nous engageons les abonnés de *la Revue de Paris*, à nous autoriser à mettre de côté pour eux, sans augmentation de prix, les vins que nous recommandons à leur choix, livrables jusqu'en septembre prochain.

Médoc	à Fr.	100	la barrique	Château Citran	à Fr.	350	la barrique
Médoc Saint-Christoly	—	125	—	Château Pontet-Canet	—	500	—
Listrac	—	150	—	Château Cheval Blanc 1er cru Saint-Émilion	—	600	—
Moulis	—	175	—	Château Giscours	—	700	—
Pomerol	—	200	—	Château Gruaud-Larose Sarget	—	800	—
Saint-Émilion	—	225	—	Château Mouton-Rothschild	—	1000	—
Saint-Estèphe	—	250	—	Château-Lafite	—	1000	—
Margaux et Saint-Julien	—	250	—				
Château Pomys St-Estèphe	—	300	—				

Écrire à **MM. WILL, TOURNEUR & C°,**
83, Quai des Chartrons,
BORDEAUX.

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

LA LIBRAIRIE NOUVELLE

ANCIENNEMENT 15, BOULEVARD DES ITALIENS

est maintenant transférée au n° 11, même Boulevard.

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 % aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz. 12 »
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, » 12 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, » 24 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, » 18 »
Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 18 à 24 la 12
Savon iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz. 24 »
Savon Sulfureux hygiénique parfumé, » 24 »
Savon au Goudron de Norwège Mollard, » 12 »
Savon Glycérine..... de A. Mollard, » 12 »
Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.

Maison réputée pour ses mélanges de thés indiens et de Ceylan introduits en France depuis 1889

CHINE ◆ INDES ◆ CEYLAN
THÉ des 3 MARQUES
14, PLACE DE ROME (Gare St-Lazare), PARIS

Qualité supérieure depuis 3 fr. 60 le 1/2 kilo. Envoi franco du Prix courant illustré

COMMISSION **VINS DE BORDEAUX** EXPORTATION

Coteaux d'Ambarès 3 ans, 130 francs la barrique de 228 litres logé.
En bouteille, 1 fr. 50 c. l'une.

Écrire : GUIONEAUD, propriétaire à Ambarès et Lagrave (Gironde)

GRAINES POUR SEMENCES
A BERNARD DE JUSSIEU

PLANTES
Vivaces et Bulbeuses
FRAISIERS
Arbres et Arbustes

FRÉDÉRIC BROSSY
Marchand-Grainier

GRAINES
Potagères, Fourragères
ET DE FLEURS
Outils et Accessoires

LYON — 6, Quai de la Guillotière, 6 — LYON

La Maison est fermée les Dimanches et jours de Fêtes

Catalogues illustrés envoyés franco sur demande

Les meilleures conditions seront faites aux abonnés de *la Revue de Paris* qui voudront bien accompagner leur commande de la bande du journal

Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, à Paris.

71e ANNÉE **REVUE HORTICOLE** 71e ANNÉE

Fondée en 1829 par les auteurs du Bon Jardinier
RÉDACTEUR EN CHEF : **M. ED. ANDRÉ**

Le plus ancien (70 ans d'existence) et le plus important des journaux d'horticulture, indispensable pour la bonne tenue des jardins et des serres. — Traite spécialement toutes les questions d'horticulture. — Répond aux demandes de *renseignements horticoles* qui lui sont adressées. — Paraît le 1er et le 16 de chaque mois par livraison grand in-8° de 32 pages à deux colonnes, avec une magnifique planche coloriée et des gravures noires, et forme chaque année un beau volume grand in-8° de 576 pages avec de nombreuses gravures, et **24 planches coloriées**, d'une exécution irréprochable, représentant les plantes nouvelles, et les fruits nouveaux les plus intéressants, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.

Abonnement pour la France : Un an, **20** fr. — Six mois, **10** fr. **50**. — Trois mois, **5** fr. **50**
— pour l'Etranger : Un an, **22** fr. — Six mois, **11** fr. **50**. — Trois mois, **6** fr. »

Un **numéro spécimen** est adressé à toute personne qui en fait la demande.

Bureaux du Journal : 26, rue Jacob, Paris.

68e ANNÉE

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, Rue Drouot, 14

Le Journal des Demoiselles paraît le 1er et le 15, en deux Éditions bi-mensuelles.

Édition bimensuelle — Couverture chamois

Contenant chaque mois :

1° 48 pages de texte : Instruction, Littérature, Éducation, Modes, Bibliographie, Revue musicale, etc.;

2° Un album de huit pages in-4° : Modes, Broderies et autres petits travaux, avec explications en regard, formant, à la fin de l'année une collection de **plus de 500 dessins**;

3° Une feuille de Patrons de grandeur naturelle ou des Patrons découpés;

4° Une ou deux Gravures de modes, soit **18 par an** ;

5° Un Modèle de Tapisserie ou une Planche de petits travaux en couleurs.

Les autres annexes pour 1900 seront : **Travaux variés sur étoffe** : Couverture de livre, Col Agnès, etc. **Ornements d'église** : Chasuble, Pale.

Travaux variés coloriés. — Imitation de peinture. — Albums de musique. Opérette. — Tapisseries sur étoffe. — Cartonnage, etc., etc.

Un an : Paris, **12** francs. — Départements, **14** francs. — Union postale, **17** francs.

Édition bimensuelle — Couverture verte *dite*

JOURNAL DES DEMOISELLES

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Renfermant toutes les Annexes de l'ÉDITION CHAMOIS

Et donnant en outre :

1° 18 Gravures coloriées de Modes et de Travaux de fantaisie ou d'Ameublement; — 2° 6 Albums d'ouvrages de fantaisie ; — 3° Environ 100 Patrons découpés et imprimés; — 4° Feuille de Broderie pour lingerie ; — 5° Travaux imprimés sur étoffe.

On a reçu ainsi, à la fin de l'année :

8 Ouvrages imprimés sur étoffe. — 36 Gravures coloriées de Modes et de Travaux. — Environ 200 Patrons découpés et imprimés. — 12 Planches de Tapisseries ou petits Travaux en couleurs. — Albums de musique. — 18 Albums de Travaux contenant environ 1.000 dessins de broderies et modèles. — Alphabets. — Imitation de peinture ou d'aquarelles. — Calendriers. — Abat-jour. — Cartonnages, etc.

Un an : Paris, **16** francs. — Départements, **19** francs. — Union postale, **22** francs.

Même Administration que le JOURNAL DES DEMOISELLES :

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

en une livraison de 24 pages illustrées de nombreuses gravures dans le texte.

Chaque livraison renferme en outre : **Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre. — Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.**

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 15 DÉCEMBRE

Paris, **7** fr. — Départements, **9** fr.
Union postale **11** fr.

LA TOILETTE DES ENFANTS

Recueil de Modes enfantines

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

Un An : France, **6** fr. — Union, **7** fr.

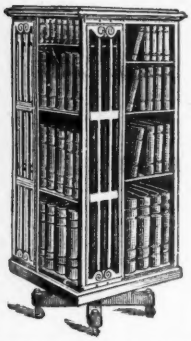
Cette charmante publication, dédiée aux mères de famille qui s'occupent de la toilette de leurs enfants, contient :

Une Causerie sur les Modes enfantines. — Des Modeles de Robes, Chapeaux, Manteaux, Lingerie, Layettes pour fillettes et garçons. — Un et souvent deux Patrons découpés. — Une Gravure de Modes coloriée. — Et, enfin, une Planche trimestrielle contenant Patrons et Broderies.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur. — **ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN**

14, RUE DROUOT

LES MIEUX FAITES — LES MOINS CHÈRES



J. DERU & Cie

24, Place des Vosges, 24

PARIS

Bibliothèques Tournantes

PERFECTIONNÉES

avec Tablettes Mobiles

SYSTÈME BREVETÉ S. G. D. G.

permettant de modifier soi-même et instantanément l'ouverture des rayons pour loger des volumes de dimensions quelconques.

Livres, Musique, Dossiers

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX & DIMENSIONS

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET

16, rue de Grammont, Paris

Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE

PRODUCTION GARANTIE

Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

CHEMINS DE FER DE L'EST

Représentations d'Oberammergau

Nous sommes informés que les célèbres représentations de la Passion qui, depuis plus de deux siècles, ont lieu tous les dix ans à Oberammergau (Bavière) auront un éclat extraordinaire en 1900. De Paris à Munich on a, par le train d'Orient ou par les express ordinaires, des communications excellentes. On pourra, en 1900, après avoir vu l'Exposition de Paris, faire un voyage des plus intéressants en visitant Bayreuth, Munich, Oberammergau, les châteaux du roi Louis II et les magnifiques Alpes Bavaroises.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

Étude de Me Raveton, avoué, 8, rue de Castellane. VENTE sur saisie au Palais, le 21 décembre 1899, à 2 heures, D'UN TERRAIN de 1.593 mètres. Sis à Courbevoie, 15, rue Lambrecht. Mise à prix 4.000 francs. — S'adresser à Me Raveton.

MAISON à Paris, rue du Fer-à-Moulin, 22, 24, 26, et rue de la Clef, 1, 3, 5. Cont. 1.592 m. 40. Rev. brut 36.310 fr. Mise à prix 350.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des notaires de Paris, le 9 janvier 1900. S'adresser à Me Dauchez, notaire, n° 37, quai de La Tournelle.

MAISON place des Vosges, 11, et r. de Turenne, 12. Cont. 809 m. Rev. net. 18.650 fr. M. à prix 280.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., le 9 janvier 1900. S'adr. à Me Cocteau, notaire, n° 242, boulevard Saint-Germain.

RUE CHARLOT, n° 9. PROPRIÉTÉ de 2.483 mètres. Revenu 57.700 fr. Mise à prix 600.000 francs.
RUE BEAUTREILLIS, n° 17. MAISON avec Terrain à construire de 1.509 mètres. Revenu 17.700 fr. Mise à prix 250.000 francs.
RUE DES PETITS-CHAMPS, 33. MAISON de 416 mèt. Revenu 25.300 fr. Mise à prix 250.000 francs.
A adj. sur 1 ench. Ch. not. de Paris, le 26 décembre 1899. S'adr. à Me Naquet-Radiguet, avocat, n° 7, rue Saint-Fiacre, et aux notaires de Paris Me C. Tollu et Me Cocteau, n° 242, boulevard Saint-Germain.

MAISON à Paris, rue Réaumur, 28. Cont. 510 m. 80 c. env. Rev. br. 22.590 fr. Mise à prix 200.000 francs. A adjuger sur une enchère à la Chambre des notaires de Paris, le mardi 19 décembre 1899. S'adresser à Me Robineau, notaire, n° 20, quai de la Mégisserie.

VENTE au Palais, le 23 décembre 1899, à 2 heures.
MAISON A PARIS
Villa de l'Hermitage, n° 15 (XXe arrondissement). Contenance 178 mètres. Revenu brut 1.260 francs. Mise à prix 5.000 francs.
MAISON A PARIS
Passage de la Ruelle, nos 16 et 18. Contenance 159 m. 50. Revenu brut 880 francs. Mise à prix 5.000 francs.
S'adresser à Me Fournier-Latouraille, avoué à Paris, 110, rue de Rivoli,
Et à Me Hussenot-Desenouges, notaire à Paris.

DEUX MAISONS DE RAPPORT à Neuilly. A adj. le 21 décembre, à 2 heures, étude de Me Brault, notaire à Neuilly-sur-Seine. 1° Rue Perronet, 92. Cont. 1.200 mèt. Rev. 9.195 fr. M. à prix 110.000 fr. — 2° rue de l'Ouest, 3. Cont. 280 mèt. Revenu (suscept. augment.) 7.405 fr. Mise à prix 80.000 fr. S'adr. à Me Ed. Leroy, not. à Paris, 9, boul. Saint-Denis, et à Me Brault, notaire à Neuilly-sur-Seine, dépositaire de l'enchère.

MAISON r. Le Peletier, 35 (angle r. Provence). Cont. 176 m. Rev. net 7.000 f. p. bail princ. jusq. 1914. M. à pr. 100.000 fr. Rev. br. 19.000 fr. p. sous-locat. A adj. s. 1 ench. Ch. not., le 19 décembre 1899. S'adr. aux not. Me Huillier, 83, boul. Haussmann, et à Me Félix Morel d'Arleux, 35, rue du Faubourg-Poissonnière.

PROPRIÉTÉ r. de Passy, 93, et rue Boislevent, 24. Cont. 861 m. env. Rev. br. 14.920 f. 10. M. à pr. 140.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 9 janvier 1900. S'adr. à Me Moreau, notaire, n° 76, rue Saint-Lazare.

DÉMÉNAGEMENTS BEDEL & Cie TÉLÉPHONE 259-24 18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la Toilette HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 9 DÉCEMBRE 1899

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Le Projet de réforme de l'impôt sur les boissons. — Les Industries et les Professions dans le Nord et l'Est de la France. — Le Crédit agricole : un écueil à éviter. — Lettres d'Espagne : la nouvelle étape de la réorganisation des finances espagnoles. — Les Nouveaux Pays producteurs de métaux. — Tableaux relatifs au mouvement de la population française en 1898. — Revue économique : les Produits de l'octroi de Paris pendant le mois de novembre 1899; la Chambre de compensation des banquiers de Paris; le mouvement général des opérations du mois de novembre 1899; le budget de l'empire allemand pour 1900; le commerce des colonies allemandes avec leur métropole; le cours d'économie politique du Collège de France. — Nouvelles d'outre-mer : le Cable transpacifique. — Bulletin bibliographique.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Mines d'or du Transvaal, de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus de Paris, des Voitures à Paris, de la Compagnie française de Tramways, de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits, des Tabacs de Portugal et du Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer français.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

DIE GRENZBOTEN

Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst

58e ANNÉE

SOMMAIRE DU No 47. — 23 novembre 1899.

Für Deutschlands Zukunft! Von Georg Wislicenus

Aus dem Wiener Reichsrat.

Ein « neu » entdeckter Michelangelo. Von Konrad Lange.

Grenzbotenromane.

Thüringer Märchen. Von J. H. Löffler. 4. Elsbeth

Massgebliches und Unmassgebliches : Samoa — Juristendeutsch — Moriss Busch.

SOMMAIRE DU No 48. — 30 novembre 1899.

Militärische Randglossen zu dem ersten Teil des Burenkriegs. Von Carl von Bruchhausen. I.

Schulreform und Reformgymnasium. Von E. Stutzer.

Die neuen Ausgrabungen auf dem Forum in Rom. Von Otto Eduard Schmidt.

Das Elend unsrer Jugendlitteratur.

Zur baltischen Frage und zu ihrer Lösung. Von O. Heinrich.

Massgebliches und Unmassgebliches : Die Ablehnung des Schutzes der Arbeitswilligen — Koalitionszwang und Kriminalstatistik — Soziale Romane — Deutsche Soldatensprache.

PRIX DU NUMÉRO *franco* à domicile (1 Mark). . . . . 1 fr. 25
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR TROIS MOIS *franco* à domicile (11 Marks) . . 13 fr. 25

FR. WILH. GRUNOW, ÉDITEUR, LEIPZIG

MONTEBELLO

MAISON A PARIS
GEORGES LECOCQ
22, rue de la Michodière.

MAISON A NEW-YORK
127, Broad Street

CHAMPAGNE

Alfred de MONTEBELLO & Cie

AU CHATEAU DE MAREUIL-SUR-AY

PRINCIPAUX AGENTS

John HOPKINS et Cº	79, Mark Lane	LONDON
	66, York Street	GLASCOW
E. DILLON	Stock Exchange Buildings	DUBLIN
B. VAN TUINEN	Heerengracht, 227	AMSTERDAM
R. BONNEFON	89, Marché-aux-Herbes	BRUXELLES
E. CASTELOT	15, Barrionuevo	MADRID
L. BOURGUÈS	42, Moika	St.-PÉTERSBOURG
Hans JUST		COPENHAGUE
SCHACHT et SASS	Mönkedamm, 8, Hths, 1	HAMBOURG
H. WENTZKY	71, Koniggratzer Strass	BERLIN
PEKAREK et LEDERER	XIX Schegargasse, nº 8	VIENNE
E. LANNESSANS	383, Grande Rue de Pera	CONSTANTINOPLE

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS
et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE
27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL,
19, rue de la Bourse.

A BRUXELLES. — M. C.-J.-A. LACOSTE,
44, rue d'Arenberg.

FRÈRES MARISTES

SOLUTION DE BI-PHOSPHATE DE CHAUX
Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).

29 *Ans de Succès* contre **Scrofule, Débilité, Ramollissement, Carie des Os, Maladies des Voies respiratoires.** — Spécialement recommandée pour **Enfants et Jeunes Filles**, excite l'appétit, facilite la digestion. *Notice franco.*

Prime de la Mon Bâcle
offerte à nos Lectrices
MACHINE à COUDRE
2 Modèles, l'un à main et l'autre au pied, dont le bénéfice est sacrifié, sont livrés à des ***Prix de Faveur*** exceptionnels.
Se recommander de notre organe pour obtenir Catalogue et Explications spéciales.
S'adresser directement : **Mon BACLE**, 46, Rue du Bac, PARIS

COMPRIMÉS DE VICHY
Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière
En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

CONTRE TOUX, INSOMNIE DOULEURS, PRENEZ UN PEU DE **SIROP FORGET** VOUS PASSEREZ une bonne nuit.

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de DELABARRE et le **Timbre officiel.** — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature, ***Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre*** chez les Femmes, ***Excitation nerveuse, Insomnies***, etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la ***Signature***
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER
Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvenient pour la peau, même la plus délicate **Sécurité, Efficacité garanties.** — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & BRUXELLES

TRAJET EN 5 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 heures du soir.
Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 4 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin.

Wagon-salon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 4 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & LA HOLLANDE

TRAJET EN 10 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 heures du soir.
Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 7 du soir.
Départs d'Utrecht à 9 h. 6 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 46 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS, L'ALLEMAGNE & LA RUSSIE

CINQ EXPRESS SUR COLOGNE, TRAJET EN 9 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Cologne à 4 h. 40, 9 h. 3 du matin, 1 h. 45 et 11 h. 21 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR BERLIN, TRAJET EN 19 HEURES
(Par le Nord-Express, en 17 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Berlin à 1 h. 5, 10 h. et 11 h. 55 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR FRANCFORT-SUR-MEIN, TRAJET EN 13 HEURES
Départs de Paris à midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Francfort à 8 h. 25 du matin 5 h. 50 et 11 h. 5 du soir et 1 h. du matin.

DEUX EXPRESS SUR SAINT-PÉTERSBOURG, TRAJET EN 56 HEURES
(Par le Nord-Express, en 46 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 ou 11 heures du soir.
Départs de Saint-Pétersbourg à midi et 8 h. 30 du soir.

DEUX EXPRESS SUR MOSCOU, TRAJET EN 62 HEURES
Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 du soir.
Départs de Moscou à 5 h. 15 et 10 h. 30 du soir.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les Stations thermales et hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1er ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

3e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

DURÉE DE LA VALIDITÉ : 30 JOURS

PRIX DES BILLETS : 1re CLASSE **163** FR. **50.** — 2e CLASSE **122** FR. **50.**

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide de la Compagnie, dont l'envoi gratuit est fait sur demande adressée à l'Administration centrale, 1, place Valhubert, Paris.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

Augmentation de la durée de Validité

DES BILLETS D'ALLER & RETOUR

(Grandes lignes)

Faculté de Prolongation de ces Billets.

Depuis le 15 mars, la validité des billets Aller et Retour (grandes lignes) est portée pour les parcours inférieurs à 31 kilomètres, de **Un à Deux jours**; ce qui est également la durée fixée pour les coupures de 31 à 125 kilomètres.

Les coupures de 126 à 250 kilomètres sont valables 3 jours.
— de 251 à 400 — — 4 —
— de 401 à 500 — — 5 —
— de 501 à 600 — — 6 —
— au-dessus de 600 — — 7 —

Cette durée peut, en outre, être, à deux reprises, prolongée de moitié, moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix initial du billet.

PARIS A LONDRES

(Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven)

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

SERVICES RAPIDES de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) *et toute l'année.*

Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e classes seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

PRIX DES BILLETS

Billets simples, valables pendant 7 jours :

1re CLASSE.	43fr 25
2e CLASSE.	32 »
3e CLASSE.	23 25

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois;

1re CLASSE.	72fr 75
2e CLASSE.	52 75
3e CLASSE.	41 50

Départs de Paris-St-Lazare.		10 h. matin	9 h. soir
Arrivées à Londres	London-Bridge .	7 h. soir	7 h.40 mat.
	Victoria.	7 h. soir	7 h.50 mat.

Départs de Londres	London-Bridge .	10 h. matin	9 h. soir
	Victoria.	10 h. matin	8 h. 50 soir
Arrivées à Paris-St-Lazare.		6 h. 55 soir	7 h. 15 mat.

Des **Voitures à couloir** (W.-C. toilette, etc.) sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

La Compagnie de l'Ouest envoie FRANCO, sur demande affranchie, des petits Guides-Indicateurs du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER

DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

VOYAGES A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

Il est délivré, pendant toute l'année, des carnets de 1re, 2e et 3e classes pour effectuer des voyages pouvant comporter des parcours sur les lignes des réseaux, *Paris-Lyon-Méditerranée, Est, État, Midi, Nord, Orléans, Ouest, P.-L.-M.-Algérien, Est-Algérien, Franco-Algérien, Ouest-Algérien, Bône-Guelma*, et sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie générale Transatlantique, par la Compagnie de navigation Mixte (Compagnie Touache) ou par la Société générales des Transports maritimes à vapeur. Ces voyages dont les itinéraires sont établis à l'avance par les voyageurs eux-mêmes, doivent comporter, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens ou tunisiens; les parcours sur les réseaux français doivent être de 300 kilomètres au moins ou être comptés pour 300 kilomètres.

Les parcours maritimes doivent être effectués exclusivement sur les paquebots d'une même Compagnie.

Les voyages doivent ramener les voyageurs à leur point de départ. Ils peuvent comprendre, non seulement un circuit fermé dont chaque portion n'est parcourue qu'une fois, mais encore des sections à parcourir dans les deux sens, sans qu'une même section puisse y figurer plus de deux fois (une fois dans chaque sens ou deux fois dans le même sens).

Arrêts facultatifs dans toutes les gares du parcours.

VALIDITÉ : 90 jours avec faculté de prolongation de *3 fois 30 jours*, moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 chaque fois.

VOYAGES CIRCULAIRES

à COUPONS COMBINABLES sur le RÉSEAU P.-L.-M.

Il est délivré toute l'année, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur ce réseau, en 1re, 2e et 3e classe, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des *réductions très importantes* qui atteignent, pour les billets collectifs, 50 0/0 du Tarif Général.

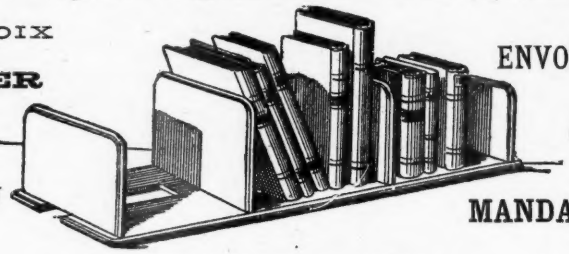
La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1.500 kilomètres; 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres; 60 jours pour pour plus de 3.000 kilomètres. Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 0/0 du prix total du carnet, pour chaque prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire. Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur une carte, qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de ville et agences de la Compagnie, le voyage à effectuer, et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ, à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. Le délai de demande est réduit à deux jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, Paris.

APPUI-LIVRES A COULISSES

Cet article, très élégamment fini,
est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau.

AU CHOIX
NOYER
BOIS NOIR
ACAJOU



ENVOI FRANCO
CONTRE
MANDAT-POSTE

QUATRE MODÈLES EN VENTE :

Modèle O. —	Dimensions :	longueur,	$0^m,20$;	largeur,	$0^m,08$. Prix. . . .	**8** francs.
— A. —	—	—	$0^m,35$;	—	$0^m,13$. Prix. . . .	**10** francs
— B. —	—	—	$0^m,40$;	—	$0^m,15$. Prix. . . .	**15** francs.
— C. —	—	—	$0^m,60$;	—	$0^m,18$. Prix. . . .	**20** francs.

☞ **Envoi franco du Catalogue.**

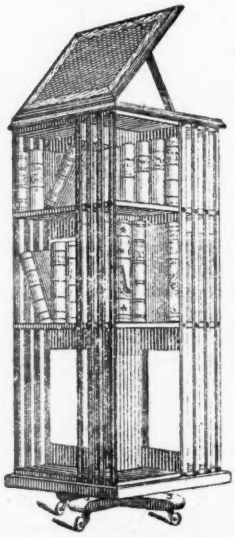
BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

PORTE-DICTIONNAIRE

Chevalets

SCRAP-BOOK



APPUI-LIVRES

Reliure mobile

PRESSE-RELIEUR

☞ **Envoi franco du Catalogue sur demande.**

La Mode Illustrée

JOURNAL DE LA FAMILLE

Rédactrice : Mme Emmeline RAYMOND

Un journal de Modes peut n'être pas seulement un recueil des inspirations de toutes les personnes qui, de près ou de loin, se mêlent de la toilette féminine ; c'est aussi, quand on considère qu'il est à peu près la *seule publication périodique* à laquelle une femme s'abonne en son nom propre, un conseiller moral pour la mère de famille et pour sa fille : car, à côté des explications qu'il donne sur les robes, les chapeaux, les coiffures, le linge qu'on porte dans un milieu distingué, il peut s'occuper de roman, de littérature, de morale, de science, de beaux-arts et contribuer, par conséquent, à l'instruction et à l'éducation d'une jeune femme et d'une jeune fille.

Résoudre le problème d'être pour une femme *le meilleur des guides* dans *toutes* les circonstances de la vie est la gloire de **La Mode Illustrée**; c'est ce qui fait son succès.

Maintenant : 1° Son format est celui de l'*Illustration*.
2° Le journal a 16 pages.
3° Il donne, gratis, 52 GRAVURES COLORIÉES par an et *24 bons de patrons découpés* sur des tailles différentes, à choisir dans 300 modèles de tous genres.
4° Son **Supplément littéraire**, contenant des romans inédits illustrés, de format in-8°, paginé à part, forme au bout de l'an un beau volume illustré.
5° Il donne, gratis, plus de 500 patrons grandeur nature, de robes, manteaux, linge, etc.
6° Il est justement réputé pour l'intérêt de ses travaux à l'aiguille et la clarté de ses explications.
7° Il enseigne le meilleur moyen de transformer les objets de la toilette féminine.
8° Une année de la Mode, véritable musée des travaux féminins, contient plus de 2.000 gravures d'objets de toilette divers.

LA DIRECTRICE DE L'ATELIER DES PATRONS DÉCOUPÉS
est à la disposition du Public pour les patrons en papier ou en mousseline sur mesure
Tous les jours, de 2 à 6 heures, 2, RUE DE L'UNIVERSITÉ, PARIS

Spécimen gratis et franco

PRIX DES ABONNEMENTS	PREMIÈRE ÉDITION 52 gravures coloriées 24 planches de patrons			QUATRIÈME ÉDITION Avec 52 planches coloriées à part une chaque numéro		
	3 MOIS	6 MOIS	12 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	12 MOIS
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Seine et Seine-et-Oise.	3 »	6 »	12 »	6 75	13 »	24 »
Départements.	3 50	7 »	14 »	7 »	13 50	25 »
Tous les Pays faisant partie de l'Union postale	4 25	8 50	17 »	7 50	15 »	30 »

On s'abonne en envoyant un mandat-poste au nom de l'Administrateur, 56, rue Jacob, Paris
On s'abonne également dans toutes les Librairies des départements et dans tous les Bureaux de Poste.

LIBRAIRIE DE PARIS, 56, rue Jacob, Paris. — FIRMIN-DIDOT et Cie, Imprimeurs-Éditeurs.

AVENTURES MERVEILLEUSES DE HUON DE BORDEAUX

PAIR DE FRANCE ET DE LA BELLE ESCLARMONDE, AINSI QUE DU PETIT ROI DE FÉERIE AUBERON

Mises en nouveau langage par **Gaston PARIS**, de l'Académie Française.

Ouvrage orné de douze aquarelles par Manuel ORAZI, reproduites en fac-similé, d'encadrements de pages et d'une couverture en couleur.

Un vol. in-4° broché, **15 fr.** — *Cart. fers spéciaux*, **20 fr.** — *Rel. amateur*, **23 fr.**

Henri COUPIN, docteur ès sciences, préparateur à la Sorbonne.

LA VIE DANS LA NATURE

HISTOIRE NATURELLE POUR TOUS

Ouvrage illustré de 18 planches en chromolithographie et de 258 gravures sur bois

1 volume in-8°. Prix broché, **12 fr.** — Relié dos chagrin, coins et fers spéciaux, tranches dorées, **16 fr.**

H. DE NOUSSANNE, en société avec MERCIER

PARIS SOUS LOUIS XVI ET PARIS AUJOURD'HUI

Un volume in-8° gr. raisin illustré de **120** *grav. Broché*, **10** fr. *Rel élégante dos chagrin* **16** fr.

Intérêt et plan de cet ouvrage. A la fin du siècle dernier parut un livre qui fit un bruit considérable en France et à l'Étranger; c'était le *Tableau de Paris*, par MERCIER. Cet écrivain, esprit curieux, racontait la vie de Paris avec des traits et des remarques qui soulevèrent des tempêtes. M. Henri de Noussanne a extrait de cette œuvre, oubliée aujourd'hui, les passages typiques, — A ces passages de l'auteur de 1788, qui forment tout un caractéristique vivant et coloré, l'auteur de 1898 oppose le même sujet traité cent ans plus tard. D'un coup d'œil on juge du chemin parcouru... Le contraste est du plus piquant et suggestif effet.

SAINT-CYR

ET L'ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE EN FRANCE

FONTAINEBLEAU — SAINT-GERMAIN

Texte, dessins, plans et aquarelles, par EUGÈNE TITEUX, lieutenant-colonel breveté de l'ex-corps d'état-major, ancien professeur de topographie et de géodésie à l'école supérieure de guerre.

Un vol. très grand in-4°. *Cet ouvrage contient cent gravures en couleurs d'après les aquarelles originales de l'auteur, plus 250 reproductions en noir d'après des plans, gravures, dessins, etc.* Prix du volume : Broché, **60** fr.; Relié plein cuir, **90** fr.

Il a été tiré cent exemplaires contenant une aquarelle originale de l'auteur avec la reliure spéciale . . . . . 150. fr.

Gaston CERFBERR et Marcel RAMIN

DICTIONNAIRE DE LA FEMME

Encyclopédie-Manuel des Connaissances utiles à la femme.

UN VOLUME DE PLUS DE 700 PAGES, ILLUSTRÉ DE 400 GRAVURES DANS LE TEXTE

Ce Dictionnaire comprend les notions historiques et pratiques relatives à la femme dans tous les temps, dans tous les pays et la plupart des professions. — L'hygiène et les principes de la médecine. — Le droit. — Les usages et les coutumes. — La couture et la connaissance des étoffes. — Le costume et les modes. — L'art dans la maison, les beaux-arts la connaissance des styles. — L'économie domestique et rurale. — Les droits et devoirs de la femme. — Le savoir-vivre. — Les notions sommaires de cuisine, etc.

1 vol. grand in-8°, broché, 12 fr. Relié fers spéciaux, 15 fr. Relié amateur, 18 fr.

PARIS A TRAVERS LES AGES

Aspects successifs des principales vues et perspectives historiques de Paris, restitués d'après les documents authentiques, par M. HOFFBAUER, architecte, avec un texte explicatif par MM. Edouard FOURNIER, Jules COUSIN, BONNARDOT, abbé DUFOUR, P. LACROIX, etc.

Deux volumes de texte et un de planches, sous cartons **300** fr. | Reliure amateur . . . . . **350** fr.
Tirage sur papier du Japon. . . . . **400** fr. | Tirage sur papier de Chine . . . . . **450** fr.

J. GRAND-CARTERET. — XIXe SIÈCLE

Cours et gouvernements, classes sociales, mœurs, salons, plaisirs publics, costumes civils et militaires, fêtes et funérailles, moyens de transport et de communication, inventions nouvelles. Un volume in-4° de 780 pages, illustré de 19 planches coloriées aux patrons, et de 510 gravures dans le texte et hors texte.

Broché, 30 fr. — Relié plaque ou amateur . . . . . 40 fr.

PAUL DE ROUSIERS

LA VIE AMÉRICAINE

Ouvrage illustré d'une héliogravure, 320 reproductions sur cuivre de CH.-G. PETIT et Cie

D'après les photographies faites spécialement pour l'ouvrage, par M. Georges RIVIÈRE.

Prix : broché, 30 francs. — Relié amateur, 40 francs.

Librairie du Victor Hugo illustré. - L. Monaque, gérant, rue Thérèse, 13, Paris

Victor Hugo illustré

SEULE ÉDITION COMPRENANT LES ŒUVRES POSTHUMES

2.200 dessins de

MM. MEISSONIER, J.-P. LAURENS, BRION, DE NEUVILLE, RAFFET, BAYARD, DAUBIGNY
CHIFFLARD, GAVARNI, FRÉMIET, L. MÉLINGUE, LIN, VIOLLET-LE-DUC
HOFBAUER, ROCHEGROSSE, K. BODMER, TONY JOHANNOT, MORIN, HENRI PILLE, HILLEMACHER
D. VIERGE, JACQUE, FLAMENG, MAILLARD, VOILLEMOT
ZIER, A. MARIE, LANÇON, H. SCOTT, FÉRAT, RIOU, A. MAIGNAN, LOUIS BOULANGER
LEMUD, MÉRYON, — VICTOR HUGO

ROMAN

	Broché.	Cart. toile.	D.-ch.
Notre-Dame de Paris	8 50	12 »	13 »
Quatre vingt-treize	6 »	9 50	10 50
Les Misérables. I. Fantine. — II. Cosette. — III. Marius. — IV. L'Idylle rue Plumet. — V. Jean Valjean (les 5 volumes)	24 »	39 »	44 »
Les Travailleurs de la Mer	7 »	12 »	13 »
L'Archipel de la Manche	1 »		
Han d'Islande	5 »	8 50	9 »
L'Homme qui rit	8 50	12 »	13 »
Le Dernier Jour d'un Condamné. — Claude Gueux	2 »	8 »	9 50
Bug-Jargal	2 50		

HISTOIRE

Histoire d'un Crime	6 »	9 50	10 50
Napoléon le Petit	3 »	6 50	7 50
Choses vues	4 »	7 50	8 50
Littérature et Philosophie mêlées. — William Shakespeare. — Paris	4 »	7 50	8 50

EN VOYAGE

Le Rhin. — Alpes et Pyrénées. — France et Belgique	8 »	11 50	12 50

ACTES ET PAROLES

Victor Hugo raconté. — Avant l'Exil	7 »	10 50	11 50
Pendant l'Exil. — Depuis l'Exil	7 »	10 50	11 50

ŒUVRE POÉTIQUE

I. Odes et Ballades. — Les Orientales. — Les Feuilles d'Automne. — Les Chants du Crépuscule. — Les Voix intérieures	4 »	7 50	8 50
II. Les Rayons et les Ombres. — Les Contemplations. — Les Chansons des Rues et des Bois	4 »	7 50	8 50
III. **La Légende des Siècles**	4 »	7 50	8 50
IV. L'Art d'être Grand-Père. — Le Pape. — La Pitié Suprême. — Religions et Religion. — L'Ane. — Les Quatre Vents de l'Esprit	4 »	7 50	8 50
La Fin de Satan. — Dieu. — Les Années funestes	4 »	12 »	13 »
Toute la Lyre	4 »		
Les Châtiments	4 50	8 »	9 »
L'Année terrible. La Libération du Territoire	4 »	7 50	8 50

THÉATRE

I. Hernani. — Marion De Lorme. — Le Roi s'amuse. — Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. — La Esmeralda. — Ruy Blas. — Les Burgraves	6 »	9 50	10 50
II. Cromwell. — Théâtre en liberté. — Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux	6 »	9 50	10 50

L'ŒUVRE COMPLÈTE, même édition, se vend aussi en 19 volumes reliés, plat papier, tranches jaspées : 190 francs.

B.

E. FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine — PARIS

Étrennes 1900 *Nouveautés*

CH. BROSSARD

Géographie Pittoresque et Monumentale de la France

TOME PREMIER

LA FRANCE DU NORD

DESCRIPTION DU SOL, CURIOSITÉS, MONUMENTS, COSTUMES, CARTES DES DÉPARTEMENTS, etc.

Illustré de près de 600 gravures dont 160 en couleurs

Gravé et imprimé par GILLOT

Un beau volume grand in-8°. Prix broché **25** fr. — Relié demi-chagrin, plaque **30** fr.
Relié amateur **35** fr.

Merveilleuses Aventures

de DACHE

PERRUQUIER DES ZOUAVES

Texte et Illustrations

de Paul de SÉMANT

Un volume in-4°. Prix broché . . . . **8** fr.
— relié plaque, tranches dorées **12** fr.
— relié demi-chagrin, tr. dor. **15** fr.

Louis BOUSSENARD

Les ÉTRANGLEURS du BENGALE

Sans-le-Sou chez les Fakirs

ILLUSTRÉ PAR CLÉRICE

Un volume grand in-8°. Prix broché. . **10** fr.
— relié plaque, tranches dorées **12** fr.
— relié demi-chagrin, tr. dor. **15** fr.

GUSTAVE LE BON

Les CIVILISATIONS de l'INDE

Ouvrage illustré de 352 gravures et héliogravures

UN VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS

Prix broché, **15** fr. — Relié plaque tranches dorées, **18** fr. — Demi-chagrin tranches dorées, **20** fr.

G. FRAIPONT

LE MONDE VÉGÉTAL

Fleurs, Plantes, Fruits

Cette belle publication, ornée d'aquarelles et de nombreux dessins dans le texte, forme un beau volume in-8° jésus.

Prix broché, **12** fr. — Relié toile plaque, **15** fr. — Demi-chagrin **18** fr. — Reliure d'amateur **19** fr.

Envoi FRANCO contre mandat-poste.

Librairie BELIN FRÈRES, 52, rue de Vaugirard, PARIS

L. LANIER

CHOIX DE LECTURES DE GÉOGRAPHIE

L'Afrique. Ouvrage orné de 57 vignettes, de 11 cartes tirées en couleur et de 31 cartes intercalées dans le texte. Dixième édition, corrigée et augmentée. 1 vol. de 930 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 6 fr. 50

L'Amérique. Ouvrage orné de 37 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 26 cartes intercalées dans le texte. Onzième édition, corrigée. 1 vol. de 668 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 4 fr. »

L'Asie. Ouvrage orné de 53 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 41 cartes intercalées dans le texte :

PREMIÈRE PARTIE (Asie russe, Turkestan, Asie ottomane, Iran). Sixième édition, corrigée, 1 vol. de 630 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 4 fr. »

DEUXIÈME PARTIE (Indes orientales, Indo-Chine, Empire chinois, Japon). Cinquième édition, corrigée, 1 vol. de 900 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 6 fr. 50

L'Europe (sans la France). Ouvrage orné de 44 vignettes, de 10 cartes tirées en couleur et de 53 cartes intercalées dans le texte. Onzième édition, corrigée. 1 vol. de 1.000 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 7 fr. »

Reliure toile souple, avec fers spéciaux, en plus pour chaque volume : 1 fr. 60

L. LANIER ET G. CARRÉ

CHOIX DE LECTURES HISTORIQUES

Le Moyen âge. (395-1270); par M. G. Carré, professeur agrégé d'histoire et de géographie, lauréat de l'Institut. Ouvrage orné de 38 gravures intercalées dans le texte. Deuxième édition. 1 vol. de 588 pages, in-18 jésus, broché . 4 fr. »

Reliure toile souple, tranches marbrées, en plus. 0 fr. 60

ÉMILE BOURGEOIS

Manuel Historique de Politique Étrangère

Tome Ier. — **Les Origines,** *2e édition.* 1 vol, in-18 jésus, broché. . . . . 4 fr. 50

Tome II. — **Les Révolutions** (1789-1830). 1 vol. in-18 jésus, broché . . . . . 5 fr. 50

A. HENRY

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Depuis ses origines jusqu'à la fin du XIXe siècle.

3e édition. 1 vol. in-12, relié en toile souple. . . . . 4 fr.

Charles SCHMID, Éditeu

HISTOIRE ET PHIL

ARCHITECTURE — AM

PAR HEN

INSPECTEUR G DI

DEUX

Superbes Volumes

Cinquante PLANCHES

HORS TEXTE

Chromolithographies,

Eaux-Fortes,

Héliogravures,

etc.

PLACE LOUIS XV (AUJOURD'HUI PLACE DE LA C AV

D'après l'est orea

(Spécimen des ons

eu1, Rue des Écoles — PARIS

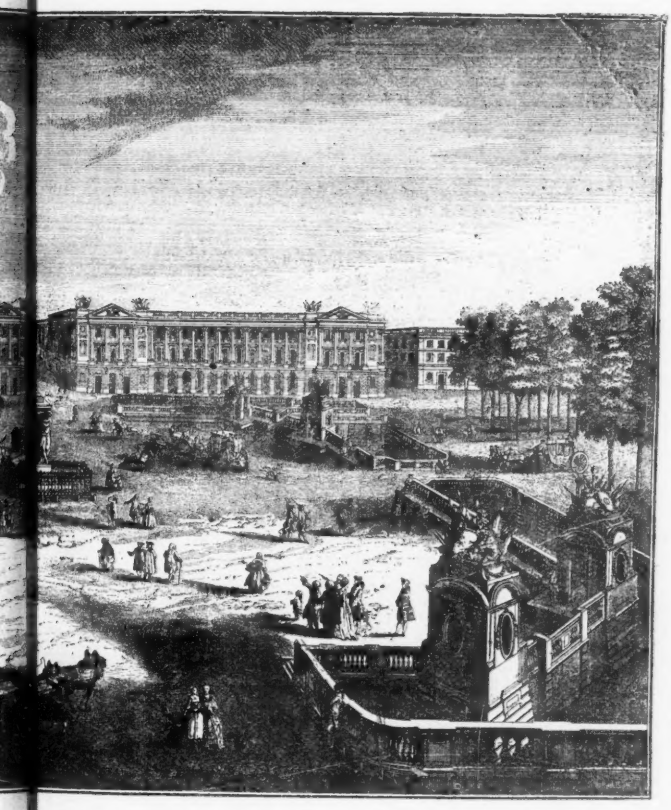
Vient de paraître :

LOPHIE DES STYLES

MILEMENT — DÉCORATION

IF HAVARD

R G. DES BEAUX-ARTS



CINQ CENTS

Gravures

DANS

le Texte

PRIX

des deux Volumes

150 Fr.

A CO AVEC LA STATUE DE LOUIS XV PAR BOUCHARDON
'est oreau et Taraval
les ons dans le texte)

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

15, RUE DE L'ÉCHAUDÉ. — PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Le Crépuscule des Idoles, *Le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antechrist,* de FRÉDÉRIC NIETZSCHE, traduits par HENRI ALBERT. **3** fr. **50**

Humain, trop humain, de FRÉDÉRIC NIETZSCHE, traduit par A. M. DESROUSSEAUX, 3e édition . . . . . **3** fr. **50**

Mimes des Courtisanes, de LUCIEN, traduction littérale par PIERRE LOUYS, 5e édition. . . . . **2** francs

Les Boers, roman, par EUGÈNE MOREL, 2e édition . . . . **2** francs

Le Songe d'une Femme, roman, par REMY DE GOURMONT, 3e édition. . . . . **3** fr. **50**

Le Second Livre de la Jungle, par RUDYARD KIPLING, traduction de LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES, 8e édition. . **3** fr. **50**

La Route d'Émeraude, roman, par EUGÈNE DEMOLDER, 2e édition. . . . . **3** fr. **50**

Hellé, roman, par MARCELLE TINAYRE, 2e édition. . . . . **3** fr. **50**

Lettres de Jean-Arthur Rimbaud *(Égypte, Arabie, Éthiopie).* Introduction de PATERNE BERRICHON. . . . . **3** fr. **50**

L'Amour tout simple, roman, par CLAIRE ALBANE, 2e édition. Prix . . . . . **3** fr. **50**

L'Agonie de l'Amour, roman, par EDMOND JALOUX, 2e édition. Prix . . . . . **3** fr. **50**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
15, RUE DE L'ÉCHAUDÉ. — PARIS

ÉDITIONS DE LUXE DES ŒUVRES DE
PIERRE LOUYS

APHRODITE
— MŒURS ANTIQUES —

Vol. in-8°, tiré à petit nombre numéroté, sur beau vélin, couverture japon à recouvrement. . . . . Prix 10 francs.
Le même Ouvrage, vol. gr. in-18 . . . . . — 3 fr. 50.

LES CHANSONS DE BILITIS
— ROMAN LYRIQUE —

Vol in-8°, orné d'un portrait de *Bilitis* en couleur par PAUL-ALBERT LAURENS. Tirage à petit nombre numéroté, sur beau vélin, couverture japon à recouvrement. . . . . Prix 10 francs.
Le Même Ouvrage, vol. gr. in-18 . . . . . — 3 fr. 50.

LA FEMME ET LE PANTIN
— ROMAN ESPAGNOL —

Vol. in-8°, contenant en frontispice une reproduction héliogravée du PANTIN DE GOYA. Tirage à petit nombre numéroté sur beau velin. Couverture japon à recouvrement . . . . . Prix 10 francs.
Le même Ouvrage, vol. gr. in-18 . . . . . — 3 fr. 50.

LES AMOURS DE MARIE
De RONSARD

Édition précédée d'une *Vie de Marie Dupin,* par PIERRE LOUYS, vol. in-18. Prix 3 fr. 50.

VIENT DE PARAITRE

MIMES DES COURTISANES
De LUCIEN

Traduction littérale et préface par PIERRE LOUYS, vol. in-18. . . . . Prix 2 francs.

MAISON ALFRED MAME ET FILS, A TOURS
Paris, 78, rue des Saints-Pères. — Rome, via Santa Chiara, 40-41.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

D'APRÈS LES QUATRE ÉVANGILES
AVEC NOTES ET DESSINS EXPLICATIFS
Par J.-JAMES TISSOT

Tirage limité à 1000 exemplaires numérotés :
Nos **1** à **20**, sur papier des manufactures impériales du Japon, avec une aquarelle originale de Tissot.
Il reste un exemplaire à céder au prix de 10.000 fr.
Nos **21** à **1000**, sur grand vélin des papeteries du Marais.
Il ne reste qu'un très petit nombre d'exemplaires a souscrire a 1500 fr.

VERSAILLES ET LES DEUX TRIANONS

TEXTE PAR PHILIPPE GILLE, de l'Institut
et environ 400 illustrations, dessins et relevés,
PAR MARCEL LAMBERT
ARCHITECTE DES DOMAINES DE VERSAILLES ET DES TRIANONS

L'ouvrage se composera de deux volumes du format grand in-4°, comprenant plus de 600 pages, illustrées de plus de **75** planches doubles et simples hors texte (dont environ 14 eaux-fortes, 12 héliochromies, et le reste en héliogravure) et de **250** sujets dans le texte.

L'ouvrage paraît par fascicule mensuel, depuis janvier 1899. Chaque fascicule se compose de 24 pages de texte et gravures, et de **3** planches hors texte.

Prix de chaque livraison, sous une couverture imprimée, **12** fr. —L'ouvrage sera complet en 25 livraisons.
Prix de l'ouvrage complet **300** fr. — Il n'est reçu de souscription qu'à l'ouvrage complet.

Tirage de luxe, 150 exemplaires numérotés, savoir :
Nos **1** à **25**, sur japon : **1.000** fr. — Nos **26** à **65** : sur Chine, **600** fr. — Nos **66** à **150** : **450** fr.
Le premier volume vient de paraître.

RENÉ BAZIN
Une Tache d'encre

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Un volume petit in-folio tiré sur grand papier vélin

Illustré de **25** compositions hors texte, tirées en héliogravure sur Chine, dont **1** aquarellée à la main, et de **40** gravures dans le texte, d après les dessins d'André Brouillet.

Prix : Broché et renfermé dans un portefeuille en soie. . . . . **40** fr.

Il a été tiré 120 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés et portant le nom du souscripteur.

Chaque exemplaire contient un état de hors texte sur Chine et un état sur Japon.

Justification du tirage : De 1 à 25, contenant une grande composition originale de l'artiste, **350** fr.
De 26 à 65, contenant un dessin original, **250** fr. De 66 à 120, **150** fr.

Les grands Sanctuaires
de la T. Ste-Vierge en France
Par le R. P. Fréd. ROUVIER
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Un volume petit in-folio de 400 pages, illustré de 300 sujets dans le texte et de 44 planches hors texte, tous reproduits par les procédés phototypiques les plus perfectionnés. Il n'a été tiré que 700 exemplaires de ce livre d'art.

L'ouvrage est livré broché, renfermé dans un portefeuille en soie. Prix . . . . . **100** fr.

Saint-Pierre de Rome
Par le R. P. MORTIER
DES FRÈRES PRÊCHEURS

Un volume in-4°, orné de 10 héliogravures, de 24 gravures hors texte et de 121 sujets dans le texte.

Broché. . . . . **15** fr.
Percaline, plaque spéciale, tranche dorée. . . . **20** fr.
Reliure amateur . . . . . **25** fr.
Il a été tiré 150 exemplaires sur simili-japon.
Prix. . . . . **80** fr.

EN VENTE CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

Collection Hetzel

VOLUMES IN-8° RAISIN
Illustrés

SÉRIE A

Brochés, 7 fr.
Cartonnés toile, 9 fr. 40
Reliés, 11 fr.

J. BARBIER
Contes blancs (*avec mélodies inédites de C. Gounod, E. Guiraud, H. Maréchal, J. Massenet, G. Nadaud, E. Reyer, Rubinstein, Saint-Saëns, H. Salomon, A. Thomas.*
Bempt (*avec mélodies inédites de E. Boulanger, Th. Dubois, V. Joncières.*
Illustrations par Roux, Destez, etc.

TH. BENTZON
Geneviève Delmas.
Illustrations par George Roux

B. BOISSONNAS
Une Famille pendant la guerre (*couronné par l'Académie française*).
Illustrations par Philippoteaux

CORNEILLE
Chefs-d'œuvre. (*Edition F. BRUNETIÈRE*)
Illustrations par Dubouchet

L. DESNOYERS
Jean-Paul Chopart.
Illustrations par Cham et Giacomelli

FÉLIX DUBOIS
La Vie au Continent noir.
Illustrations par Riou

ÉD. GRIMARD
Le Jardin d'Acclimatation.
Illustrations par Benett

VICTOR HUGO
Le Livre des Mères.
Illustrations par Froment

ANDRÉ LAURIE
La Vie de Collège dans tous les temps et dans tous les pays. (Voir page 4).
Romans d'Aventures (Voir page 6).

V. DE LAPRADE
Le Livre d'un père.
Illustrations par Froment

E. LEGOUVÉ, de l'Académie française
La lecture en famille. — Une élève de seize ans. — Épis et Bleuets. — Nos filles et nos fils.
Illustrations par J. Geoffroy, Destez, Roux, etc.

JEAN MACÉ
Histoire d'une bouchée de pain.
Illustrations par Frœlich

HENRI DE NOUSSANNE
Jasmin Robba.
Illustrations par G. Roux

LOUIS RATISBONNE
La Comédie enfantine (*couronné par l'Académie française*).
Illustrations par Froment et de Gobert

JULES SANDEAU
Madeleine (*couronné par l'Académie franç.*)
Mademoiselle de la Seiglière.
La petite Fée du village.
Illustrations par E. Bayard et G. Roux

P.-J. STAHL
Histoire d'un Ane et de deux jeunes filles.
Les 4 peurs de notre Général.
(*Couronnés par l'Académie française*)
Illustrations par Schuler et Bayard

LOUIS ULBACH
Le Parrain de Cendrillon.
Illustrations par Bayard

B. VADIER
Théâtre à la Maison.
Illustrations par J. Geoffroy

ANDRÉ VALDÈS
Le Roi des Pampas.
Illustrations par Rigomey et Achet

J. VERNE & ANDRÉ LAURIE
L'Epave du Cynthia.
Illustrations par G. Roux

VIOLLET-LE-DUC
Histoire d'une forteresse.
Illustrations par l'auteur

COLLECTION HETZEL

Volumes illustrés

Série B

In-8° jésus — ou in-8° raisin avec gravures en couleur.

Brochés **7** fr. Reliés **11** fr.

Cartonnés toile **10** fr.

LUCIEN BIART

Aventures d'un jeune naturaliste (in-8° jésus).
Illustrations de L. Benett.

Les Voyages involontaires (in-8° jésus).
Illustrations de H. Meyer.

A. DAUDET

Histoire d'un enfant (in-8° jésus).
Illustrations de P. Philippoteaux.

Contes choisis pour la jeunesse (in-8° jésus).
Illustrations de E. Bayard et A. Marie

F. DUPIN DE SAINT ANDRÉ

Double Conquête (in-8° jésus).
Illustrations de P. Destez.

ERCKMANN-CHATRIAN

Histoire d'un paysan (in-8° colombier).
Illustrations de Th. Schuler

ANDRÉ LAURIE

La Vie de Collège dans tous les Pays.
(Voir page 6).

Les Romans d'Aventures.
(Voir page 6).

HENRI MALIN

Un Collégien de Paris en 1870 (in-8° jésus).
Illustrations de L. Benett.

EDMOND NEUKOMM

Les Dompteurs de la Mer.
Illustrations en couleur de L. Benett et G. Roux.

HENRI DE NOUSSANNE

† Le Château des Merveilles (in-8° jésus).
Illustrations de P. Destez.

P. PERRAULT

Ma sœur Thérèse.
Illustrations en couleur de G. Roux.

JULES SANDEAU

La Roche aux Mouettes (in-8° jésus).
Illustrations de E. Bayard et Férat.

P.-J. STAHL

Ouvrages couronnés par l'Académie française.

Les Patins d'argent (in-8° jésus).
Illustrations de Th. Schuler.

Maroussia (in-8° jésus).
Illustrations de Th. Schuler.

STAHL ET MULLER

Nouveau Robinson suisse (in-8° jésus).
Illustrations de Yan'Dargent.

VIOLLET-LE-DUC

Histoire de l'Habitation humaine.
Illustrations en couleur de l'auteur.

Histoire d'un Hôtel de ville et d'une Cathédrale.
Illustrations en couleur de l'auteur.

JEUNES GENS ✦ JEUNES FILLES

ÉDUCATION — RÉCRÉATION

Les Voyages Extraordinaires

Couronnés par l'Académie

ŒUVRES COMPLÈTES de JULES VERNE

39 VOLUMES GRAND IN-8 ILLUSTRÉS

Brochés, 349 fr. — Cartonnés toile, 466 fr. — Reliés, 541 fr.

Un volume séparé, 4 fr. 50
Cartonné toile, 6 fr.
2 vol. réunis en un seul beau vol. 9 fr.
Cartonné, 12 fr. Relié 14 fr.

Face au Drapeau.
Clovis Dardentor.
Le Château des Carpathes.
Claudius Bombarnac.
De la Terre à la Lune.
Autour de la Lune.
L'Etoile du Sud.
L'Archipel en feu.
Les Indes-Noires.
Le Chancellor.
Le Rayon-vert.
L'Ecole des Robinsons.
Cinq semaines en ballon
Voyage au centre de la Terre
Aventures de trois Russes et de trois Anglais
Une ville flottante. Les forceurs de blocus
Robur le Conquérant.
Un Billet de loterie.
Sans dessus dessous
Le Chemin de France.
Le Tour du Monde en 80 jours
Le Docteur Ox
Les cinq cents millions de la Bégum.
Tribulations d'un Chinois en Chine.

Un volume grand in-8, broché, 9 fr.
Cartonné toile, 12 fr.
Relié, 14 fr.

† LE TEST MENT D'UN EXCENTR QUE.
Le superbe Orénoque.
Le Sphinx des glaces.
Deux ans de vacances.
Maître Antifer.
P'tit bonhomme.
Hector Servadac.
Kéraban le têtu.
Mrs Branican.
La Jangada.
Michel Strogoff.
César Cascabel.
Nord contre Sud.
Famille sans nom.
La Maison à vapeur.
Le Pays des Fourrures.
Un Capitaine de quinze ans.
L'Ile à Hélice. — 20000 lieues sous les mers.
Aventures du Capitaine Hatteras.

UN VOLUME GRAND IN-8 ILLUSTRÉ, BROCHÉ, 10 FR.
CARTONNÉ TOILE, 13 FR. — RELIÉ 15 FR.

Mathias Sandorf
L'Ile mystérieuse.
Les Enfants du capitaine Grant.
Géographie illustrée de la France

LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE

Les premiers Explorateurs. — Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle. — Les Voyageurs du XIXe siècle
Chaque volume séparé. Broché, 7 fr. — Cartonné toile, 10 fr. — Relié, 11 fr.
Les trois ouvrages réunis en un seul beau volume. Cartonné, 25 fr. — Relié, 30 fr.

La Nouvelle Suisse

Grand roman inédit de JULES VERNE

commencera à paraître dès le numéro du 1er janvier dans le

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Collection Hetzel

Volumes grand in-8 illustrés à 10 fr.

Cartonnés toile, 13 francs. — Reliés, 15 francs.

Texte par HECTOR MALOT

Illustrations par E. BAYARD

GRAVURE EXTRAITE DE "SANS FAMILLE"

LUCIEN BIART
Don Quichotte de la Manche.
Illustrations par Tony Johannot

ALFRED RAMBAUD
L'Anneau de César (*couronné par l'Académie*). Nouvelle édition, *augmentée d'une* Étude sur la Gaule ancienne par P. Foncin.
Illustrations par G. Roux

ERCKMANN-CHATRIAN
Romans nationaux. — Contes et Romans populaires. — Contes et Romans alsaciens.
Illustrations par Schuler, Riou, etc.

CH. CLÉMENT
Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci.
167 illustrations d'après les grands maîtres

LA FONTAINE
Fables, illustrées par E. Lambert

ANDRÉ LAURIE
Les Exilés de la Terre.
Illustrations par G. Roux

HECTOR MALOT
Sans Famille
(*Couronné par l'Académie française*).
Illustrations par E. Bayard

MAYNE-REID
Aventures de Chasses et de Voyages
Aventures de Terre et de Mer.
Illustrations par Riou, Férat, Benett, J. Davis, etc.

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Volumes in-8 cavalier illustrés à 4 fr. 50

Cartonnés toile : 6 francs.

TH. BENTZON
Contes de tous les pays. — La Rose-Blanche. Pierre Casse-Cou.
Illustrations par GEOFFROY, GEORGE ROUX et PHILIPPOTEAUX.

BERR DE TURIQUE
La Petite Chanteuse.
Illustrations par G. FERRIER.

LUCIEN BIART
Voyage de deux enfants dans un Parc.
Illustrations par L. FRŒLICH.

E. BRETON
Cousine Alice.
Illustrations par GEORGE ROUX.

W. BUSNACH
Le Petit Gosse (*couronné par l'Académie*).
Illustrations par DEL DOSSO.

H. CAUVAIN
Le Grand Vaincu.
Illustrations par D. MAILLARD.

PROSPER CHAZEL
Le Chalet des Sapins.
Illustrations par Th. SCHULER.

CRETIN-LEMAIRE
La Petite Madeleine.
Illustrations par J. GEOFFROY.

A. DEQUET
Histoire de mon Oncle et de ma Tante.
Illustrations par J. GEOFFROY.

DE SILVA
Le Livre de Maurice.
Illustrations par L. FRŒLICH.

ALEXANDRE DUMAS
Histoire d'un Casse-Noisette.
Illustrations par BERTALL.

ERCKMANN-CHATRIAN
Pour les Enfants.
Illustrations par LIX et SCHULER.

GENNEVRAYE
Un Château où l'on s'amuse. — La Petite Louisette. Marchand d'Allumettes (*couronné par l'Académie.*) Les Petits Robinsons de Roc-Fermé.
Illustrations par J. GEOFFROY, A. MARIE, G. ROUX.

AIMÉ GIRON
Le Vieux Ramasseur de pierres.
Illustrations par BIGOT VALENTIN.

J. LERMONT
Un Honnête petit Homme. — Siribeddi. — Histoire de deux Bébés (Kitty et Bo). — Un Heureux Malheur. — Les Jeunes Filles de Quinnebasset.
Illustrations par ROUX, GEOFFROY, J. DAVIS, DESTEZ.

JEAN MACÉ
Théâtre du Petit Château. — Histoire de deux Marchands de pommes. — Les Serviteurs de l'Estomac.
Illustrations par FRŒLICH, E. FROMENT, YAN'DARGENT.

HECTOR MALOT
Romain Kalbris.
Illustrations par E. BAYARD.

E. MULLER
La Jeunesse des Hommes célèbres.
Illustrations par E. BAYARD.

G. NICOLE
Contes et Légendes d'Égypte.
Illustrations par RIOU.

PIERRE PERRAULT
Pas-Pressé.
Illustrations par J. GEOFFROY.

ÉLISÉE RECLUS
Histoire d'une Montagne. — Histoire d'un Ruisseau
Illustrations par L. BENETT.

X. SAINTINE
Picciola.
Illustrations par FLAMENG.

P.-J. STAHL
La Petite Rose, ses six Tantes et ses Sept Cousins. Les quatre filles du Docteur Marsh.
Illustrations par DESTEZ, A. MARIE.

STAHL ET DE WAILLY
Scènes de la Vie des Enfants en Amérique :
Vacances de Riquet et Madeleine. — Mary Bell, William et Lafaine.
Illustrations par FRŒLICH.

R.-L. STEVENSON
L'Ile au Trésor.
Illustrations par G. ROUX.

E. VIOLLET-LE-DUC
Histoire d'une Maison. — Histoire d'un Dessinateur
Illustrations par l'auteur.

JEUNES FILLES — JEUNES GENS

Les Chercheurs d'Or de l'Afrique australe

Gérard et Collette. Cartonné . . . . . 10 fr.

L'Héritier de Robinson. Cart. 10 fr.

Atlantis . . . . . Cartonné 10 fr.

De New-York à Brest en 7 heures

Le Secret du Mage

Le Filon de Gérard. Cartonné . . . . . 10 fr.

Le Rubis du Grand Lama Cartonné . . . . . 9 fr. 40

J. VERNE et ANDRÉ LAURIE

L'Épave du Cynthia

Illustrations par L. BENETT, George ROUX, RIOU

LES ROMANS D'AVENTURES

Volumes in-8 illustrés

Brochés. 7 fr.
Reliés . 11 fr.

André LAURIE

Volumes in-8 illustrés

Cartonnés toile 9 f. 40 & 10 f.

LA VIE DE COLLÈGE

dans tous les Temps et dans tous les Pays

11 Volumes — 11 Volumes

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE *L'Oncle de Chicago* In-8 jésus cartonné. . . . 10 fr.	ANGLETERRE *Scènes de la Vie de Collège*	GRÈCE ANCIENNE *L'Écolier d'Athènes* Gravures en couleurs. Cart. 10 fr.
RUSSIE *Mémoires d'un Collégien Russe*	ALLEMAGNE *Un Écolier Hanovrien*	NORVÈGE *Axel Ebersen*
ESPAGNE *Le Bachelier de Séville*	ITALIE *Tito le Florentin*	JAPON *Autour d'un Lycée Japonais*

FRANCE — *Mémoires d'un Collégien* — *Une Année de Collège à Paris* — FRANCE

Roman inédit d'ANDRÉ LAURIE

Le Compagnon du Tour du Globe

Suite de l'ONCLE DE CHICAGO

En cours de publication à partir du 1er Janvier 1900 dans le

MAGASIN ILLUSTRÉ D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

36e Année — 36e Année

Librairie RENOUARD. — H. LAURENS, Éditeur, 6, Rue de Tournon, PARIS

Ouvrages Nouveaux

LA RIVIÈRE
(du cap Roux au torrent Saint-Louis)
Les perles de la côte d'Azur
Par le **Général Bourelly.**
Illustrations par **E. Lessieux.**
Un volume grand in-4° jésus illustré de 20 aquarelles en coul. et d'environ 100 grav. en noir d'après les originaux.
Prix en souscription :
Papier Velin fr. **40.—**. Papier Japon fr. **100.—**.

PAUL LAFOND
Le Mobilier et l'Art décoratif sous la République et l'Empire
Préface de **M. H. Houssaye,** de l'Académie française.
Un volume grand in-4° jésus avec 10 eaux-fortes originales de l'auteur et 75 dessins à la plume spécialement dessinés par M. Magniant.
Prix fr. **40.—**.

PAUL FLAT
Les premiers Vénitiens
Préface de **M. Maurice Barrès.**
Un vol. grand in-4° jésus, avec 16 héliogravures et 50 gravures dans le texte. Prix fr. **40.—**.
MÊME SÉRIE
VÉLAZQUEZ
Par **A. de Béruete.**
Prix : fr. **60.—**.

C. DE MANDACH
Saint Antoine de Padoue et l'art italien
Préface de **M. Eug. Müntz,** de l'Institut.
Un vol. grand in-8° jésus illustré d'une planche en taille douce, 12 planches hors texte et 88 gravures dans le texte.
Prix fr. **20.—**.

Les Fables de Florian
Illustrations en noir et en couleurs de Vimar.
Préface de **M. André Theuriet,** de l'Académie française.
Un très élégant volume : Broché fr. **6.—**. Relié fr. **9.—**.
MÊME COLLECTION
Les Contes de Perrault
L'Ami des enfants de Berquin

LIBONIS
Les Styles enseignés par l'exemple :
Styles Modernes . . . . . 1 vol.
Styles Antiques . . . . . 1 vol.
Styles Français . . . . . 1 vol.
Chaque vol. in-4° carré renferme plus de 300 grav.
Prix : Broché fr. **20.—**. Relié fr. **22.—**.

MARIUS BERNARD
Turquie d'Europe et Turquie d'Asie
Un volume grand in-8° avec 120 dessins :
Broché fr. **10.—**. Relié fr. **13.—**.
(Ce volume forme le VIIIe et avant-dernier volume de la collection „ Autour de la Méditerranée ".)

ROGER PEYRE
Répertoire chronologique de l'Histoire universelle des Beaux-Arts
Un volume in-8° : Broché fr. **6.—**. Relié **7.50**.

„ Les chefs-d'œuvre "
Peinture, Sculpture, Architecture
publiés sous la direction de **M. Henry Jouin,**
secrétaire de l'École nationale des Beaux-arts.
5 vol. grand in-4° (30 × 40) contenant 120 héliogravures.
Prix des 5 vol. : En carton fr. **300.—**. Rel. amateur fr. **375.—**.
Il a été tiré 30 exempl. sur Japon : fr. **500.—**.
(Cette publication vient d'être terminée)

6e ANNÉE
„ Le Modèle "
Recueil bi-mensuel de documents et idées artistiques inédits.
Directeur : **G. Fraipont,** professeur à la Légion d'honneur.
Le journal paraît le 1er et le 15 de chaque mois.
Les abonnements partent du 1er de chaque trimestre.
Paris et départements : Un an fr. **12.—**, six mois fr. **6.—**, trois mois fr. **3.—**.
Union postale ; Un an fr. **14.—**.
Le Numéro : 0 fr. 60

A. DE BAUDOT ET A. PERRAULT-DABOT
Archives de la Commission des Monuments Historiques
5 volumes grand in-4° comprenant chacun 100 héliogravures, prix en souscription : fr. **500.—**.
Chaque volume se vend séparément fr. **110.—**, il paraîtra 1 vol. par an.
Paru : Tome I. Ile de France, Picardie.

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

ÉTRENNES 1900

OUVRAGES ILLUSTRÉS

H. DE BALZAC

La Fille aux Yeux d'Or

Avec 32 aquarelles du peintre HENRI GERVEX, reproduites en couleurs par HELLÉ.
Un volume de grand luxe grand in-8° colombier, imprimé sur papier du Marais.
Tirages à 300 exemplaires, numérotés. — Prix de l'exemplaire : **200** fr.

ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires

250 compositions de MAURICE LELOIR
Deux volumes in-8° colombier.
Brochés . . . . . **50** fr. | Reliés . . . . . **75** fr.

PIERRE LOTI

Le Mariage de Loti

Illustrations de l'AUTEUR et de A. ROBAUDI, gravées sur bois.
Broché . . . . . **25** fr. | Relié . . . . . **30** fr.

PRINCE HENRI D'ORLÉANS

Du Tonkin aux Indes

Illustrations de GASTON VUILLIER, gravées sur bois par J. HUYOT
Broché . . . . . **20** fr. | Relié . . . . . **25** fr.

EUGÈNE LABICHE

Théâtre choisi

PRÉFACE D'ÉDOUARD PAILLERON
107 compositions de S. ARCOS
Broché . . . . . **15** fr. | Relié . . . . . **20** fr.

LUDOVIC HALÉVY

L'Abbé Constantin

Aquarelles de MADELEINE LEMAIRE
Broché . . . . . **15** fr. | Relié . . . . . **20** fr.

Tous ces ouvrages sont envoyés FRANCO contre mandat ou timbres-poste.

LIVRES NOUVEAUX

CATHERINE DE MÉDICIS, par **Henri Bouchot**, avec des illustrations d'après des documents contemporains. (MANZI, BOUSSOD, JOYANT ET Cie, éditeurs.)

Toute la vie de Catherine de Médicis nous est racontée en ce livre non seulement par M. Henri Bouchot, l'auteur du texte, mais encore par les belles illustrations que les éditeurs ont fait reproduire d'après les documents contemporains. Une à une, elles viennent préciser pour nous, et rendre vivante à nos yeux la physionomie de celle qui fut successivement dauphine, reine-épouse et reine-mère, et ce livre nous montre ce qu'elle fut en ces trois rôles difficiles. La dernière partie de cette étude est consacrée à la femme : on sait comme elle fut compliquée et déconcertante, et de quelle âme rêveuse et sentimentale elle accueillait la tendresse et le bonheur : ce chapitre nous fait pénétrer dans toute l'intimité de sa vie et de sa maison.

LES PORTES DE CORNE ET D'IVOIRE, par **Lucien Legouis**. (Éditions du MERCURE DE FRANCE.)

Nous avons signalé déjà le précédent recueil de M. Lucien Legouis, *les Sept branches du candélabre*. Ce nouveau livre a tout le charme du premier : l'auteur continue à s'isoler dans la contemplation de ses rêves intimes; il s'est fait un décor familier de choses irréelles; il habite, en dehors de la vie, une maison de poète dont il tient les portes et les fenêtres jalousement fermées; et le long des murs, il accroche aux tentures des portraits qu'il aime; les nuances sont pâles et douces, les sourires sont tristes et lassés, pourtant fidèles. Et, parmi toute cette mélancolie, les anciens désirs de joie viennent visiter l'âme charmante et découragée du poète. Le livre est tout plein de beaux vers, énigmatiques et graves : et l'on garde en soi, après les avoir lus, toute leur douceur mystérieuse.

LES PERLES DE LA COTE D'AZUR, par le général **Bourelly**, illustrations par **E. Lessieux**, préface de **Frédéric Mistral**. (H. LAURENS, éditeur.)

Ce bel ouvrage contient trois parties. C'est d'abord Monaco, Monte-Carlo et leurs abords que l'auteur nous décrit et nous fait aimer, puis les merveilleuses routes du littoral et de la Corniche, — les villages d'Eze, la Turbie et Roquebrune; c'est enfin Menton et les vallées avoisinantes, les villages de Gorbio, Sainte-Agnès, Castillon et Castellar. Sous une apparence légère, le livre est tout à fait documenté : on y trouvera tout à la fois de pittoresques descriptions, des renseignements géographiques, jusqu'à des notices climatologiques. Les illustrations confiées à M. E. Lessieux forment dans leur ensemble une œuvre originale et attachante, et l'imprimeur a donné tous ses soins à l'exécution typographique : voilà un volume irréprochable.

LES PROJETS DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE 1658-1743, par **S. Siegler-Pascal**. (ARTHUR ROUSSEAU, éditeur.)

Quelques économistes seuls connaissent aujourd'hui le nom de l'abbé de Saint-Pierre. « Ce fut pourtant un esprit fécond et original. Mais l'abbé était un penseur sans être un écrivain. » Puis, ce pauvre abbé fut la victime d'un bon mot. Le cardinal Dubois avait appelé ses projets : « les Rêves d'un homme de bien ». Il n'en fallut pas davantage pour empêcher de le prendre au sérieux. Et pourtant nul ne fut moins chimérique : un grand nombre de ses fameux projets ont été repris après sa mort. M. S. Siegler-Pascal a voulu nous faire connaître cet « homme de bien » qui fut en même temps un précurseur. Son cerveau puissant et infatigable a agité mille et mille questions dont chacune, depuis, a suffi à défrayer la vie d'hommes éminents et qui se trouvent être, aujourd'hui encore, des questions d'actualité.

IMPRESSIONS D'ESPAGNE, par **Maria Star**, avec photographies prises par l'auteur. (Librairie PAUL OLLENDORFF.)

Visiter la vieille Espagne, en compagnie d'un guide aimable et renseigné, c'est là une joie d'artiste que ce joli volume d'impressions peut donner à tous les lecteurs. Ils peuvent ainsi, en quelques heures, aller de ville en ville et séjourner même dans quelques-unes au point de les connaître complètement; ils y verront les musées avec leurs peintures merveilleuses, et les églises, et les vieux cloîtres, et les rues étranges et les costumes pittoresques. Ils seront suivis par quelqu'un de ces vieux mendiants, qui ne demandent pas toujours l'aumône, mais qui s'attachent parfois aux pas d'une passante, parce qu'elle sent bon ou qu'elle est jolie et que sa silhouette leur a plu. Les intéressantes photographies dont ce livre est orné et qui ont été prises par l'auteur achèvent de donner un « ton d'Espagne » à ces notes exquises de grâce délicate et d'observation originale.

LE DROIT AU PRODUIT INTÉGRAL DU TRAVAIL, par **Anton Menger**, traduit par **A. Bonnet**, avec avec une préface de **Charles Andler**. (V. GIARD ET BRIÈRE, éditeurs.)

M. Bonnet a rendu un très grand service aux sciences sociales en traduisant ce livre, depuis longtemps classique en Allemagne, et qui est l'étude historique et critique la plus lucide et la plus pénétrante que nous possédions sur le développement des doctrines socialistes au cours de ce siècle. C'est, au meilleur sens du mot, un manuel et une indispensable introduction à l'étude des thèses fondamentales du socialisme contemporain. M. Charles Andler a parfaitement mis en évidence, dans une préface qui est à elle seule une œuvre, la ferme et claire pensée qui est l'âme de ce livre.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 26052-12-99. — (Encre Lorilleux)

Jeune fille Cafre.

LES BOERS

Et les Races de l'Afrique Australe

PAR LE

Docteur R. VERNEAU

Du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris

VOIR AU VERSO

Commissioners Street à Johannesburg.

Les Boers

Et les Races de l'Afrique Australe

PAR

Le Docteur R. VERNEAU

DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS

M. le docteur R. VERNEAU vient de faire paraître, dans la *Revue générale des Sciences* du 15 Décembre 1899, une ÉTUDE D'ENSEMBLE sur la région de l'Afrique qui attire actuellement tous les regards.

« WAGON » A BOEUFS DES BOERS.

Des PHOTOGRAPHIES, tout récemment faites, représentent les vaillantes populations que décrit l'éminent savant, et mettent sous les yeux du Lecteur leurs campagnes, leurs villes et leurs monuments.

Cette Importante Monographie est publiée EN UNE SEULE LIVRAISON

PRIX DE LA LIVRAISON : 1 FR. 25

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et chez les Editeurs ARMAND COLIN & CIE

5, Rue Mézières — PARIS

IMPRIMERIES CERF,
12, rue Sainte-Anne (Tel. 239 89).